

LE GRAND SUICIDE

ROBERT DUN

EDITION
CREVE TABOUS



Robert DUN

**Le Grand
Suicide
1914 - 1939 - 19..?
*Roman***

**Éditions Crève-Tabous,
Saint-Étienne, Forez**

Imprimé en France
20 avril 2001
Dépôt légal : avril 2001
ISBN : 2-914157-05-3
EAN : 9782914157056

Préface

*Il est au monde un seul chemin
que nul ne peut suivre hormis toi-même.*

*Suis volontairement ce chemin
que les autres suivent aveuglément.*

Frédéric Nietzsche

Parmi l'abondante littérature parue sur la seconde guerre mondiale, deux ouvrages me semblent particulièrement importants. Ce sont « les Ruskoffs » de Cavanna (Prix Interallié) et « le soldat oublié » de Guy Sager qui, malgré le total black-out des médias, a passé le million d'exemplaires. Ces deux récits ont en commun de présenter les événements vus d'en bas, par ceux que la presse de gauche de l'entre-deux-guerres appelait les pcds (pauvres cons du front).

Malgré leur courage et leur exceptionnelle lucidité, les hommes que je mets en scène dans ce livre n'en sont pas moins happés et broyés dans les catastrophes déchaînées par des gouvernants incroyablement myopes, eux-mêmes issus de peuples avilis et déboussolés.

J'ai montré dans d'autres ouvrages à partir de quels engrenages lointains nous en étions arrivés à cette désastreuse osmose de la médiocrité qui conditionne tant les élus que les électeurs, les manipulateurs que les manipulés. Aussi ne s'agit-il ici que du présent.

Bien que j'ai parfois pensé à « Autant en emporte le vent », mon modèle a surtout été une pièce de théâtre trop oubliée : « Antigone » de Jean Anouilh. Car cette œuvre a le rare mérite de pousser à fond l'affrontement de la pensée entre antagonistes sans en favoriser aucun.

Il n'y a aucune thèse politique dans ce livre, mais seulement une vision de l'histoire.

À l'heure où l'Europe, l'Amérique, l'Afrique du Sud et l'URSS sont en train d'être dévorés de l'intérieur par les Africains et les Asiatiques, ce qui ne peut manquer d'entraîner la ruine de ce qui nous est le plus cher, comme la liberté de la femme, la force de l'individu face à l'État et à toutes les hiérarchies, la liberté d'expression, l'heure n'est pas au règlement de comptes ! Je ne vise donc qu'à un lavage collectif de cerveau et d'âme afin de désamorcer les haines les plus injustes, les vanités les plus niaises et de parvenir à une réflexion sereine sur les tragiques urgences

du présent.

Marxisme, fascisme et tous les... ismes que l'on voudra — sans oublier les religieux! — ont en commun de susciter des engagements purs et d'être escroqués. Ils se bagarrent avec les dents de leurs engrenages superficiels, mais leurs tripes se ressemblent. On y trouve la faim, le sexe, la valorisation des minables par l'opportunisme, la peur, mais aussi le besoin d'illusion et même le besoin de cohérence culturelle. C'est pourquoi l'abject et le sublime s'y côtoient en étranges combinaisons. C'est pourquoi aussi tout jugement global sur tel ou tel mouvement historique ne peut relever que d'un réductionnisme infantile.

Je prévois que bien des passages sur le national-socialisme feront converger contre moi la rage de ses plus acharnés détracteurs et celle de ses plus fidèles nostalgiques. N'est-ce pas le sort de l'impartialité de faire l'unanimité contre elle? Aussi je tiens à déchirer ici une grotesque image d'Épinal.

En dépit de leur aspect théâtralement monolithique, les fascismes étaient déchirés et minés de l'intérieur par des immaturités doctrinales, des contradictions internes et de sordides rivalités. À l'appui de mes dires, je peux évoquer seulement deux sources: « L'ordre noir » de Heinz Höhne (ne pas confondre avec l'ouvrage du même titre de Brissault), et l'encyclique « Mit brennender Sorge » (Avec une brûlante inquiétude) de Pie XI. Le lecteur trouvera dans le premier ouvrage — qui n'est certes pas exhaustif: l'auteur n'évoque même pas les Ordensburgen — une SS incroyablement indisciplinée envers le haut pouvoir politique et militaire. L'armée allemande est d'ailleurs la seule au monde qui donne une décoration pour indisciplinisme (l'Ordre de Marie-Thérèse) si le succès de sa position donne raison à l'indiscipliné! Tant pis pour l'image d'Épinal! Elle va en voir d'autres... Le lecteur trouvera aussi un Himmler complotant avec le comte Bernadotte pour renverser Hitler et faire la paix avec les occidentaux. Et l'encyclique « Mit brennender Sorge » lui montrera le pape conscient d'avoir en face de lui une force complexe et confuse dont il est bien difficile de prévoir les orientations futures.

Néanmoins, rien n'est plus faux que de ne voir dans les fascismes seulement des doctrines superficielles et démagogiques. Ils contenaient aussi des courants de l'inconscient collectif issu de conflits culturels millénaires, courants étrangers à tout système politique.

La recherche historique est pleine de pièges. Mais lorsque des témoignages sont issus d'hommes restés indéfectiblement fidèles à Hitler, comme Léon Degrelle et Otto Skorzeny, et lorsque ces témoignages coïncident avec des écrits d'Hitler lui-même, comment les mettre en

doute ? Or, de telles confrontations résultent les conclusions suivantes :

1) Hitler ne croyait pas à l'antiquité nordique et voulait restaurer l'hellénisme.

2) Il ne croyait pas au grand projet de révolution culturelle et biologique élaborée dans la SS et ne ménageait cette dernière qu'à des fins militaires.

3) Malgré certaines déclarations, il n'était pas libéré du christianisme.

Hitler ignore et méconnaît les travaux d'archéologie qui aboutirent après-guerre aux bouleversantes découvertes de Jürgen Spanuth et Britta Verhagen. Comme beaucoup de romantiques allemands, il était tellement obnubilé par le monde méditerranéen qu'il ne pouvait reconnaître les plus criantes évidences : par exemple que les civilisations méditerranéennes étant les civilisations de la pierre avaient laissé d'importants vestiges, tandis que les civilisations celtiques et germaniques étant des civilisations du bois et du métal n'avaient guère laissé que des vestiges vermoulus ou rongés par l'oxydation. D'où l'image déséquilibrée et partielle que nous avons de l'antiquité. Pourtant la preuve est aujourd'hui faite que les Nordiques domestiquèrent le cheval et inventèrent la roue, qu'ils furent des charpentiers et des constructeurs de bateaux insurpassés, des métallurgistes supérieurs à ceux du Moyen-Orient et du Proche-Orient, inventeurs de l'acier et de nombreux procédés de cémentation, des forgerons et orfèvres raffinés. Ils ont aussi été créateurs ou au moins transmetteurs de l'alphabet réputé phénicien et de l'alphabet réputé grec. En outre, leurs runes constituent le seul système d'écriture au monde dont les signes puissent avoir soit valeur idéographique, soit valeur alphabétique.

Hitler prétendait faire une révolution culturelle. Mais il se montra incapable de se dégager du modèle césarien et romain. Il ignore ou méconnaît le précieux bagage que mettaient à sa disposition la sociologie du sacré d'une part et d'autre part le message nietzschéen. Il y a peut-être une raison politique à ces méfiances : l'une et l'autre de ses sources de pensée s'accordent plus facilement avec les idéaux libéraux et aristocratiques de l'Angleterre qu'avec les césarismes issus de la décadence romaine. Cela n'empêche nullement les faiseurs d'opinion « démocrates » de dénoncer comme néo-nazie toute référence à l'antiquité nordique et à Nietzsche.

Enfin Hitler ne réussit jamais à rompre clairement avec le Christianisme comme l'ont fait certains gouvernants français ou mexicains. Lui-même, Goebbels et Goering resteront jusqu'à leur mort membres de

leurs Églises respectives. Habileté politique ? Voire... Plusieurs témoins l'ont entendu dire qu'il considérait l'empire anglais et l'Église catholique comme des piliers de l'ordre mondial. Dans l'important complément qu'il écrivit à « Mein Kampf », ouvrage intitulé « Meine Lehre » (Ma doctrine), Hitler avoue : «... l'identité de nos buts avec ceux de l'Église catholique est telle que la tentation d'une union complète est grande ». Et le général SS Ohlendorf reprochera au fascisme mussolinien de « perturber la communauté des fidèles ».

J'ai exposé cela afin que le lecteur sache bien que je n'invente pas les conflits évoqués dans ce livre. À quoi bon ce dernier ? Je ne sais pas... Je sais seulement que je suis le seul à pouvoir l'écrire, et que sans lui le présent n'est pas intelligible.

Peut-on espérer que les Européens prennent conscience des valeurs supérieures qu'ils détiennent, en dépit de leur effroyable déchéance ? Peut-on espérer qu'ils secouent l'immonde philosophie capitaliste du « Tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix », ainsi que la désespérante vision du matérialisme économique version marxiste ?

Un nombre suffisant de contemporains acceptera-t-il de voir que les dupés ne sont pas innocents, mais complice des duperies qui les asphyxient, que l'océan de mensonges qui a englouti notre compréhension de nous-mêmes, de notre passé et de notre destinée n'a pu déferler que grâce à la délectation que nous éprouvons à nous baigner dans nos haines les plus recuites, nos illusions les plus myopes, nos vanités les plus niaises ?

Mais c'est la vingt-cinquième heure et je n'ai pas de remède miracle à proposer. Je peux que crier aux jeunes : « La vérité existe ! Pour la trouver, lavez-vous le cerveau et l'âme, désencanaillez-vous ! ».

Robert DUN

Les années trente

Juillet 1933 étend sa torpeur orageuse sur le plateau étiré entre deux barrières de crêtes alpines qui n'atteigne pas 1 600 mètres. Autour de la surface d'étain ridé du lac oblong, des paysans découpent de la tourbe à la bêche et la chargent dans des tombereaux attelés de chevaux accablés de mouches. Sur la route pavée qui conduit aux bourgades d'altitude circulent des voitures pleines d'uniformes. L'une d'elles vire et s'engage dans une vallée remontant vers le Sud le long de laquelle s'étale un village de 2000 habitants : Erlenbrunn (Fontaines-aux-Aulnes).

À Erlenbrunn il y a une papeterie. Dans la papeterie il y a des communistes. Il y a aussi trois auberges à Erlenbrunn. Au « Lion d'or » se rassemblent les rouges. C'est comme ça depuis 800 ans, depuis l'époque où tous les hommes ennemis de l'Église et de la féodalité se retrouvaient derrière le lion d'or du grand empereur Frédéric II. Au « Maquisard » (Zum Wilden Männle) se rassemblent des gens d'humeur farouche : autonomistes bavarois, casques d'acier*, hitlériens, partisans de Ludendorff. C'est comme ça depuis plus de 1 000 ans et ça a commencé lorsque des Celtes têtus se sont repliés dans les montagnes devant les envahisseurs germaniques. Aujourd'hui, ces vieilles révoltes se sont rassemblées dans le national-socialisme, tant pis pour la cohérence profonde des causes et des buts. Seuls les hommes de Ludendorff, nombreux dans cette région, conservent envers le Parti une réserve hautaine. Au « Tilleul » se rassemblent ceux qui ne se connaissent que comme propriété foncière et comme portefeuille, les gens honorables, le marais de toutes les nations et de toutes les révolutions. Ils savent ne pas dire et ne pas voir et n'ont jamais d'ennuis ; tout au plus ont-ils connu quelques frissons d'inquiétude à l'époque du gouvernement communiste.

Dans les trois auberges on parle de la même chose : de la papeterie, du chômage, et du nouveau régime. On en parle avec importance et détachement au « Tilleul », plus sourdement au « Lion d'or », plus âprement au « Maquisard ».

La vieille Opel grinçante pleine de SA en uniforme s'arrête devant le « Lion d'or ». Quatre « chemises brunes » en descendent, entrent dans le local, parcourent des yeux la salle sombre et fraîche ; les conversations se sont arrêtées et la patronne, la grosse Frieda, s'est éclipsée. Les

** Le « Casque d'acier » était une organisation d'anciens combattants nationalistes.*

hommes s'assoient et attendent : l'impatience est impolie. Mais comme ça dure, ils finissent par frapper sur la table. La grosse revient...

« Ces Messieurs désirent quelque chose ?

- Quatre chopes de blondes. »

« Prost !

- Un instant s.v.p., nous voudrions parler à Fritz Holzberger.

- Il n'est pas là.

- Nous le voyons bien ! Où est-il ?

- Pas vu aujourd'hui. Peut-être chez lui...

- Et où habite-t-il ?

- Tout au bout du village, la dernière maison à droite ».

Ils y vont. La femme les reçoit. C'est une Joconde abîmée par un pli d'amertume aux commissures des lèvres et une ombre d'angoisse que la dignité durcie du maintien ne parvient pas à effacer.

« Excusez-nous, Madame, nous voudrions parler à Fritz Holzberger.

- Il n'est pas là.

- Et où pouvons-nous le trouver ?

- Sans doute au « Lion d'or ».

- Nous en sortons.

- Alors je ne sais pas.

- Je vous prie, Madame, ne nous compliquez pas inutilement la tâche. Nous devons voir Fritz Holzberger et nous le trouverons. Rien ne servira de jouer à cache-cache.

- Messieurs, je n'ai pas l'habitude de surveiller mon mari. Mais il ne va pas tarder à rentrer, je pense.

- ça vous ennuie qu'on l'attende ici.

- ça ne change rien au résultat.

- Madame, nous ne sommes pas venus pour l'arrêter.

- Je sais : vous dites toujours cela ; ça facilite les arrestations ».

Lisbeth Holzberger a supporté des années durant les aléas de la vie de femme de militant, les retours en pleine nuit, les horions à panser, le pathos des discours révolutionnaires à travers la révolution manquée. Elle a beaucoup travaillé. Belle comme une Vierge de la Renaissance italienne, elle a fait des ménages chez des bourgeoises lourdaudes ; alors elle a pensé souvent que son Fritz n'avait pas tort. Pourtant elle a élevé leur fille Waltraut, sa réplique en blond roux, en bonne petite bourgeoise. Maintenant elle apporte des chaises pour les hommes venus arrêter le père. Elle a une bizarre douleur à la gorge et dans la région du cœur, une douleur qui lui dit que, cette fois, ce sera peut-être trop...

« Merci, Madame, il ne fallait pas vous déranger ».

Elle ne répond rien. Un jeune SA pousse son chef du coude et lui désigne du regard une photo ovale au mur : un soldat moustachu ; sous la photo, une croix de fer.

« C'est votre mari ?

- Oui.

- On se demande ce que des combattants courageux font au parti communiste ! ».

La femme se tait. Un pas dans l'escalier de bois. Fritz Holzberger, fondateur de la cellule communiste de la papeterie d'Erlenbrunn, entre. Quinquagénaire d'une robuste maigreur, la pommette gauche creusée d'une profonde cicatrice, il est bien l'homme de la photo.

Sans saluer, il déclare :

« Je vous suis. Qu'ai-je le droit d'emporter ?

- Mais nous ne sommes pas venus vous arrêter. Laissez-nous s.v.p. l'initiative de l'entretien. Montrez-nous votre livret militaire. »

L'homme le retire de sa poche intérieure et le tend. Citation et attribution de la croix de fer figurent en bonne place. Le chef SA restitue le livret.

« Non ! Nous ne sommes pas venus vous arrêter. Nous devons seulement vous présenter au Kreisleiter de Wangen qui veut vous parler ».

Fritz hausse les épaules, prend quelques objets de toilette et dit simplement : « Allons-y ». Lisbeth n'est pas revenue de la chambre où elle s'est retirée. Comme son mari elle ne veut ni adieu, ni absence d'adieu en présence des SA. Elle se bouche les oreilles pour ne pas entendre les pas dans l'escalier de bois, pour ne pas entendre claquer les portières et ronfler le moteur de la voiture. Elle ne ressent aucune peine, seulement un grand vide et une étrange irréalité de tout ce qui l'entoure. Le soleil du soir dore les toits et il en a été ainsi de toute éternité, car le temps n'existe pas. Allons, allons ! C'est samedi et Waltraut va rentrer de Munich où elle termine sa première année de faculté. Il faut tenir pour la petite. Oui, mais... il va falloir lui dire à la petite. Ça non, c'est trop. Des ondes de douleur sourde lui étreignent la gorge et le cœur. Elle a froid. La douleur devient crispation tétanique, un paroxysme que soulageraient des sanglots, mais aucun sanglot ne veut sortir. Et soudain un coup de lance lui traverse le cœur, joues et lèvres exsangues sont comme aspirées dans le creux de la bouche ; pliée en deux, les deux mains comprimant le cœur, la Joconde défigurée s'effondre sur le parquet de la chambre.

Une heure plus tard, Waltraut monte en sifflant l'escalier étroit. Cuisine vide. Derrière la porte de la chambre, elle découvre le cadavre déjà froid. Le rasoir, le blaireau et le savon du père ne sont plus là. Waltraut a deviné tout ce qui vient de se passer.

Quand Fritz franchit le seuil de la permanence du parti à Wangen, une quinzaine de paires d'yeux le dévisagent avec une haine goguenarde. Personne ne souffle mot : la discipline l'interdit.

Fritz est introduit dans le bureau du Kreisleiter Otto Wiechner. Taille moyenne, cheveux châtons, moustache à la Adolf, visage impénétrable sous un front large et haut barré d'une profonde cicatrice, doigts de la main gauche absents, corps massif et dur, Otto Wiechner dégage une impression de force contre laquelle tout ne peut que se briser. Sa voix a un timbre de bronze :

« Asseyez-vous, camarade... Nous avons étudié votre cas. Combattant exemplaire, ouvrier honnête, bon père de famille... seules nos vues politiques nous séparent. Mais pour nous, nationaux socialistes, la valeur biologique et morale d'un homme a plus d'importance que ses croyances. Nous voudrions donc essayer de nous entendre. Vous n'êtes pas sans savoir que des sections entières du Parti Communiste nous ont rejoint, drapeau rouge en tête ?

- Si vous comptez sur moi pour organiser une de ses dégradantes singerie, vous pouvez me flinguer tout de suite.

- Nous ne flinguons personne, camarade Holzberger ; vos propos font partie de la propagande mensongère que nos ennemis déloyaux, dont votre parti constitue l'élément le plus acharné, utilisent contre nous. Mais nous ne flinguons personne, nous tentons de rééduquer.

Je vous parle en camarade non hypocritement, mais parce que nous avons bel et bien été des camarades de combat au cours de la précédente guerre, une guerre qui n'est d'ailleurs pas finie et ne finira que par notre victoire ou notre destruction totale.

Au cours de votre bref passage au pouvoir, vous avez exécuté des centaines de personnes sans jugement, ou après des jugements iniques dont l'issue était décidée d'avance par les instances de votre parti. Niez-vous cela ?

- Les crimes que les militaires, les bourgeois, aidés maintenant de leurs alliés sociaux-démocrates, perpètrent depuis des siècles contre le peuple justifient toutes les vengeances. Quand la troupe et la police

impériale tiraient sur les grévistes, y avait-il un jugement ? Il n'y avait que l'usage cynique de la force, usage illégal, même devant la loi de cette époque.

- J'en conviens, camarade Holzberger. Mais, vous le savez aussi bien que moi, les hommes comprennent toujours à retardement. Le développement industriel a créé des situations inattendues, qui remettaient en cause les hiérarchies du passé. À tous les échelons du pouvoir, les responsables se sont trouvés confrontés à des situations d'urgence. Nous ne voulons justifier aucune brutalité arbitraire. Nous voulons seulement éviter que la lutte des classes n'aboutisse à la destruction de l'Allemagne. Mais nous n'en voulons pas moins instaurer un socialisme. C'est pourquoi nous désirons la collaboration d'homme de votre trempe et de votre honnêteté.

- Alors relâchez tous les camarades emprisonnés.

- Impossible... Soyez juste, Holzberger ; vous connaissez vos camarades de parti aussi bien que moi ; vous savez bien qu'il y a parmi eux un nombre élevé d'asociaux irrécupérables.

- Des hommes détruits par le système capitaliste.

- Ou des charognards affamés qui seraient pires que les capitalistes actuels, s'ils avaient eu la force et l'intelligence de le devenir.

Nous avons une lutte difficile à mener. À l'extérieur, nous n'avons que des ennemis. Les puissances d'argent et la noblesse ne nous acceptent que comme moindre mal et feront obstacles de toutes leurs forces à la réalisation de notre programme social. Pourquoi faut-il que des ouvriers allemands soient aussi contre nous ?

- Parce que vous vous comportez comme leurs ennemis. Ou croyez-vous que les ouvriers sont assez bêtes pour croire à votre Front du travail ? À vos délégués « ouvriers » que vous substituez aux délégués syndicaux et qui sont nommés par votre parti ? Et même s'il est vrai que vous vouliez instaurer un socialisme, ce sera sous forme d'avantages octroyés par votre dictature. Les ouvriers ne peuvent se sentir libres et dignes que dans un socialisme qui sera leur conquête. « Tu ne dois pas te laisser donner un droit que tu es capable de prendre ». Ce n'est pas Karl Marx, c'est Nietzsche qui a dit cela. C'est tout ce que je connais de Nietzsche. C'est tout ce qu'on m'en a appris au parti communiste. Mais je crois à cette phrase ; nous, communistes, nous y croyons.

- Je vois que je ne m'étais pas trompé en vous accordant le préjugé favorable. Si vous pouviez savoir à quel point je me sens proche de vous... cela faciliterait les choses. Mais dites-moi : la révolution russe

s'est-elle passée selon votre idéal de libération ouvrière ? Non ! Une poignée d'intellectuels, de théoriciens glacés ont pris le pouvoir dans la débâcle d'une défaite militaire et gouverne selon des vues complètement étrangères au sentiment du peuple russe. Vous-même, communistes allemands, vous avez eu le pouvoir en 1918 ; mais vous n'avez pas été capables de le garder parce que vous n'avez pas été capable de soulever une grande espérance collective. Après votre échec, au lieu de vous livrer à une autocritique honnête qui aurait sans doute permis à nos deux mouvements de fusionner, vous avez tenté d'arrêter notre progression en bloquant des trains et en attaquant nos réunions. Les violences que vous récoltez aujourd'hui de la part de nos SA, n'oubliez pas que c'est vous qui les avez semées.

- Les engrenages de la violence remontent à plus ancien que cela. Vous en avez convenu tout à l'heure. Comment voulez-vous que des salariés exploités fassent confiance à un programme social aussi vague que le vôtre ? Ce que vous proposez, c'est du socialisme à la Bismarck. Vous échouerez comme lui et pour les mêmes raisons.

- Il y a un élément de la révolution sociale que vous laissez complètement de côté : c'est la race. Dans l'« Annuaire franco-allemand » de 1848, votre prophète Karl Marx, pourtant juif, a écrit une dénonciation des valeurs juives que le Führer pourrait signer et a conclu : « La libération de l'Europe vis-à-vis des valeurs capitalistes est identique à sa libération vis-à-vis des valeurs juives ». Votre révolution prolétarienne est impossible parce que les hommes fiers, capables de se libérer eux-mêmes, sont devenus trop rares ; et ils sont trop rares parce que les peuples germaniques ont été submergés par le chaos racial et les valeurs juives de soumission et d'humilité intégrées au Christianisme. C'est justement à cette déchéance que nous voulons mettre fin. Toute révolution qui ne se base pas d'abord sur une régénérescence des peuples germaniques est une naïveté. Alors, Holzberger ? Aidez-nous à sauver l'Allemagne... »

Le vieux communiste endurci était visiblement troublé. Il hésita, tenta de parler plusieurs fois sans y réussir, puis prononça lentement :

« Vous échouerez... oui vous échouerez... votre entreprise est sans espoir... vous aboutirez inévitablement à la guerre... cette guerre, vous la perdrez comme la précédente. Oui, vous la perdrez. Il n'y a qu'une protection possible pour l'Allemagne : la solidarité internationale du prolétariat. L'Allemagne n'est pas assez forte pour affronter le potentiel industriel des autres nations capitalistes ligüées contre elle. Ce sera un nouveau massacre inutile.

- Les autres nations capitalistes jugeront peut-être plus pressant de lutter contre le communisme qui œuvre pour une révolution mondiale que contre nous qui ne voulons agir que dans le cadre allemand.

- L'Allemagne ne peut vivre que de son industrie, que de ces exportations. Tout recommencera comme avant 1914. Même sans vouloir la guerre, vous la provoquerez.

- Là vous avez sans doute raison. Mais par le diable ! Devons nous capituler ? Devons nous crever sans nous défendre ? Vous vous êtes battu comme moi ; vous avez connu la faim dans les tranchées ; vous avez mangé des choses dont les cochons n'auraient pas voulu. Et tout cela pour rien. Pour rien nos morts et nos mutilés ! Non ! Cela ne se passera pas ainsi. Si les nations colonialistes croient pouvoir nous exclure du partage, fermer les 3/4 du monde à nos indispensables exportations, il n'y a qu'une solution : la guerre. Et cette guerre, nous avons le devoir de la préparer, de la rendre la plus terrible possible pour nos ennemis, même si nous ne devons pas la gagner. Je le sais hélas ! À l'étranger nous n'avons que des ennemis inconditionnels. Un député nationaliste français a même dit en pleine chambre des députés : « Les communistes allemands sont nos amis, parce que nous souhaitons la peste pour l'Allemagne et la santé pour la France ». Ce pauvre imbécile s'imaginer qu'avec une Russie et une Allemagne communistes, le reste de l'Europe pourrait échapper à la bolchevisation ! Mais cela devrait vous donner à réfléchir, Holzberger : à l'étranger, la réaction est prête à vous soutenir.

- Elle fait un mauvais calcul ! Vous venez de le dire.

- À longue échéance assurément. Mais cela ne change rien aux problèmes actuels, à nos problèmes allemands qui concernent aussi la vraie révolution : l'accès du peuple à la dignité. Mais pour en arriver là, il nous faut d'abord rééduquer le peuple. Notre dictature est tout aussi indispensable que votre dictature du prolétariat en Russie.

- Vous n'aboutirez à rien ; il n'y a qu'une issue : la révolution internationale.

- Alors c'est non ? C'est votre dernier mot ?

- C'est mon dernier mot.

- Bon. Je ne peux plus grand-chose pour vous. Je vais tout de même donner des ordres pour qu'on vous garantisse le maximum d'égards. »

Cinq minutes plus tard, Fritz Holzberger, repartait dans l'Opel des SA. Plus personne n'entendit parler de lui.

Waltraut alla chercher le docteur qui diagnostiqua ce qui se voyait au coup d'œil et rédigea le permis d'inhumér. Puis elle alla déclarer le décès à la mairie. Personne ne demanda : « Et votre père ? ». Tout le monde savait. Les obsèques eurent lieu le mardi matin. Du bulbe du clocher tombaient les notes cristallines : mi, sol, do, do, sol, mi. La section d'assaut locale arriva, scandant le Horst Wessel Lied. Un bref commandement : « Section, halte ! », et les trente hommes s'immobilisèrent. Priorité aux morts. Ainsi le veut le bon ton. « En avant, marche ! ». La troupe repartie, silencieuse. Toute la papeterie était au cimetière, les hommes la casquette à visière à la main, les femmes le foulard de coton sur la tête. Pas de discours. Rien que des poignées de main et des larmes furtives. Waltraut ne pleura pas. On avait la fierté durement accrochée dans la famille. La grosse Frieda, l'invita à venir loger quelques jours au Lion d'or. Mais Waltraut voulait être seule et penser à l'avenir.

Elle se força à manger un reste de fromage et une tartine de margarine, but un verre de lait. Elle tentait de faire le point : la faculté... terminées les études ; elle ne serait pas professeur de français. Travailler. Mais on ne trouvait pas du travail comme un marron d'Inde sur la place. Elle se coucha avec l'appréhension de ne pas dormir, mais s'endormit de suite. Réveillée par le gazouillis des oiseaux, sa première pensée fut pour le père. Il ne savait pas. Fallait-il tenter de lui faire savoir ? Non, plutôt ne pas tuer l'espoir.

Sa première démarche fut à la papeterie. Le patron lui remit la paye de quinzaine du père, « bien que la quinzaine ne soit pas tout à fait complète, nous ne voulons pas être mesquins » dit-il. Quant à travailler chez lui, pas question. « Une fille instruite comme vous l'êtes peut trouver beaucoup mieux. Pourquoi ne feriez-vous pas une demande comme institutrice ? ». À cette phrase une lueur mauvaise alluma son regard, lueur qui s'aggrava d'un sourire lorsqu'il ajouta : vous devriez aller voir au Front du travail. Vous y recevrez de bons conseils ».

Fallait-il en passer par là où se résigner à mourir de faim ? Si cela devait être, plutôt de suite que plus tard. Elle y alla immédiatement. Toute une queue de chômeurs attendait, venu s'inscrire dans l'armée des pelles-bêches qui allait faire les premières autoroutes d'Europe. À midi moins cinq son tour n'était pas encore venu. Un grand gaillard en chemise brune, debout derrière son guichet l'aperçut : « Ah ! Mademoiselle Holzberger, votre cas est différent. Nous n'allons pas vous faire revenir. Que pouvons-nous faire pour vous ?

- Me procurer du travail. N'importe lequel, mais tout de suite. »

Le grand gaillard, un homme de la trentaine, la regarda avec une

douceur non feinte.

« N'importe lequel... cela vous honore, Mademoiselle. Mais nous ne voudrions pas vous voir faire n'importe quoi. Vous êtes jeune et belle, vous avez toute la vie devant vous. Ne la gâchez pas avec de l'amertume. Nous vivons des temps difficiles. Nous en sortirons ensemble ou nous périrons ensemble, quelles que soient nos idées politiques.

- Oh ! Je n'ai pas d'idées politiques bien précises.

- Tant mieux ! Pourtant, ni vous, ni moi ne pouvons empêcher qu'on vous en prête. Je vais réfléchir à votre cas et vous ferai convoquer dès que je verrai quelque chose d'acceptable pour vous. »

Le soir même, Frank Amann, le grand gaillard du Front du travail, buvait sa chope au « Maquisard ». Il apostropha Hermann Vogel, le patron dont le visage de bois aurait chassé toute clientèle de vacanciers : « Dis donc, Hermann tu verrais pas un boulot pour la petite Holzberger ?

- Pour la petite Holzberger, tu veux dire la fille du communiste ?

- Pourquoi pas ? Que comprend à la politique une gamine de 19 ans ?

- Le Führer leur a donné le droit de vote aux gamines de 19 ans. »

Hermann était pour Ludendorff et ceci était une pierre discrète dans le jardin des hitlériens.

« Peu importe. Ce n'est pas en persécutant des enfants que nous gagnerons la sympathie des sans-parti. T'as pas une idée ?

- Je sais pas moi. Je vais demander à la femme. Dorothée ! »

Dorothée parut, cheveux gris sur un visage doux et fatigué, poitrine et hanches énormes de part et d'autre d'une taille plutôt étroite. L'homme la mit au courant. La femme réfléchie, puis laissa tomber : « La Lisbeth, c'était une brave femme ; tonnerre ! Et quelle beauté ! Le Fritz n'était pas mauvais bougre non plus. Une jeunesse dans la maison, ça gâcherait pas le commerce. Et ça nous donnerait un peu de repos.

- Ma foi, c'est toi qui vois... »

Le surlendemain, en début d'après-midi, Waltraut entra comme serveuse au « Maquisard ». Dorothée la fit entrer dans la cuisine, lui servit un schnaps. « Bois, ma petite. Ça te fera du bien. Je ne peux pas trinquer avec toi, je suis au régime ; mais le cœur y est ». Comme mues par une force irrésistible, les mains râpeuses de l'aubergiste enserrèrent le visage pali de la jeune fille, le pressèrent contre l'oreiller des seins. « Ma pauvre petite... tu sais, j'ai trois garçons, tous loin maintenant. J'aurais tant aimé une fille à la maison, pour m'aider un peu... puis une femme est moins seule avec une fille. Je ne veux pas que tu te sentes comme une servante. Si tu veux, tu seras ma fille. Et n'aie pas peur d'Hermann.

Je sais, il fait toujours une tête comme ça... C'est son genre et il faut le prendre comme il est. Mais il est très bon. Il ne te le fera jamais voir, mais il t'aimera autant que moi ».

Waltraut ne savait plus où elle en était.

Le travail était assez léger pour ne pas fatiguer, et assez intense pour préserver d'un excès de réflexions. Elle commençait à 9 heures du matin et repartait chez elle entre 10 et 11 heures du soir, selon les jours. Tout se passait au rythme tranquille de la campagne bavaroise. Les clients admiraient et louaient l'amabilité et la vivacité de la serveuse improvisée.

Le matin du troisième dimanche de son service, dès l'ouverture, un client inconnu en souliers de montagne et le piolet à la main entra et commanda un café au lait. Lorsque Waltraut lui apporta la consommation dans la salle encore vide de tout autre client, l'homme lui montra discrètement une carte du parti communiste et lui dit : « Laisse la porte ouverte, demain. En rentrant, le soir, tu nous trouveras chez toi ». Waltraut pâlit et se ressaisit pour dire : « Je ne vous connais pas, Monsieur, et je ne suis pas communiste.

- Je sais petite, tu as raison d'être prudente. Mais tu connaîtras les deux camarades qui seront avec moi. »

Bien que très inquiète et troublée, espérant avant tout des nouvelles de son père, Waltraut déféra à la demande reçue et, le lundi soir, elle trouva effectivement trois hommes à son domicile. Retenant in extremis le geste de tourner le commutateur, elle souffla : « Dans la chambre », puis fit jaillir la lumière. L'inconnu de la veille, qui semblait le chef pris la parole :

« Tu n'es pas une fille à trahir ton père, alors on est venu te demander, parce qu'on ne comprend pas.

- Vous ne comprenez pas quoi ?

- Ce que tu fais au « Maquisard ».

- J'ai sauté sur le premier travail qui s'est présenté.

- Ce n'est pas une excuse. Tu sais très bien que toutes les familles des camarades, même celle des chômeurs, se seraient enlevées un morceau de pain de la bouche pour le donner à la fille de Fritz ».

Waltraut pensait : « les camarades... et ceux qui se saoulent... et ceux qui battent leur femme... et ceux qui ne demandent qu'à changer de camp... ». Elle cherchait une réponse qui ne soit pas vexante. Celle-

ci lui vint: « De toute façon, ça n'aurait été une solution que pour quelques jours. Je ne veux pas priver les enfants des camarades. Beaucoup le sont assez comme cela.

- Solution pour quelques jours, certes, mais qui nous aurait donné le temps de te placer utilement.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

- Tu ne connais pas le parti... nous ne sommes pas des enfants et nous avons vu venir la défaite. Nous nous sommes organisés pour la traversée de la nuit. Tu peux par exemple entrer dans un bureau d'usine avec au mur la gueule du chien en gros plan, et être pourtant reçue par un chef du personnel communiste. Tu n'es pas vissée à Erlenbrunn, que je sache, et des garçons, tu en retrouveras partout. Tu es belle, tu le sais, si tu le voulais, cela pourrait devenir un gros atout pour le parti.

- Je ne veux pas faire de politique. Ma mère n'en a jamais fait. Oh ! Bien sûr, je ne suis pas contre vous, loin de là. Mais je ne suis pas assez convaincue pour être des vôtres. Je n'ai qu'un désir: voir revenir mon père.

- Et tu espères le voir revenir ? Pauvre enfant... et, à supposer qu'il revienne, que ferait-il ton père après avoir découvert que son arrestation avait mené ta mère au tombeau ? Il serait deux fois plus enragé qu'avant et arrêté à nouveau au bout de quelques jours.

- C'est bien probable. Mais quoi que je fasse, cela ne changera rien et, je vous l'ai déjà dit: je ne crois pas assez à vos idées.

- Peux-tu au moins ouvrir tes oreilles et nous informer de ce qui se raconte parmi tes clients ?

- Les clients du « Maquisard » ne parlent pas à tort et à travers. Sans vouloir vous vexer, ils font moins de bruit que ceux du « Lion d'or »... mais de toute façon, je ne veux pas jouer ce rôle. Je ne ferai jamais rien de semblable ni pour, ni contre vous. Tout ce que je consentirai à faire... si l'un des vôtres est en danger, il peut venir chez moi... comme vous ce soir... je pense que dans quelque temps je ne serai plus suspecte. »

Les trois partirent sans mot dire. Pour eux, elle était suspecte.

Dès l'après-midi du lendemain, à l'heure creuse de la soirée, entra au « Maquisard » un homme en chemise brune que Waltraut ne connaissait pas. L'homme commanda: « Une choppe de blonde; apporte aussi quelque chose pour toi, si tu veux, nous avons à parler ».

L'heure était libre et Waltraut avait soif. Elle remplit deux choppes et vint s'asseoir en face de l'homme.

« Je m'appelle Otto Wiechner. Je ne sais si mon nom te dit quelque chose...

- Non.

- Je suis le Kreisleiter du parti.

- Et... que voulez-vous de moi ?

- Te protéger. Tu as fait une lourde bêtise hier.

- Je ne comprends pas.

- Tu vas certainement comprendre si je te dis que, toutes les fois que trois communistes sont rassemblés, il y a un de nos indicateurs parmi eux.

- Je vois... Mais si on vous a honnêtement renseigné, vous devez déjà savoir que je ne suis pas communiste.

- En effet. Mais tu as tout de même offert ton domicile comme planque pour les communistes traqués.

- Je le ferais sans doute pour tout homme traqué. Présentement, ce sont des communistes qui le sont.

- Je te crois... Je tiens ton père en haute estime, vraiment en très haute estime. C'est un homme qui a à la fois de l'intelligence et du caractère. Les gens intelligents sont souvent fourbes et versatiles. Les gens de caractère sont souvent bornés. Quand intelligence et caractère se rencontrent dans la même personne, alors on a un être d'élite devant soi. Triste que les gens d'élite en arrivent à se détruire au lieu d'être solidaires.

- Et vous espérez parvenir à cette solidarité en menant une politique qui oblige chacun à se méfier même de son ombre ?

- Crois-tu que nos ennemis nous laissent le choix ? Le fair-play politique existe peut-être en Angleterre ; peut-être... je ne sais pas, je ne suis pas allé voir. Mais ce que je sais en toute certitude, c'est qu'il n'existe pas chez nous. Les communistes ont été au pouvoir dans ce pays. Nous n'avons mené aucun sabotage contre leur expérience : nous n'existions même pas et avions tout le contexte politique mondial contre nous. Les communistes ont échoué parce qu'ils sont des doctrinaires et des phraseurs coupés des réalités populaires. Ils mettent maintenant leur échec sur le compte des sociaux démocrates prêts à se vendre, comme leurs fonctionnaires tsaristes à l'appel de Lénine, et sur le compte d'une réaction qui ne s'est développée que par leurs faiblesses. Pourtant ils n'en sont pas moins prêts à toute forme de sabotage pour que notre révolution aussi devienne une révolution avortée. Grèves à

buts politiques, calomnies publiques ou chuchotées, tout leur serait bon si nous les laissions faire. Devons nous sacrifier le peuple allemand pour que Messieurs Karl Marx et Lénine ne soient pas démentis par l'évolution historique ? Les violences qu'ils nous reprochent, c'est eux-mêmes qui nous contraignent à les commettre. Et ils nous acculent consciemment à ces violences, dans le but de nous discréditer aux yeux du monde entier. Sur ce point hélas ! ils réussissent et il n'y a pas de parade possible.

- Je ne suis pas de taille à discuter avec vous. Mais je ne veux pas faire de politique. N'espérez rien de moi.

- Je ne te demande rien, rien d'autre que de ne pas renouveler ton imprudence d'hier. Sinon je ne pourrai plus rien pour toi. Je sais... c'est dur. Mais c'est comme ça et personne n'y peut rien. Les conventionnels français ne voulaient pas un bain de sang, ce sont les nobles qui les y ont contraints. De même les bolcheviks de 1917 ne voulaient pas le massacre d'Ekaterinebourg et la guerre civile ; mais la réaction ne leur a pas laissé le choix.

- Pourquoi votre langage n'est-il pas le langage officiel de votre parti ? Vous êtes plus convaincant que le Dr Goebbels !

- Crois-tu que la masse de nos hommes comprendrait un tel langage ? Chez nous comme partout il y a un nombre élevé d'imbéciles, d'opportunistes et de brutes. Nietzsche nous en prévient : « Quiconque veut œuvrer parmi les hommes doit apprendre à se laver dans une eau sale ». Les curés ne m'ayant pas fait découvrir le chemin du Ciel, j'œuvre parmi les hommes... Une dernière chose : tu mesures le risque que je prends en te parlant ainsi ! ? Alors, motus ! »

Les jours passaient, monotone. Une sourde colère montait contre les SA qui multipliaient interrogatoires et arrestations sans le moindre mandat officiel. Mais que peut un peuple mal organisé contre deux millions d'hommes en armes ? Waltraut avait parfois l'impression que les commerçants lui faisaient la tête. O très discrètement bien sûr, mais en Allemagne on est sensible aux moindres nuances.

Un jour, Hermann Vogel vida silencieusement deux chopes au comptoir, à côté d'elle. Il avait envie de parler, mais n'y arrivait pas. Il commença : « Quand tu as soif, tu te sers une chope. Tu sais que tu es chez toi ici, la maman te l'a assez dit. Et puis moi je voulais te dire... si jamais un salaud te manque de respect... te laisse pas faire. Appelle-moi

de suite. Je le sors comme un paquet de linge sale. Même s'il est en uniforme. Ici il n'y a qu'un patron, c'est moi ». Il marqua une longue pose, puis ajouta : « Ah ! Si on avait suivi Ludendorff, on n'en serait pas là... »

L'incident vint quelques jours avant Noël, alors que, comme chaque soir à cette période de l'année, Waltraut allumait les bougies de la couronne d'Avent. Un jeune SA bête, maigrichon et prétentieux et qui, ce jour-là avait un peu forcé sur la bière, se mit à ironiser sur ce qu'il y avait de touchant à voir des cierges chrétiens allumés par des doigts communistes. La malchance voulut que le patron aussi ait un peu forcé sur la bière. Il traita le client de petit idiot et les choses auraient mal tourné sans l'entrée de trois jeunes hommes devant qui, spontanément, tout le monde se calma. Trois hautes statures en uniforme noir de la SS se dressaient dans l'entrée. C'était les trois fils de la maison : Erwin vingt-six ans, Rudolph 25 ans et le « petit » Frantz 21 ans. Trois gaillards de plus de 1 m 80 et qui avaient hérité du corps vigoureux de leur mère. Les garçons saluèrent d'abord leurs parents, leur annoncèrent triomphalement une permission de dix jours, puis allèrent à Waltraut. Franz la gratifia de baisemain espiègle, Rudolph lui serra la main avec une gentillesse un peu timide, Erwin pris sa main dans les siennes et lui dit : « Maman nous parle de toi dans toutes ses lettres. C'est gentil de ta part de rester chez nous. Nous savons très bien qu'une fille jolie instruite comme toi trouverait du travail partout, et du travail plus digne d'elle... »

- Ô ne dis pas cela Erwin. C'est moi qui dois beaucoup à tes parents. Sans eux je ne sais pas ce que je serais devenue. Et puis je veux rester au village tant... tant que je ne saurai pas. »

Erwin garda le silence, mais lui savait. À la demande de ses parents, il s'était renseigné. Fritz Holzberger avait été abattu, en dépit des recommandations du Kreisleiter, soi-disant, lors d'une tentative d'évasion.

Vint Noël. Personne ne parla d'aller à l'église. Les gens de Ludendorff sont plus anticléricaux que les marxistes, et ils sont même de farouches antichrétiens. Waltraut, qui y allait parfois avec sa mère, préféra rester dans sa nouvelle famille. On mangea le jambon, le saucisson et le saumon fumé. On but du vin du Rhin et déplaça les cadeaux. Le père avait deux boîtes de ses cigares préférés, plus une pipe de porcelaine et une bouteille de genièvre de Lüneburg, la mère avait un châle de laine et des souliers fourrés, les fils une paire de souliers de ski. Mais c'est Waltraut qui était la plus gâtée avec des bas de soie, un châle de Cachemire authentique et deux tablettes de chocolat hollandais ; plus un paquet arrivé par la poste la veille et adressé pour elle à Madame Vogel ;

il contenait un nécessaire de couture avec dé en or poinçonné. Rien ne révélait l'identité de l'expéditeur. Passée minuit, les parents se retirèrent. Les jeunes s'attardaient, vidant quelques schnaps tout en mangeant les dernières lanières de saumon fumé. Erwin entoura les épaules de Waltraut. Compréhensifs, les deux plus jeunes se retirèrent. Erwin dit alors de sa voix douce et virile :

« C'était très beau Waltraut. Mais le plus beau cadeau, je veux dire le plus beau cadeau de ma vie, je ne l'ai pas encore reçu.

- Et ce serait quoi ? » répondit-elle avec une feinte naïveté.

« Ne fais pas l'innocente. Quand tu avais 12 ans et que tu rentrais de l'école, tes cheveux roux en cascade sur tes épaules, tu regardais droit devant toi. Mais, sans tourner la tête, tu savais très bien que ce grand benêt d'Erwin te regardait derrière sa fenêtre. Vous, les filles, vous avez un sixième sens pour sentir ces choses.

- C'est bien loin tout ça, Erwin, et il s'est passé tant de choses ! C'est bizarre : parfois je sens comme si j'étais déjà une vieille femme.

- la vie reviendra, Waltraut. Ma mère sait que je suis amoureux fou de toi depuis longtemps. C'est un peu pour ça qu'elle t'a demandé de venir chez nous. Oh ! Elle l'aurait fait de toute façon ; Elle est si bonne, et papa aussi, bien qu'il se croie obligé de prendre un air bourru. Mais enfin, elle avait son idée derrière la tête.

- Le nécessaire de couture en or... bien sûr, c'est toi qui me l'a envoyé ?

- Tu es une vilaine curieuse ». Il lui pinça la joue, puis l'embrassa avec fougue. Toute bouleversée de bonheur et d'ondes de désir, elle lui rendait ses baisers avec autant de passion. Soudain elle frissonna :

« Erwin ! Il faut que je te dise... tu sais, j'ai passé un an à Munich.

- Alors... ?

- Je ne suis plus tout à fait une jeune fille. » Le jeune homme rit en la serrant contre lui : « Et tu crois que je suis venu à l'âge de 26 ans sans toucher aux filles ?

- Oui, mais les garçons, c'est pas pareil.

- Dieu soit loué, je ne suis pas un sémite ! Je ne te demande pas compte de ton passé et ne m'en sens aucun droit. Je t'aime telle que tu es. Et il y a une chose que tu peux me donner, que nous pouvons nous donner et qui est plus précieuse que la virginité...

- C'est quoi ?

- Une confiance totale ». Avant de se séparer, la fille murmura : « Viens chez moi après demain soir. Je t'attendrai.

- Je n'osais pas te le demander. Je serai discret comme une

ombre ».

L'heure de ce rendez-vous venue, Erwin remonta la grande rue centrale du village, cheminant sur les zones de neige plus épaisse pour étouffer au maximum le bruit de ses bottes ferrées. Une voiture aux vitres givrées stationnait à peu de distance de la maison de Waltraut. Deux SA en jaillirent brusquement et se précipitèrent vers Erwin en hurlant « halte ! » Le jeune homme leur fit face. Reconnaisant l'uniforme SS, les deux espions s'excusèrent : la faute en était au givre... il ne fallait pas leur en vouloir... mais il était un sacré veinard de s'envoyer une pareille gonzesse... fille de coco ou pas, au niveau des fesses, pas de différence. Erwin avait une envie furieuse de casser la gueule des deux crétins ; et il aurait suffi à la besogne contre ces deux lampes à alcool. Mais il se maîtrisa et se contenta de dire : « Camarades, je me demande ce que vous faites ici. Mais je peux vous garantir que vous feriez mieux d'aller dormir. Et si vous n'avez pas sommeil, vous trouverez certainement des occupations plus profitable à l'Allemagne et au National-Socialisme ». Oh mais ! Il ne savait peut-être pas tout : la donzelle était soupçonnée de donner parfois asile à des communistes. Enfin... un dernier conseil d'hommes mûrs : attention aux confidences sur l'oreiller ; elles sont malignes, ces petites garces. Cette fois Erwin tourna le dos sans répondre, entra dans le couloir, verrouilla la porte cochère et grimpa l'escalier de bois.

Le mariage fut fixé à l'équinoxe de printemps. Erwin dut présenter sa fiancée à ses officiers supérieurs. Un SS n'épouse pas n'importe qui. Tous s'extasièrent sur la beauté de la jeune fille et félicitèrent Erwin de son choix.

« Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète un peu dit le Standartenführer, c'est l'appartenance communiste du père : un tel choix politique est fréquemment lié à une hérédité malade ». Erwin réfléchit un instant, puis rétorqua : « A Erlenbrunn, tout le monde peut vous dire qu'il n'y a jamais eu de taré parmi ses ascendants, soit paternels, soit maternels. Et dans un pays qui a trois millions de chômeurs, rien d'étonnant à ce que des hommes intelligents et dignes deviennent communistes ». Le Standartenführer concéda sans mauvaise grâce et conclut : « Tout est en ordre. C'est avec plaisir que nous te délivrons l'autorisation de mariage ».

Celui-ci eut lieu à la date prévue. Le marié et la plupart de ses amis portaient l'uniforme noir. Aucun membre de la famille, aucune personne amie de Waltraut n'avait répondu à l'invitation. Tout le monde la plaignait secrètement, mais elle préférait que les choses soient ainsi.

Elle faisait un saut dans l'inconnu, un saut qui devait être une mort et une nouvelle naissance. Ainsi l'exigeait la chair qui ne voulait pas mourir, qui ne voulait pas suivre un père pourtant ardemment aimé. La chair est forte et inspire les plus raisonnables, les plus irréfutables pensées à l'esprit, ou les plus folles...

Il n'y eut qu'un mécontent dans cette affaire : le gros curé Peter Schranz. De mémoire d'homme, il n'y avait pas eu de mariage civil à Erlenbrunn. Celui-ci créait un précédent qui, en cette période de triomphe de l'impiété, risquait fort de se répéter. Le dimanche suivant, il monta en chair de son pas pesant, fit un immense signe de croix en balayant l'air des manches de sa chasuble, puis commença son sermon en gémissant sur les violences et les crimes dont le monde était plein ; tout cela parce que les hommes ne se soumettaient pas à la sainte loi de l'Agneau. Mais les Chrétiens ne devaient pas s'alarmer. Dans son infailliable sagesse, Dieu laissait les méchants se détruire entre eux. Cette fois encore, il n'y manquerait pas, pour la gloire de ses fidèles et la confusion de ses ennemis. Le plus grand danger pour notre Sainte Église serait l'alliance des méchants. On en avait vu un scandaleux exemple à Erlenbrunn cette semaine : pour la première fois depuis plus de mille ans, des jeunes avaient osé mépriser publiquement l'autel du Seigneur. Lui seul savait comment convertir ou punir. Nous autres, pauvres hommes, nous n'avons pas à juger les autres ; pourtant, devant le danger créé par le scandale, tout Chrétien avait le devoir de se protéger et de protéger sa famille, avant tout les enfants dont il avait la charge.

En ce point du discours, la poussivité reprit le dessus sur la colère. Le gros homme s'épongea longuement le front, puis conclut : « Mes frères, le peuple allemand n'est pas un peuple d'aventuriers. Il l'a prouvé lorsque les communistes croyaient détenir le pouvoir. il le prouvera encore dans l'avenir.

À l'époque pas si lointaine du Kulturkampf de Bismarck, un de nos saints prélats n'a pas hésité à dire : dans le tourbillon actuel, certains se demandent quel est l'atout ; eh bien ! c'est le catholicisme qui est l'atout.

Et moi, pauvre curé de village, je vous dis la même chose aujourd'hui : l'atout, c'est le Catholicisme. L'avenir le prouvera, parce que l'avenir est dans la main de Dieu. Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, ainsi soit-il ! »

À la sortie de l'église, matrones, punaises de sacristie, paysans contrefaits et refoulés cheminaient côte à côte. Oui... il avait bien parlé, le vieux Père Schranz. Il faudrait beaucoup de curés comme lui en Allemagne...

Les culs bénis d'Erlenbrunn ne le savaient pas, mais il y en avait beaucoup.

Les jeunes mariés s'installèrent dans l'appartement de Waltraut. La pauvreté engendre la simplicité et l'Allemagne était pauvre. Aussi personne ne fit de réflexion désobligeante ; personne ne trouva choquant le mariage de Waltraut avec un garçon que tout le monde connaissait et estimait dans le village. Bien sûr... Waltraut était de famille communiste et Erwin un SS ; mais les jeunes, ça se laisse facilement monter le coup ; ils verraient bien plus tard. Les fulminations du gros Père Schranz n'eurent pas d'écho. Le nom des Holzberger resta sur la porte et la boîte aux lettres ; celui d'Erwin y fut ajouté.

Le jeune homme passait toute la semaine à la caserne et ne rentrait que les samedis soirs pour repartir le lundi aux aurores. Lui-même et ses deux frères avaient décidé de faire carrière dans la SS. Le père Vogel, qui n'aimait pas Hitler, en avait été le plus contrarié. Mais alors que toute la famille était réunie pour le repas du dimanche, Erwin avait expliqué : « La SS n'est pas le parti. Elle a des projets immenses,

incroyables, bien au-dessus de la politique. C'est une humanité nouvelle que nous voulons forger... » Il s'était arrêté brusquement, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, comme si ses allusions, risquaient de faire évanouir des fantômes en train de prendre corps et de les renvoyer au royaume des ombres. Mais le soir, au lit, il compléta pour Waltraut. Elle était enceinte et la chose restait pour le moment leur secret d'amoureux. Les deux jeunes époux éprouvaient l'un pour l'autre une enivrante passion physique. Les muscles longs et durs d'Erwin, commandés par une force nerveuse de rapace, se détendaient aussi totalement que ceux d'un chat paresseux sous les caresses inlassables de sa jeune femme ; et celle-ci trouvait dans ses bras une protection, une sécurité absolue qui lui faisait oublier les drames qui avaient mis fin à sa vie d'étudiante. Elle écoutait maintenant avec le même abandon qu'un enfant à qui on raconte une histoire merveilleuse : « Toi, ma chérie, tu as le droit de tout savoir. Le monde a besoin d'hommes nouveaux porteurs d'une nouvelle pureté, de nouveaux chevaliers. Les problèmes actuels n'ont pas d'autre vraie solution. Cela peut paraître utopique. Mais que font tous ceux qui nous raillaient à chaque fête de Noël ? Ils s'imaginent s'incliner devant un enfant étranger né il y a près de 2000 ans ! Mais c'est devant tous les enfants qu'ils s'inclinent sans s'en rendre compte ; car

tous les enfants renouvellent la possibilité de purification et de régénération sans lesquelles nous ne sommes que des êtres abjects indignes de la vie ». Tout ce que Waltraut portait en elle de noble se sentait réconforté et exalté ; la main doucement posée sur la jeune vie qui palpitait en elle, elle entraînait en religion aux côtés de son époux.

Quelques jours plus tard, le 30 juin, c'était la nuit des longs couteaux.

Le samedi suivant Dorothee Vogel avertit Waltraut qu'Erwin avait téléphoné : il ne pouvait pas rentrer comme d'habitude. Sans doute à cause de toutes ces histoires, ajouta-t-elle.

Il arriva le mardi et annonça 5 jours de permission d'une voix qu'il voulait joyeuse ; mais le timbre sonnait faux et Waltraut ne s'y trompa pas. Le soir, elle l'attira à elle et le cajola avec une tendresse maternelle. Le jeune homme s'abandonna d'abord, puis se ressaisit : « Tu as deviné Waltraut : c'est dur, c'est très dur de tirer sur des hommes que, la veille encore, on considérait comme des camarades de lutte. Je n'aimais pas les SA ; ils avaient accepté trop de canailles et d'imbéciles dans leurs rangs ; pourtant ça a été très dur. Et maintenant je ne suis plus le même ; je ne serai plus jamais le même ; tu l'as senti tout de suite. Heureusement pour moi tu es là. Et tu es forte parce que tu as souffert avant moi... Il n'y aura plus d'arrestations arbitraires en Allemagne, Waltraut ; le cauchemar est fini et tout le monde va pouvoir respirer. Malheureusement... pour ton père cela vient trop tard.

- Je savais, j'en étais sûre... Mais calme-toi, Erwin, détends-toi ; crois-tu que je vais moins t'aimer ?

- Non, mais il y a une chose que tu comprendras peut-être difficilement : je sens que je ne retrouverai jamais ma paix intérieure tant que je ne me serai pas trouvé face à des hommes armés eux aussi et prêts à me tuer. Pour le moment, la mort m'a fait un cadeau : j'ai tué sans risques. Je ne peux effacer cela qu'en tuant à risques égaux ou en me faisant tuer.

- Tu oublieras, Erwin ; j'ai eu aussi de dures pensées de vengeance après la mort de mes parents. Je me suis plusieurs fois reproché la facilité avec laquelle je reprenais pied dans la vie. Mais la vie est plus que la mort. Il faut vivre pour les vivants, non pour les engrenages de la mort ». Le silence régna quelques minutes. Puis Erwin serra passionnément sa jeune femme dans ses bras : « J'ai une faveur à te demander, Waltraut ; mais ne va pas t'imaginer que je te la demande pour toi ; non, c'est bien pour moi.

- Quoi donc ?

- L'enfant qui va naître, si c'est un garçon, je voudrais qu'il s'appelle Fritz, et si c'est une fille Lisbeth.

- Je veux bien, je ne demande pas mieux... mais il faudra tout de même y réfléchir. Tu es un être pur, mais il y a des jaloux et des malveillants autour de nous ».

Le 29 décembre suivant naissait un garçon solidement constitué qui reçut, comme prévu, le prénom du grand-père maternel. Et quelques semaines plus tard tout le monde était frappé de la ressemblance avec le défunt.

A l'heure où la Joconde d'Erlenbrunn s'effondrait, frappée à mort par une crise cardiaque, à mille kilomètres de là Émile Laporte poussait devant lui une charrette lourdement chargée de pièces mécaniques de cycles à travers les rues de Saint-Étienne.

Il allait avoir quatorze ans. Sa mère et lui avaient triché sur son âge pour lui obtenir cette place de garçon de courses chez un petit fabricant d'armes et cycles de la rue des Armuriers.

Émile se sentait dans une impasse. D'abord il avait été tout heureux de pouvoir travailler. Sa mère était veuve et besogneuse, faisait des ménages, des menus travaux à domicile. Bien que n'ayant que 35 ans, elle était fanée, sans joie, sans espoirs ni projets. Il était donc fier de travailler, d'être devenu, comme elle lui disait, « l'homme de la maison ». Mais son enthousiasme fut bref. Son patron était dur, avare, buveur et grossier. Il passait le plus clair de son temps au café, mais il était féroce sur l'horaire avec son personnel et prétendait que son garçon de courses traînait dans les rues. Trois ou quatre fois l'an il se mettait en bordée pour toute une semaine et gaspillait des sommes folles avec des filles à chaude-pisse qui n'étaient même pas belles : mais il refusait systématiquement la plus modeste augmentation à ses ouvriers et employés.

Et puis son patron était le type même d'hommes que son père lui avait appris à mépriser : vantard, grande gueule, coléreux, brutal envers les faibles, obséquieux envers les forts. Que de fois son père ne lui avait-il pas dit : « Je les ai vus à la guerre ces gueulards ; crois-moi, mon petit, ils sont lâches ; et quand il y a un gros risque, ils ont toujours une bonne raison pour laisser aller d'abord les copains ». Il ne fallait pas parler de la guerre au père Laporte qui l'avait faite en entier et en était revenu avec un genou raide et les séquelles d'une pleurésie qui l'emmenèrent en 1930, alors que le petit n'avait que 11 ans. Cela com-

mençait toujours par : « Ces fumiers, ils ont assassiné Jaurès ; ils savaient bien qu'il empêcherait la guerre ; et ils la voulaient leur sale guerre !... » Et cela finissait tout aussi invariablement par : « Et d'abord, c'est pas vrai qu'on a gagné. Si les Américains étaient pas venus en masse, on était foutus. » Quand le petit était là, il ajoutait à son intention : « Mais ça, petit, garde-le pour toi ; personne ne veut le savoir, et si tu le dis, tout le monde te tombera dessus.

Appuyé aux brancards de sa charrette, avançant sans se presser, puisque, de toute façon, son patron l'engueulerait quand il rentrerait, Émile pensait à ce père merveilleux qui osait dire ce que personne ne disait. En sa présence, il avait toujours ressenti une liberté et une sécurité parfaites. Son père ne l'avait jamais grondé. Il expliquait clairement pourquoi il fallait agir de telle manière et non de telle autre, pourquoi il fallait savoir se taire, ne pas dire tout ce qu'on pense. Il avait une manière de lui tenir la main, de le prendre par les épaules, de lui caresser le front qui n'était qu'à lui. Un jour il était rentré de la gare de Châteaureux, où il était mécanicien de dépôt, avec un profond pli au front. « Le toubib a dit qu'il faudrait que je change de boulot, sinon ma toux chronique ne guérira pas, à cause de la fumée, de la poussière. Alors qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Aller garder les vaches peut-être ? Il n'a pas entendu parler de la crise mondiale et du chômage, cet imbécile ? Il croit qu'on trouve du boulot sous le sabot d'un cheval ! » Il ne changea donc pas de travail. Mais trois mois plus tard, un jour radieux d'avril, Émile et sa mère suivaient le corbillard qui montait les pentes abruptes vers le cimetière de La Cotonne. Il n'y avait que peu de monde et on n'était pas passé par l'église : Eugène Laporte était communiste. Le petit Émile était trop écrasé pour pleurer. Il baissait la tête et recroquevillait ses épaules. Rentrés à la maison, ils avaient bu un bol de lait préparé par la voisine, « avec deux sucres dedans, ça vous remontera un peu » ; puis ils étaient allés au lit. La mère avait dit seulement : « Ton père était courageux, mon petit, toi aussi tu auras besoin de l'être. »

Au mois de juillet, Émile avait obtenu son Certificat d'Études avec mention « Très bien ». Comme son père aurait été heureux et fier ! Puis il avait passé des journées à écrire des adresses sur des enveloppes pour les Assurances sociales, ces ancêtres de l'actuelle Sécurité Sociale. De temps en temps il aidait sa mère à frotter un parquet. Et il fréquentait assidûment les cours du soir où il se passionnait pour l'algèbre et la géométrie. Il aurait aimé entrer en apprentissage chez un charpentier ou un menuisier. Mais c'était le chômage et chacun prenait ce qu'il trouvait.

S'arrêtant pour reprendre souffle à mi-côte rue des Francs-Maçons, deux idées se bousculèrent à travers son esprit : son père était communiste ; donc, contrairement à ce qu'on disait partout, les communistes n'étaient pas des voyous ; il allait donc aller les voir, se faire connaître et leur demander conseil ; car il voulait s'instruire, coûte que coûte. Il avait toujours été premier à l'école, dans toutes les matières ; au cours du soir, il était toujours le premier à comprendre. Il se souvint d'un général dont on lui avait parlé à l'école et qui avait étudié à la lumière d'un four de boulanger. Alors pourquoi pas lui ?

Quand il poussa sa charrette dans l'atelier, il y avait en lui tant de sérieux, tant d'assurance tranquille que le patron resta bouche bée et n'osa pas débiter sa rengaine de reproches. Ce fut Émile qui parla : « Patron, si je pouvais monter des freins de vélos sur les roues de la charrette, je gagnerais du temps dans les descentes et même sur le plat : je pourrais rouler plus vite sans risque de carambolage aux carrefours. » Le patron, encore plus aviné que de coutume, grommela : « Des freins de vélos sur la charrette ? T'es pas fou ? D'abord, ici des freins on en fabrique pas ; alors si tu en veux démerde-toi pour en trouver et les monter ; mais pas pendant tes heures de boulot surtout ! »

Rentré chez lui, il continua à penser au problème. Son but n'était pas d'augmenter son rendement au seul bénéfice de son salaire de patron qui ne lui donnerait pas un sou de plus pour cela, il le savait parfaitement. Mais il espérait pouvoir courir sans danger et gagner beaucoup plus de temps qu'il ne l'avouerait. Alors il s'arrêterait de temps en temps sur une place et s'accorderait dix minutes pour étudier sur des livres qu'il ferait suivre.

Sa mère rentra un peu plus tard que de coutume. Elle avait les joues enflammées, le regard plus vif, un mélange de gêne et de gaieté dans sa démarche et ses gestes. En un éclair Émile comprit : elle était en train de remplacer son père. Il ne se demanda pas une seconde si elle avait tort ou raison ; il avait encore la pureté de l'enfance et restait libre de tous les réflexes conditionnés et hypocrisies de la morale. Il se demanda seulement comment il allait pouvoir suivre ses voies dans cette nouvelle situation. À table il avala plusieurs gorgées de soupe pour se dégager le gosier un peu serré à la pensée de ce qu'il voulait dire, puis il attaqua avec sa lenteur ferme d'adulte réfléchi : « Maman, tu sais, il y a quelque chose qui me tourne depuis longtemps dans la tête. Voilà trois ans que Papa est mort et rien ne le ressuscitera. Bientôt il faudra que je me mette à un vrai métier et savoir où il me faudra partir pour trouver du boulot ; et puis, il y aura aussi le régiment. Tu te retrouveras toute seule ;

c'est pas une vie. Tu devrais essayer de te remarier. On y gagnera tous les deux, parce que moi aussi je me sentirai plus libre ». Denise Laporte n'était pas intelligente, mais elle avait l'innéfaillible instinct féminin très développé. Elle se sentit percée à jour par son enfant qui n'en était plus un, elle le voyait bien. Il était comme son père : un observateur taciturne qui ne parlait que lorsque cela lui paraissait indispensable. Trop troublée pour répondre, elle avala à son tour quelques gorgées de soupe, puis articula d'une voix neutre qui menaçait de devenir blanche : « Peut-être... tu as peut-être raison ; j'y réfléchirai. » Et elle reprit après un silence : « Mais ça ne presse pas. »

Le lendemain il voulut aller voir les communistes à la sortie du travail. Mais il ne savait pas où était le bureau du parti, ne voulait pas le demander à sa mère qui se serait inquiétée, et encore moins à ses camarades de travail qui lui semblaient insuffisamment sûrs. Il était perplexe. Par bonheur, il dut passer avec sa charrette devant la Bourse du Travail et vit des affiches de la C.G.T.U. Après le congrès de Tours qui consacra la scission des Marxistes en socialistes et communistes, le mouvement syndical s'était divisé dans la foulée des partis politiques. Les socialistes dominaient la C.G.T., les communistes la C.G.T.U. Cela était notoire et même un gamin de 14 ans le savait. Émile prit donc la plus vive allure possible, alla livrer des moyeux et des pédaliers à deux magasins de cycles de la rue de la Loire et revint également à la course jusqu'à la Bourse du Travail. Il monta les étages en suivant les flèches de carton rouge jusqu'aux mansardes et frappa à une porte dans un couloir sombre après avoir réussi à lire les initiales du syndicat. Il entendit un « Entrez » rude et traînard. Conformément à son habitude, il avait préparé ce qu'il voulait dire. Au « Qu'est-ce qu'y a, petit ? », il répondit sans hésitation : « Je voudrais quelques renseignements... Vous avez du connaître mon père, Eugène Laporte ; il était mécanicien au P.L.M., au dépôt de Châteaureux. » Le permanent écrasa son mégot éteint dans un cendrier débordant, parut faire un effort cérébral énorme, puis répondit : « Oui... Oui, je me rappelle... C'était un chic copain, ton père. Alors comme ça tu es son fils ? — Oui — Et qu'est-ce que tu voudrais ? — Quelques renseignements. Je voudrais m'instruire. Mais pour le moment, je pousse la charrette, je gagne presque rien et je travaille neuf heures par jour, même le samedi. Je voudrais entrer en apprentissage, apprendre un métier et gagner un peu plus. — T'en veux beaucoup, petit... Vois-tu, ici c'est un syndicat, pas un bureau de placement. Du boulot, on n'en trouve même pas pour les pères de famille ! Alors pour les jeunots comme toi... Chez qui tu bosses ? — Chez Gentillon — Chez

Gentillon ? Tu dois pas être trop mal. Il est pas mauvais, le père Gentillon — Pas mauvais ? C'est une véritable ordure ! — Oh ! doucement, petit ! On voit que t'as pas l'expérience. C'est le premier que tu connais. Non, il est pas trop mauvais, ton singe. Il gueule comme ça, mais c'est pas le mauvais type. Fini le boulot, il descend aussi bien un verre avec des ouvriers. »

Émile sentit qu'il fallait en finir. « Bon, merci, mais il faut que j'y aille, sinon je serai trop en retard. »

Une fois dehors, il se sentit découragé. L'odeur de mégots froids lui soulevait le cœur. Et un communiste lui avait dit que son patron n'était pas des plus mauvais !

Il se sentait complètement désorienté. Il s'attendait à un visage dur, à un regard scrutateur et fort, comme celui de son père, à une voix au timbre viril. Il avait eu devant lui un gros bouffi ramolli et blasé, puant le vin et le tabac, parlant d'une voix grasse. Malgré sa jeunesse, il sentait que jamais, au grand jamais de tels hommes ne feraient une révolution, que les patrons n'avaient pas besoin d'avoir peur, qu'ils pourraient continuer à tondre et à engueuler les ouvriers en toute quiétude. Une phrase de son père lui revint en mémoire et lui causa un frisson : « En Russie, c'est pas comme à Saint-Étienne, on laisse pas rentrer des sacs à vin et des chiffes molles au parti ! » À l'époque, il n'y avait pas pris garde ; de toute façon son père râlait contre tout. Maintenant ces quelques paroles prenaient en lui une résonance tragique.

Une idée vint à son secours : il irait voir le père Gagnet, le dirlo de l'école primaire du Palais de Justice. Gagnet était un saint du métier, comme le père de Marcel Pagnol. Émile avait en lui une entière confiance et même une profonde affection. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Le lendemain était un samedi. Il s'arrangea pour se trouver à 4 h 1/2 de l'après-midi à la sortie de l'école du Palais de Justice. Les élèves sortis, il entra dans la cour et vit le père Gagnet en train de fermer les classes à clef. Celui-ci accueillit Émile avec une joie chaleureuse qui n'était pas de commande : « Quelle bonne surprise ! Raconte-moi un peu ce qui t'amène. — Je voulais vous demander conseil. — Eh bien, vas-y ! — Je voudrais étudier, mais je n'ai pas les moyens. — Étudier quoi ? — Je voudrais essayer de devenir médecin. » Le vieil instituteur marqua un silence, puis reprit : « Tu en as les moyens intellectuels ; tu as une mémoire fantastique ; tu comprends vite. Mais comment vas-tu pouvoir étudier en travaillant, c'est là le problème... Il faut commencer par le commencement et passer ton baccalauréat. Pour les mathématiques,

les sciences, le français, l'histoire, la géographie, je pourrai t'aider. Mais pour le grec, le latin et l'anglais, il faudra que tu te débrouilles sans moi. Il faut réfléchir à tout ça. — Au lieu d'anglais, est-ce que je pourrais faire de l'allemand ? Mon père me disait souvent : si tu as la chance de pouvoir apprendre une langue, apprends l'allemand ; en cas de guerre c'est ce qui te servira le plus. — En cas de guerre... il faut bien espérer qu'il n'y en aura plus. Enfin, oui, tu peux très bien étudier l'allemand plutôt que l'anglais, mais je ne crois pas que ça soit plus facile. » Il réfléchit un moment, puis ajouta : « Je vais d'abord essayer de réunir tous les livres dont tu auras besoin dans les matières où je peux t'aider ; je peux les avoir gratuitement comme spécimen et je t'en ferai profiter. Pour l'allemand, je viens d'avoir une idée : j'ai entendu parler de deux familles d'Allemands qui avaient quitté l'Allemagne à cause d'Hitler ; tu pourrais leur apprendre le français et eux t'apprendraient l'allemand. Je vais les trouver et leur en parler. »

Les choses marchèrent au-delà des espérances du brave directeur d'école. Deux semaines plus tard, Émile faisait la connaissance de la famille Hartmann. Le père Karl ouvrait une modeste boutique de tailleur dans une ruelle sordide près de la place du Peuple, en plein quartier de la prostitution, la mère Ilse faisait du lavage et repassage ; le fils Franz avait à quelque jours près l'âge d'Émile et les deux garçons devinrent très vite profondément amis, liés par un sérieux au-dessus de leur âge et une distinction naturelle que la pauvreté ne pouvait entamer.

Franz alla au lycée et fit bénéficier Émile de ses livres et devoirs de latin et de grec. Le père Karl aidait tout en coupant allégrement des costumes sur mesure. Lorsqu'Émile s'inquiétait de voir Franz et sa famille progresser beaucoup plus vite en français que lui en allemand, tout le monde le rassurait : « Nous entendons du français toute la journée ; si nous étions en Allemagne, c'est toi qui irais plus vite ». Et Franz ajouta un jour : « Tu sais, sois content ; tu connais déjà plus que mes camarades au lycée, et tu parles meilleur. »

C'est par les Hartmann qu'Émile fit connaissance de l'exilé antifasciste italien Gaetano Nicholetti, un Lombard grand et osseux, avec un visage de Madone de la Renaissance qu'on aurait affublée de favoris et d'une moustache de duvet blond. Gaetano avait 25 ans. Il était inquiet de son propre naturel, et cette inquiétude s'était accrue depuis le jour où, fuyant devant une probabilité d'arrestation, il avait tué un carabinier peu avant la frontière suisse. Il répétait souvent : « C'est facile de tuer, tellement facile que ça fait peur quand on y pense. » Il discutait calmement, mais âprement, avec les Hartmann qui étaient de simples socialistes.

Étudiant en droit, il avait compris que le droit et la loi écrite en général étaient un ensemble monstrueux destiné à dominer les naïfs par la duperie. Il répétait inlassablement : « Toute loi écrite porte en elle l'esprit de tricherie et un système d'exploitation ». Il avait une grande difficulté à définir ses idées pourtant très nettes, mais qui ne cadraient pas avec le langage idéologique en vigueur. Il tenait à la fois de l'anarchiste, son étiquette dans les milieux exilés, du gandhiste et du mystique. Il croyait à la morale dont il disait : « Plus elle faiblit, plus l'État devient fort ». Il répétait souvent : « La canaille n'a pas le sens moral ; c'est ce qui fait sa force. Je ne crois pas à la lutte des classes. Tous les exploités sont de la canaille, mais la plupart des exploités aussi. S'ils étaient forts, ils seraient pires que les autres. »

Il y avait même un point sur lequel il faisait vraiment cavalier seul. Dans les milieux d'exilés antifascistes, on discutait fiévreusement de politique ; la politique était le thème central de la pensée, même chez les femmes. Or tous, socialistes, communistes moscoutaires, trozkystes ou anarchistes étaient convaincus qu'en changeant le système social ils changeraient les hommes. Gaetano Nicholetti, qui dépassait tout le monde de plusieurs têtes en culture, qui était réellement un grand humaniste, affirmait au contraire : « Vous mettez la charrue avant les bœufs. Si vous ne faites pas d'abord les hommes plus clairvoyants, plus droits, plus fiers, plus honnêtes, plus fraternels, toutes vos révolutions seront pourries dans l'œuf. Le travail révolutionnaire est d'abord un travail d'éducation, de rééducation aussi, car la noblesse décadente et le capitalisme ont tout gangrené et fait de chaque travailleur un aspirant bourgeois. »

Émile s'efforçait de suivre ces discussions, bien qu'elles dérangentent ses études. Il vouait à Gaetano une admiration presque filiale, car il retrouvait chez le jeune italien l'assurance et la droiture de son père. Grâce à lui, il sentait que des certitudes pouvaient exister, que la vie pouvait avoir une justification et une cohérence. Son père, le père Gagnet et Gaetano étaient pour lui les trois piliers d'un plancher solide. Il en avait presque oublié sa mère, ne se rendait que rarement dans l'atelier de tissage désaffecté qui leur servait d'appartement rue de la Sablière et partageait la chambre de Franz qui en était ravi. Madame Hartmann le traitait avec une affection maternelle et l'admirait d'être aussi indépendant à 14 ans.

Cette tendresse faillit lui être fatale et ruiner ses projets ambitieux. Émile ignorait presque tout de la sexualité. Il la ressentait confusément comme lourde de terribles dangers. À 5 ans, il avait assisté à la nais-

sance d'un chevreau dans l'étable de ses grands-parents et la scène l'avait fait vomir. Un journalier agricole lui avait dit rudement : « Tu crois que t'étais plus beau quand tu es sorti du con de ta mère ? » L'enfant avait compris et il en avait été gravement traumatisé ; pendant plusieurs semaines, il était secoué d'un frisson d'horreur lorsque sa mère l'embrassait. L'apaisement vint. Mais deux ans plus tard il fut témoin d'une scène horrible à l'angle de la rue Roannelle et de la rue Tarentaise. Ce quartier était alors si dangereux que même les rondes d'agents cyclistes ne s'y aventuraient guère. Il vit quatre sidis — c'est ainsi qu'en ce temps tout le monde appelait les Nord-Africains — entourant une fille de joie ; deux montaient la garde, le rasoir à la main, un autre tenait la fille par derrière, les bras immobilisés dans le dos ; le quatrième la prit par les épaules et lui appliqua un coup de tête dans la figure qui broya le nez et les lèvres et fit gicler le sang à cinquante centimètres ; puis il la saisit par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, sortit un morceau de sucre de sa poche et lui fit une profonde blessure en forme d'x au front. Plusieurs prostituées regardaient la scène, encore plus pâles que leur poudre de riz. Il y avait aussi des mineurs au visage noir de charbon. L'un d'eux dit : « Il lui ont fait la croix des vaches ; elle avait du jacter chez les flics. Ça fait rien, on devrait pas laisser faire ça en public — Et qu'est-ce que tu veux faire ? ajouta son voisin, tu vas te faire couper le kiki pour une putain ? T'as pas vu ce qu'ils ont dans la main ? — Les rasoirs avaient un grand pouvoir de dissuasion et la misère était sans pitié pour la misère plus grande.

Rentré chez lui, il raconta avec essoufflement la scène à ses parents. Sa mère lui dit : « N'aie pas peur, ces choses là n'arrivent pas aux femmes honnêtes. » Son père grommela : « Femmes honnêtes... femmes honnêtes... Celles qui en arrivent là ne le font pas par plaisir. » Émile ne comprit rien à tout cela, sinon que les grandes personnes étaient d'une révoltante brutalité. Pendant plusieurs mois il n'osa plus repasser à ce carrefour et tremblait toutes les fois qu'il rencontrait un sidi, ce qui arrivait plus de vingt fois par jour.

Sa réaction de défense avait été de refouler toute image sexuelle. Et voilà que la tendresse d'Ilse Hartmann déchaînait en lui une tempête de désirs qui lui paralysait l'esprit pour de longues heures. Décolletée à la bavaroise, le haut des seins blancs comme du lait, la démarche féline qui faisait onduler des fesses puissantes sous la taille mince, les mollets et les bras ronds et musclés, la voix à la fois grave et douce, Ilse était le type même de la femme qui ne peut éviter d'affoler le désir, sans être le moins du monde une allumeuse par son comportement.

Il crut pouvoir espacer ses visites. Mais il y avait maintenant un homme avec sa mère. Bien que celle-ci lui ait dit : « On te voit plus ; tu pourrais tout de même venir un peu plus souvent à la maison. » Il n'était pas dupe et sentait bien qu'il gênait. Non, la vie n'était pas simple.

C'est alors qu'un curé lui tomba dessus.

L'abbé Blanchard enseignait le catéchisme « à ces pauvres petits malheureux de la laïque ». Il croyait stupidement que seule l'ignorance peut empêcher d'être chrétien.

Par un après-midi de mars 1934, Émile poussait sa charrette en montant la rue Beaubrun. Le soleil d'un printemps précoce et orageux brûlait à travers la fumée et la poussière de charbon qui noircissaient en quelques mois tous les toits et toutes les façades de la « ville noire ». Il se sentait las et vide. Il revivait en pensée la manifestation à laquelle il avait participé quelques semaines auparavant. Il y avait eu l'affaire Stavisky, les émeutes du 6 février organisées par les royalistes et les fascistes, puis la contre-attaque ouvrière, la grande manifestation du 13 février. Il n'avait pas encore 15 ans, mais il avait suivi Gaetano et défilé pour la première fois derrière des drapeaux rouges. D'une part il en ressentait de la fierté, d'autre part il avait détesté les slogans scandés. Cette foule chaotique, braillarde lui avait causé une désagréable impression de faiblesse. Mais il y avait Gaetano, les Hartmann et aussi beaucoup d'autres exilés italiens dont il avait fait connaissance et qui étaient sympathiques. Le fascisme était donc bien une saloperie qu'il fallait arrêter avant que ce soit trop tard. Il regarda le soleil et aussitôt après l'image souriante d'Ilse Hartmann se planta dans sa rétine. Pour s'en débarrasser, il regarda la façade de l'église Saint-Ennemond, temple grec aussi noir que la suie. L'image d'Ilse l'avait rendu vulnérable à la laideur et il ferma les yeux. Il libéra la béquille sous le brancard de sa charrette et fit une pause. L'éveil de sa sexualité l'avait rendu romantique et il rêvait d'herbages, de ruisseaux, de rochers. Dans ces paysages, il y avait des filles qui ressemblaient à Ilse, mais plus légères, plus à sa mesure.

Il voulut repartir, mais une voix l'arrêta : « Ça n'a pas l'air d'aller, jeune homme ! » Un curé lunaire se tenait près de lui, bedonnant sous une soutane sur laquelle se chevauchaient toutes les nuances du noir. Émile leva la tête : « Si, ça va, pourquoi ? — Tu as l'air fatigué — La chaleur, la soif... — Viens donc te reposer 5 minutes dans l'église ; il y fait frais et ça te fera du bien. » Émile n'était jamais rentré dans une église ; il en fit soudainement la constatation et en fut étonné. Il n'avait vu que furtivement l'intérieur de la Grand'Eglise, lourde bâtisse gothique nantie

de beaux vitraux. Alors que le portail était grand ouvert, il avait jeté un coup d'œil, mais il avait ressenti un indéfinissable malaise. L'intérieur de Saint-Ennemond était aussi laid que l'extérieur et il s'y sentait aussi étranger qu'un Esquimau parmi des crocodiles. Tout lui semblait indéchiffrable. L'abbé Blanchard lui montra un crucifix grandeur nature et lui dit : « Quand ça ne va pas, il faut demander son aide ; il ne la refuse à personne. » Émile ne trouvait rien à dire ; il répondit seulement : « Je voudrais trouver un travail mieux payé ; j'étudie seul... — Et chez qui travailles-tu actuellement ? — Chez un fabricant de pièces d'armes et cycles. Je pousse la charrette... — Attends-moi un moment. » L'abbé disparut et revint avec une médaille de métal blanc, une image dorée et les donna à Émile en lui disant : « Derrière l'image, il y a une prière. Si tu la lis chaque soir en demandant du travail, tu en trouveras. Reviens me voir dans une semaine. » Puis il serra la main du garçon et lui tapota la nuque.

Émile se hâta de faire ses livraisons et passa chez Gaetano qui habitait une mansarde de la place Tardy. Il lui raconta ce qu'il venait de vivre et ajouta : « J'ai eu envie de lui dire de donner à tous les chômeurs ses images et ses médailles, puis j'ai pensé que ce n'était même pas la peine — Tu as bien fait ; les curés sont très forts ; ne le vexe pas : peut-être cet imbécile te trouvera du travail plus avantageux. Mais ne crois pas au miracle : de toute façon, il n'y a que deux sortes de patrons les mauvais et les très mauvais. »

Quelques jours plus tard, il eut envie d'interroger Gaetano sur la religion. il voulait comprendre comment des croyances qui lui semblaient aussi évidemment absurdes avaient pu acquérir une telle force. Le jeune Italien se montra perplexe. Il hocha plusieurs fois la tête, regarda longuement par la fenêtre et articula enfin : « J'ai eu la chance d'être élevé par les curés ; enfin, je veux dire une chance dangereuse, parce qu'on ne s'en tire pas toujours et jamais facilement. Ils te prennent par la sensibilité. Tu n'as sans doute jamais vu une belle église ; à Saint-Étienne, il n'y a que des horreurs. Mais il y en a de tellement belles qu'il y a en toi quelque chose qui ne peut pas résister ; elle te font sentir les mystères de la vie. Et puis, il y a la musique, le chant. Oh ! Tout est bien orchestré ! Mais ce sont les pires bandits, les pires escrocs qui mènent tout ça. En Italie on les connaît ! Presque tous les Italiens te diront comme moi, même ceux qui vont à la messe.

Tu voudrais savoir pourquoi les curés sont forts ? C'est bien simple c'est parce qu'il y a quelqu'un qui sera toujours plus fort que les hommes, c'est la mort. Les curés sont aussi ignorants que nous sur la

mort et sa suite, s'il y en a une... Mais ils prétendent savoir et, par peur de l'inconnu, les imbéciles marchent. »

Plus que la leçon anticléricale, Émile avait retenu tout ce qui accréditait l'idée des grands mystères de la vie. Il sentait confusément que le drame humain avait une dimension plus profonde que celle de la politique. L'anarchiste avait réussi là où le curé avait échoué : la curiosité religieuse de l'enfant était éveillée. Il se renseignerait et visiterait de belles églises, il irait écouter les orgues et les cantiques ; en cachette, bien sûr, pour qu'on ne se moque pas de lui.

Il revit l'abbé Blanchard une dizaine de jours plus tard. Celui-ci lui avait déjà trouvé une place, toujours dans la branche « armes et cycles », mais cette fois dans le quartier de Valbenoîte. C'était un peu plus loin de son quartier ; mais il gagnait 50 F de plus par mois, 350 au lieu de 300. Il faisait un peu de montage en cycles, ce qui était le début d'un vrai métier ; mais l'essentiel de son travail restait bien les courses. Il portait des chargements de canons de fusils au bronzage, ou chez un dresseur de canons, retournait les chercher. Gros avantage : il avait un triporteur, sorte de tricycle inversé avec la roue unique à l'arrière. Plus besoin de songer à des freins ; il y en avait trois : un frein par rétro pédalage sur la roue arrière et deux freins à tambours sur les roues avant. Il nettoyait et graissait sa machine avec amour et veillait à ce que les pneus soient bien gonflés. Il avait accédé à l'aristocratie des livreurs... Oui, les curés avaient du bon !

De temps en temps il s'imposait d'aller trouver l'abbé Blanchard, comme le lui avait recommandé Gaetano, chez qui il logeait maintenant presque en permanence. Les conversations étaient lourdes. À vrai dire, c'est l'abbé qui se sentait gauche et ne savait par quel bout commencer. Pour lui, Émile était un cas, car jamais encore il n'avait rencontré d'enfant qui n'avait pas entendu parler du Christ. Il tenta de commencer par la Genèse, mais se heurta de suite à la géologie rudimentaire que le père Gagnet, apôtre de la science et de la laïcité, mettait dans la tête de ses élèves. Il essaya la notion de péché originel, en prenant bien soin d'expliquer que ce n'était pas seulement la faute du premier homme, mais celles de tous nos ancêtres. Le baptême en délivrait. Émile ne dit pas non, mais demanda avec une naïveté non feinte : « Alors, comme vous le dites, si un enfant a des parents ivrognes, pourvu qu'il soit baptisé à sa naissance, il ne risque pas de maladies ou d'infirmités ? » Le pauvre abbé était coincé et transpirait. Il pensait que la République et la laïcité sont des abominations et que l'Église doit avoir le pouvoir temporel, faute de quoi l'humanité était vouée à la perdition. Il libéra le jeune

homme : « Tu es trop jeune, tu n'as pas assez d'expérience pour comprendre les choses de la religion. Dieu seul connaît ta voie ; moi je ne suis qu'un pauvre curé qui ne connaît rien. C'est pourquoi je ne peux rien pour toi. Mais n'oublie pas que toi non plus, tu ne sais rien ; les hommes ne savent rien. Il n'y en a qu'un qui sait tout — là il pointa son index vers le haut — Celui qui a tout fabriqué. »

Émile était soulagé de cette levée d'hypothèque. Loin de l'éclairer, l'abbé lui brouillait les idées sur des problèmes qu'il voulait aborder et comprendre. Sortant de l'église, il constata qu'un orage avait éclaté. Un jeune de son âge était venu se mettre à l'abri sous le parvis de l'église et lança à Émile un regard méprisant. L'orage durait. Émile finit par dire : « J'ai pas pris mon imper ; si ça dure je vais drôlement me saucer pour rentrer. » L'autre répondit d'un ton mordant : « Tu devrais demander au Bon Dieu d'arrêter de pisser. » Émile fut tout surpris de s'entendre répondre : « Bon Dieu ou Mauvais Dieu, je ne sais pas si Dieu existe ; mais s'il existe il ne doit pas être derrière les nuages — O mais dis donc tu philosophes, on dirait... Je t'ai parlé comme ça parce que les curés, je peux pas les voir. Et je sais de quoi je cause : mes vieux m'avaient fourré chez les Frères, rue des Deux Amis ; j'y suis resté jusqu'au certif. Tous voulaient me faire faire curé. Leurs conneries je les connais par cœur. Si tu ne leur échappes pas, ils font de toi un trouillard, une limace. Mais c'est pas facile de leur échapper. Enfin, tu peux pas comprendre ce que je veux dire ; pour comprendre faut y avoir passé — Je l'ai déjà entendu dire — Ah oui ? Par qui ? — Par un copain, un exilé italien — Un antifasciste ? — Bien sûr, sinon il ne serait pas exilé — Je crois qu'on peut s'entendre ; je m'occupe des Ruches de la jeunesse, c'est les Jeunesses Communistes pour les moins de 15 ans. Je te marque l'adresse. Viens me voir un de ces jours. On causera un peu plus longtemps. T'auras qu'à demander Michel Jacquet ».

La pluie faiblissait et ils se séparèrent. Pour éviter la longue montée de la rue Beaubrun et de Tardy, Émile choisit de contourner la colline Sainte Barbe par le côté de la place des Ursules. Tout en roulant mollement avec son triporteur, il se disait qu'il avait eu bien de la chance d'avoir un père ferme sur ses principes et qui ne l'avait jamais mis entre les mains des curés. Un jour sa mère avait fait une tentative : « Il faudrait au moins qu'il fasse sa communion, ce petit, qu'il fasse comme les autres ; et puis, plus tard, quand il voudra se marier, ça lui portera tort. » Mais le père avait tenu bon : « Si tout le monde raisonne comme ça, on n'en sortira jamais. Si je le donne aux curés avant que sa raison soit solide, il risque d'en être malade jusqu'à la fin de ses jours. Tu sais à quel

point ce petit est sensible ! »

Émile se rappela aussi soudainement comment il avait acquis sa réputation d'extrême sensibilité. Il avait environ quatre ans lorsque chez sa grand-mère une tante lui avait raconté l'histoire du Petit Chaperon rouge. Que le loup mange la vieille grand-mère ne l'avait pas beaucoup troublé : les grands-mères ça a fait son temps... Mais qu'il mange une jolie petite fille blonde et bouclée, voilà qui était terrible ; il s'était mis à pleurer. Et la fin de l'histoire ne l'avait pas consolé, car il ne l'avait pas crue : les loups, c'est comme les chiens, ça n'avale pas tout rond ; ça mord, ça coupe en morceaux, ça écrabouille avant d'avalier. On lui racontait donc des sornettes pour le consoler et le Petit Chaperon rouge était bien mort. Il se rappelait cette affaire avec une étrange netteté. Il sourit de lui-même et pensa : « Je devais être un drôle de gosse, pas commode tous les jours. Heureusement mon père était intelligent et patient ! » Il pensa à cette mort et n'en fut même pas triste. Elle était compensée par la totale liberté dont il jouissait et par un sentiment de maturité qui le situait très au-dessus des jeunes de son âge. Il ne pouvait avoir de conversation qu'avec des adultes, et encore pas avec n'importe lesquels. Chez celles et ceux de son âge, tout gravitait autour du football, de Tino Rossi et des stars de cinéma. Pour les vieux (les plus de trente ans...) c'était le vin et le tabac. Il ressentait les premiers comme vides et ridicules et les seconds comme répugnants. Cette ville dont les trottoirs étaient fréquemment souillés de pisse, de crachats et même de vomissures lui devenait soudainement odieuse. Mais sa liberté n'allait pas jusqu'à pouvoir la quitter.

C'était son seul point d'achoppement avec Gaetano Nicholetti. Celui-ci prétendait que la vie que menaient les gens, vie conditionnée par l'exploitation capitaliste, était responsable de leur abrutissement. Seuls des héros pouvaient s'en sortir, et le chemin serait très long. Émile faisait remarquer que les exilés italiens et allemands étaient plus sobres, plus propres, plus polis. Mais Gaetano douchait ses illusions : « Parmi ceux que tu connais, il n'y a pas d'ouvriers. Ce sont des intellectuels comme moi, de petits commerçants, de petits artisans comme les Hartmann. » Émile n'était pas convaincu. Presque tous les artisans qu'il connaissait étaient des piliers de bistrot ; son père était ouvrier et ne buvait qu'un peu de vin à table. Comme il était difficile d'y voir clair ! Or il ne pouvait concevoir une vie vécue à l'aveuglette. Il portait en lui une fringale de connaissance, de cohérence que rien ne pouvait étouffer.

Gaetano lui avait dit : « Il ne faut pas chercher à changer ; de toute façon tu n'y arriverais pas. Le besoin de savoir est tout autant une force

qu'une faiblesse. Mais sa seule voie est l'étude. Ce besoin peut te mener très loin et tu peux même devenir un savant. Pourquoi pas ? Tout est possible. Mais dis-toi bien qu'il n'y a pas d'autre voie pour toi. Dans un métier ordinaire, pendant que tu réfléchiras les autres te devanceront ; dans le commerce, pendant que tu réfléchiras les autres te ruineront.

Émile étudiait avec passion et donc sans effort. Malgré son immense culture, Gaetano était étonné de la prodigieuse mémoire du garçon. En quelques mois, il avait avalé le programme de littérature de trois ans de lycée. Il discutait des rapports entre l'évolution littéraire et les événements de l'histoire avec une lucidité qui stupéfiait le jeune Italien. À force d'entendre parler les exilés entre eux, il parvenait à suivre l'essentiel d'une conversation en italien, et il avait comblé son handicap linguistique envers Franz Hartmann, au moins en ce qui concernait la lecture et la formation des phrases écrites. Dans un lycée il aurait été probablement premier dans toutes les matières, comme à l'école primaire.

Et brusquement, à la mi-juin, il fut pris d'une toux sèche accompagnée de transpiration et de frissons. Gaetano s'affola, alerta une vieille voisine, veuve de mineur, qui conseilla de recourir à une guérisseuse miracle : « Elle soigne mieux que les médecins et ça coûte presque rien ; on donne ce qu'on veut. » Émile se laissa emmener le lendemain soir par la voisine chez la guérisseuse, près de la gare de Bellevue. Celle-ci se contenta de le regarder, puis ferma les yeux. Elle les rouvrit pour dire à la voisine : « Ce n'est pas ce que je croyais quand vous m'avez parlé ce matin. J'ai cru que c'était l'âge (elle voulait dire la puberté, la masturbation), mais ce n'est pas cela. » Puis tournée vers Émile : « Tu travailles trop petit, et surtout tu penses trop. Chez toi l'épée ronge le fourreau, ça veut dire que ton esprit ronge ton corps. » Elle lui tendit un papier et un crayon et ajouta : « Marque ce que je te dis et prends-le dans une pharmacie. Mets-en chaque soir une cuillerée à soupe dans une tasse de lait et bois-le. Dans une semaine tu ne tousseras plus. » Elle lui dicta « Élixir Dupeyroux » en épelant, lui mit la main sur la tête, une vieille main sèche, mais infiniment douce et caressante, en ajoutant : « Il faut mettre un peu de calme là-dedans. » Elle refusa tout argent et quand Émile remercia elle lui coupa la parole : « Remercie le Bon Dieu, remercie la nature. Moi je ne peux rien. Je ne peux que te dire ce qu'il faut faire pour remettre en ordre les forces dérangées de la nature. »

Le garçon était bouleversé. Cette femme bonne et désintéressée parlait du Bon Dieu ! Il se conforma scrupuleusement aux prescriptions et fut guéri en trois jours. Mais il poursuivait le traitement jusqu'à épuiser

sement du flacon. Il lui semblait être plus fort qu'avant cette brève crise, mais il décida pourtant de s'accorder des vacances comme celle des lycéens. Il se contenterait de réviser un peu, pour ne pas oublier l'acquis.

C'est dans cet apaisement que tomba le premier juillet la nouvelle de la liquidation de Roehm et de nombreux SA. Les Italiens affluèrent chez les Hartmann pour demander des éclaircissements sur le sens de l'événement. Les Italiens discutaient nerveusement et se laissaient aller à des espérances bien trop optimistes. Trois Français du Comité de défense contre le fascisme les accompagnaient. Les Hartmann firent asseoir tout ce monde, environ dix personnes, dans l'étroite arrière-boutique ; Ilse servit du café. Les Français furent les premiers à questionner. Le père Hartmann secoua la tête : « Non, ce n'est pas le commencement de la fin ; c'est même tout le contraire. D'abord ce sont les plus socialistes des nationaux-socialistes qui ont été liquidés ; cette liquidation gagne la bourgeoisie et l'armée à Hitler. Et après ce massacre plus personne n'osera conspirer. » L'atmosphère était lourde, lourde d'une sourde menace qui, pour ne pas être immédiate, n'en était pas moins inexorable.

Les visiteurs se retirèrent par petits groupes. Émile se retrouva avec Gaetano et les Français. L'un d'eux demanda : « Qu'en pensez-vous, Nicholetti ? — Personnellement je ne pense rien ; mais les Hartmann sont allemands ; ils savent de quoi ils parlent. » Les Français ne semblaient pas convaincus. L'un d'eux marmonna : « On peut pas savoir comme ça ; il faut attendre les explications du parti. Les Hartmann, après tout, on ne les connaît pas. » Émile vit que Gaetano serrait les dents et les poings et qu'il y avait du feu dans son regard. Rentré dans la mansarde, il s'assit silencieux sur le bord du lit, alluma une cigarette et dit au bout d'un moment : « Les communistes aussi sont des fascistes, des fascistes rouges, mais bien des fascistes... ils soupçonnent tous ceux qui ne sont pas du parti. Un jour ils nous diront que les Hartmann sont des espions hitlériens ! Pour eux, tous ceux qui ne sont pas communistes sont fascistes ! » Il sentait qu'il avait peiné Émile et porta sur lui un regard interrogateur. Le garçon dit calmement : « Mon père était communiste, pourtant il n'était pas sectaire — Cela, c'était autrefois ; mais ils ont chassé Trotzky, fusillé en masse les anarchistes et les socialistes révolutionnaires. Quand on se lance dans cette voie, on ne peut plus s'arrêter. On parle de la terreur fasciste. Je ne connais pas celle d'Hitler qui n'a pas hésité à fusiller son meilleur ami et des milliers d'autres à sa suite. Mais je connais bien celle de Mussolini. Or, d'après ce que je sais par les camarades Russes exilés, la terreur de Staline est pire que celle

de Mussolini. » Émile restait incrédule. Il avait atteint le point-limite qui existe pour tout être et lui empêche de reconnaître la vanité de l'espérance.

Il alla voir Michel Jacquet aux Ruches de la Jeunesse. Ce dernier le reçut très aimablement et lui dit : « On a bien quelques jeunes ici. Mais ce qui nous manque, ce sont des types vraiment sérieux à qui on pourrait confier des responsabilités. Si tu viens chez nous, tu as ta place toute trouvée. On cherche un trésorier, parce que le nôtre est parti faire la bringue à Planfoy avec l'argent de la caisse. Il faut reprendre toute son éducation. » Émile était stupéfait. Se dire révolutionnaire et voler le mouvement, voilà qui le dépassait. Et ce qui lui était encore plus incompréhensible, c'était que Michel Jacquet parle de « reprendre toute son éducation ». Les propos de Gaetano lui revenaient en mémoire : « La canaille n'a pas de sens moral ». Celui qui était assez abject pour voler ses camarades, pire, pour abuser de leur confiance, ne serait jamais un révolutionnaire, quoi qu'on fasse pour lui. Il exprima sans gêne son point de vue et s'entendit répondre : « Le capitalisme a pourri tout le monde. Nous sommes bien obligés de prendre le peuple tel qu'il est devenu. Sinon il faut renoncer à la révolution. » Émile n'était pas convaincu et n'adhéra pas. Il prit congé en disant : « Je réfléchirai. »

Les affaires marchaient mal. Le nombre de chômeurs augmentait sans cesse. Les exilés se débrouillaient bien avec de modestes patentes d'artisans, de colporteurs qui couvraient tous les métiers exercés au noir, et surtout grâce à leur remarquable solidarité ; dans ce monde malade, âpre, impitoyable, ils étaient les seuls à mériter le nom de société. Émile ne mesurait pas pleinement sa chance d'être intégré à ce milieu, mais il ne se sentait bien que parmi eux. Son patron décida de fermer tout le mois d'août. Cela posait un problème d'argent que le « milieu » résolut tout aussitôt : « Tu travailleras avec nous. Nous avons plusieurs appartements à réparer ; tu auras vite appris à gâcher du plâtre et à te servir d'un pinceau. »

Libéré de tout horaire strict, il parvint à se monter un vélo avec des pièces récupérées dans des décharges et achetées à très bas prix au marché aux puces des Ursules. Guidé par Gaetano, il put ainsi visiter quelques chapelles gothiques et romanes de la région, acquérir quelques rudiments d'architecture et comparer des édifices de pierre à ce qu'il apprenait sur son livre d'histoire et ses illustrations. Pourtant, il fut étonné de constater que les châteaux forts de la région, surtout ceux de Rochetaillée et de St-Georges-en-Couzan, le passionnaient plus que les églises. Une sorte de mémoire de l'histoire montait en lui, un amour

irrationnel de tout ce qui le rattachait au passé. Mais en même temps mûrissait en lui une potentialité de drames qu'il ne voyait pas : la coupure avec sa génération prenait la dimension d'un abîme infranchissable.

Toute l'Allemagne vivait dans une joyeuse exaltation. La « nuit des longs couteaux » avait mis fin aux arrestations arbitraires. Le sentiment de sécurité revenait. Le chômage avait disparu et les longs rubans jaunes des autoroutes en construction sillonnaient le grand corps de l'Allemagne malade comme les artères d'une résurrection.

Erwin avait dit confidentiellement à Waltraut : « Personne ne comprend les buts profonds du Führer. Ici on voit les autoroutes comme une possibilité de voyager plus vite. L'étranger nous accuse de construire des aérodromes camouflés. Tout cela est peut-être vrai, aussi bien que l'utilisation judicieuse des chômeurs. Mais le but le plus important est autre : par les voyages faciles, l'augmentation des échanges entre provinces allemandes, le Führer veut éveiller la conscience nationale de nos compatriotes, trop enclins à s'endormir dans les limites de leur horizon villageois, devant leurs pots de bière sur les tables de bois à l'ombre des tilleuls. Nous devons accéder à une conscience nationale aussi vive que celle des Français.

- Et si cela nous vaut la guerre ?

- La guerre aura lieu, quoi que nous fassions ou ne fassions pas. Le diktat de Versailles n'a fait qu'aggraver la situation qui a produit la précédente. Il y a au monde six nations qui ne peuvent pas vivre sans importer une grande partie de leur nourriture, donc sans exporter leurs produits industriels. Ce sont l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Les trois premières ont de vastes empires coloniaux, ainsi que la France et le Portugal qui n'en ont pas besoin ; les trois dernières n'ont rien et à Versailles on leur a retiré le peu qu'elles avaient ; les empires coloniaux sont fermés à nos exportations, et ils couvrent presque le monde entier. Alors que nous reste-t-il pour accéder à la liberté des échanges ? La guerre.

- C'est affreux, Erwin ; et si nous la perdons ?

- Nous la perdrons peut-être en la faisant. Mais en ne la faisant pas, nous aurons tôt fait de revenir à la soupe d'orties, au chômage, au bolchevisme et à des famines comme celle qu'a connues le peuple russe après la révolution. »

Waltraut ne savait que répondre, mais elle était profondément inquiète. Elle admirait la perspicacité politique de son mari. Il avait sans

doute raison en ce qui concernait les arrières pensées du Führer (elle disait maintenant « le Führer » comme tout le monde, et non plus « die Hundsfratze », la gueule de chien, comme son père) ; elle n'avait rien contre la naissance d'une forte conscience nationale ; le service du travail, qui envoyait les jeunes paysans à la ville et les jeunes citadins à la campagne, devait aussi servir à cela. Mais elle ne pouvait accepter que des hommes envisagent la guerre comme une fatalité inéluctable. Il lui semblait que c'était cette croyance à la fatalité qui faisait la fatalité.

La venue au pouvoir du Front populaire en France, les grèves monstres qui suivirent ne manquèrent pas d'être exploitées par la presse et la radio hitlériennes, et la crainte maladive des Allemands envers l'émeute et la révolution, crainte peut-être semée par la guerre de trente ans qui coûta la vie à plus de la moitié de la population, mais entretenue depuis par le conservatisme et la réaction, firent la partie belle à la presse et à la radio. Le peu qui survivait d'opposition clandestine n'avait rien de convaincant à répondre : Hitler n'avait pas attendu le Front populaire pour entreprendre de grands travaux, donner des congés payés et organiser les loisirs. L'enthousiasme populaire croissait sans cesse, à tel point que les efforts conjugués des curés et des responsables du parti ne parvenaient pas à empêcher de vieilles femmes pieuses de suspendre des portraits d'Hitler dans les églises.

Le début de la guerre d'Espagne, l'exploitation abusive de photos montrant des curés et des nonnes suspendus à des crochets de boucherie fit passer comme allant de soi l'envoi de volontaires allemands aux côtés de Franco.

Fin septembre, Erwin fut informé qu'il aurait à suivre un séminaire de trois semaines quelque part dans le territoire du Reich, et que pendant ce temps tout contact avec l'extérieur, même avec sa famille, lui serait interdit. Il devait en prévenir uniquement sa femme et ses parents en leur faisant savoir qu'ils étaient tenus à ne pas ouvrir la bouche sur ce fait ; la moindre allusion serait considérée comme une trahison. Si son absence suscitait des questions, ils devaient répondre : « En mission à Berlin. »

En fait, il n'alla qu'à une trentaine de kilomètres de chez lui, à Sonthofen.

Ce séminaire devait être un tournant de sa vie. Entré simple lieutenant, il en sortait Sturmbannführer (commandant). Mais surtout, il entra dans le réseau des agents extérieurs de la SS, service à mission mondiale, plus chargé d'observation que d'espionnage proprement dit, de contacts avec tous les nationalistes et fanatiques religieux susceptibles

d'être utilisés à des fins subversives dans les empires coloniaux. C'est aussi là qu'il fit la connaissance de Klaus Altmeyer et de Konrad von Birkenbach.

Ils étaient une cinquantaine de jeunes gens, sélectionnés pour leur intelligence et leurs capacités athlétiques. Pendant trois semaines alternèrent à un rythme d'enfer les cours de géopolitique, de close-combat, d'escalade, de pilotage d'avions, de survie en forêt tropicale et au désert, de photographie au téléobjectif, d'orientation, de détermination du point par les étoiles. Ils savaient se débarrasser d'un chien sans le laisser aboyer et un professeur turc leur enseigna une respiration profonde et un art de la détente totale qui permettaient un repos réparateur dans un minimum de temps. Ils furent aussi initiés à de difficiles performances de mémoire visuelle et auditive, aux rudiments de la langue des sourds-muets afin d'acquérir l'art des gestes les plus expressifs ; ils durent ouvrir des serrures avec des fausses clefs et des fils de fer tordus. Sur ce point, la plupart se montrèrent peu doués. Réveillés en plein sommeil, ils devaient décliner sans hésiter tous les éléments de la fausse identité apprise par cœur la veille. Leur instructeur, un vieux baroudeur des Corps Francs de la Baltique, leur disait : « Prenez garde : c'est plus difficile et plus dangereux que de sauter d'un train en marche. Si vous tombez aux mains des Anglais ou des Français, dites-vous bien que nous, Allemands, sommes plus naïfs qu'eux. Pour ne pas nous faire pincer, nous avons besoin d'être doublement vigilants. Quant aux Russes... avec eux vous ne serez jamais innocents ! ».

À la fin du stage, tous ces garçons avaient maigri, mais ils étaient plus dangereux que des panthères noires. La fièvre du combat et de l'aventure, un pressentiment fou de la victoire bouillonnaient en eux. Ils avaient été invités à former des groupes eux-mêmes, par affinité afin que le travail en équipe puisse se faire avec le maximum d'harmonie spontanée. C'était ainsi qu'Erwin Vogel, Konrad von Birkenbach et Klaus Altmeyer s'étaient choisis.

Alors qu'ils étaient assis devant des chopes débordantes de mousse, Erwin eut pourtant un instant de doute : « Nous sommes racistes, nous voulons laver les peuples germaniques des souillures culturelles orientales ; et voilà qu'on nous prépare à soulever les Arabes, les Nègres et les métis de l'Inde contre des Européens !

- Les Français et les Anglais ont commencé cette folie avec leurs régiments de nègres, de Musulmans, de Sikhs et de Cipayes » ajouta Klaus, « Ils leur ont appris à tirer sur des Blancs et un jour cela fera boomerang sur eux !

- Surtout si nous y aidons, termina Konrad, cela pourrait bien être le grand suicide de l'Europe... Mais les puissances coloniales ne nous laissent pas le choix ! »

Klaus Altmeyer balaya les idées pessimistes. Il était le plus enthousiaste. Il parlait le français mieux que la moyenne des Alsaciens et se proposait d'apprendre l'arabe. Il se voyait déjà dans la peau d'un colonel Lawrence allemand. Passionné d'histoire, il connaissait à fond l'affaire d'Agadir en 1911 et le rôle joué par la flotte allemande qui avait retardé de 15 ans la colonisation du Maroc par la France. Il ne lui semblait a priori pas difficile d'organiser des révoltes en Afrique du Nord pour ouvrir cette zone du monde au commerce allemand.

Konrad von Birkenbach restait songeur et pensait à des discussions familiales souvent entendues. Son père, Adalbert von Birkenbach, était avant la première guerre mondiale attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Saint-Pétersbourg. Il y avait épousé Vera von Heslin-Brockoff, fille d'un colonel tsariste. Wladimir, le fils aîné de la famille y était né. Lui, Konrad, était né en 1914 dans le train, alors que sa famille quittait la Russie devant l'imminence de la guerre. Son père et son grand-père maternel avaient donc combattu l'un contre l'autre, ce qui n'avait gêné personne pour accueillir le vieux colonel russe en fuite devant la révolution. Les frictions étaient venues plus tard, au début des années vingt, lorsqu'il s'était avéré que les Bolcheviks tenaient solidement le pouvoir. Von Heslin-Brockoff reprochait aux Allemands d'avoir introduit Lénine et Trotzky en Russie dans un train blindé. Cet acte, qui avait pour but de saper la combativité de l'armée russe, avait été qualifié par un journaliste de « trait de génie digne de Clausewitz ». Le trait de génie en question trouva sa conclusion en mai 1945, lorsque les troupes soviétiques s'emparèrent de Berlin ! Ludendorff avait commis la même erreur que le député français cité par Otto Wiechner à Fritz Holzberger et qui souhaitait « la peste pour l'Allemagne et la santé pour la France ».

Konrad, donc, restait perplexe. Le proverbe grec antique lui vint à l'esprit et s'y incrusta : « Zeus aveugle ceux dont il a juré la perte ». L'Europe lui semblait un grouillement de dangereuses contradictions, de contradictions qui traversaient sa propre famille. Sa mère avait élevé ses trois enfants dans le culte de la Sainte Russie. On parlait russe à table et tout le monde, y compris le père luthérien, assistait aux offices orthodoxes. Wladimir s'occupait de protocole à l'ambassade d'Allemagne à Moscou. Lui, Konrad, faisait carrière comme officier de la SS et taisait soigneusement dans sa famille les leçons de Weltanschauung (vision du

monde) antichrétienne qu'il recevait et qui le convainquaient ; il lui semblait même comprendre à travers ces leçons l'étrange symbiose d'héroïsme et de servilité, de générosité et de cruauté qui colorait l'histoire russe.

Sa sœur Xenia avait 17 ans. Elle était le « cas » de la famille. Elle nourrissait une sourde rancune envers sa mère, femme débordante de sensualité, mais qui le cachait comme une tare, tandis que le père, drapé dans une apparente froideur, restait à 55 ans follement épris de sa capiteuse épouse. Aussi Xenia avait-elle du mal à se contenir lorsque ses parents vitupéraient les dépravations sexuelles à la mode sous la République de Weimar. Par manque de contact avec les filles du peuple, elle croyait le nouveau régime puritain et le détestait pour cela.

Un soir d'été, alors que par esprit de défi elle se baignait nue dans l'étang de la propriété, sa mère l'avait surprise ; elle était entrée dans une froide colère, à laquelle n'était pas totalement étrangère une certaine jalousie envers les formes parfaites de la jeune fille qui associaient la grâce enfantine à la maturité des rondeurs. Elle avait emmené la pécheresse dans sa chambre, lui avait dit d'une voix sourde : « Je ne dirai rien à personne, car j'en mourrais de honte. Mais s'il te reste un peu de noblesse, aie au moins le courage d'accepter ta punition en silence ! » Ceci dit, elle lui avait administré une terrible volée de coups de cravache sur le derrière. Le résultat de cette énergique leçon de morale fut que la fille en feu alla à l'aube rôder aux écuries, sous prétexte de caresser son cheval et de préparer une sortie matinale ; et là elle se laissa dépuceler sur une botte de paille par Fortunato, le jockey sicilien.

Sans rien savoir de précis, Konrad sentait monter la tension, redoutait un drame familial et un scandale. Pour tenter de les prévenir, il invita fréquemment les trois frères Vogel au château, une petite bâtisse baroque assez harmonieuse et semblable à des centaines d'autres en Allemagne du Sud. Ce fut Franz qui emporta d'emblée le cœur de Xenia, peut-être parce qu'il était plus jeune que Rudolf. Cette liaison eut deux effets sur la jeune fille. Elle cessa brusquement de trouver le nouveau régime odieux et elle voua au jockey une rancune parfaitement imméritée, dont elle ne se cachait pas l'absurdité, étant trop honnête pour se dissimuler sa responsabilité majeure dans l'incident qui avait fait d'elle une femme. Elle reconnaissait même que le Sicilien l'avait prise avec patience et ménagement. Sans parvenir à éteindre son ressentiment, elle prit pourtant la décision de ne jamais lui nuire et cela la calma.

Konrad avait parfaitement réussi et les deux jeunes étaient fous l'un de l'autre. Il prit donc l'initiative de parler mariage, tout en prenant

bien soin de préciser qu'il agissait de son propre chef et non en mandataire des amoureux. L'attitude des parents fut ce qu'il attendait : stupide.

« Jamais une Birkenbach n'épousera un roturier, attaqua le père.

- Franz Vogel est officier.

- Il n'est pas officier de l'armée, mais du service d'ordre d'un parti.

- Alors moi non plus je ne suis pas officier ? Père, il ne faut pas vivre dans le rêve et les souvenirs d'un passé qui est d'ailleurs loin d'être exemplaire. Il y a un siècle, ce fut le peuple allemand qui sauva sa langue et sa culture, tandis que la noblesse restait asservie à la mode française. En Russie, l'esprit de caste a abouti au communisme. Et dans toute l'Europe la noblesse s'est mésalliée avec de la canaille nantie.

Dans la SS, nous voulons remonter le courant : recréer une noblesse authentique intimement liée au peuple ; nous balayons toutes les dorures de surface ; nous ne demandons pas à ceux qui viennent à nous qui ils sont, mais ce qu'ils sont. »

À ce point le père craqua et dévoila le défaut de la cuirasse : « Essaye donc d'expliquer tout cela à ta mère ! » Konrad était décidé à aboutir et à ne pas faire de cadeaux. Il répliqua avec une feinte surprise : « Tu m'étonnes, père ! N'es-tu pas le chef de famille ? » Piqué au vif, le hobereau, sursauta, entr'ouvrit la bouche, mais ne sut que répondre. Konrad ne lui laissa pas le temps de se ressaisir : « Eh bien ! d'accord : si c'est le seul obstacle je vais en parler à maman. »

Contrairement à son attente, celle-ci n'offrit que peu de résistance. Au fond d'elle-même elle redoutait depuis longtemps le pire : elle se reconnaissait trop bien en sa fille pour ignorer de quel feu celle-ci était dévorée. Mieux valait la voir mésalliée que fille-mère... Elle se contenta donc de répondre : « Inutile de te dire que je comprends aussi peu l'inclination de Xenia que ta présence dans l'armée d'un parti socialiste. Mais sans doute suis-je fossilisée, comme l'a un jour aimablement insinué ta sœur. Wladimir est mon seul espoir ; élevé en Russie, y vivant encore, peut-être sera-t-il un jour de ceux qui feront renaître et triompher tout ce que j'ai aimé. »

L'affaire était enlevée et le mariage eut lieu à la fin de l'automne.

Venu de Moscou pour la circonstance, Wladimir s'entretint longuement de politique avec ses parents et son frère. Ces derniers espéraient que les procès monstres de Moscou étaient le commencement de la fin pour le communisme. La mère dit avec assurance : « Tout se passe comme pendant la révolution française. Les Sans-Dieu ont d'abord guillotiné le roi, puis ils se sont guillotines entre eux. » Mais Wladimir douça ses espérances : « Après les Jacobins, il y a eu Napoléon. Staline

pourrait bien se révéler plus dangereux que Napoléon ! » Puis il ajouta à l'intention de Konrad :

« Vous commettez une dangereuse erreur de jugement sur le communisme actuel dans ton parti. Avec Staline, il est en train d'évoluer vers une sorte de national-socialisme russe. En URSS, la Franc-Maçonnerie est plus sévèrement interdite qu'au temps des tsars. Et tous ceux que Staline a éliminés depuis 10 ans, c'est-à-dire exilés, écartés du pouvoir, déportés en Sibérie ou fusillés, sont juifs : Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Karl Radek, Bhoulkharine. En outre Staline sépare complètement le jeu diplomatique de l'URSS des intérêts de la 3ème Internationale. Au printemps 1935, lorsqu'il a négocié et conclu contre nous l'alliance militaire avec la France, il a désavoué la propagande antimilitariste des communistes français sans même les avoir prévenus de son changement de cap. Cela devrait donner à réfléchir au Führer et le parti ferait bien de mettre une sourdine à ces histoires de collusion judéo-maçonne-bolchevique. Ce sont elles qui ont effrayé les Russes et les ont poussés dans les bras de la France, alors qu'ils ne demandaient qu'à rester fidèles au traité de Rapallo.

- Nous sommes bien obligés de combattre les communistes. D'ailleurs ils ne nous laissent pas le choix.

- Combattez les communistes allemands tant que vous voudrez. Staline s'en moque autant que des communistes français ; ils ne l'intéressent que dans la mesure où ils peuvent servir ses plans russes. Ce n'est pas cela qui aurait remis en cause les accords de Rapallo.

- Comment expliques-tu ce revirement ? Ce renoncement à la doctrine marxiste ?

- Par le messianisme russe, qui fait du marxisme sa propre chose, comme il avait fait jadis avec le christianisme orthodoxe. Oswald Spengler a eu une vue prophétique de cette évolution lorsqu'il a écrit dans son « Déclin de l'Occident », achevé avant 1917 : « Le socialisme russe ne tardera pas à évoluer en impérialisme panslave qui reprendra à son compte toutes les ambitions des tsars ; mais il ne l'avouera jamais et continuera à nous envoyer son écume pour nous détruire. »

Konrad était bouleversé. Les Allemands avaient favorisé la révolution bolchevique pour en finir avec le front de l'Est. Et ils récoltaient déjà un socialisme panslave plus dangereux que les tsars et la noblesse décadente. Malheureuse Allemagne ! Comment briser le corset de fer qui l'étouffait ? Il le demanda à son frère dont il admirait la sagacité. Wladimir répondit après réflexion : « Je ne sais pas... Il faudrait revenir à l'esprit de Rapallo. Malgré les oppositions idéologiques, nous sommes avec

la Russie dans le camp des vaincus de la dernière guerre. Nous avons un grave problème d'espace vital ; mais les Russes ont celui de l'accès à la mer qui s'est aggravé depuis 1919. Nos intérêts contre le clan des empires coloniaux sont communs.

- Ne pouvons-nous espérer une entente avec les Anglo-Saxons face aux dangers de la subversion mondiale bolchevique ?

- Les Anglo-Saxons sont certainement prêts à se battre contre le communisme jusqu'au dernier Allemand. Mais si nous commettons la gaffe de nous laisser entraîner dans une guerre contre l'URSS, Anglo-saxons et Français ne manqueront pas de profiter de l'affaiblissement qui en résultera pour nous. Ils se montreront plus intransigeants que jamais en matière de commerce et peut-être même nous attaqueront.

- Nous attaquer ? Quels avantages y trouveraient-ils ?

- Détruire le potentiel industriel allemand, détruire un peuple trop inventif et trop dynamique, le seul capable de s'opposer à l'hégémonie mondiale anglo-saxonne, sans doute aussi le seul capable de faire cette unité européenne que les Américains nous conseillent hypocritement, mais font tout pour empêcher, car ils la redoutent par-dessus tout. »

- La subversion mondiale bolchevique... » pensait Konrad, « ... moi aussi je viens d'être formé comme agent de subversion, et je serai sans doute appelé à tenir un langage bien proche de celui des agents de la Troisième Internationale ! » Mais son visage ne trahit rien de ses réflexions.

Après un long silence, Wladimir reprit la parole : « En Russie on nous aime et on nous admire. Pour les Russes, l'Occident, la science, la culture, c'est l'Allemagne. À l'Ouest, en France surtout, on nous hait d'instinct. Les Russes ne se sentent pas faibles ; ils sentent leur avenir devant eux. Les Français au contraire et en dépit de leurs prétentions se sentent décadents ; cela commence aussi en Angleterre. Mais ces décadences, bien réelles, ne peuvent pourtant compenser notre écrasante infériorité économique. Si nous devons être une fois de plus vaincus, prions Dieu que ce soit par les Russes, communistes ou non. Quand il a appris le succès de la révolution d'octobre, c'est en allemand que Lénine s'est écrié « Es schwindelt » (ça donne le vertige !).

Pour Émile, les mois passaient sans changements notables et cette monotonie lui était odieuse. Il avait des démangeaisons de prendre une masse et de mettre en morceaux ce triporteur qui avait d'abord fait sa joie. Il se sentait pris dans un engrenage impitoyable, dans un rêve

absurde et sans issue. Il continuait la préparation de son baccalauréat, mais l'enthousiasme avait molli et sa mémoire s'en ressentait : il lui fallait davantage de temps pour enregistrer. Il fallait que ça change, mais il ne savait pas comment s'y prendre.

Une jeune ouvrière de son atelier, qui peignait les filets dorés alors à la mode sur les cadres noirs et arrondissait ses fins de mois par un habile commerce de ses charmes, remarqua la mélancolie du garçon. Elle eut envie de lui venir en aide et ne manqua pas une occasion de le frôler de ses seins ou de ses fesses ; elle se méprenait sur les causes de son changement et se sentait attirée par le vigoureux adolescent et par le mystère de son sérieux. Pascal, le vieux contremaître septuagénaire, vit le manège et crut bon de mettre le garçon en garde : « Te laisse pas pigeonner par la Magui, mon petit. Chez elle on est putain de mère en fille ; et elles font pas de cadeaux, les garces ! » Émile lança un « Oui, merci » de circonstance, mais sa tête de cochon lui fit prendre le parti contraire et le même soir il rattrapa la Magui sur le trottoir. Elle lui sourit gentiment : « Ça va. ? Pas trop crevé ?

- Pas du tout, en pleine forme !

- T'as pas peur de te promener avec moi ? On a bien dû te dire des choses...

- Il y a beau temps que je me fous de tout ce qu'on peut me dire et que je n'en fais qu'à ma tête.

- Quel âge que t'as exactement ?

- Je vais sur les 16 ans.

- Ben dis donc, t'es balaise pour ton âge. Tu viens jusque chez moi ?

- Je peux pas.

- Et pourquoi ? T'as un rencard ?

- Non, mais j'ai pas un flèche.

- Mais si je t'invite, idiot, c'est tout de même pas pour te faire payer. Allez, viens, tu me plais ! »

C'est ainsi qu'Émile fut initié à l'amour dans un coquet petit deux pièces trop beau pour une modeste ouvrière. On était samedi et Magui voulut le garder jusqu'au lundi. Le garçon se laissa convaincre sans hésitation. Il trouvait agréable cette fille brune aux chairs très blanches. Le dimanche après-midi ils allèrent au cinéma, ce qui arrivait très rarement à Émile. Ils virent quelques scènes d'un western affiché pour la semaine suivante, puis un film sur la Provence. Il en ressortit avec une intense nostalgie de grands espaces et de soleil. Il avait hâte de passer ce cap du baccalauréat qui pouvait ouvrir la porte sur le grand large. Il le dit sans

réfléchir à Magui qui le regarda avec incrédulité. Après un long silence elle dit pourtant : « C'est bizarre, je sentais bien que ton sérieux cachait quelque chose. Alors c'était ça ? »

- Oui, ça me donne des soucis... Mais tu m'as fait du bien et je crois que ça ira mieux. »

Cela alla mieux en effet. Il alla plus fréquemment chez les Hartmann, car les formes voluptueuses de la brave femme ne le troublaient plus. Et Magui ne lui refusait jamais une nuit chez elle. Ils éprouvaient une réelle tendresse l'un pour l'autre tout en se laissant totalement libres.

Il raconta tout à Gaetano, y compris ses projets de foutre le camp dans un pays ensoleillé, loin de cette saloperie de ville noire. L'exilé ne le découragea pas, mais lui dit :

« Je viens d'un pays ensoleillé. C'est dans la partie la plus ensoleillée de l'Italie que la misère est la pire. Suis ta voie, ne te laisse pas décourager. Du soleil, tu en trouveras aux colonies... Mais pourras-tu supporter ce que tu y verras ? Tel que je te connais, c'est une question à te poser maintenant.

- Que veux-tu dire ?

- Que tu y trouveras un esclavage révoltant et que si tu ouvres la bouche on te réexpédiera en France, bien beau si on ne te bute pas. Sais-tu comment ils ont fêté le 14 juillet à Dakar l'année passée ? En faisant sauter une cartouche de dynamite au cul d'un nègre. Deux journaux l'ont signalé, mais n'ont même pas pu obtenir une enquête sérieuse.

- Ils étaient saouls ?

- Ce n'est même pas sûr. Ils ont pris un pauvre nègre décoré qui avait cru pouvoir se mêler aux Blancs à la manifestation des anciens combattants. »

Émile était consterné. Il devait pourtant bien exister un moyen de vivre en homme sur cette garce de terre !

Le printemps 1935 lui apporta une dure déception. La déclaration de Staline à Pierre Laval tomba comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages : « J'approuve pleinement la politique de réarmement de la France pour maintenir son potentiel au niveau de sa sécurité ». Les communistes qui, la veille encore, criaient « À bas les deux ans organisèrent le sou du soldat. Émile était révolté de ce cynique revirement qui donnait raison à la droite dans sa politique militariste et dans son affirmation sans cesse rabâchée : « Les communistes sont des valets de Moscou ». Et il ne fut pas le seul à se sentir désorienté. Des millions de gens de gauche eurent les mêmes réactions.

Gaetano expliqua à une réunion à laquelle étaient conviés aussi

des socialistes, des pupistes (P.U.P. était l'abréviation du Parti d'Unité Prolétarienne qui, pour faire cette unité, avait ajouté un troisième parti aux deux existants):

- Ce qui se passe ne doit pas nous étonner. Depuis les erreurs d'analyse qu'ils ont commises en 1929, au début de la crise, les dirigeants russes de la Troisième Internationale ne croient plus à la révolution mondiale. Ils n'ont pas vu que les problèmes ne se posaient pas du tout chez nous comme dans la Russie tsariste. Mais au lieu de reconnaître honnêtement leur erreur, ils préfèrent nous considérer comme des abrutis et des décadents incapables de faire une révolution. Alors ils tentent de semer la guerre dans le camp capitaliste et des imbéciles comme Hitler et Pierre Laval leur font la partie belle. Reste à savoir si les peuples seront assez bêtes pour marcher. »

Deux communistes qui avaient réussi à s'introduire se levèrent furieux et l'un d'eux déclara: « Dis donc, t'es mariole toi! Tu veux donner des leçons aux chefs de l'Internationale. Si t'es aussi fort, pourquoi ne viens-tu pas au parti? Des choses comme ça, tu peux les dire à l'intérieur du parti. Mais si tu les dis en dehors, alors c'est que tu travailles à diviser le prolétariat.

- Je sais: hors de l'Église point de salut! Vous êtes des curés sans Dieu, mais bien des curés! Dans ton parti, j'aurais été mis cent fois à la porte. Et alors selon toi je n'aurais plus le droit de l'ouvrir? »

Les deux cocos marmonnèrent quelque chose d'indistinct et Émile n'entendit que la fin: « Viens, pas besoin de discuter, c'est une tête de piaf! » La myopie et l'imbécillité péremptoires n'étaient pas qu'à droite!

La fièvre montait dans tous les domaines et dans le monde entier. Le danger d'une agression italienne contre l'Éthiopie s'aggravait de semaine en semaine par l'envoi de nouveaux contingents de troupes en Erythrée et en Somalie. Entre l'Italie fasciste et l'Éthiopie féodale et esclavagiste où était la place d'un libertaire français? Nulle part!

À la mi-avril, les accords de Stresa entre l'Angleterre, la France et l'Italie, début mai la conclusion du pacte d'assistance mutuelle franco-soviétique parachevaient l'encerclement d'une Allemagne encore presque désarmée et une partie importante de la presse anglaise accusait la France de pousser à la guerre.

L'affaire d'Éthiopie était lourde de risques, car l'Allemagne et le Japon se déclaraient prêts à porter assistance à l'Éthiopie, ce qui pouvait déclencher la mise en application des accords de Stresa.

La guerre faisait rage en Chine et les Japonais franchirent la grande Muraille le 16 juin. Le 20 du même mois les Anglais concluaient

un accord naval avec l'Allemagne peu en harmonie avec celui de Stresa.

Le 14 juillet naissait le Front Populaire qui se substituait au Front commun socialo-communiste né au lendemain des troubles fascistes de février 1934. Les composants de ce front étaient en complet désaccord en politique extérieure.

Début octobre, après des mois de pourparlers inutiles, les Italiens passaient à la guerre ouverte contre l'Éthiopie. Les impérialistes nantis, principalement les Anglais et les Français, prétendirent appliquer des sanctions économiques contre l'Italie, Mais les gens de Gauche pouffaient de rire devant cette prétention. Gaetano, dans une petite réunion de libertaires et de socialistes indépendants, résuma l'opinion générale d'une phrase : « Vous savez que je suis contre Mussolini, mais je choisirais tout de même plutôt de vivre en Italie que chez le trafiquant de nègres d'Addis-Abeba ! Et les sanctions me font bien rire : Ce sont les impérialismes repus qui veulent donner une leçon de morale à un impérialisme affamé ! Nous n'avons rien à voir dans tout ça : la cause de la liberté et celle de la paix sont inséparables. » Toute la gauche non inféodée à Moscou pensait ainsi.

De l'intérieur aussi les régimes craquaient et l'Europe entière était frappée de la terreur de l'espionnage et du sabotage.

Outre les procès monstres, Staline faisait exécuter par milliers des « traîtres » à Wladivostok, en Ukraine et à Leningrad. Le 20 février, Hitler faisait décapiter à la hache pour trahison deux Allemandes de haute noblesse. Les procès d'espionnage se succédaient en France. Les étudiants égyptiens, sans doute attisés par les Italiens, se soulevaient contre l'Angleterre. Suite à l'assassinat du chef national-socialiste suisse par un Juif d'Autriche, des centaines de boutiques juives étaient attaquées par la foule en Allemagne. Et encouragé par le succès du plébiscite sous contrôle international en Sarre où l'on avait voté à une écrasante majorité le retour du Reich, Hitler commençait à soulever la question de Dantzig et la clause du traité de Versailles qui prévoyait le retour de la ville au Reich si 66 % des députés du Volkstag le demandaient. Oui ! L'année 1935 était chaude ! Et elle révélait le caractère de guerre civile européenne que devait prendre la seconde guerre mondiale.

L'année 1936 fut exaltante dès ses débuts. Émile était dans sa dix-septième année. Après sa brève maladie, il s'était mis au sport et à la gymnastique. Il allait deux fois par semaine à l'Omnium Sportif, faisait des agrès avec ardeur, se faisait initier à la boxe et à la lutte gréco-romaine. Tout le monde lui conseillait de se limiter à un seul sport de combat et de le pousser plus loin, mais il avait son idée dont il ne s'ou-

vrait à personne : il voulait développer des capacités d'attaque rapide, de dégagement et de fuite pour la bagarre de rue.

Il insista pour accompagner les militants libertaires dans leurs nocturnes collages d'affiches. Dès le premier soir il connut son baptême du feu. Ils étaient trois : Gaetano, un autre Italien et lui. Alors qu'ils s'affairaient sur le mur de l'école de dessin, deux agents cyclistes surgirent de derrière les halles. L'affaire, bénigne en soi, pouvait être grave pour les Italiens et leur valoir l'expulsion. Gaetano dit à Émile : « Tire-toi un peu, on va leur faire un shampoing. » Sans comprendre, Émile s'exécuta et prit l'allure d'un simple curieux. Les agents mirent pied à terre et appuyèrent leurs lourdes bécanes noires au mur. C'était deux grands et gros gaillards de 90 kg. L'un demanda : « Qu'est-ce que vous collez là ? — Vous voyez bien — C'est des affiches antimilitaristes et anarchistes. Vous savez que c'est interdit ! — Non — Non ? Vous êtes français ? — Oui — Montrez un peu vos papiers — On les a pas sur nous — Alors suivez-nous au poste. »

Gaetano fit mine d'obéir, posa son pinceau dans le seau de colle, mais ne le lâcha pas et, d'un geste brusque, emplâtra les yeux d'un agent, tandis qu'avec une parfaite coordination l'autre jetait le contenu du seau à la figure du second. La scène n'avait pas duré une seconde. Émile pensa que la colle de farine utilisée était sans danger, mais que les deux « hirondelles » rendues furieuses allaient vite s'essuyer les yeux et se lancer à la poursuite des fuyards. À cette époque ils n'hésitaient pas dans un cas semblable : la première balle sur le bonhomme, la seconde en l'air... et va le prouver ! Émile eut une inspiration : il tira son couteau de poche et creva les pneus avant des deux bicyclettes. Les autres l'en félicitèrent chaudement et depuis ce jour il fut considéré comme un homme sûr, digne de participer à toutes les équipées.

Mais les choses ne se passaient pas toujours aussi bien. Il y avait aussi des rondes nocturnes de civils membres de ligues fascistes telles que l'Action Française et les Croix de Feu. Les assaillants opéraient en groupes d'au moins 5 hommes armés de cannes ferrées, de matraques, de poings américains. Ils avaient derrière eux la complicité tacite de toutes les autorités administratives, policières et judiciaires et ils ne se gênaient pas pour défoncer un crâne, fracturer une colonne vertébrale ou faire une perforation intestinale avec leurs cannes ferrées.

Émile se sentait soulevé de haine contre ces hommes qui avaient des gueules de requins, à part quelques jeunes naïfs. Leur assurance insolente, mais surtout leurs raisonnements aussi myopes que péremptaires le mettaient hors de lui. Il pensait que les évidentes contra-

dictions du système, la crise et le chômage auraient dû les rendre au moins tolérants, et au contraire ils en devenaient plus odieux.

Il prit l'initiative de la contre-attaque et fit à ses camarades un discours véhément: « Il ne suffit pas d'avoir pour devise « Pour une dent toute la gueule », il faut aussi le mettre en application. Pour le moment nous dégustons sans le rendre. Il faut nous mettre des protections sous nos coiffures et nos vêtements et travailler à cinq: deux qui collent, trois qui surveillent. Il faut aussi nous masquer le visage avec des foulards et faire suivre des outils avec nous: des marteaux et des clés à molette. » La semaine suivante ils furent attaqués et firent un massacre; le moins blessé des assaillants avait un poignet brisé et ils ne furent pas capables de remonter dans la Chenard et Walcker de luxe avec laquelle ils étaient survenus. Pour achever de les intimider, Émile releva ostensiblement et sans se presser le numéro de la voiture et ses camarades trouvèrent qu'il était un type formidable. Pendant plus d'un an, ils ne furent plus jamais attaqués.

Seul Gaetano n'était pas satisfait: « C'est bien beau, mais ça donne raison aux fascistes — Comment ça? — Si vis pacem, para bellum! Nous constatons que c'est vrai. — Nous faisons la révolution, non la guerre.

- Dès que la révolution cesse d'être pure, elle ressemble à la guerre, parce qu'elle tue à l'aveuglette. Jusqu'ici, quelle révolution est restée pure? Parmi les exilés russes à Paris, il n'y a pas que des aristocrates, il y a aussi des copains comme Voline. »

Personne ne trouvait rien à répondre, et pourtant... il fallait bien agir.

Émile commençait à douter de lui-même. Il cherchait la vérité comme support d'une conduite logique. Mais la vérité existait-elle? Peut-être n'y avait-il qu'un écoulement insensé du temps, chaque siècle balayant les illusions du précédent pour les remplacer par d'autres qui ne valaient pas mieux...

Survinrent la prise du pouvoir par le front populaire et les grèves monstres avec, pour la première fois, les occupations d'usines. Émile bouillait d'impatience devant cette montagne en train d'accoucher d'une souris.

Au début de l'été, il avait réussi au baccalauréat avec mention « Bien ». Il en avait été le premier et le plus étonné. Mais ce succès personnel ne compensait pas sa déception politique. Il était bourré de sentiments de vengeance parce que pendant ses années d'adolescence il avait été traité comme un vaurien qui ne fonctionnait qu'aux engueu-

lades par des employeurs vulgaires, ivrognes et stupides, par des contremaîtres hargneux qui n'auraient pas été capables de passer un baccalauréat même au prix d'études menées dans des conditions de confort familial. Il connaissait parfaitement ces sentiments de vengeance, mais ne s'en faisait nullement un cas de conscience et pensait, conforté en cela par ses amis libertaires, que la vengeance est la restitution de la dignité bafouée.

Et maintenant il sentait que l'élan révolutionnaire allait se refroidir, que les ouvriers se dégonfleraient devant la prise du pouvoir et n'iraient pas au-delà de la semaine de 40 heures, des congés payés et d'augmentations de salaires immédiatement mangées par l'inflation. Il fut stupéfait par les accords Matignon et vit d'emblée que l'arbitrage obligatoire pouvait facilement aboutir à la suppression du droit de grève. Là encore, seuls les libertaires lui donnèrent raison. Les autres s'esclaffèrent avec suffisance : « Alors, d'après toi, Léon Blum supprimerait le droit de grève ? » Ce qui l'exaspérait le plus, c'était leur manière de le traiter de haut, comme un gamin inexpérimenté, alors que ses vues étaient moins naïves que les leurs, il en était parfaitement conscient. Seuls les anarchistes le respectaient et il se sentait de plus en plus proche d'eux, malgré de nombreuses interrogations qu'il se posait. Mais cela ne détériorait pas les amitiés ; chez les anarchistes, que tout le monde à l'époque considérait comme des fous et des exaltés dange-reux, régnait au contraire une totale tolérance et on pouvait poser des questions à voix haute, discuter un problème à fond sans compromettre la fraternité du milieu.

Pour eux, la guerre d'Espagne était bien plus importante que la France du Front Populaire dont ils n'attendaient rien de décisif. Pendant que les ouvriers français se ruaient sur les routes et dans les trains, dans l'euphorie des premiers congés payés, le milieu libertaire s'amincissait du fait de toutes autres vacances : celles d'Espagne où on jouait avec des fusils et des grenades. Beaucoup n'avaient même pas attendu la formation des Brigades Internationales pour partir. Émile savait que, sur ce point, les journaux de droite qui s'en indignaient ne mentaient pas.

Gaetano aussi décida de partir et il s'en expliqua à Émile dont il devinait le désarroi : « Ce qui commence en Espagne, c'est bien plus qu'une révolution politique et sociale. Il se pourrait que ce soit la fin du Christianisme. Je ne dis pas seulement cela à cause des violences contre les curés et les nonnes, et qui sont d'ailleurs une maladresse. Mais il y a eu bien plus important que cela : dans Madrid, dans Barcelone, des femmes ont manifesté la poitrine nue. C'est la révolte du sexe

sali par la religion, de la femme surtout, encore plus asservie que l'homme. Si cette révolution triomphe, ce sera vraiment la grande libération pour l'Europe, la libération des sentiments et des instincts manquée par la Renaissance avortée et que ces imbéciles d'Allemands ont achevé de tuer avec leur protestantisme. Et je vais maintenant te dire une chose qui va t'étonner : tu sais que les anarchistes n'ont pas de chefs, pas de présidents, de secrétaires ni de trésoriers ; nous luttons contre les états et il serait idiot de commencer par planter leurs embryons parmi nous. Tout comme nous jouons la morale contre la loi, je veux dire notre morale qui n'est ni bourgeoise, ni chrétienne, nous jouons le groupe d'affinités contre les structures de l'état. Cela, tu le savais déjà un peu, mais ce que tu n'as peut-être pas vu, c'est qu'aucun groupe ne fonctionne sans un bon animateur. L'animateur ne commande pas, il entraîne. Ici c'était moi l'animateur. Je pars parce que je crois que j'ai mieux à faire ailleurs. Et pour me succéder ici, je ne vois que toi. Les autres n'ont pas l'ardeur nécessaire. Alors tâche de ne pas laisser mourir ce groupe qui marchait bien. »

Émile avait la mort dans l'âme. Il découvrait seulement en cet instant à quel point son grand ami avait été sa force au cours de ces années difficiles. Il voulait répondre, mais restait sans voix. Il serra de toutes ses forces ses poings dans son dos, crispa ses avant-bras, réussit à avaler de la salive et à maîtriser son émotion ; puis il articula d'une voix basse, mais assurée : « Je ferai mon possible ; mais si les meilleurs s'en vont... Et puis... moi aussi je voudrais partir en Espagne. Ici c'est foutu.

- Quel âge as-tu ?

- Dix-sept ans la semaine prochaine.

- C'est bien jeune ! Attends encore un peu. Tu as le temps. Cette guerre sera longue. Quand ça a commencé, tous ces imbéciles marxistes disaient : « Un coup d'état qui ne réussit pas en 48 heures est fichu ». Trois mois plus tard Franco a pris la moitié de l'Espagne. Maintenant il piétine et je pense que le peuple va se mobiliser et le rejeter chez ses tueurs musulmans avec qui il a commencé. Mais on ne sait pas et ça peut aussi mal tourner. »

C'est ainsi qu'à 17 ans Émile se trouva presque seul et responsable du groupe libertaire de Saint-Étienne. Il s'installa à demeure dans la mansarde de Gaetano et décida de revoir sa mère qui n'habitait qu'à quelques centaines de mètres. Il était allé lui annoncer son succès au baccalauréat début juillet. Elle en avait été très fière et avait raconté la chose à tout le quartier. Mais ils n'avaient plus rien à se dire et la joie était vite retombée. Cette fois il en fut de même. Passées la tasse de café au

lait et les madeleines, il était difficile de meubler le silence.

Il avait besoin d'un contact profond et alla frapper chez Magui qui l'accueillit avec une émotion non feinte. Elle était bronzée et raconta qu'elle était allée à la mer pendant tout le mois d'août avec un artisan divorcé de Firminy, « un type à pognon, mais pas marrant pour deux sous, et vulgaire au fond, bien qu'il joue au sentimental ». La mer, par contre, dans les rochers et les plages de Toulon, c'était drôlement chouette. Elle avait même appris à nager grâce à un jeune Marseillais qui venait presque tous les soirs. Elle ajouta après un silence « Mais il ne fallait pas que je me laisse trop voir par l'autre connard ; il est jaloux comme un vieux chat. Je sais pas pourquoi je te raconte tout ça... »

Elle baissait la tête. Émile la sentit malheureuse et devina. Et d'instinct il fit et dit ce qu'il fallait. Il entoura la jeune femme de ses bras, couvrit son visage de baisers, fut déçu par la qualité de la peau abîmée par le soleil et qui avait perdu de sa douceur, fit alors glisser ses lèvres sous les oreilles, le long du cou et jusqu'à la naissance des seins. Là la peau était restée satinée et l'intimité revint sans mensonge. Alors il parla : « Moi je sais pourquoi tu me racontes tout ça. Tu es brouillée avec toi-même, mécontente de toi et tu as tort. Tu avais envie d'aller à la mer, mais pas ainsi. Tu aurais voulu y aller libre, avec un mari, des enfants, sans avoir à dire merci à des salauds. Mais ce n'est pas de toi qu'il faut avoir honte. La honte est pour ceux qui nous volent et nous réduisent à leur vendre notre travail ou notre cul.

Mais réfléchis un peu, Magui : qui est la vraie prostituée ? Toi qui te vends à contre-cœur ou la bourgeoise pourrie de pognon et qui se marie à un type dont elle se fout parce qu'il lui en apporte davantage ? »

La pauvre fille le regarda avec étonnement, fixement, puis l'étreignit de toutes ses forces. Au bout d'un moment elle dit avec sérieux : « Dommage que j'aie presque dix ans de plus que toi. Maintenant ça fait rien, mais plus tard ça irait pas. »

Un grand amour venait de naître, mais sans espoir. En la quittant le lendemain matin, Émile se sentait comblé et lui dit en guise d'adieu : « Soyons contents, nous avons la meilleure part : nous n'avons pas besoin de nous mentir et même si nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons, au moins nous pouvons être sûrs que nous nous aimons vraiment ». Et il ajouta sans en citer l'auteur une phrase de Gaetano : « Les bourgeois aussi ont besoin que nous les affranchissions ; mais ils ne le savent pas. »

Au groupe les choses n'allaient pas toutes seules. Une semaine après le départ de Gaetano, les flics étaient venus au petit local sordide

de la rue Pointe-Cadet loué à son propre nom par un Français du groupe pour le compte du groupe. Le commissaire, ventru et poussif, attaqua directement le vif du sujet : « On cherche Nicholetti.

- Pas vu.
- Depuis quand ?
- Depuis une dizaine de jours.
- Où est-il ?
- Il m'a dit qu'il allait voir sa mère en Italie.
- En Italie, voyez ça ! Mussolini va sûrement lui faire une rente. Tu te fous de nous ?

- Je vous dis ce qu'il m'a dit. Je n'en sais pas plus.
- Et qu'est-ce que tu fous ici ? Et d'abord quel âge as-tu ?
- Dix-sept ans.
- Ton père te sait ici ?
- Si les morts nous voient, sans doute.
- Ton père est mort ?
- Il y a déjà sept ans, des suites de la guerre. »

Les flics marquèrent un silence. Puis le commissaire reprit

« Tu sais qui il est ton ami Nicholetti ? Un voleur et un assassin. Si on était moins idiots en France, on le livrerait aux Italiens.

- Ce n'est pas mon affaire.
- Mais c'est ton affaire de le suivre, de te laisser monter le coup par lui. On ne te connaît pas depuis hier, mon petit bonhomme. Continue comme ça, tu verras où ça te mènera.
- Ça m'a déjà mené au baccalauréat. Nicholetti m'a beaucoup aidé.

À ce moment entra dans la salle un géant quinquagénaire, le père Gauthier, locataire des lieux, qui attaqua sans préambule : « Il vous faut quelque chose, Messieurs ?

- On cherche Nicholetti.
- Personne de ce nom dans la maison.
- Tu nous prends pour des idiots ?
- Messieurs, je ne me souviens pas d'avoir gardé les cochons avec vous et je vous prie de ne pas me tutoyer. Et d'abord qui êtes-vous ? »

Le commissaire exhiba sa carte : « Vous ne me connaissez pas, sans doute ?

- Ici, vous êtes chez Gauthier, plombier. Que voulez-vous ?
- On voulait savoir où a passé Nicholetti. Mais bien sûr vous n'en savez rien et vous ne le connaissez sans doute même pas. Plombier...

Plombier... c'est du matériel de plombier ça ? »

Et le gros commissaire désigna du menton une rotative à manivelle mal recouverte d'un sac.

- Je l'ai achetée aux puces, comme ferraille. Et puis c'est mes oignons. Maintenant ça suffit. Si vous croyez pouvoir en savoir plus, allez chercher un mandat de perquisition ou un mandat d'amener. En attendant, soyez aimables... » Et il désigna la porte de la main.

Émile était stupéfait. Jamais il n'aurait osé parler de la sorte à des flics. Gaetano l'avait surestimé en lui confiant l'animation du groupe. Il s'en ouvrit au père Gauthier qui le réconforta. « Mais non, petit, Gaetano ne s'est pas gouré. Tu es jeune, tu as de l'imagination, de l'élan. Moi je suis un vieux de la vieille, j'ai plus le punch... Il te faut seulement être plus prudent. T'aurais pas du les laisser rentrer ; sans mandat de perquisition, ils n'ont pas le droit. Et faut jamais leur faire de cadeau. T'as rien dit sur Gaetano au moins ?

- Ce qu'il m'avait dit de dire : en Italie. Mais pourquoi tiennent-ils tant à savoir où il est ?

- D'un pays à l'autre ils se communiquent des renseignements. Ils cherchent à savoir tous ceux qui partent en Espagne. Ils doivent nous classer en pas dangereux, dangereux, très dangereux. »

Seul dans sa mansarde, Émile ne trouvait pas le sommeil. La descente de police l'avait excité. La venue au pouvoir du Front Populaire ne changeait rien. Il tentait de faire le point des derniers mois. Dans son esprit repassaient les grèves et la révolution noyées dans les congés payés, l'Espagne à demi conquise par les franquistes, la folie de la dénaturation du blé qui avait fait hurler les paysans, qui avait été ressentie par beaucoup, par lui-même d'abord, comme un sacrilège ; cette mesure était d'autant plus idiote que, dans le même temps nous achetions du blé au Canada ; en outre, pensait Émile, on aurait pu en vendre à l'Allemagne qui en manquait et cela aurait contribué à détendre l'atmosphère entre les deux pays, à faire reculer les menaces de guerre. Puis, sur la lancée de cette folie, on donnait maintenant des primes pour l'arrachage des vignes. Un an auparavant, la gauche dénonçait les gaspillages de blé et de café en Amérique ; parvenue au pouvoir, elle entraînait dans le même jeu de folie. Et pourquoi permettait-elle à sa police de fichier ceux qui partaient en Espagne ? Et cette question de l'arbitrage obligatoire, qui supprimait presque le droit de grève ? Aveuglement ou trahison ? C'était trop gros pour ne pas être une trahison...

Émile bouillait de colère contre la naïveté du peuple. Il pensa : « Ils peuvent se moquer des Allemands ! Ils feraient mieux de se regarder.

Hitler, au moins, il fait ce qu'il annonce, pas le contraire. Et il ne fait pas de cadeaux aux gros ; il coupe aussi bien la tronche aux aristos qu'aux souteneurs. » Ces réflexions lui firent presque peur. Il avait souvent entendu des communistes affirmer que les ressemblances étaient nombreuses entre les fascistes et les anarchistes : « Vous êtes corporatistes, comme eux ; vous êtes des aventuriers, comme eux ; en voulant baser vos lois sur la biologie, vous approuvez la loi du plus fort, comme eux ; vous ne voulez pas de chefs, mais des entraîneurs d'hommes ; or c'est justement la définition qu'Hitler donne des chefs. »

Il avait besoin d'aide et alla le lendemain chez les Hartmann. Il tomba en plein milieu d'une conversation animée. Des membres du Comité de défense antifasciste étaient là et écoutaient le père Karl : « Oui, je dis, Hitler il a raison sur Dantzig comme il avait raison sur la Sarre. Dantzig est une ville allemande. Et le traité de Versailles dit : si 66 % des députés sont allemands, alors Dantzig redevient allemand. En refusant, vous donnez raison à Hitler. C'est vous qui voulez pas appliquer, le traité de Versailles. » Les Français ne trouvèrent sur le coup rien à répondre. Ce fut Émile qui, après un silence, demanda : « Mais si on cède à Hitler sur les points où il a raison, ne lui donne-t-on point de forces pour des

agressions injustifiées ? Sa doctrine est une doctrine de violence.

- Oui, il y a un risque. Mais je crois que le risque est pire en refusant. Tout cela ne pourrait être résolu que dans une Europe désarmée et unie. « Émile commençait à apercevoir la vraie nature du problème : une crise de confiance qui allait aboutir à un nouveau charnier. Et cette crise de confiance, bien sûr, ne pouvait manquer d'être envenimée par des intérêts capitalistes. Rien n'était simple. Hitler ne croyait qu'à la force, l'écrivait, le disait. Mais le refus des alliés d'honorer certaines clauses d'un traité qu'ils avaient eux-mêmes imposé à l'Allemagne vaincue ne pouvait que le confirmer aux yeux des Allemands. Rien d'étonnant à ce qu'il fasse presque 100 % lors des plébiscites. En outre, Émile commençait à être troublé par l'unanimité qui se dessinait contre l'Allemagne. Droite et gauche en France, Staline, Mussolini et Pierre Laval parmi les gouvernants se retrouvaient unis contre Hitler. Il était tout de même étrange que des fascistes et des conservateurs préfèrent l'alliance avec Staline contre Hitler que l'inverse. Il décida d'aller en discuter avec Michel Jacquet.

Il alla aux Ruches de la Jeunesse dès le lendemain soir et eut la chance d'y trouver, en plus de Michel, un jeune conseiller municipal communiste, Fargeot, le seul qui acceptait de discuter avec les anarchistes

sans attitude de supériorité blessante. Ce fut lui qui répondit aux questions d'Émile : « Les plus dangereux ennemis de la Révolution ne sont pas les types bornés comme nos imbéciles de camelots du roi. Le premier venu leur riverait leur clou. Mais Hitler développe une philosophie, une idée de l'histoire contraire à celles de Karl Marx. C'est pour cela qu'il est le plus dangereux. Et en plus il a réussi à relancer l'économie allemande. Même des camarades du parti s'y sont laissés prendre et l'ont rejoint. Celui qui pourrait lui répondre, Thaelmann, est en prison.

- Cela explique l'alliance de Staline avec des gouvernements bourgeois, mais non l'inverse, non celle des fascistes et des bourgeois avec l'U. R. S. S.

- L'économie capitalise est basée sur la concurrence. C'est pourquoi la guerre est inévitable tant que les travailleurs n'auront pas pris le pouvoir. Qu'un groupe de nations capitalistes se cherche une alliée en dehors de son camp, rien d'étonnant. C'est un problème purement stratégique.

- Mais les alliés auraient bien intérêt à s'allier d'abord à l'Allemagne pour détruire l'U.R.S.S. Ensuite, ils viendraient bien à bout d'une Allemagne qui, à cause de sa position géographique, ne pourrait éviter de

porter le plus gros du poids de la guerre. Non, tout cela ne me paraît pas clair. »

Les deux communistes ne savaient plus quoi répondre. Michel Jacquet se contenta de dire en conclusion : « Nous ne sommes pas dans les secrets des capitalistes ; ils doivent avoir leurs raisons... »

Émile n'était pas convaincu. Il y avait là un élément qui lui échappait. Le souvenir des nombreuses mises en garde du clergé allemand contre le néo-paganisme lui revint à l'esprit. Est-ce le Vatican qui tirait les ficelles de la droite française et italienne ?

Il prit congé et remonta lentement la rue Ferdinand. Il faisait lourd. Le soleil du soir tentait de dorer les façades noirâtres. Émile se sentait profondément désespéré. N'était-il pas en train de gaspiller sa vie en s'occupant de politique ? Et pourtant, pouvait-on se sentir digne en se laissant manipuler comme du bétail qu'on engueule quand il travaille, qu'on fout à la rue quand le travail manque et qu'on envoie à l'abattoir pour des causes fallacieuses ? Il connaissait trop l'incroyable myopie intellectuelle de la bourgeoisie pour pouvoir prendre au sérieux les autorités qu'elle sécrétait. Et pourtant il avait envie de vivre ; il avait envie de grand air, de beaux paysages, de belles filles. Ce soir il irait chez Magui... Et puis non ! Il n'irait pas ; c'était trop facile ! Il n'avait jamais eu

de filles de son âge. Il y avait là quelque chose d'anormal ; il fallait y remédier. Devait-il chercher du travail ? Aucune place fixe ne lui laisserait autant de liberté d'horaire que ses activités de plâtrier-peintre avec les camarades italiens, les seuls êtres avec qui il se sentait parfaitement à l'aise. Et ça ne gagnait pas trop mal. Bientôt il y aurait la Fac. Il faudrait y aller au moins deux fois par semaine. Avec un abonnement au train, ça pouvait marcher.

Parvenu place Fourneyron, la foule se densifia et devint plus élégante. Il décida de chasser de suite la fille. Il en choisit une aux mollets musclés, à la démarche énergique. Elle n'était pas belle, avait un nez osseux ; mais elle avait du chien et ne semblait pas bécasse. Il se porta à sa hauteur et se demanda ce qu'il allait dire. Elle lui lança un regard furtif qui indiquait qu'elle se savait suivie, mais n'accéléra, ni ne ralentit. C'était plutôt bon signe. Il affermit sa voix et dit : « Pardon Mademoiselle, j'ai envie d'aller au cinéma ce soir et je n'aime pas y aller seul. Puis-je vous inviter ? »

Au cinéma ? Tiens donc... et quel film avez-vous en vue ? »

Il se sentait pris de court et se dit : « Quel imbécile je fais ! » Puis à voix haute : « Je ne sais pas ; j'aime bien les westerns. Il faudrait voir les programmes.

- Vous n'avez pas de chance ; les westerns m'assomment ; ils se ressemblent tous.

- C'est vrai, mais ce que j'aime, ce sont les paysages, les grands espaces. J'étouffe dans cette ville.

- Alors ne vous contentez pas du cinéma. Partez ailleurs.

- J'y songe sérieusement. Je le ferai certainement un jour. Mais en attendant je suis ici.

- Si vous aimez les grands espaces, il y a aujourd'hui mieux qu'un western. On passe à nouveau la « Croisière noire » à l'Alhambra. Je l'ai déjà vue, mais je la reverrai volontiers.

- D'accord. Vous êtes vraiment chic. Il n'est que 7 heures. Que puis-je vous offrir en attendant ?

- Une glace place Marengo. Je n'ai pas très faim, et il fait si lourd. »

Au café il regarda la fille. Bien découplée, elle faisait assez mûre. Elle aussi devait être plus âgée que lui : au moins 21 ans. Il se consola en pensant : « C'est tout de même un progrès et ça a marché de suite. »

Alors que dans la salle obscure du cinéma, il se croyait obligé de commencer à embrasser et caresser la fille, elle le repoussa sans brusquerie : « Non, après ; laisse-moi regarder. »

« Après » était prometteur : ce ne pouvait être que dans une chambre ; et elle l'avait tutoyé. Il lui entoura légèrement les épaules et demanda : « Dis-moi au moins ton nom. » Elle souffla : « Simone. Et toi ? — Émile ».

Ils étaient fascinés par ces paysages d'Afrique, ces immenses horizons ; mais c'est surtout le soleil qui leur entraînait dans l'âme. Il lui serra la main avec douceur : « Il faut foutre le camp. »

Après le cinéma elle l'entraîna sans façons chez elle. « J'habite tout près, rue d'Isly ». Ils montèrent trois étages d'une vieille maison fort propre pour l'époque. Simone ouvrit aussi silencieusement qu'un cambrioleur, entra la première tout en le repoussant en même temps ; il entendit qu'elle tirait des rideaux ; puis la lumière jaillit et elle lui fit signe d'entrer. Il referma derrière lui avec la même prudence. Simone ôta son imperméable de gabardine, noua ses mains et étira ses bras nus qu'elle lui ouvrit aussitôt. Alors qu'il serrait contre lui son buste ferme de fausse maigre, elle lui murmura : « Déshabille-moi, j'adore ça ». Elle était très différente de Magui, plus violente, plus frémissante. Elle le mordit plusieurs fois en s'excusant aussitôt : « C'est plus fort que moi. Je ne peux pas m'en empêcher. » Entre minuit et six heures du matin, où ils se levèrent, il l'avait prise quatre fois et il se sentait très fatigué. Il n'était que modérément enthousiasmé. En buvant le café, il regardait le visage osseux, d'une énergie un peu dure. Elle lui sourit : « Si tu as envie de me revoir, je suis vendeuse chez la fleuriste de la rue de l'Éternité. Et toi ?

- Moi ? Pas grand'chose. Je tartine du plâtre et de la peinture avec une équipe d'Italiens. À part ça, la semaine prochaine je débute en Fac à Lyon. »

Elle parut impressionnée. Il l'embrassa pour prendre congé, mais les baisers étaient insipides. Aussi fut-il très étonné de se sentir saisi d'un violent accès de désir. Il la retourna vers le lit et la prit par-derrière. Cette fois elle ne put réprimer un rauque roucoulement de volupté que les voisins ne purent manquer d'entendre, car on pouvait suivre au son toutes les phases de leur toilette matinale.

Émile partit, silencieux comme un chat. En rentrant chez lui il faisait le bilan. Il pouvait raisonnablement prendre confiance en lui. Une fille agréable l'avait accepté de suite. Mais cette nuit lui laissait un léger malaise. Magui était plus douce.

Il dormit jusqu'à midi, se rase paresseusement et sans savon, car sa barbe était encore très tendre. Il avait faim, mais n'avait pas envie de manger seul. Cela posait un problème, car à cette heure il ne pouvait pas arriver à l'improvisiste chez un copain. Il se contenta donc de grignoter du

pain, du saucisson et du fromage. Il se sentait très changé et comprenait mal. Il se disait qu'après tout les filles étaient peut-être plus importantes que la révolution, mais en même temps il restait incrédule vis-à-vis de lui-même. Il se sentait comme dans une demi-ivresse. Il pensa soudain à un proverbe chinois que Gaetano citait souvent : « Les poissons morts nagent avec le courant. » Et d'un seul coup il fut de nouveau lui-même. La superficialité, l'indifférence, le conformisme, la servilité, c'était bon pour les imbéciles. Il n'était pas un imbécile et ne réussirait pas à le devenir, quoi qu'il fasse pour se mettre au diapason des autres. Il lui faudrait organiser sa vie en tenant compte de sa personnalité. De toute façon on ne se refait pas, et il n'avait nulle envie de se refaire.

Au milieu de l'après-midi, il alla au local du groupe où il espérait rencontrer Angelo. Angelo avait 25 ans, parlait mal le français, mais, ce détail mis à part, il était le philosophe du groupe. Moins précis que le juriste Gaetano, il était pourtant aussi profond et son idole était Krishnamurti. Lorsqu'Émile entra dans le local, Angelo marchait de long en large une brochure ouverte à la main. Sans prendre le temps de dire bonjour, il lança à Émile : « Tiens, lis ça ! » Il s'agissait de quelques pages par lesquelles Krishnamurti prétendait démontrer que ce sont les idées qui mènent le monde. Et Angelo surenchérisait : « Nous gagnerons ! Les fascistes gagneront les guerres, mais nous gagnerons l'avenir. Tu comprends, Émile, il faut que nous pensions nos idées fort, très fort. Alors nos idées elles marchent dans la tête des autres ; les pauvres imbéciles, ils croient nous commander et c'est nous qui les commandons. » Émile opina mollement. Les idées qui mènent le monde ??? Jusqu'à maintenant il avait gagné son pain en travaillant pour des patrons abrutis aussi aptes à comprendre de grandes idées qu'une limace. Il pensait aussi à des bourgeoises chez qui il avait fait des travaux avec des copains du groupe. Moins de cervelle qu'un moineau, mais du fric à jeter par la fenêtre, des transformations d'appartement inutiles et d'un complet mauvais goût. Non les idées ne menaient pas le monde. La sottise, la lâcheté et la vanité en étaient les vrais moteurs. Et les capitalistes le savaient bien, eux qui avaient fait de la démocratie la plus subtile, donc la plus immuable des dictatures. Leur suprême habileté consistait à laisser croire au peuple qu'il élisait librement ses dirigeants, alors que la domination de la presse et de la radio leur permettait de paralyser l'élite révolutionnaire en manipulant à leur gré les votes de la masse abrutie.

Mais il n'était pas d'humeur à se lancer dans une controverse et se contenta de dire : « J'étais venu pour t'annoncer que la semaine prochaine je commence mes cours en Faculté. Alors je ne serai pas aussi

souvent ici. Mais je reste quand même au groupe. » Angelo était un peu désespéré. Émile pensa : « Voilà bien les hommes ! Il y a cinq minutes il me démontrait que ce sont les idées qui mènent le monde. Et il est inquiet parce que je lui annonce que je m'absente ! » Une chose que Gaetano avait dit de lui lui revint en mémoire : « Émile ne restera pas au mouvement ; il le supère. » Il voulait dire : « Il le dépasse » ; c'était la seule faute de français dont Gaetano n'avait jamais pu se guérir.

Les mois passaient. Émile allait régulièrement chaque lundi et chaque vendredi à Lyon. Il lui semblait assimiler sans difficulté les programmes de la Propédeutique. Il trouvait un réel plaisir à ses études. Seul le programme d'allemand l'agaçait. On passait trop de temps sur des histoires de nains et d'ondines. Il devait bien y avoir des choses plus importantes dans la littérature allemande. Pourtant, par Hölderlin, Novalis, Schiller et Goethe, il se trouvait confronté à des interrogations religieuses, à des visions sur l'homme et la vie dont son éducation athée ne lui avait pas laissé soupçonner la nature. Le peu qu'il connaissait de l'art religieux roman et gothique avait été un catalyseur insuffisant de sa réflexion sur ces problèmes. Une étudiante d'allemand qui venait également de Saint-Étienne et avec qui il voyageait fréquemment lui conseilla d'aller voir une pâtissière très versée dans les problèmes de philosophie hermétique. Les premiers livres que celle-ci lui fourra dans les mains étaient infantiles et même farfelus. Il le dit franchement à sa collègue :

« Votre chocolatière m'a pris pour un marmot. »

Il choisit de lécher les vitrines de librairie et de se laisser guider par les titres. Au début du printemps 1937, il avait compris : l'hermétisme était tout aussi escroqué que le Christianisme. Il y avait d'une part un contenu infantilisant, d'autre part quelques petites phrases bien choisies qui évoquaient comme une évidence indiscutable la supériorité de l'Angleterre. Il se souvenait en particulier d'une phrase qui l'avait rendu furieux : « La puissance de l'Angleterre est assise sur le roc. Même la conquête des Iles Britanniques par des armées étrangères ne l'affaiblirait pas. » Cela faisait pendant à l'incommensurable prétention de la sainte Église catholique et romaine et n'avait pas plus de valeur. Et pourtant Angelo avait raison sur un point : « Les problèmes existent. Mais il faut nous méfier de ceux qui veulent nous vendre des solutions toutes prêtes. Tous sont des escrocs. » Il se souvenait aussi d'une conversation entendue entre Gaetano et un anarchiste franc-maçon du Grand Orient.

Ce dernier avait dit : « Les Anglais ont des prétentions insupportables. Ils refusent de nous reconnaître parce que nous n'acceptons pas leur domination. C'est une attitude digne des curés catholiques. » Petit à petit les choses se clarifiaient dans sa tête. Les Anglais cherchaient à dominer tous les courants spirituels non catholiques pour en faire des supports de leur impérialisme. L'Allemagne hitlérienne répondait en dissolvant toutes les sociétés ésotériques et en s'emparant de l'Islam soufiste. C'était la chocolatière elle-même qui le lui avait raconté.

Au plan politique, cela se traduisait par le soutien de l'Italie aux étudiants égyptiens contre l'Angleterre et le soutien allemand au Maroc qui avait retardé de 15 ans la colonisation française. Les fils étaient compliqués, perfides et malsains. Il faudrait une bonne révolution internationale pour balayer tous ces miasmes et refaire un monde où le oui veut dire oui et le non non. Mais par où commencer ? Comment y parvenir ?

Il suivait l'actualité politique de moins près. Les procès monstres de Moscou, l'écrasement des Éthiopiens et des Chinois, la défaite évidente des républicains espagnols, bien que la guerre piétine, tout allait dans les sens du renforcement des dictatures et des militarismes. En France, le Front Populaire était en situation d'échec économique. Plus personne n'y croyait vraiment. La semaine de 40 heures n'était appliquée que dans de rares secteurs, les augmentations de salaires plus que mangées par l'inflation ; seuls les congés payés restaient un acquis positif.

Il allait souvent chez Simone qu'il n'aimait pas vraiment, mais à qui il était lié par une attirance sexuelle réciproque. Par bonheur cette fille était intelligente et libre et elle avait dit fort lucidement : « La passion sans l'amour, c'est exactement ce qu'il faut pour un mariage malheureux. » Ils étaient donc d'accord et il n'y avait pas de problème.

Il allait aussi chez Magui, mais moins souvent, car il la ressentait maintenant comme trop maternelle et par là un peu fade. Ils avaient Pourtant des moments de profonde tendresse dont il sortait apaisé et heureux.

Il prenait confiance en lui et trouvait que la vie était fort supportable.

C'est ce moment qu'elle choisit pour lui jouer un mauvais tour : il échoua à sa Propédeutique. Il en fut stupéfait et se demanda pourquoi. Il avait contrôlé son épreuve d'allemand chez les Hartmann et ceux-ci avaient confirmé : excellent, pas une seule faute. Son travail de littérature française lui semblait honnête et il n'avait pas laissé percer d'idées

scandaleuses. Sa question d'histoire sur le second empire ne lui avait pas été un casse-tête. Bien que détestant Napoléon III à qui il reprochait sa trahison envers la Carbonara et la révolution italienne, il avait composé en style strictement objectif.

Il décida de se représenter en octobre, mais il était ulcéré et atteint dans sa confiance en lui. À la différence des instituteurs primaires, le corps enseignant secondaire et supérieur était en majorité de droite. Mais il ne pouvait imaginer qu'il était victime d'un barrage politique qui n'était pas dans les mœurs de cette époque. Il réussit à apprendre grâce à une secrétaire qu'il avait eu une note éliminatoire en français, son devoir ayant été jugé « prétentieux, immodeste et même irrespectueux ». Il se souvint alors d'avoir écrit que « les romantiques en disaient moins avec un livre qu'un penseur avec quelques sentences », et que « bien des longueurs soporifiques gâchaient des scènes saisissantes de vie. » Ce n'était pas bien méchant, mais il avait du tomber sur un hugophile intolérant.

Il avait devant lui deux mois de vacances. Il lui suffisait d'une semaine pour réviser avant la session d'octobre. Il n'avait pas envie de travailler. Il fit le compte de ses économies : 1 200 francs. C'était beaucoup plus qu'il ne lui fallait pour deux mois.

Une idée qu'il avait toujours chassée revenait maintenant avec une force irrésistible : il était un penseur de la révolution, mais que valait-il en face de la mort ? La liberté ou la mort, disaient les anarchistes. Les vrais étaient en Espagne. Et lui ? Il partirait ; de suite, sinon ce serait trop tard. Il en parla à ceux du groupe qui restèrent silencieux. La plupart avaient une famille.

Il ne dirait rien à Simone et à Magui, sinon qu'il partait en vacances en vélo. Simone fut dupe, mais non Magui. Elle ne put se retenir de pleurer et articula d'une voix blanche : « Tu sais, je n'ai que toi. Les autres me payent, mais en même temps ils m'en veulent ou me méprisent. Ne pars pas.

- Je reviendrai.

- Tu n'en sais rien ; on ne revient pas toujours de la guerre. C'est fou ce que tu fais ; tu n'as même pas 18 ans.

- Je te promets d'être prudent.

- La prudence n'arrête pas les obus. »

Il passa la nuit chez elle. Le lendemain était le 14 juillet. Il partit dès 9 heures, une couverture chaude roulée dans une toile imperméable avec quelques vêtements pour seuls bagages. Le soir il était dans les environs de Brioude, chez ses grands-parents. Ils étaient morts, mais

restaient un oncle et une tante qui le recevaient toujours bien, car ils appréciaient son ardeur à l'ouvrage et ils étaient fiers de son intelligence et de son instruction. Ils lui donnèrent une bonne ration de pain, de fromage et de jambon à emporter et qu'il ne savait où fourrer. Le soir du 15 il couchait à Millau, après avoir parcouru les gorges du Tarn. Le 16 il se baignait dans la Méditerranée à Agde. Un garçon d'une douzaine d'année remarqua sa peau blanche comme de la farine et vit qu'il ne savait pas nager. Il dit hardiment à Émile: « Monsieur, je peux vous apprendre en cinq minutes, et sans vous toucher. » Émile était un peu méfiant. Il demanda pourtant: « Et comment ?

- C'est simple; ici la plage est bonne, il n'y a pas de trous. Alors vous avancez dans l'eau jusqu'à ce que l'eau vous arrive à la bouche; alors vous vous retournez; alors vous avez pas besoin d'avoir peur, puisque ça sera de moins en moins profond; alors vous faites les mouvements comme ça; alors vous verrez ça va tout seul; alors vous recommencez deux ou trois fois et vous savez nager. »

Émile essaya le truc du gamin et cinq minutes plus tard il nageait sans la moindre appréhension. Il se disait « Ce gosse m'en a plus appris en une minute qu'un professeur en dix leçons chèrement payées. Quelle pourriture que cette société d'argent » Il voulut offrir une glace au petit, mais la plage était maintenant vide. Les provisions d'Auvergne étaient finies; mais son argent était intact. Il pouvait se payer une friture et une chope de vin. Il fut servi par une grosse bonne femme aux cheveux luisants qui lui demanda directement: « Vous venez de loin comme ça ?

- De Saint-Étienne.

- Eh bé! Vous avez pas peur des kilomètres vous. Vous seriez bon pour le Tour de France. Il a passé pas loin ces jours-ci. »

Il demanda de l'eau pour sa gourde. La grosse lui en apporta et remarqua: « Vous avez un joli coup de soleil; vous feriez bien de laver le sel avant de vous coucher. Allez donc au jardin et prenez le tuyau d'arrosage; je vais vous ouvrir l'eau. »

Il fit ce que la femme lui disait. Pendant qu'il se douchait, il vit qu'elle l'observait à travers la palissade de roseaux. Lorsqu'il eut déposé le tuyau d'arrosage, elle ferma l'eau et survint avec une immense serviette éponge. « Mon Dieu que vous êtes rouge sur le cou et les épaules! Attendez; ne frottez surtout pas; je vais vous sécher. » Elle le séchait sans frotter, par délicates pressions de la serviette; mais elle le palpait aussi; elle avait les mains douces et il trouvait la chose agréable. Ils revinrent sur la terrasse et elle s'assit près de lui. Il but plusieurs verres d'eau, comme le recommandait la presse naturiste en cas de coup de

soleil. Le milieu naturiste, encore une expérience qu'il devait aux anarchistes. Utopistes peut-être... mais pourtant à la pointe des consciences les plus sûres et les plus évoluées.

La femme avait envie de dire quelque chose et ne savait par quel bout commencer. Bien que lourde, elle ne devait pas avoir plus de 35 ans. Elle finit par avoir une inspiration : « Les congés payés, c'est quand même une bonne chose. Avant on voyait personne par ici. Agde c'est pas Nice. Maintenant on a un peu de monde deux mois par an. Heureusement pour moi ; je suis seule, mon mari est mort en mer il y juste deux ans. »

Après un silence, sa jambe frôla celle d'Émile sous la table. Il avait senti venir la chose et se prêta de bon cœur au jeu. Il s'était dit : « Mag, se prostitue, pourtant elle est loin d'être méprisable. Pourquoi ne pas faire plaisir à cette pauvre femme qui en a besoin ? Elle n'est pas très appétissante, mais il y a pire... Et si elle veut me faire cadeau de la friture et d'un petit-déjeuner, ce sera tant mieux pour moi. » Il sourit de lui-même ; elle s'y méprit et accentua la pression de sa jambe, puis articula : « Vous devez avoir sommeil après un tel voyage.

- Oui, je vais me chercher une place sous un olivier.

- Venez donc dans un lit, va ; vous vous reposerez mieux ; c'est pas pour vous faire payer la chambre ; c'est pas un hôtel ici. »

Elle se leva et le précéda sous une véranda où se trouvait un lit deux places. Il lui entoura les épaules et l'assit à côté de lui. Le frémissement dû au coup de soleil l'excitait et sa verge était dure comme du bois. Le lendemain matin, il se trouva satisfait de cette nuit aussi pour lui-même et cela lui sembla de bon augure.

La femme se leva avec l'aube, comme tous les gens du pays, car aux heures chaudes la sieste s'impose. Elle lui servit du café et des tartines de confiture et ne voulut pas entendre parler de paiement : « Tu es gentil, mais tu n'es pas riche. Je me rattraperai sur ceux qui arrivent en auto. »

Le peuple était un ensemble bien compliqué. Exaspérément stupide et mou, certes ; mais pourtant plus pur, plus généreux que les bourgeois. Si ce monde pourri devait être sauvé, ce ne pouvait être que par le peuple. Et celui-ci n'était-il pas stupide parce qu'on le rendait sciemment stupide ? Tel était le rôle des curés, de la presse, du cinéma, de la radio. Émile pédalait allégrement dans l'air frais du matin. Il avait hâte de se baigner à nouveau, de parfaire ses talents de nageur. Il s'arrêta plusieurs fois et il lui fallut toute la journée pour parcourir les 100 kilomètres qui le séparaient de Perpignan. Il arriva dans la ville vers 6 heures du

soir, demanda la rue et le café que les copains de Saint-Étienne lui avaient indiqué comme point de rassemblement des volontaires des Brigades internationales. Il le trouva sans peine et entra dans une vaste salle sombre encore obscurcie par un épais nuage de fumée de tabac. Une clientèle nombreuse jacassait de manière assourdissante. Il crut entendre « Oh Émile ! », jeta un regard circulaire qui ne lui révéla rien. Il vit un homme se lever et venir à lui. C'était Gaetano amaigri, mal rasé, vieilli, qui l'entraîna à sa table et le présenta brièvement : « Un copain de Saint-Étienne. Et où vas-tu comme ça ? »

- Où tu peux deviner.

- Ne fais pas ça, Émile. C'est foutu.

- Pourquoi ? Franco n'avance pas vite.

- Non, mais nous sommes trahis de partout. La France nous laisse complètement tomber. Et la Russie fait pire : elle nous divise et nous sape tant qu'elle peut.

- C'est incroyable. Pourquoi les Russes agissent-ils ainsi ?

- Ils préfèrent Franco à la victoire d'une révolution qu'ils ne domineraient pas. Or le P.O.U.M (1), la C.N.T. (2) et la F.A.I. (3) sont bien plus puissants que les communistes moscovitaires.

Et puis il y a aussi de la faute des copains. C'est la pagaille la plus complète. Un caporal de Franco a plus d'autorité qu'un colonel républicain. En fait, je crois que Franco pourrait avancer bien plus vite. Mais il préfère ménager ses troupes et laisser pourrir notre camp. »

Émile était atterré. Il demanda encore : « Les types, dans ce bistrot, ce sont des hommes des brigades ? »

- Oui, presque tous. Mais ils n'en veulent plus ; et beaucoup d'entre eux n'en ont jamais voulu...

- Alors pourquoi sont-ils partis ?

- Va savoir. L'aventure, le pillage... Ascaso et Durutti, les deux grands dirigeants de la C.N.T. et de la F.A.I. ont dû se montrer plus durs que les fascistes pour tenter d'enrayer le désordre et les désertions en pleine zone de combat. Ils ont même fait fusiller des copains qui avaient pris du raisin dans une vigne. Là ils y sont allés trop fort. Plus personne ne croit à rien. »

Émile regardait autour de lui. Il y avait quelques rares visages farouches ; mais la plupart étaient mous, éteints, veules.

Gaetano demanda : « C'est une chance que tu sois là. Peux-tu

(1) Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, branche espagnole de la 4^{ème} Internationale trotskyste.

(2) Confédération Nationale du Travail, syndicat anarchiste très puissant en Catalogne.

(3) Fédération Anarchiste Ibérique regroupant Espagnols et Portugais.

m'accompagner en Espagne ce soir ? Je dois ramener ma compagne et une de ses copines. Elles n'ont pas de papiers et de jour elles n'auraient pas pu passer. Je suis donc rentré retenir une chambre d'hôtel et je vais repartir les chercher.

- Bien sûr je t'accompagne, je ne demande pas mieux. En cas de rencontre, on sera deux couples ; ça semblera plus normal. »

Ils sortirent jusqu'en banlieue sud, soupèrent chez un vieil anarchiste qui cultivait un peu de vigne et avait un assez beau verger. « Je ne crois, plus qu'à ça » dit-il en montrant ses arbres, « mais enfin je vais vous aider. » Il les fit monter dans une cuve sur une camionnette à plateau, chargea quelques paniers de bouteilles vides et quelques autres de bouteilles pleines, fit ronfler le moteur et les emmena jusqu'à Cerbère. Là il descendit, inspecta soigneusement les alentours et annonça : « Vous pouvez descendre. »

La lune n'était pas pleine, mais éclairait pourtant bien. Gaetano précisa : « Je pense être de retour vers 2 heures du matin. Si nous ne sommes pas là à quatre heures, tu repars quand même. » Ils grimpèrent longement sur un sentier de maquis qui semblait les ramener vers le Nord et la France. Peu avant la crête, Gaetano recommanda à Émile de franchir celle-ci à quatre pattes, afin de ne pas se détacher sur le ciel. Puis ils longèrent cette crête sur son flanc droit, allant ainsi plein ouest. Mais la montagne s'incurvait vers le Sud et bientôt ils virent les lumières de Port Bou, la localité frontière espagnole. À peine une heure plus tard ils entraient dans un café bien éclairé. Deux filles splendides se levèrent et, vinrent à leur rencontre. La plus grande se jeta toute tremblante dans les bras de Gaetano qui fit les présentations : « Émile, un fidèle copain de France ; Pilar della Birrochia, ma compagne, et son amie Conchita Hernandez. » Il ajouta tourné vers Émile : « S'il y avait en Espagne cent mille hommes capables de se battre comme ces deux filles, Franco serait vaincu. » Bien que comprenant à peine le français, les filles rougirent légèrement.

Ils mangèrent une omelette aux coquillages, burent un litre de rouge du cru local et prirent le chemin du retour. Sur la pente vers la France ils virent des silhouettes sur la crête. « Des douaniers ou des gardes frontière », souffla Gaetano, « sinon ils se cacheraient ».

Ils attendirent cinq bonnes minutes. Les silhouettes disparurent côté Nord. Alors ils franchirent la crête à leur tour, descendirent la pente et se retrouvèrent bientôt dans Cerbère. Le chauffeur les attendait patiemment et s'était même interdit de fumer. Il fit monter à côté de lui Émile qui avait des papiers français, entassa Gaetano et les deux filles

dans la cuve, se roula une cigarette, l'alluma et démarra. À trois heures du matin ils étaient de retour à Perpignan et hors de danger. Ils allèrent à l'hôtel où Gaetano, n'attendant pas Émile, n'avait retenu qu'une chambre à deux lits. Conchita débrouilla sans attendre la situation. Elle parla en espagnol à Gaetano qui traduisit : « Elle me dit de te dire qu'elle a couché des semaines entières avec les combattants. Tu peux te mettre dans son lit, mais il ne faut pas la toucher.

Ils étaient morts de fatigue et dormirent jusqu'à 11 heures. Pilar et Conchita firent leur toilette les premières, le buste nu et sans sembler y mettre le moindre esprit de provocation. Elles étaient l'une et l'autre splendides. Pilar devait avoir 1 m 70, avec une chevelure de lionne rousse et de grands yeux noisette ; Conchita était légèrement plus petite, avec une chevelure châtain et des yeux gris-bleu. Pendant que les hommes se lavaient et se rasaient elles fumèrent une cigarette de tabac très fort. Émile fut frappé de la gravité de leurs visages, une gravité sans tristesse, une expression de noblesse invulnérable qu'aucune adversité ne pourrait avilir. Que devaient penser de telles femmes en présence d'hommes ramollis ? Elles n'avaient pas besoin de crier théâtralement : « La liberté ou la mort ». Cette devise se lisait sur leurs traits fins et durs.

Émile se demandait ce qui avait pu pousser des filles belles qui pouvaient raisonnablement attendre beaucoup de la vie à un tel degré de révolte. Sans doute l'esprit de l'inquisition qui revenait avec Franco et son escorte politique cléricale. Pétrie d'un mélange de Catholicisme et d'islam, la société espagnole était étouffante pour la femme. Les curés et les nonnes coupés en morceaux, les femmes manifestant les seins nus témoignaient du caractère explosif de la révolte de la sexualité brimée et démonisée. Pilar et Conchita n'étaient que deux exemples parmi des milliers d'autres. En plus des autres, elles apportaient seulement plus de courage et de noblesse dans le combat.

Une onde irrésistible d'amour total souleva Émile. Ces filles étaient un trésor inestimable, deux perles qui allaient devoir affronter la vulgarité, l'égoïsme, la goujaterie. En avait-il entendu et lu des phrases sur la belle politesse française ! Il se demandait comment un tel mythe avait pu se développer. Car ce qui le frappait chez les Français, par comparaison aux exilés, c'était justement leur grossièreté. Protégée par Gaetano, Pilar n'était pas en danger. Restait Conchita dont il devrait s'occuper. Il ne voyait personne d'autre en mesure de le faire. Il ne manquerait pas de jeunes bourgeois pour tomber amoureux d'elle ; mais ils ne comprendraient rien à sa révolte et l'aviliraient en péché de jeunesse ; ils tueraient la belle âme de cette fille en même temps qu'ils gâteraient

son corps.

L'affaire serait longue. Pour le moment le lien était à sens unique. Il la devinait, mais elle ne le devinait sans doute pas. Il y avait l'obstacle de la langue. Sans doute Gaetano sentirait la situation et lui apporterait son aide discrète.

Et d'abord l'aimait-il ? Sans Gaetano, il se sentirait tout aussi responsable de Pilar. Quel sentiment brûlait en lui ? Conchita était belle, mais il ne ressentait aucune hâte de la posséder ; Simone l'avait excité plus vite sans qu'on puisse parler d'amour.

Ils descendirent déjeuner. Les filles ne voulaient que du café. Émile insista pour leur faire goûter les croissants chauds et elles convinrent que c'était excellent. Il demanda à Gaetano de traduire et dit : « La France est un pays déroutant. Tout n'y est pas beau, mais si on est prudent on est libre. Et puis vous aurez toujours deux vrais amis. » Avec ces derniers mots, il posa sa main sur le poignet de Conchita. Elle ne retira pas, mais les yeux d'acier bleuté lui lancèrent un regard comme une lame ; puis, comme si une réponse muette était venue satisfaire l'interrogation impitoyable, un voile de douceur passa sur tout le visage et elle dit seulement : « Oui... amigo. »

Restait à régler la question du retour. Émile ne souhaitait pas se séparer du trio, mais il y avait son vélo. Bah ! Il le mettrait au train ; le risque de détérioration était minime et un retard de quelques jours à l'arrivée ne tirerait pas à conséquence.

Le voyage fut long et fastidieux. Pilar dormait sur l'épaule de Gaetano. Émile invita par gestes Conchita à en faire autant contre lui. Elle céda vite et s'endormit presque aussitôt. Émile ne put se retenir de déposer de furtifs baisers sur ses cheveux. Elle ne les sentit pas ou ne voulut pas réagir.

À Lyon ils devaient changer de train pour la seconde fois. On allait entrer dans le pot au noir de Givors à Saint-Étienne. Entendant tomber les mots d'Asturies et de Santander, Émile devina que Gaetano annonçait la zone minière semblable à celle de l'Espagne.

Après le train, le tramway les déposa à 300 mètres de la place Tardy. Il n'y avait pas place pour quatre dans la mansarde. Même à trois c'était juste. Émile ne voulut pas aller chez Simone ou chez Magui ; il aurait eu le sentiment de commettre une infidélité bien qu'aucun engagement précis ne le liât à Conchita. Il alla donc chez sa mère qui ne dormait pas encore. Elle lui prépara un lit sans poser de questions, insista pour lui mettre draps et couvertures. Cette sollicitude l'agaçait. À Millau il avait dormi sous un pommier, simplement roulé dans sa couverture et

s'était levé à l'aube parfaitement reposé. Si les gens du peuple savaient se passer du superflu, ils viendraient vite à bout de la société mercantile qui les exploitait.

Le lendemain vers dix heures il retourna chez Gaetano. Il fallait tenir conseil et trouver des solutions aux problèmes de travail et de logement qui se posaient. Les permis de séjour n'étaient délivrés que sur présentation d'un certificat d'hébergement. Pilar était couturière, mais Conchita était étudiante quand éclata la guerre. Elle n'avait donc pas de métier précis.

Émile avait insisté pour payer le voyage à tous et il ne lui restait plus que 700 francs sur les 1 200 qu'il avait en partant. Il fallait trouver des chantiers. Il offrit néanmoins ces modestes économies pour parer au plus pressé. Gaetano de son côté en avait 400. On pouvait tenir trois semaines, mais pas plus. Il fallait aussi songer à se loger de manière supportable. Il n'y avait pas de temps à perdre.

La période des congés aidant, Émile trouva un travail de clerc chez un notaire, mais seulement pour deux semaines. Gaetano se vit confier des statues de plâtre à restaurer, puis un tableau d'ancêtres glorieux à l'air supérieurement benêt. Il se garda bien de refuser et ressentit même un filon à suivre, ce que l'expérience confirma.

Conchita posait le problème le plus difficile. Grâce à un anarchiste également franc-maçon elle obtint pourtant bientôt un travail de réceptionniste chez un dentiste et fit de rapides progrès en français.

Émile réussit sa Propédeutique à la session d'octobre. L'année 1938 s'annonçait donc bien. La prédiction de Gaetano se réalisait : son jeune disciple prenait ses distances envers le mouvement. Il y avait à cela deux raisons. La première était l'expérience de Gaetano et des deux filles qui avait coupé court à son propre élan combatif, la vulgarité et la veulerie de la plupart des visages entrevus à Perpignan. La seconde, bien plus puissante, était qu'il venait de découvrir Nietzsche. Quelques pages des « vieilles et des nouvelles tables », données en version avaient allumé en lui un véritable incendie d'enthousiasme. A la mi-décembre il avait dévoré « Ainsi parlait Zarathoustra », « L'antichrétien » et le « Gai savoir ». Dès la rentrée de janvier, il les reprit en allemand, ce qui lui valut en outre de prendre avec une large avance la tête de sa classe.

Il pensait maintenant que le Christianisme avait opéré une sélection à rebours et une dégradation de la dignité humaine tellement grave qu'aucune révolution de source populaire ne pourrait apporter de changement profond. Il en avait longuement discuté avec Conchita qui s'était

particulièrement délectée de « L'antichrétien » qu'elle avait réussi à lire en allemand, ayant pratiqué cette langue au lycée de Tolède et en Faculté. Elle approuvait le scepticisme d'Émile. Elle était moins sûre que lui qu'on pouvait former une société secrète de guerriers révolutionnaires, comme avaient peut-être été les Templiers. À vrai dire, lui non plus n'en n'était pas sûr. Il s'accrochait seulement à cette idée parce qu'elle lui semblait la dernière espérance possible.

Conchita restait son grand problème et le faisait involontairement souffrir. Cette fille qui avait risqué la mort pour la liberté et la dignité du sexe, lui prodiguait beaucoup de tendresse mais elle se refusait à tout

contact sexuel. Elle ne pouvait pas le lui expliquer, car elle ne parvenait même pas à se l'expliquer à elle-même. Elle lui répétait : « Je t'aime beaucoup ; je ne pourrais pas vivre sans toi. Je ne sais pas ce qui me retient ; sois patient. Je crois que j'ai trop vu de choses affreuses. Si je n'avais pas quitté l'Espagne, je serais devenue folle. »

Les choses se dénouèrent d'elles-mêmes un soir de février où ils avaient fait un petit repas d'amoureux en rentrant du cinéma. Ce fut elle qui lui demanda de rester et l'entraîna au lit. Était-ce l'effet du vin blanc qui avait accompagné les huîtres ? Mais il fut bien étonné lorsqu'elle souffla : « Va doucement, je n'ai encore jamais connu d'homme. » Il était paniqué par la crainte d'être maladroit, de lui faire mal, de la mettre enceinte. Il gagna du temps de réflexion en multipliant les caresses tendres et finalement ce fut elle qui le poussa au pas décisif.

Le lendemain matin elle lui parut changée, détendue comme jamais il ne l'avait encore vue. C'était dimanche et ils avaient tout le temps. Il la reprit avec le plus de douceur possible et elle révéla une ardente sensualité. L'apaisement revenu, elle se pencha sur son visage qu'elle sembla scruter avec une étrange fixité. Elle finit par articuler : « Tu sais pas Émile... tu ne peux pas comprendre... Gaetano non plus ne sait pas... seule Pilar sait : mon père est officier - elle reprit son souffle – chez Franco ! Oh ! je ne le lui reproche pas. Il croit être dans le vrai. Tu lui ressembles, Émile ! Les mêmes cheveux châtain clair, les mêmes yeux verts, la même fossette au menton. Je crois qu'au fond de moi-même j'avais peur qu'un jour nous soyons ennemis. Mais je crois maintenant que je ne serai plus jamais l'ennemie de personne. La guerre est une chose folle. Il ne faudrait accepter aucune guerre.

- Mais alors comment sortir de l'esclavage chrétien et capitaliste ? Ceux qui nous dominent par le mensonge et la force sont bien aussi ceux qui organisent les guerres. Et comment les empêcher de faire la guerre à la révolution ?

- Je ne sais pas, Émile. Depuis que je t'aime, je n'ai plus envie que d'être une femme. Mais dans ce monde ce n'est pas facile, ou alors il faut se mettre dans le camp des exploités. Et même ainsi on n'est pas à l'abri de tout. Alors ne te laisse pas troubler par moi. Je te suivrai partout et tout ce que tu feras sera bien.

Émile prit la décision de hâter ses études, de travailler et de se marier avec Conchita afin d'éliminer le plus possible d'obstacles matériels.

Il alla à l'Académie et eut la joie d'apprendre que, grâce à sa Prodeutique, il pouvait espérer qu'une demande de poste d'enseignant auxiliaire en Afrique du Nord soit prise en considération. Il ajouta « Puis-je attendre la mi-juillet pour faire ma demande ? À cette date j'aurai peut-être deux certificats de licence en plus.

- Non ; déposez votre demande avant le 30 juin. Mais si vous obtenez vos certificats, revenez me voir ; je les glisserai dans votre dossier. »

L'avenir se présentait sous les plus heureux auspices. Allait-il pouvoir quitter la ville noire, échapper aux problèmes d'argent, vivre dans un pays de soleil avec Conchita ? Et une fois là-bas il préparerait le terrain pour Pilar et Gaetano. Il ne concevait pas la vie sans eux. Il sourit de lui-même et se dit : « Enfant ? Et pourquoi ne pas être enfant ? »

La politique passait au second plan et l'Anschluss conclu le 11 mars les laissa indifférents.

Le printemps passa vite. Émile eut début juillet la joie d'apprendre son succès à son certificat de littérature française et à celui de philologie allemande. Il avait déposé en temps voulu sa demande d'enseignant en Algérie, Tunisie ou au Maroc, comme le lui avait recommandé l'aimable secrétaire. Il se hâta d'y faire adjoindre les copies certifiées de ses nouveaux succès. Par une sorte de superstition il ne dit rien à personne, comme si l'annonce de ses espérances risquait de les ruiner. Il décida de ne pas s'accorder de vacances, afin d'être financièrement à l'aise au moment du grand départ.

Et voilà que fin août tout fut remis en cause. La tension était à son comble à cause de l'affaire des Sudètes. La France rappelait des réservistes et la guerre semblait inévitable. Émile se lança sauvagement dans la lutte. Ce n'était même plus l'idéologie, une simple foi révolutionnaire. En lui déferlait un torrent de haine contre ceux qui menaçaient ses projets de bonheur. Aller se faire tuer pour des marchands de canons, des bourgeois myopes et sclérosés, incapables de résorber les crises qu'ils déclenchaient, ou pour la stratégie hasardeuse d'une révolution confisquée par un dictateur qui avait exilé, déporté ou fait fusiller presque toute

l'équipe des familiers de Lénine, non, jamais !

Pendant les démonstrations pacifiques, où les communistes étaient absents, car ils poussaient ouvertement à la guerre, il chantait à tue-tête, de préférence face aux observateurs que le parti communiste envoyait autour des manifestants, le couplet interdit de l'Internationale :

*L'État nous saoule de fumée ;
paix entre nous, guerre aux tyrans.
Appliquons la grève aux armées :
crosse en l'air et rompons les rangs.
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
à faire de nous des héros,
ils verront bientôt que nos balles
sont pour nos propres généraux.*

La rotative à manivelle de la rue Pointe-Cadet avait tiré un tract qui était une provocation de militaires à la désobéissance. Bien sûr, les plombs avaient été immédiatement détruits.

Le soir du 31, Émile partit avec un paquet d'une centaine de ces tracts, contourna la caserne du côté de la place Bizillon, grimpa sur le mur, constata que la cour était vide, sauta et alla jeter ses tracts dans les entrées qui conduisaient aux chambrées. Il n'avait rencontré personne, avait travaillé avec des gants pour ne pas laisser d'empreintes. Il n'avait donc pas d'inquiétude pour la suite. Le lendemain en début d'après-midi il entra étourdi au local, alors qu'il venait de prendre un paquet de tracts chez un copain afin de les mettre dans les boîtes aux lettres. Il voulait demander à quelqu'un de l'accompagner pour surveiller les entrées d'allées pendant qu'il opérait. Les vitres de la porte étant opaques de saleté, il se trouva dans les pattes de deux flics qui l'emmenèrent au commissariat avec un jeune copain de 22 ans. Ses jambes flageolaient et il avait du mal à cacher sa peur. Il risquait le conseil de guerre, au moins cinq ans de travaux publics et son service militaire dans les fameux bats d'Af ; et en plus il mettait tout le groupe en danger.

Par bonheur, parvenus au commissariat, les inspecteurs séparèrent les deux appréhendés pour les interroger séparément. Émile se retrouva pour trente secondes dans une pièce obscure où il distingua un poêle de type « salamandre. » Hâtivement, il sortit le paquet de tracts de la poche de sa gabardine, souleva avec précaution le couvercle du poêle et y glissa les tracts. Il sentit que le sang revenait dans son visage ; ses jambes s'affermirent, son cœur se calma.

L'un des inspecteurs entra, un tract à la main ; il mit celui-ci sous nez d'Émile : « Naturellement toi non plus tu n'as jamais vu ça ?

- Attendez, donnez-moi au moins le temps de voir. »

Il prit le tract, fit mine de le lire d'un bout à l'autre attentivement, releva la tête :

« Non, jamais vu.

- Je m'en doutais. Et qu'est-ce que t-en penses ?

- Je ne sais pas. Peut-être les communistes ont raison. Peut-être faut-il arrêter Hitler de suite. La guerre d'Espagne le rapproche de l'Italie. Dans quelques mois Franco sera maître de l'Espagne et alors la France sera encerclée. »

L'inspecteur était perplexe. Il reprit après un silence : « Tu raisones bien. Mais qu'est-ce que tu fous chez les anars ? Ce n'est tout de même pas la place d'un garçon intelligent ! »

L'étau se desserrait, mais il fallait jouer fin ! Il cita une phrase de Gaetano : « Les libertaires sont fous. Mais quand on fait le tour de tout ce que croient les gens, on s'aperçoit que c'est tout de même eux qui sont les moins fous. Non, je ne crois pas à l'anarchie, je n'y crois plus du tout. Mais j'ai de solides amitiés dans le milieu et je ne vois pas de raisons de leur tourner le dos.

- Moi j'en vois une, mon garçon : si on t'y retrouve, tu vas te faire salement fiché et ça te suivra au service et toute ta vie. »

Émile put quitter le commissariat après avoir décliné son identité. Il avait dit travailler en équipe avec des Italiens, mais n'avait pas révélé sa situation d'étudiant.

Dès qu'il fut dehors, il ne put s'empêcher d'entrer dans un café de la place de l'Hôtel de Ville et se commanda un Pernod qu'il but presque sec. L'assurance lui revenait, l'avenir redevenait possible. Mais plus question de militer.

Vinrent les accords de Munich qui reportaient une échéance qu'il sentait fatale.

Au début de la seconde quinzaine de septembre, il reçut sa nomination au Lycée Bugeaud à Alger. Finie la poussière de charbon, les plafonds exténuants qui laissaient l'abdomen endolori pour plusieurs jours, la chasse honteuse au travail, le souci permanent d'assurer le lendemain. À Alger il y avait une Faculté et il continuerait ses études sans problème.

Quand il entra, Conchita l'interrogea : « Tu es tout bizarre ? » Il l'embrassa de toutes ses forces et lui tendit triomphalement le papier. Elle n'en croyait pas ses yeux. « Mais Émile, tu ne m'as rien dit !

- Je n'étais pas sûr. Je ne voulais pas risquer de te causer une déception. »

Conchita pensait : Il est de ceux qui tiennent plus qu'ils ne promettent — l'espèce se fait rare ! » Elle ajouta malicieusement : « Et tu ne me demandes même pas si j'ai envie de partir si loin ? » Puis elle termina presque effrayée d'elle-même : « Bien-sûr je te taquine, mon chéri. Alger n'est pas plus loin que l'Espagne. Et de toute façon tu sais bien que je te suivrais au bout du monde. »

Sa maturité de garçon habitué à se débrouiller seul reprit vite le dessus. Le temps était limité. Il fallait se hâter de retenir les places sur le bateau, prendre congé des amis et convaincre Gaetano et Pilar de leur emboîter le pas le plus tôt possible.

Quand tout fut réglé, il ne leur restait que 2 500 francs pour attendre la première paye à Alger, y trouver un appartement acceptable. Mais Pilar avait convaincu son compagnon de partir sans tarder et c'était le principal.

L'avant-veille du départ, Émile eut pourtant un vague à l'âme. Il se moqua de lui-même : « On ne va tout de même pas me dire que j'aime cette ville ! Ou alors... Lamartine aurait-il raison ? » Il ne put s'empêcher d'aller embrasser Simone dans son magasin de fleurs. Il lui dit : « Je suis un homme qui n'oublie pas et je ne t'oublierai jamais ; même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Tu es une fille délicieuse et je te dois beaucoup. Maries toi vite et sois heureuse. » En la quittant il songea qu'il ne l'avait jamais tant aimée. Cela n'était nullement une infidélité à Conchita. Quelle morale idiote que celle qui prétend nous interdire d'être nous-mêmes ! Il alla aussi embrasser Magui qui lui reprocha avec douceur de l'avoir délaissée : « Tu sais bien que je ne veux t'enlever à personne ! Tu seras heureux et tu le mérites bien ! »

Il alla aussi dire au revoir à sa mère et à son ami qui dirent simplement : « On ne te voyait déjà pas souvent. Qu'est-ce que ça va être maintenant ! » Sa mère ajouta : « Tu as bien fait ta route. Tu es comme ton père : rien ne peut t'arrêter. »

Émile se sentait heureux, réconcilié avec le monde. Les grandes catastrophes à l'horizon... on verrait bien. Peut-être après tout l'horreur croissante de la guerre, la difficulté de la maîtriser feraient ce que le pacifisme et la révolution ne pouvaient faire.

Le monde entier parlait des grands rassemblements nationaux-socialistes. L'admiration, et même parfois l'enthousiasme, se mêlait à la crainte. L'hostilité systématique des nationalistes français perdait beaucoup de sa virulence. Les anciens combattants de droite res-

taient haineux et rabâchaient les propos de rancœur nés de la défaite de 1871 et que l'écrasement de l'Allemagne par une coalition mondiale ne suffisait pas à laver dans l'inconscient français. Mais les jeunes dérivèrent vers l'enthousiasme, imitaient les Jeunesses Hitlériennes.

À la Wilhelmstrasse (Ministère des affaires étrangères à Berlin) on suivait de près cette subtile évolution. Alors que l'espionite sévissait de plus belle, les Allemands avaient dépassé le stade de l'espionnage. Ils n'avaient que faire des secrets militaires français. À l'espion avait succédé l'agent, personnage inattaquable, parce qu'il ne se livrait à aucune activité illégale. L'agent lisait les journaux, se promenait, bavardait avec les gens, cherchait à éveiller des sympathies. Il était journaliste, touriste ou représentant de commerce, mais toujours affable et modeste.

Dès décembre 1936 la Légion Condor était arrivée en Espagne qui devenait un terrain d'essai pour les armes allemandes. En 1937, un journaliste américain écrivait non sans raison qu'il avait trouvé chez les franquistes « des Italiens toujours jeunes, toujours enthousiastes, toujours naïfs, des Espagnols souvent jeunes, jamais enthousiastes, toujours naïfs, et des Allemands souvent jeunes, toujours enthousiastes, jamais naïfs. »

Ainsi affluaient à la Wilhelmstrasse et au SS-Hauptamt une énorme masse d'informations classées, corroborées, interprétées. Lorsque le 11 mars 1938 l'Allemagne passa à la conclusion officielle de l'Anschluss, son gouvernement savait bénéficier d'une large majorité en Autriche et il était certain que la France et l'Angleterre ne bougeraient pas.

Effectivement, seul Mussolini envoya une division sur le Brenner. Mais se retrouvant cavalier seul, il ne put que faire demi-tour. Il ne lui restait plus guère qu'à faire ce qu'il fit : le pacte d'acier, l'axe Berlin-Rome qui ne devait pas tarder à devenir l'axe Berlin-Rome-Tokyo, l'alliance des nations manquant d'espace vital et de colonies contre les nations colonialistes ou disposant de vastes espaces, comme l'Amérique et l'U.R.S.S. Tant il est vrai qu'en dépit des Krishnamurtis et autres illuminés c'est l'économie et non les idées qui mènent le monde actuel !

Erwin Vogel, Konrad von Birkenbach et Klaus Altmeyer, ainsi que tous les participants du stage de Sonthofen suivaient des cours accélérés de langue étrangère. Ils étaient familiarisés avec la langue académique, mais aussi avec les expressions populaires et même l'argot. Ils devaient en toutes choses pousser au maximum l'art de passer inaperçus sans se cacher, s'habituer à des négligences vestimentaires courantes ici ou là, à des allures de nonchalance et à des attitudes inter-

dites par la politesse allemande telle que mettre les mains dans les poches, garder un mégot aux lèvres en parlant.

Au printemps 1938 ils étaient prêts à partir en mission. Klaus Alt-meyer s'était révélé supérieur à tous ses camarades. Son seul point faible était d'être trop typiquement allemand : 1 m 80, le cheveu doré, l'œil bleu, la démarche assurée, il ne pouvait manquer d'attirer l'attention. Mais son timbre chaud, sa bouche rieuse, son regard cordial effaçaient vite la méfiance.

Waltraut attendait un second enfant en avril et Erwin ne partit pas. Konrad fut envoyé à Moscou comme il s'y attendait ; il devait essayer de se débrouiller avec l'Intourist et faire des voyages dans les zones de colonisation allemande afin de connaître l'état d'esprit des citoyens soviétiques de souche allemande dont le nombre était évalué à quatre millions. Klaus partait en Algérie chargé de deux missions : sonder les capacités de révolte des musulmans contre la France et repérer les légionnaires allemands en retraite, leur rappeler que, devant la loi allemande, ils étaient toujours allemands, utiliser leur connaissance du pays et des indigènes, et même si possible leurs services directs.

Il reçut d'un vieux capitaine qui avait combattu au Proche-Orient aux côtés des Turcs les derniers « conseils de la mère » : jamais d'alcool sauf si le service l'exige ; dans ce cas se prémunir en buvant deux cuillerées à soupe d'huile avant la réception ; feindre au besoin d'être un peu ivre, mais ne jamais l'être ; ne jamais boire d'eau de chez les indigènes, ni même de l'eau du robinet sans y ajouter quatre gouttes par litre d'eau de chlore — en français ça s'appelle eau de javel — ne pas toucher aux musulmanes : même saines d'apparence elles peuvent avoir la syphilis ; celle-ci ne se manifeste pas visiblement parce qu'elles ont aussi le paludisme et les deux microbes se combattent, ce qui n'empêche nullement la contagion de la Syphilis par la voie sexuelle. Avoir toujours sa provision de quinine dans la poche et dès les premiers frissons prendre une bonne dose, tant pis pour l'effet de purge.

Nanti de ce bagage de conseils maternels, Klaus reçut son passeport à son nom véritable et dûment tamponné par l'ambassade de France.

Le but officiel de son voyage était un reportage sur l'art musulman en Afrique du Nord et l'étude d'un circuit touristique pour la « Kraft durch Freude » (Force par la joie).

Bien que son voyage pût s'effectuer le plus ouvertement du monde, il décida de passer le plus possible inaperçu, histoire de s'y entraîner. Il prit donc un billet de chemin de fer seulement pour Stras-

bourg. Bien lui en prit : cela lui évita tout contrôle à la frontière. On était le 11 avril et son bateau ne quittait Marseille que le 14 au soir. Il avait donc tout son temps. Il visita la ville, admira longuement la cathédrale et les vieux quartiers, constata qu'on ne lui avait pas menti et que rien dans l'aspect des rues et des édifices ne distinguait l'Alsace de l'Allemagne. Il alla boire une bière dans un petit local de la Gerbergasse, bavarda avec quelques gros Alsaciens, exprima son admiration pour Strasbourg, souhaita l'abolition des frontières et les États-Unis d'Europe, puis retourna à la gare avec l'intention de prendre un billet pour Marseille. Sur l'esplanade, il fut abordé en français par un garçon et deux filles qui lui demandèrent où se trouvait le marché en gros : ils voulaient retourner à Lyon en auto-stop. Avec les congés payés, l'auto-stop avait pris son premier essor et plus personne ne s'en étonnait. Mais pour Klaus c'était nouveau : première lacune constatée dans sa formation. Il décida de faire bande avec le trio : il économisait de l'argent et se familiarisait avec la France. Un camionneur qui retournait à Lyon presque à vide les prit pour une somme modique. Ils arrivèrent vers 7 heures du matin. Il bruina et la ville lui sembla affreusement vétuste et triste. Ses compagnons lui conseillèrent de continuer en stop ; pas de problème en direction de Marseille : les camions de primeurs arrivaient de très bonne heure, déchargeaient et repartaient entre 9 et 11 heures du matin ; il n'avait qu'à se tenir sur la rive droite du Rhône, près de la gare de Perrache.

Effectivement il attendit à peine 10 minutes et put grimper dans la cabine d'un 15 tonnes d'où on voyait parfaitement le paysage. Le camionneur était content de bavarder. Klaus approuvait tout ce qu'il disait sur les guerres d'Abyssinie, de Chine, d'Espagne ; mais quand il parla de l'Anschluss, il rectifia : « Nous n'avons pas conquis l'Autriche ; la majorité des Allemands d'Autriche voulaient l'Anschluss autant que les Allemands d'Allemagne ; nous avons d'abord conclu un accord et les troupes d'Autriche sont entrées en Allemagne ; naturellement nous les avons reçues en faisant la fête ; puis les troupes allemandes sont entrées en Autriche et on les a reçues de la même manière. Il n'y a qu'un peuple allemand ; autrefois ce sont les empereurs qui nous divisaient ; puis les étrangers nous ont encore plus divisés ; mais nous sommes quand même un seul peuple. Vous avez peur de nous parce que vous croyez que nous voulons vous attaquer. Mais cela, c'est faux : nous voulons seulement unir l'Allemagne selon le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est vous les vainqueurs qui avez affirmé ce droit.

- Mais quand allez-vous vous arrêter ? Après l'Autriche il y aura Dantzig, les Sudètes et l'Alsace-Lorraine. Vous voudrez la reprendre

comme vous avez repris la Sarre.

- La Sarre a voté sous contrôle international, vous le savez bien. Dantzig et les Sudètes sont peuplés d'Allemands qui veulent être réunis au Reich. En Alsace et en Lorraine, c'est aux habitants de décider. Nous ne réclamerons jamais autre chose qu'un plébiscite sous contrôle international. Et les problèmes de Dantzig et des Sudètes pourraient être réglés ainsi. Nous sommes certains du résultat.

Le pauvre camionneur était troublé. La version de l'Anschluss donnée par la presse française était bien différente.

À midi ils étaient à Orange et Klaus invita le conducteur. Celui-ci l'entraîna dans un « routier » bruyant où, pour la première fois Klaus but un pastis aux anchois et aux olives noires. Il trouva le steak frites, le roquefort et le vin rouge excellent et fut stupéfait de la modicité du prix. La France lui semblait un pays de cognac.

Le routier allait jusqu'à Châteaurenard, mais apprenant que Klaus allait à Marseille, il lui conseilla de descendre à Avignon.

À deux heures et demie de l'après-midi le jeune Allemand descendait près des remparts, remerciait chaleureusement le camionneur, allait à la gare où il prenait un billet pour Marseille, déposait sa valise à la consigne et revenait visiter la ville médiévale. Il faisait chaud ; les cigales chantaient dans les platanes. La puissance sombre des bâtisses contrastait étrangement avec la légèreté de l'atmosphère. La transparence des feuillages des pins dans le parc du palais d'où l'on domine le Rhône avait la grâce spiritualisée d'un lavis chinois. Klaus était fasciné. L'Allemagne ne manquait pas de bourgades médiévales fortifiées, telles que Rothenburg qu'il connaissait bien. Mais il se sentait ici pénétré d'une vibration bienheureuse, intégré à une vie immense faite de soleil, de vent, de bourdonnements. Mieux que par tous les textes romantiques qu'il avait étudiés à l'école, il sentait ici ce qu'était cette fameuse nostalgie du midi éprouvée par les Allemands.

Le soir il arrivait à la tombée de la nuit à Marseille. Il dormit dans un hôtel proche de la gare où il fut choqué par le manque de propreté. Bah ! Il faudrait qu'il s'y habitue. Le lendemain il visita la ville en flânant, alla acheter son billet de bateau. Il constata qu'il comprenait mal le français parlé « ave l'assent » et se demanda ce qui l'attendait en Algérie. Il comprit qu'en lui le touriste était en train de se substituer à l'agent en mission. Mais réflexion faite, il se dit que cela pouvait être avantageux en lui donnant un naturel parfait.

La traversée fut des plus tranquilles. La côte disparut dans une brume colorée de brun pâle. La mer devint un lac bleu sombre sur lequel

fuyait l'écume blanche formée par le navire. Klaus jouit longuement de la brise, puis, rendu somnolent par le ronronnement des machines, il alla se coucher sans avoir mangé. Moins il aurait à parler, mieux cela vaudrait et les passagers sont curieux. Il dort comme un loir, mais s'éveilla pourtant assez tôt pour apercevoir à quelques kilomètres le long croissant de maisons blanches que la ville d'Alger forme autour de sa baie. Le soleil matinal éclairait la moitié ouest. Les hauteurs se découpaient sur un ciel d'une dure limpidité. Il fit en hâte sa toilette et alla au bar boire un café au lait et manger toute une corbeille de croissants.

Les formalités de douane furent très brèves, mais dès qu'il eut mis pied à terre, il fut assailli par une nuée de cireurs de chaussures et de porteurs de valise et trouva la chose extrêmement désagréable. Il réussit à s'en défaire en répétant « Pas compris, Anglais » et entra dans le premier restaurant de la montée du port. Pas de chance : on ne servait rien avant midi. Il traversa la place, s'engagea dans une grande rue à arcades qui semblait l'artère principale de la ville. Là il trouva un café ouvert et put consulter ses notes. Il devait signaler son arrivée au consulat d'Allemagne dont il avait l'adresse. Il se força à boire la moitié de la tasse minuscule contenant un jus noir abondamment mêlé de marc grossièrement moulu. Il paya et se plaça devant la porte afin de pouvoir héler un taxi. Il était surpris de la petite quantité d'automobiles. En France, il n'avait pas constaté de différence notable avec l'Allemagne. Mais ici circulait un nombre élevé de fiacres à chevaux, de camions hippomobiles aux roues cerclées de fer et transportant toutes sortes de paquets sur leurs plateaux, de voitures à bras. Un fiacre s'arrêta devant lui et le cocher moustachu lui cria : « Ti montes ? C'est pas cher M'siou. Je t'emmène où ti veux. » Klaus monta et dit simplement : « Balcon Saint-Raphaël » ce qui sembla lui valoir la considération du cocher qui prit un visage grave sous son turban crasseux.

L'attelage parcourut la rue d'Isly, passa devant la Grand Poste, tourna à droite devant le tunnel des Facultés et attaqua la dure montée qui conduit à la ville haute. Il commençait à faire très chaud et l'odeur d'urine et de crottin de cheval s'accroissait. Au bout d'un quart d'heure l'Algérien demanda : « Ti vas où, M'siou ? Le balcon Saint-Raphaël il est là.

- Je descends là, se contenta de répondre Klaus. Combien je vous dois ? »

Le cocher le regarda avec des yeux étonnés. Jamais personne ne lui avait dit « vous ». Il regarda le jeune homme : « Ti pas Français ?

- Non, Anglais. Alors combien ?

- J'sais pas moi. Ti donnes comme tu veux.

- Non, il faut me dire.

- Alors ti donnes 5 francs.

- 5 francs ? C'est trop. Tu n'as même pas mis la moitié d'une heure. Je te donne deux francs.

- Si tu crois comme ça... comme ti veux, M'siou. »

Le travail ne serait pas facile avec ces gens à la fois serviles et rusés. Il erra longtemps et finit par trouver son consulat dans une ruelle près du parc d'où l'on avait une vue magnifique sur la ville et la baie. Il entra dans le bâtiment, une des nombreuses villas turques de l'ancien quartier du Bey et de sa suite, et fut agréablement surpris de la fraîcheur qui régnait à l'intérieur. Il salua à l'hitlérienne et s'entendit simplement répondre : « Guten Morgen ! » par une secrétaire quadragénaire et plutôt laide qui lui lança un regard aussi maussade qu'interrogateur. Klaus déclina son identité et se contenta d'ajouter que Monsieur le Consul était informé de son arrivée. Le Consul ne serait là que l'après-midi répondit la secrétaire en rabaissant les yeux sur d'obscur paperasses, destinées à faire croire qu'elle avait beaucoup de travail. Klaus insista : pouvait-il au moins laisser sa valise ? Un « mettez la là », accompagné d'un vague mouvement de menton fut la seule réponse. Il la mit donc « là » et sortit furieux contre sa déplaisante compatriote. En franchissant la porte, il marmonna entre ses dents avec l'espoir d'être entendu : « Encore une qui aurait besoin d'être bien ramonée. »

Il erra dans le quartier turc, découvrit des ruelles en pentes et des escaliers qui le ramenèrent sur une longue rue sinueuse et horizontale traversant toute la ville à mi-pente d'Ouest en Est. Il lut la plaque : « Boulevard de Télémy ». Il descendit encore et se retrouva sur le bord de mer où foisonnaient les vendeurs de fritures et de pâtisseries à l'huile. Il y avait de nombreux hommes accoudés à la balustrade, regardant la mer et semblant n'avoir rien d'autre à faire que d'attendre la fuite du temps. Pour la première fois une chose le frappa : il n'y avait presque pas de femmes indigènes dans la rue. Les seules qu'il avait vues étaient des mendiantes avec un même crasseux et teigneux à leurs pieds. Il se remit à marcher et en rencontra finalement quelques-unes, mais combien différentes de son imagination ! Il s'attendait à des yeux noirs, brillants et provocants sur des voiles amples.

Il voyait deux trous d'ombre inexpressifs sur un mesquin triangle d'étoffe. Il s'était représenté des carnations chaudes et dorées ; elles étaient gris-cendre et cadavériques. En national-socialiste solidement formé il se posait des questions : « Mélange racial catastrophique ?

Sous-alimentation ? Manque de soleil dû à la séquestration ? » Toutes n'étaient pas sous-alimentées ; certaines mêmes étaient grasses ; toutes n'étaient pas séquestrées, et probablement pas celles qui s'aventuraient dans la rue en plein quartier européen. Il fit mentalement le tour des peuples venus se fondre dans le creuset nord-africain : les Berbères, les Carthaginois, les Juifs, les Romains, les Vandales, les Arabes, les Turcs et finalement les Français, sans oublier un important apport d'esclaves nègres ; étrange mélange de peuples aryens, sémitiques, jaunes et noirs ! Il pensa avec mépris : « La race de la fraternité universelle ! »

La chaleur devenait suffocante ; pour lui du moins, car les Européens qu'il rencontrait, les ménagères qui marchaient avec des filets à provisions débordants avaient l'air parfaitement à l'aise. Il retourna place de la République par le front de mer, visita la petite mosquée après avoir reconnu avec indignation que la grande avait été transformée en église et décida de déjeuner dans un des nombreux restaurants de la pêcherie. Il en choisit un dont la devanture bleue délavée lui faisait augurer un prix modeste, entra et fut agréablement surpris de la fraîcheur des lieux. Il était déjà midi un quart ; pourtant le local était vide et les voisins le semblaient aussi. Il commanda un pastis que le patron lui apporta sur un plateau à peine plus grand que ses énormes mains poilues, mais chargé pourtant d'une soucoupe d'olives noires et d'une autre d'escargots de mer. Tout en soufflant comme un phoque, le gros homme demanda : « Vous mangez, Monsieur ? »

- Oui, mais je ne suis pas pressé. »

Il dégusta son pastis le plus lentement possible, croqua ses olives et goûta aux escargots qu'il trouva trop amers. Il lui était pénible d'être seul dans cette salle ; sa venue dans cette ville lui semblait incongrue. Quelques clients finirent par arriver. Malgré leurs propos volubiles, Klaus leur trouvait l'air crispé et chagrin. Ils burent chacun près d'une dizaine de pastis et ne mangèrent qu'un plat de fruits de mer pendant que le jeune Allemand engloutissait une soupe de poissons, un plat de pâtes à la bolognaise, une friture de sardines fraîches et un gâteau de riz au caramel. L'estomac ainsi calé, l'optimisme lui revint ; mais pour peu de temps, car lorsqu'il entreprit de retourner à son consulat, ses vêtements lui collaient aux entournures. On était le 15 avril et il faisait plus chaud qu'en Bavière en plein mois de juillet.

Le Consul le reçut avec une apparente amabilité qui cachait mal sa mauvaise volonté. Oui, bien sûr, il avait reçu l'avis du SS-Hauptamt ; mais tout le corps diplomatique allemand avait l'ordre strict de la Wilhelmstrasse de n'accepter de directives que de celle-ci. Le SS-Hauptamt

devait le savoir et aurait dû faire contresigner ses instructions par les services compétents du Ministère officiel. Pour la chambre, aucun problème : on trouverait facilement une chambre à un prix acceptable ; cela faisait parti du genre de service que le consulat pouvait rendre à tout citoyen du Reich. Quand à le mettre en relations avec des légionnaires allemands, là il devrait attendre des instructions qu'il allait demander de suite.

À ce moment un géant à cheveux blancs qui semblaient approcher la soixantaine entra dans le premier bureau et demanda à retirer son passeport confié pour un visa. Il sortit du consulat en même temps que Klaus et se présenta : « Lothar von Reipertsloh, officier impérial. Sans vouloir j'ai entendu que vous désiriez rentrer en contact avec des légionnaires allemands. Ici je suis le légionnaire Georg Brand.

Klaus se présenta à son tour, ne parla que de sa mission officielle : reportage sur l'art musulman et mise au point d'un circuit touristique pour la « Kraft durch Freude ». Le légionnaire en retraite l'invita à le suivre : « A la maison nous parlerons plus tranquillement. » Ils montèrent dans une Citroën beige, une C4 en bon état, et cinq minutes plus tard Klaus se trouvait dans une villa couverte de splendides bougainvillées sur une hauteur d'où l'on domine tout l'Ouest de la ville d'un côté et le plateau d'El Biar de l'autre, avec la barre des montagnes violettes entre Blidah et Médéa à l'horizon.

Le vieux baroudeur fit les présentations en français : « Élise, mon épouse ; Klaus Altmeyer, un jeune Allemand qui vient de débarquer. » il ajouta : « Je ne vous ai pas posé la question, mais vous comprenez certainement le français. »

La femme était nettement plus jeune, 45 ans environ. Elle était grande et distinguée et avait des yeux bleus pervenche très doux, des cheveux qui devaient être châtains, mais discrètement éclaircis à l'eau oxygénée. Elle dit avec une gaieté sincère : « Eh bien ! Voilà une bonne surprise ; nous n'avons pas souvent de visites ici.

- Mais vous habitez un si beau pays ! Il me semble qu'on ne peut jamais s'ennuyer. »

Les deux époux échangèrent un regard. Élise reprit :

« Non, on ne s'ennuie jamais. Mais c'est justement là le risque. On sombre facilement dans l'indifférence, dans une torpeur intellectuelle dangereuse, car elle est un chemin qui mène à la vulgarité, à la banalité. Si on ne s'impose pas de la lecture, de la réflexion, de la conversation, on n'est bientôt plus que l'ombre de soi-même. De même il faut s'imposer un minimum d'exercice, de sport ; sinon c'est le vieillissement pré-

maturé.

Et qu'est-ce qui vous amène à Alger ? Vous êtes là en touriste ?

- Presque. Je dois préparer un circuit touristique pour notre organisation de loisirs des travailleurs.

- La difficulté sera de faire votre choix parmi trop de choses merveilleuses. Je connais bien ce pays. Pourtant je n'y suis venu qu'en 1922 comme employée de la compagnie de navigation Paquet. J'étais veuve avec un fils de 8 ans qui a attrapé le paludisme l'année suivante et que j'ai dû laisser en Bretagne chez mes beaux-parents. Les soucis ne manquaient pas... Mais ce pays m'avait prise. Puis, en 1928, j'ai eu la chance de faire la connaissance de Georges qui était lui aussi mordu par les grands horizons et ne pouvait imaginer de retourner en Europe. Or il y a une chose qui m'étonne : les Européens nés ici ignorent presque tout des merveilles à portée de leur main. Leur horizon ne va pas plus loin que leur cabanon au bord de la mer. »

Klaus faisait de rudes efforts pour ne rien perdre de ce discours émaillé de mots qu'il devait deviner plutôt que comprendre. Son vocabulaire était moins riche qu'il ne l'avait cru. Il avait encore bien des efforts à faire. La femme pressentit son trouble et ajouta : « Dieu que je suis bavarde ! Je vous fatigue ? »

- Pas du tout, Madame. Je dois faire très attention, mais je suis content d'apprendre des mots nouveaux. Et ce que vous me dites me fait voir la suite agréable. » Ici le légionnaire intervint :

« Vous avez pris un gros risque en venant ici, jeune homme. L'Afrique est une drogue. Quand on y a goûté, on ne peut plus s'en passer. Quand je me suis marié, j'avais dix ans de légion, j'étais adjudant (ça veut dire Feldwebel) et j'avais une retraite suffisante pour vivre en France. Mais je pensais comme Élise : je ne peux plus vivre en Europe. La semaine prochaine nous partons passer une quinzaine en Allemagne. Ma mère est vieille et ne connaît pas ma femme. Cela va me sembler bizarre de revoir notre petit château baroque sur les pentes de l'Erzgebirge. La Saxe est belle ; c'est le pays de la lignée des Reipertsloh ; c'est encore le mien. Mais je suis ici le légionnaire Georg Brand ; je n'y peux rien. Je ne peux que vivre et mourir ici. Et il y a de fortes chances qu'il en sera de même pour vous. »

Klaus était impressionné. Une sorte de sixième sens, une voix aussi impérative que muette lui disait : « C'est mon destin ; il en sera ainsi ; personne n'échappe à son destin. » Il tenta de se moquer de lui-même en pensée : « Il n'y a que dix heures que je suis à Alger et me voilà déjà Musulman ! » Mais la voix muette ne se laissait pas impres-

sionner par l'ironie et maintenant sa bulle d'angoisse contre son cœur. Il se libéra en disant à voix haute : « Peut-être... Pourquoi pas ? Le pays me plaît... »

Élise était allée à la cuisine. Son mari l'y rejoignit. Klaus les entendit discuter à mi-voix. Ils revinrent et la femme lui dit : « Nous pensons que vous ne devez pas avoir de rendez-vous... Aussi pourquoi ne pas coucher chez nous cette nuit ? Il y a place pour dix personnes ici ! Et Georges a eu une bonne idée. Comme il vous l'a dit, nous allons nous absenter deux semaines. Or il y a un danger en notre absence : savez-vous ce qu'on appelle ici le téléphone arabe ? Les nouvelles courent à une vitesse incroyable ; on dirait parfois que les musulmans les devinent. Quelques heures après notre départ, tous les voleurs d'Alger et des environs en seront informés. Le jour il y a peu de risques. Mais la nuit... ils sont d'une habileté prodigieuse. Aucune serrure ne leur résiste. Ils sont capables de voler tout notre mobilier et de le revendre aux confins de l'Algérie, à Oran ou à Bône. Alors, si vous pouvez accepter de loger chez nous en attendant notre retour, franchement vous nous rendrez service.

- C'est bien à moi que vous rendrez le plus grand service. Cela m'évite des démarches, me fait des économies et me facilite mon travail.

Le légionnaire compléta : « Suivez-moi au garage ». Ils descendirent, et l'homme continua : « Je ne peux pas vous offrir de circuler avec la voiture, car il vous faudrait un permis de conduire français. Mais il y a là aussi une petite moto de 125 cm³. En France on peut rouler avec sans permis. C'est une excellente petite machine, une Peugeot. Vous roulez en plaine aisément à 65 km/h. Je monte à travers Alger les rues les plus abruptes ; et vous êtes moins lourd que moi. Il y a aussi deux vélos ; vous pouvez prendre le mien ; mais alors gare aux voleurs ! Les motos ne sont pas volées parce qu'ils sont incapables de rouler avec. »

Après le souper, Georg demanda à son épouse la permission de parler un peu en allemand avec Klaus et il entra sans préambule dans le vif du sujet : « Mon cher ami, je devine que tu as d'autres missions ici. Sinon en quoi des légionnaires allemands pourraient-ils te servir. Méfie-toi ; beaucoup sont des ivrognes dangereux. Ce que je t'ai dit moi est vrai : je serais incapable de me réadapter à l'Europe ; mais je suis quand même un von Reipertsloh.

Et quand je vois quels déchets humains sont devenus ces hommes du chaos racial, non seulement les Musulmans, mais aussi les Européens qui, pour la plupart, n'ont d'Européen que le nom, tous ces Siciliens, ces Maltais, ces métis de tout le bassin méditerranéen, alors je suis heureux d'être allemand ; et je suis heureux qu'un homme se soit

levé pour dénoncer le désastre du métissage et en préserver notre peuple. Si je vivais en Allemagne, je serais hitlérien.

- Je le suis, je suis de la SS. Je n'ai pas de mission bien précise sinon de me mettre en rapport avec des Allemands de la Légion comme vous, de détecter ceux sur qui on peut compter ; je dois aussi tenter de discerner l'état d'esprit des populations musulmanes envers les Français.

- Et on t'a fait faire deux mille km pour cela ! Ils auraient pu me demander, car les réponses sont faciles. Les légionnaires ? Tous te parleront à peu près comme moi. Aucun n'acceptera de se laisser entraîner dans un rôle qui pourrait compromettre sa tranquillité.

Les musulmans ? Il y a vingt ans que je vis en Afrique et je serais incapable de répondre à ta question. Le général Lyautey qui a fait la guerre du Maroc a eu bien raison d'écrire : « Quand je suis arrivé ici, au bout d'une semaine je voulais écrire un livre ; au bout d'un mois je n'envisageais plus qu'un article ; et au bout d'un an je n'avais plus rien à dire. »

La réalité musulmane est la plus versatile, la plus insaisissable des réalités. À leurs yeux la puissance française est inexpugnable ; français est synonyme de distingué, de cultivé, de fort, de savant. Il faut dire que les officiers des affaires indigènes sont souvent remarquables de psychologie et d'incorruptibilité.

- Mais en cas de guerre, si nous infligeons de sérieux revers aux Français, changeront-ils de camp ?

- Je ne crois pas. Ils continueront à penser que, comme la précédente guerre, les Français finiront par gagner.

- Même s'ils ont été préparés par nous à saisir l'occasion de reconquérir leur indépendance ?

- Je ne suis pas sûr qu'ils veulent cette indépendance. Leur ambition est de devenir français. Les Français ont fait une faute énorme en 1871 en accordant la nationalité française aux Juifs et en la refusant aux Musulmans. C'est ce qui a provoqué la terrible révolte des Kabyles, le plus fier, le plus travailleur, le plus honnête des peuples d'Algérie. »

Ils burent un petit verre de liqueur de myrte et allèrent au lit.

Klaus ne trouvait pas le sommeil. Il en avait plus appris en un soir que ce qu'il avait compté en un mois. Sa décision était prise : il irait en Kabylie. Le vieux légionnaire avait sans doute raison. Mais sa mission restait et il ferait de son mieux.

Le lendemain matin il se leva avec l'aurore, car il entendait ses hôtes bavarder et tailler leurs arbustes dans le jardin. Il les rejoignit, s'ex-

tasia encore sur la beauté des lieux et des horizons. Après le café au lait et les tartines beurrées, il demanda la permission de descendre flâner en ville. « Prends la moto » s'entendit-il répondre.

Il se débrouilla très bien avec l'engin et se retrouva dès 9 heures en plein centre de la cohue des véhicules hippomobiles, des voitures à bras et des autos ; sans compter les piétons qui se comportaient avec une effrayante insouciance.

Il avait son idée : acheter les cartes routières du pays sans attirer l'attention. Il entra dans une première librairie rue d'Isly, parla avec un fort accent anglais et mêla même des mots anglais à son français. Il obtint ainsi une carte générale peu détaillée. Il la mit dans la sacoche de sa moto et chercha une seconde librairie. Là il précisa : « La côte : Bougie, Djidjelli, Philippeville, Bône », il avait préalablement vu tous ces noms sur la carte générale. La vendeuse semblait méfiante : « Vous voulez la carte d'état-major ?

- Non ! Non ! Ce serait trop grand. Je veux seulement la carte pour la route. »

Il obtint ce qu'il voulait. Restait à compléter pour la moitié ouest du pays. La troisième librairie, qu'il découvrit à l'entrée de Bab-el-Oued, à proximité du lycée Bugeaud, la lui procura.

Examinant la côte et les montagnes, il voulut mettre à l'épreuve son sens de l'orientation, très exercé dans le dur entraînement de la SS. Au lieu de revenir vers le centre qui lui était connu, il fila en direction de Bains Romains. De nombreuses petites routes escaladaient la montagne entre les villas. Il sembla qu'il devait retrouver sur le versant opposé la demeure de ses hôtes. Et puis on verrait bien... Il dépassa le but d'environ un kilomètre vers le Sud ; mais l'horizon et la topographie des lieux lui indiqua qu'il ne s'était pas trompé et cinq minutes plus tard il sautait allègrement de sa machine sous l'arceau du portail envahi de bougainvillées.

Il devait donner son adresse dès qu'il en aurait une à son supérieur qui se trouvait être Erwin Vogel, maintenu sur place à cause de sa position de famille. Il rédigea une lettre de touriste prudent, expliqua qu'il logeait chez des Français extrêmement gentils qui lui prêtaient leur véhicule. Au vu du nom, Erwin comprendrait. Il disait simplement que toutes les formalités au consulat n'étaient pas réglées, qu'il partirait dès que possible pour établir le circuit touristique et le tiendrait au courant.

Le lendemain ses hôtes prirent congé. Ils avaient commandé un taxi. Avant de partir le légionnaire dit à mi-voix à Klaus : « Je te souhaite bonne chance. Mais n'oublie pas une chose : si nous sommes tous

assez fous pour faire une nouvelle guerre, il n'y aura qu'une catégorie de vainqueurs : les hommes du chaos racial. Pour toutes les nations d'Europe, ce sera le grand suicide. »

Klaus retourna au consulat chaque matin. Il tenait à faire comprendre au tatillon fonctionnaire qu'il ne lâcherait pas prise, car il avait besoin du courrier diplomatique pour transmettre les résultats de son travail. L'affaire prit douze jours, mais finalement les directives arrivèrent avec les tampons et signatures de la Wilhelmstrasse.

Ses hôtes revinrent le 1er mai. Ils avaient été enthousiasmés de ce qu'ils avaient trouvé en Allemagne. Élise ne cessait de répéter à Klaus : « Vous avez de la chance d'être jeune et d'être allemand ! » Son mari était plus réservé. Il expliqua pour son jeune compatriote : « Bien sûr, c'est impressionnant de voir tout un peuple dans cette sorte de fièvre joyeuse. Mais je pense qu'Hitler veut aller trop vite. Il devrait prendre modèle sur les bolcheviks qui misent sur la désagrégation interne des démocraties capitalistes. Celles-ci ont une écrasante supériorité de potentiel industriel. Malheur à nous si nous réveillons leurs énergies avant la phase de désintégration irréversible !

Et puis je me sens trop vieux pour reprendre du service. Trop vieux n'est peut-être pas le bon terme. L'Afrique m'a changé. Je n'ai plus envie que d'être spectateur des choses, non acteur. Je ne peux plus m'intéresser profondément aux destinées de l'Europe parce que je ne pourrais plus supporter sa hâte, son acharnement, son bruit, son agitation. »

Klaus s'enquit de la stabilité du temps. Ses hôtes lui ayant garanti au moins six mois de soleil, il décida d'acheter une moto pour ses déplacements. Ce serait le plus économique puisqu'il lui fallait nouer des contacts avec les Musulmans, donc aller dans leurs villages loin des grands axes de circulation. Il acheta une 125 Peugeot munie de vastes sacoches et d'un solide porte-bagages. La faible consommation d'essence lui donnait une grande autonomie de route. La machine avait aussi une suspension arrière, ce qu'il n'avait jamais vu en Allemagne. La mécanique était simple et il pourrait au besoin se dépanner seul.

Ses hôtes regrettaient son départ. Ils lui recommandèrent la prudence et lui déconseillèrent fortement le bivouac et le camping : « L'été, les indigènes dorment le jour et vivent la nuit. Et beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à planter un couteau dans les côtes d'un inconnu, sans même savoir s'ils auront quelque chose de valable à lui voler. Bien des gens sont ainsi morts pour 5 francs ! Gare au pillage des sacoches et de la valise. Ne jamais se croire seul. On ne les voit pas... mais eux vous

voient et vous surveillent! Rien ne leur échappe. Ils ont des yeux de rapace et se transmettent les renseignements plus vite que nous avec notre téléphone! Ne jamais faire trois fois la même promenade: la troisième étant rendue prévisible par la seconde, le risque de guet-apens est trop grand. Ne jamais demander un renseignement à une femme, ne pas la regarder; et surtout ne jamais se laisser entraîner par elle dans une maison: le mari revient comme par hasard, tire le couteau, les autres parents arrivent et le retiennent, et le naïf doit payer un royal dédommagement au mari, sans avoir eu le temps de toucher à sa femme. »

Voilà qui était plus précis que les « conseils de la mère » reçus avant la fin de son stage, et qui émanait de gens de longue expérience. Il décida en lui-même d'en tenir compte.

Le 5 mai il partit de bon matin. Il avait eu un réel regret en quittant ce couple si hospitalier qui l'avait spontanément adopté. Il tiendrait sa promesse de donner fréquemment des nouvelles. L'allégresse du matin printanier eut tôt fait de balayer de son âme tout vestige de tristesse.

Il avait longuement consulté la carte et avait décidé de longer le plus possible la mer. Il ménageait sa machine en rodage et ne dépassait guère le 50 km/h. À 10 heures il était pourtant au Rocher Noir et il eut envie de se baigner. Il se faufila par d'étroits chemins entre les jardins maraîchers à la fois luxuriants et parfaitement ordonnés. Quel pays riche et splendide! Il parvint à une plage avec des rochers de plusieurs mètres de hauteur et des grottes. L'eau devait avoir 16 à 17°, température idéale pour lui. Il nagea sans perdre de vue sa moto et ses vêtements et sans s'éloigner à plus de dix mètres de la rive. Après quelques minutes, il revint à terre et son étonnement fut grand de voir trois hommes adossés à un rocher, côté terre et à moins de trois mètres de ses vêtements. Il se sécha et se rhabilla tout en vérifiant le contenu de son portefeuille, et de son porte-monnaie. Il était agacé, car il se rendait compte qu'il avait été imprudent. Il décida de ne plus s'arrêter jusqu'à Tizi-Ouzou où il arriva au milieu de l'après-midi. Il entra dans un restaurant avec l'intention de prendre un solide casse-croûte. L'aubergiste lui offrit une omelette aux fines herbes et une salade de tomates et poivrons fort rafraîchissante; et comme si la chose allait sans dire il lui apporta un litre de vin rouge. Après s'être restauré et reposé, il tourna la tête pour demander l'addition, et c'est alors seulement qu'il vit à la table derrière lui une jeune fille d'une vingtaine d'années en train de boire lentement un café arabe tout en fumant une cigarette de tabac blond. Comment ne l'avait-il pas remarquée plus tôt? Ah oui! Elle avait le visage derrière le journal maintenant

posé sur la table ; et lui-même essuyait ses lunettes de moto voilées de poussière collée par la sueur. Quel dommage de lui avoir par mégarde tourné le dos ! Elle était très belle ; mais la gaffe était réparable et pouvait être transformée en entrée en matière : « Je m'excuse, Mademoiselle, j'ai été très impoli lorsque je me suis assis en vous tournant le dos ; mes lunettes de moto étaient sales... »

- Il n'y a pas de mal et la chose est facilement réparable. »

Il changea de place tout en cherchant une suite. Mais elle le devança : « Vous voyagez en moto ? C'est très rare dans ce pays.

- Vraiment ? Je me demande pourquoi. On voit si bien le paysage et on passe facilement sur les plus petits chemins.

- Vous allez me faire regretter d'avoir acheté une voiture. Est-ce indiscret de vous demander d'où vous venez ?

- Oh ! De très loin. Devinez un peu...

- Anglais ? Non, vous n'êtes pas Anglais ; votre accent est différent.

Alsacien ? Allemand ?

- Oui, Allemand. Je viens de Munich.

- En moto ? Vous ne craigniez pas les kilomètres.

- J'ai acheté ma machine seulement à Alger où j'ai des amis.

- Et vous visitez la Kabylie ? Curieux ! La Kabylie est un pays fascinant, plein de sites sauvages et vraiment grandioses. Et pourtant elle reste inconnue des touristes. Ceux-ci vont à la Kasbah d'Alger, au pont de Constantine, dans une oasis du Sahara du Nord, comme Tougourt. Les baigneurs s'entassaient autour d'Alger, alors qu'ils disposent d'au moins 600 km de plages magnifiques.

- Vous semblez bien connaître et aimer ce pays. Vous y êtes née sans doute ?

- Pas du tout. Je suis lyonnaise. Mais je déteste la ville, toutes les villes. Je suis venue ici il y a quatre ans, comme institutrice, malgré ma famille, malgré tous les conseils raisonnables. Et j'ai demandé le bled. Quitter Lyon pour Alger était pour moi sans intérêt. Tout le monde m'a dit que j'étais folle ; et c'est peut-être vrai. Mais on ne se refait pas.

- Vous ne vous sentez pas trop seule ?

- Non ; dans l'enseignement on a beaucoup de vacances. Alors je voyage, je rencontre des amis. Seul l'hiver est dur. Nous restons bloqués parfois trois mois par la neige.

- Par la neige ?

- Oui, je suis à Bordj Arregghi, au Nord-Est du Djurdjura. Pensez-vous rester longtemps en Algérie ?

- Vous me donnez une grande envie d'y rester. Malheureusement je ne pense pas pouvoir prolonger mon séjour plus de deux ou trois mois. Je dois établir un circuit touristique pour notre organisation de loisirs ouvriers, la « Force par la joie », et je dois donner une série d'articles sur l'art musulman en Algérie.

- Voilà de quoi vous occuper pendant des années ! Et quelle est la durée prévue pour ce circuit touristique ?

- Nous disposerons d'une quinzaine de jours. Compte tenu de l'aller et retour, il doit rester huit jours à passer en Algérie.

- C'est peu. Trop peu pour voir toutes les célébrités, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus intéressant. Je connais Cherchell, Tipasa, Timgad... Mais des ruines romaines vous pouvez en voir en Italie, en Provence, en Espagne, et même chez vous en Allemagne. Le désert n'a d'intérêt qu'à condition de s'y attarder quelques jours, de se mettre au diapason de sa paix, de flâner aux heures supportables dans la fraîcheur des oasis. Restent la côte Kabyle, et mes montagnes... Je dis « mes montagnes » parce que je les aime tant ! Elles me sont devenues indispensables. Je verrais bien pour vous un circuit comportant la visite d'Alger, puis Tizi-Ouzou, où nous nous trouvons, la traversée des montagnes par Fort-National, Michelet, le col de Tirourda, Maillot, Sétif, Constantine ; puis retour par Bône, Philippeville, Djidjelli, la corniche Kabyle, Bougie avec visite des environs — vraiment, une des plus belles baies du monde ; et retour sur Alger par Yakouren, Azazga et Tizi-Ouzou. Bien sûr, vous passerez à côté de sites merveilleux sans avoir le temps de les visiter, tels que la grande forêt de l'Edough, près de Bône. Impossible de faire mieux en 8 jours.

- Et sur l'art musulman ? Pouvez-vous me donner quelques indications ?

- Tout près d'ici, vous avez le village des Beni Yeni, où l'on fait du bijou traditionnel, ainsi que plus loin à Taourirt Mimoune. Il y a des villages de tisserands, de potiers. Il y a de beaux marabouts, avec leurs dômes parfaitement blancs dans la verdure. Les mosquées sont décevantes. Il est hélas ! vrai que les Français ont transformé les plus belles en églises, ce que je trouve révoltant.

- Je crois, Mademoiselle, que des dieux bienfaisants vous ont mis sur mon chemin. Je veux rester quelques jours en Kabylie. Pourrions-nous nous revoir ? Dimanche par exemple, ou samedi soir ?

- Où comptez-vous coucher ? Ici ?

- Je me fierai à votre conseil. »

Elle réfléchit un instant, consulta sa montre : « Déjà 4 h 1/2 ! Je ne

peux m'attarder : je veux faire la route des crêtes avant la nuit. Si le cœur vous en dit vous pouvez me suivre, ou plutôt me précéder, sinon vous seriez aveuglé de poussière. Je ne vous dis pas quel spectacle vous attend, mais je vous assure qu'il en vaut la peine. Ensuite nous nous quitterons. Vous passerez par le col de Chellata, descendrez à Akbou et là vous trouverez deux bons hôtels de prix modeste.

- Entendu. Puis-je vous offrir encore un café avant de partir.

- Oui, mais vite. »

Klaus paya son repas et les trois cafés et suivit la fille. Il l'avait reconnue grande, bien qu'elle fût assise ; mais il fut étonné en la voyant debout. Elle avait plus de 1 m 70, les articulations et la taille bien fine, le dos parfaitement plat et les hanches larges de ses ancêtres savoyardes ; ses ondulations blondes cascadaient sur les épaules ; le front haut et pur dominait un visage d'un bel ovale, au nez légèrement busqué sous des lèvres sensuelles et un menton volontaire ; les yeux bleus s'ombrageaient de longs cils dorés très recourbés. Elle s'arrêta près d'une Hotchkiss poussiéreuse et dit en matière d'excuse : « C'est une antiquité, mais elle marche à merveille et résiste aux pires pistes africaines. Suivez-moi d'abord. Dès que nous serons hors de la ville, vous passerez devant. »

Klaus s'exécuta et prit bientôt la tête. La route souvent mal empierrée avait de dangereux cahots qu'il évitait de son mieux.

À l'entrée de Fort-National un discret coup de klaxon le fit stopper. La conductrice s'arrêta à sa hauteur : « Roulez plus lentement si vous voulez, et quand le paysage vous plaît, ne craignez pas de vous arrêter. Nous avons le temps. » Il la remercia et ils repartirent. De temps à autre il ralentissait, coupait son moteur et mettait pied à terre. L'horizon était immense. Quand la route passait au Sud de la crête, on voyait les pentes enneigées du Djurdjura ; quand elle passait au Nord, on voyait scintiller la mer sous une cascade de croupes de montagnes, les unes couvertes de forêts, les autres de champs et d'herbages. Au-delà de Michel, les neiges de Djurdjura virèrent au rose, puis au brun rouge. Ils s'arrêtèrent sans s'être concertés. La fille descendit et montra le ciel gris vert : « c'est beau, n'est-ce pas ? Nos Alpes aussi sont belles ; mes parents sont savoyards. Mais nos vallées sont défigurées par les installations hydroélectriques, empoisonnées de l'électrochimie et l'électrometallurgie. Alors ici c'est devenu mon vrai pays. Je sais : personne ne peut comprendre, mais c'est ainsi : c'est mon vrai pays. »

Klaus sentit une immense détresse dans ce « personne ne peut comprendre ». Une onde irrésistible de tendresse monta en lui. Il fallait

qu'il la prenne dans ses bras, qu'il la rassure, qu'il lui dise qu'il comprenait. Et il ne savait même pas son nom !

- Je vous comprends, je vous assure que je vous comprends. Je vous comprends tellement que je sens que je pourrais faire comme vous... Comment vous appelez-vous ?

- Gisèle, Gisèle Bontemps. Et vous ?

- Klaus Altmeyer. Dites simplement Klaus. »

Ils regardaient alternativement la neige embrasée, le ciel de jade, les rochers coupants qui les entouraient. Il lui prit les mains, les serra fortement contre sa poitrine, puis les baisa avec tendresse en murmurant « Gisèle ». Elle ne se défendait point, se laissa aller contre son épaule, le ceintura de ses bras vigoureux et reprit : « Il n'y a pas de hasard, Klaus ; ce sont les Musulmans qui me l'ont appris. En allant à Tizi-Ouzou, je ne pensais pas rencontrer quelqu'un. J'y étais déjà allé des dizaines de fois. Aujourd'hui je n'avais rien de précis à y faire. Il y a sans doute une trentaine de cafés-restaurants dans la ville ; et je suis entrée dans celui où vous deviez entrer. Mes amis musulmans appellent cela la « main de Dieu ». Quand j'ai quitté la France j'étais athée. Aujourd'hui je ne sais plus très bien... C'est la ville qui rend athée. » Elle leva son visage vers lui : « Vous devez me trouver folle de vous raconter tout cela, alors qu'il n'y a que trois heures que nous nous connaissons. Il y a des années que je n'ai pas eu d'interlocuteur, que je ne parle que pour ne rien dire. Oui, j'ai des amis musulmans ; mais l'échange reste à mi-chemin ; je sais bien que je ne pourrais jamais vivre leur vie ; ce ne serait de ma part qu'une grimace ; ils le savent aussi bien que moi. Vous êtes le premier être de mon peuple avec qui je peux parler ; enfin, je crois sentir que je peux parler. Mais je suis peut-être plus folle que je ne le crois. Alors ne vous occupez pas de moi. Passez votre chemin. »

Elle avait dit «... de mon peuple... » en sachant qu'il était allemand ; cela lui alla droit au cœur. Une ombre tragique passa en lui : il était venu ici pour préparer une guerre contre la France, contre Gisèle qu'il tenait dans ses bras. Non ! Cela ne pouvait pas être ! C'était trop absurde, trop monstrueux ! Il la serra contre lui mû non seulement par la tendresse mais aussi comme un naufragé qui s'accroche à une bouée. Il couvrit ses joues, son cou et son front de baisers, puis ses cheveux, pendant que ses mains caressaient le dos et la croupe ferme. Elle leva vers lui un regard mouillé de larmes et lui rendit ses baisers. Aucun désir sexuel aucune excitation factice ne se mêlaient à leur tendresse. Ils avaient l'un et l'autre mené une vie très libre et s'étaient ainsi délivrés de la comédie hystérique appelée vulgairement « amour ». Ils se savaient

authentiques et se sentaient réciproquement ainsi.

Elle reprit la première la parole: « Klaus, tout cela n'est qu'un début. Nous nous retrouverons dimanche. Tu le veux bien toi aussi? Je veux dire: pour toi?

- Mais oui, Gisèle, je le veux, autant pour moi que pour toi. Depuis tout à l'heure, moi aussi je crois à la main de Dieu.

- Il faut rentrer. Ce soir je suis comme saoule. Comment sera demain? »

Ils s'embrassèrent encore, sur la bouche cette fois. Gisèle lui répéta le chemin à suivre jusqu'à Akbou, lui donna un rendez-vous précis à Bougie pour le samedi soir et disparut dans la nuit laissant derrière une traînée de poussière. Klaus démarra sa moto, mit l'éclairage, ce qui eut pour effet de couper l'allumage du moteur. Il répéta plusieurs fois l'opération avec le même résultat et comprit qu'il y avait un court-circuit qu'il ne pouvait espérer découvrir dans l'obscurité. Heureusement la nuit était claire, le ciel étoilé et le premier quartier de lune donnaient une lumière suffisante pour voir les ornières. Il parvint sans encombre au col de Chellata, descendit la route en lacets vers la vallée de la Soumam, se fit arrêter par deux gendarmes à l'entrée d'Akbou. Voilà qui commençait bien! Il leur expliqua, démonstration à l'appui, que le phare coupait l'allumage du moteur et qu'il avait autant de chance de trouver dans l'obscurité le point à la masse que de repérer une aiguille dans une botte de foin. Les gendarmes en convinrent et furent bons princes. Le brigadier jugeant son accent suspect demanda pourtant: « Vous êtes étranger; où allez-vous comme ça? » Klaus éluda la question: « Je suis un ami de Mademoiselle Bontemps, l'institutrice de Bordj Arregghi; je venais coucher ici à Akbou.

- De Mademoiselle Bontemps? Ah très bien! Si vous n'allez pas plus loin, c'est parfait.

Vous ferez réparer cela demain, quand il fera jour. Il y a un garagiste sur la route de Bougie. Bonsoir! »

Klaus s'essuya le front. Il pensait que les gendarmes français étaient de très braves gens. Ils l'avaient repéré comme étranger et ne lui avaient même pas demandé son passeport. Il était parfaitement en règle et devrait sans doute donner ses papiers à l'hôtel. Mais il voulait éviter d'avoir à répondre à des curiosités policières dont il se faisait une idée exagérée. L'espionnite sévissait en France, mais nullement dans les colonies; et dans la faible mesure où elle existait, c'est l'Angleterre qui était suspecte.

Il entra dans le premier hôtel à gauche de la route en arrivant dans

le village, une belle maison neuve, avec des escaliers de bois cirés recouverts de tapis. Il mangea de bon appétit, but une bouteille de vin de la région pour se faire la tête lourde et trouver un sommeil qu'il craignait difficile. Au lit pourtant, malgré les 280 kilomètres parcourus et le lourd vin de Cap Aokas, une lucidité étrange tenait son esprit en éveil. Son corps était pesant presque paralysé. La bulle puissante de la voix muette pesait contre son cœur et lui soufflait ses irrésistibles certitudes : « J'ai trouvé ici l'amour et la mort... ma mort ; non pas n'importe quelle mort, mais la mienne, celle qui est mon destin. Et tout sera un grand bonheur ; un grand bonheur avec Gisèle qui a besoin de moi. » Soudain il se vit debout au bord d'un précipice ; il faisait presque nuit ; il se regardait dans son uniforme noir de Hauptsturmführer sur lequel brillaient au clair de lune les runes SS, les étoiles et les épaulettes argentées ; Il regardait en face de lui une chaîne de montagnes abruptes et arides ; au fond du précipice on entendait couler une rivière et des palmiers se balançaient sur une terrasse à mi-pente. Il se tourna et un rayon de lune parut agrandir la tête de mort de sa casquette. À ce moment, le terrain céda sous ses pieds au bord du précipice et son corps plongea dans le vide. Mais il ne suivit pas son corps et plana au-dessus de la chaîne des montagnes, découvrit un relief lunaire, bosselé et nu ; puis il se fonda dans l'ombre bleue de l'horizon et ne fut plus rien.

Dans une semi-conscience il bougea ses doigts, puis ses mains, ses pieds, réussit à replier ses jambes vers le haut, à se tourner sur le côté et à faire jouer ses bras. Il se demanda avec stupéfaction : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Je deviens fou ? » Il fit quelques pas, joua de tous ses muscles, découvrit une bouteille d'eau d'Évian sur la table de nuit et la vida à demi. Puis il se recoucha en se promettant de ne pas toucher à l'alcool le lendemain. Éveillé de bonne heure par des chants d'oiseaux, il se sentait en excellente forme. Tout en faisant sa toilette, il décida de rester jusqu'au lendemain, de se promener à pied dans ce délicieux nid de verdure et de réfléchir. Oui, il fallait qu'il réfléchisse !

Il déjeuna d'un grand bol de café au lait accompagné de tartines d'un miel de pays très liquide et sentant l'oranger. Il regardait la servante à la dérobee. Elle était vraiment très belle : de taille moyenne, de formes fines et vigoureuses, une chevelure rouquine sur un cou altier, des yeux verts sous des sourcils en accent circonflexe, un petit nez espiègle et surtout une bouche étroite et charnue comme une cerise éclatée de maturité ; elle faisait une impression de vitalité, de santé sauvage qui révélait la jeune Kabyle.

Klaus pensait : « Peu d'Européennes ont cette vitalité, cette santé.

Gisèle a raison : la ville nous tue. Mais comment faire ? Nous sommes beaucoup trop nombreux, nous manquons d'espace. Si nous n'y prenons pas garde, nous périrons de notre excès de nombre. »

Il annonça son intention de rester jusqu'au lendemain et sortit. En Allemand consciencieux il décida de réparer d'abord sa panne d'éclairage. Il irait ensuite se promener. Il découvrit vite quelques millimètres de fils dénudés par les frottements contre le cadre dus aux cahots, trouva dans sa trousse de réparation un morceau de chatterton dont il isola d'abord le fil dénudé, puis s'en servit pour le ligaturer fortement au cadre afin d'éviter les frottements. Il démarra la machine, alluma le phare et put constater que tout allait bien. Sortant du garage il se trouva nez à nez avec les gendarmes de la veille qui lui dirent : « Bonjour Monsieur, vous repartez déjà ?

- Non, j'ai seulement réparé ma panne d'éclairage.
- Vous restez quelques jours ?
- Deux ou trois au maximum. Cette vallée est merveilleuse. Mais je voudrais encore voir Constantine, si possible aussi une oasis.
- Vous êtes venu en touriste ?
- Oui, et pour d'autres touristes : j'étudie un circuit de congés payés pour les voyages organisés de la « Force par la joie ».
- La Force par la joie... La Force par la joie ? Ah oui ! Vous êtes allemand ?
- Oui, bien sûr (Il pensa : « Comme s'ils n'avaient pas vu mon passeport à l'hôtel ! »)
- Vous parlez très bien le Français. Vous vous plaisez en Algérie ?
- Je n'y suis que depuis trois semaines ; mais je n'ai déjà plus envie de repartir. Sans doute l'effet du soleil, des grands espaces libres...
- Et bien, bon séjour et bonne route ! » Ils lui tendirent aimablement la main.

Klaus était perplexe. Cette bonhomie le déroutait et il redoutait qu'elle cache quelque chose. Pourtant il se trompait. Les gendarmes n'avaient eu qu'une curiosité de routine. Ici sa nationalité n'avait que peu d'importance, pourvu qu'il soit Européen et non Anglais. Sans même sans rendre compte, sans y mêler la moindre idéologie, les Européens se reconnaissaient compatriotes en milieu musulman. C'est pourquoi Gisèle lui avait dit le plus naturellement du monde : « Vous êtes le premier être de mon peuple à qui je peux parler. » Mais tout cela il l'ignorait encore.

Il referma le garage, descendit sur la route. L'ombre sous les pla-

tanés était reposante, l'air était chargé de parfums : figuier, chèvrefeuille, jasmin se mêlaient sur un fond de musc dans lequel Klaus reconnaissait l'odeur du corps de la jeune Kabyle qui lui avait servi son déjeuner. Tout dans ce pays généreux incitait à l'amour. Comment ces habitants avaient-ils pu se laisser asservir par une religion qui le démonisait ? Les leçons de géopolitique de la SS remontèrent à lui. Enfants d'un sol en grande partie stérile et d'un climat désertique, les Berbères avaient tout à redouter de la surpopulation ; déjà catastrophique pour les Chinois, les Japonais et les Européens, elle serait pour eux mortelle. Peut-être les sévères interdits contre la sexualité étaient-ils un garde-fou subtil dont le but était ignoré des hommes, une astuce de la « main de Dieu ».

La « main de Dieu » le ramena immédiatement à Gisèle. Ne pas perdre la tête ! Il était un SS en mission. Il était au service de son peuple étouffé par le manque d'espace vital, exclu du partage par des colonialistes bornés qui avaient décidé que si l'Allemagne ne pouvait pas vivre sans colonies elle n'avait qu'à crever. Et bien on verrait ! Il était allemand et le resterait. Gisèle était généreuse et juste. Elle le comprendrait. Peut-être même elle lui aiderait. Elle lui faciliterait les contacts avec les Kabyles, le ferait bénéficier de sa longue et pénétrante expérience. Il se rappela l'indignation de la jeune fille devant les mosquées confisquées et converties en églises. Il sourit... Gisèle ne le savait pas, mais elle aussi « attaquait l'ordre du monde », comme l'avaient écrit de nombreux journalistes vénaux dans des articles contre le national-socialisme. Bel ordre du monde en vérité ! Une exploitation cynique de tous les indigènes de la planète assortie de vexations absurdes et inutiles ! Un protectionnisme abusif qui prétendait réduire à l'inactivité l'industrie de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon, l'industrie de 250 millions d'hommes !

L'Allemagne ne voulait pas la guerre ; mais si les nations repues la voulaient, eh bien ! Elles l'auraient ! L'Allemagne perdrait peut-être encore cette fois ; rien n'était certain. Mais si elle perdait, elle entraînerait tous les goinfres dans sa chute. Lothar von Reipertsloh avait sans doute raison ; ce serait le grand suicide de l'Europe. Mais plutôt ce suicide que la perpétuation d'une capitulation déshonorante ! Une colère sacrée soulevait le jeune Allemand qui, sans s'en rendre compte, marchait à longs pas élastiques en se tenant le menton. Toute hésitation était balayée. Le rêve, la mort ? La mort faisait partie de la vie éternelle. La prémonition n'était pas forcément négative. Il respira profondément, libéré et joyeux. Demain il retrouverait Gisèle et la vie, la vraie vie commencerait pour lui.

Gisèle éprouvait un mal énorme à être présente dans sa classe. Elle annonçait : « La première division prend le livre d'arithmétique », mais en même temps elle prenait le livre de lecture des petits, ce que toute la classe remarqua. Les onze heures sonnèrent comme une délivrance. Les enfants sortirent, mais la petite Zineb resta dans la classe. Elle avait onze ans, des yeux brillants de malice dans un visage de poupée teint mat, des cheveux caramel. Elle adorait son institutrice sans y mettre la moindre servilité. Gisèle éprouvait pour la petite une tendresse qu'elle dissimulait de son mieux. Elle demanda : « Qu'attends-tu ? Pourquoi tu ne sors pas ?

- Je veux être avec toi.
- Pourquoi ?
- Parce que tu es contente. Alors moi aussi je suis contente.
- Tiens, tiens... Et pourquoi ça ?
- Parce que tu vas te marier.
- Eh bien ! En voilà une nouvelle ! Qui t'a raconté ça ?
- Personne, mais je sais. »

Gisèle se sentait rougir. Comment cette enfant aurait-elle deviné la nouveauté survenue la veille ? Elle lui pinça la joue en s'efforçant de paraître sérieuse : « Maintenant tu as dit assez de bêtises. Va vite dîner. Sinon tu seras en retard et je serai obligée de te battre quand tu reviendras.

- Ça fait rien si tu me bats. Je t'aimerai quand même parce que tu es gentille. » Elle saisit la main de sa maîtresse et la pressa contre sa joue. « Je t'aime autant que ma maman, et mon papa, et mon petit frère et ma petite sœur. » Puis elle sortit en sautillant de gaieté.

Gisèle était profondément émue. Elle mesurait quelle pureté et quelles capacités de joies la civilisation avait tuées en nous. Elle se souvint de ses vingt ans — trois ans déjà - ; elle devait se marier à un jeune industriel lyonnais, follement épris d'elle. Elle avait tout cassé à trois semaines des noces, dans une sorte de panique inexplicable aux autres, mais bien claire pour elle. Elle s'était donnée à Philippe pour, qu'il souffre moins et lui avait dit : « N' imagine surtout pas que je te lâche pour un autre. Tu me plais et tant que je serai libre nous ferons l'amour ensemble à chaque occasion favorable. Mais je suis une bête sauvage et ce que tu m'offres est une cage dorée. Je ne veux pas de cage. » Et elle était repartie dans ses montagnes Kabyles. Elle savait aujourd'hui qu'elle avait eu raison. La compromission ouvre la porte à tous les esclavages.

Les grandes villes couleraient comme des chancres mous sur la campagne environnante, la pollution des vallées ramperait jusqu'aux neiges éternelles et l'homme se noierait dans un océan de laideur et de veulerie. L'avenir s'il y en avait un, était en dehors de cette civilisation industrielle, de sa vulgarité, de sa servilité, de sa fièvre, de sa hâte, de sa superficialité narcotique. Elle avait décidé: elle qui se savait puissamment femelle, qui adorait les enfants, elle n'élèverait pas d'enfants en appartement; ses enfants ne connaîtraient pas la folle agitation de la rue, la puanteur des pots d'échappements, l'accent pâteux de Lyon, le martyre d'une scolarité commencée trop tôt et prolongée trop tard. La vie c'était autre chose. En dépit des barrières, plutôt épouser un Kabyle! Et maintenant il y avait Klaus à qui la rattachait déjà un lien au-dessus de la raison. Demain elle le reverrait. Elle se donnerait à lui sans calcul, sans précautions, et ce serait merveilleux.

Elle monta dans ses appartements et tenta de cuisiner. Mais elle ne parvint pas à manipuler les casseroles. Elle se contenta de figues sèches et d'une tranche de pâte de dattes avec deux verres de lait.

Klaus... oui, Klaus c'était la liberté parce qu'il était intérieurement libre. Il l'avait de suite comprise; il avait deviné sa détresse et l'en avait libérée dans un élan d'amour. Il serait la grande rencontre de sa vie. Qu'importe qu'il soit allemand! Le véritable amour était plus fort que tout, viendrait à bout de tout. Ses fibres, aiguës à la limite de la rupture par la solitude dans laquelle son état de conscience la plaçait, étaient infaillibles; elle le savait.

Elle but de l'eau, se lava plusieurs fois le visage et les avant-bras afin de retrouver le calme avant la reprise de la classe.

Le soir elle but une bonne dose d'eau de fleur d'oranger pour bien dormir. Et le samedi elle ferma sans hâte ses portes. Elle partait presque chaque week-end et personne ne devrait s'étonner de la voir quitter le village.

Elle trouva Klaus à la terrasse du café indiqué par elle et devant un verre de sirop de menthe glacé. Elle lui tendit la main pour prévenir tout baiser en public. Le téléphone arabe... Elle lui proposa de ramener sa moto à Akbou et de l'emmener en voiture jusqu'à Djidjelli où ils pourraient coucher à l'hôtel sans risques de la part du terrible téléphone arabe. Il proposa de mettre sa machine dans un garage, mais, objecta-t-elle, les garages étaient fermés le dimanche. Plus raisonnable, il refusa le risque de retourner à Akbou.

Une heure plus tard ils roulaient ensemble en direction de la splendide corniche kabyle, le soleil de trois-quarts dans le dos éclairant

les falaises rouges.

Klaus laissa sa moto chez un pompiste à Cap Aokas, à une vingtaine de kilomètres de Bougie. Le nom de la localité lui rappela le vin de l'avant-veille au soir, sa vision de mort et l'étrange torpeur paralysante qui avait suivi ; mais il ne s'y attarda pas.

Désirant éviter d'attirer l'attention et de provoquer des bavardages, Gisèle lui offrit le volant et il admira la souplesse de marche et le confort de la vieille Hotchkiss. Les Français avaient de bonnes mécaniques.

Le paysage devenait plus sauvage et encore plus beau. Les falaises d'argile rouge plongeaient directement dans la mer, comme le long de notre corniche de l'Estérel. Cette terre rougeâtre délayée sur la rive colorait l'eau qui virait à l'orange, au jaune, au vert et au bleu, au fur et à mesure que le regard s'éloignait au large. Gisèle lui dit qu'elle connaissait bien la côte d'Azur, mais qu'on n'y trouvait rien de comparable. Ils visitèrent les Grottes Merveilleuses dont les stalactites et stalagmites creux sonnent comme des tuyaux d'orgue. Ils arrivèrent à Djidjelli à 6 h 1/2 de l'après-midi après avoir parcouru environ 100 km. Ils retinrent une chambre dans un hôtel près de l'église, se douchèrent et changèrent de vêtements, puis allèrent flâner sur la jetée. La limpidité de l'eau était trop tentatrice ; les blocs de béton de 50 tonnes qui formaient le port artificiel proposaient entre eux de spacieuses cabines de déshabillage et ils se retrouvèrent vite en maillot de bain. Ils avaient oublié d'emporter des serviettes, mais il ne faisait pas froid malgré un vent du Nord assez fort. Gisèle le prévint : « Attention aux oursins ! Ne pose jamais le pied sur un rocher ou des algues sans avoir bien regardé et tâté avec la main.

- Les oursins ?

- Oui, ce sont des coquillages pleins de piquants. »

Ils plongèrent directement du quai. L'eau était agréablement fraîche nullement aussi chaude que ne l'attendait Klaus. Gisèle nageait avec une habile lenteur. Klaus ne pouvait la suivre sans accélérer ses mouvements. Elle semblait dans son élément autant qu'un poisson. Elle l'entraîna ainsi à plusieurs centaines de mètres, lui fit face et lui entoura le cou de ses bras : « On fait la course pour revenir ?

- Entendu. » Il pensait en lui-même qu'il allait sûrement perdre. Et effet, il perdit largement, d'une bonne trentaine de mètres. Il avait beau crawler furieusement, Gisèle filait comme une anguille, de sa brasse lente et sans efforts apparents. Elle prit pied sur le quai et lui tendit la main en répétant : « N'appuie pas tes pieds sur le mur ; il y a aussi des

oursins sur les plans verticaux. »

Ils se laissèrent sécher par le vent et le soleil du soir, se serrant l'un contre l'autre pour se réchauffer. Ils prirent une douche à l'hôtel pour laver le sel et soupèrent de bon appétit. Klaus était étonné de l'abondance des plats. Il dit à Gisèle : « Les Allemands font un tel repas à peine dix fois dans leur vie. » Il fut tout aussi étonné du prix, très modique par rapport à l'importance du menu et la qualité du vin. La nuit était venue. Ils sortirent flâner sous les palmiers, le long de la mer. Ils croisaient de nombreux couples qui se tenaient par la taille ou les épaules. Eux-mêmes se tenaient par la main. Ils avaient l'un et l'autre l'horreur des effusions publiques. Ils ne trouvaient rien à se dire. Le moment n'était pas venu et ils n'avaient nul besoin de parler. Ils aimaient tous deux la beauté : beauté des paysages, des corps, des sentiments. Ils se savaient beaux et partageaient ensemble pour une immense aventure.

Dans la chambre, Gisèle se déshabilla sans la moindre gêne, se mit nue au lit, laissant sa chemise de nuit vaporeuse sur l'oreiller. Klaus en fit autant. Elle le pressa contre lui en disant : « Tu es beau comme un lutteur grec.

- Et toi comme une cariatide. »

Ils se caressèrent longuement, amoureux de leurs formes au point d'en retarder l'acte suprême. Quand vint celui-ci, ils eurent la surprise d'éprouver un spasme inconnu d'eux ; au lieu de se limiter à leurs sexes, celui-ci lança ses ondes à travers tout leur corps, tordant tous leurs muscles dans des crampes voluptueuses. Après un moment, Gisèle murmura : « Klaus, je ne sais pas ce qui m'arrive... Nous ne nous quittons jamais, n'est-ce pas ?

- Jamais Gisèle. J'ai cru traverser la mer pour mon travail. Je sais maintenant que je l'ai traversée pour te rencontrer. »

Ils dormirent avec la sensation de n'être qu'un seul corps. À demi réveillés au petit jour par un concert de piailllements dans les feuillages du boulevard, ils s'unirent à nouveau avec le même effet. Ils s'endormirent dans une sensation de bonheur paradisiaque. Quand Klaus s'éveilla pour de bon, Gisèle dormait encore à côté de lui. Elle avait dû se lever, car elle avait mis sa chemise de nuit. Il la regarda ; elle était aussi belle qu'une allégorie du printemps. Il pensa au mariage. Elle était française et il lui fallait la permission de ses officiers supérieurs. Mais seule la race comptait dans la SS, non la nationalité. Gisèle ne pouvait poser de problème.

Elle s'éveilla et vit qu'il la regardait avec une tendresse grave. « À quoi penses-tu ?

- Devine.
- Je ne sais pas... Peut-être à la fille que tu as laissée en Allemagne. » Il la pinça.
- « Je pense à notre mariage. J'ai hâte de le conclure, de pouvoir vivre avec toi sans avoir à nous cacher. Alors, je veux que tout soit clair ; je veux en parler avec toi.
- Klaus (elle se pressa contre lui), je ne m'étais jamais sentie aussi folle, aussi bouleversée de plaisir. Le mariage n'ajoutera rien à notre union parfaite ; mais tu as raison, ce sera pratique. Et puis il faut penser aux enfants.
- Gisèle... tu sais que je suis Allemand ?
- Bien sûr ! Et alors ?
- Je tiens à ce que tu saches que je suis vraiment allemand, que je le serai toujours. »
- Une ombre d'inquiétude passa sur le visage de Gisèle : « Et tu voudrais que nous vivions en Allemagne ?
- Que veux-tu dire ?
- Si la guerre menace trop, par exemple, il me faudra y retourner.
- Tu peux demander l'asile politique. Il y a déjà beaucoup de réfugiés allemands en France.
- Mais Gisèle, c'est justement ce que tu dois savoir : je ne veux pas être un réfugié politique. Je ne veux pas trahir mon peuple pour mon bonheur personnel.
- Alors, selon toi, les réfugiés sont des traîtres ?
- Pas nécessairement s'ils croient à leurs idées. Mais leurs idées ne sont pas les miennes. Je suis national-socialiste.
- Je m'en doutais ; cela ne me choque pas ; vous l'êtes presque tous en Allemagne ; il doit y avoir une raison. Cela ne me pose pas de problème.
- As-tu entendu parler des SS ?
- Oui, je crois que c'est votre police politique, les gardiens des camps de concentration.
- Non, la SS n'est pas une police ; et il n'y a sans doute pas 2 % de SS qui sont entrés dans un camp de concentration. Après le 30 juin 1934, la surveillance de ces camps a été retirée aux SA qui emprisonnaient et condamnaient arbitrairement. Il fallait des gens sûrs, disciplinés et incorruptibles. Alors on a fait appel aux SS qui n'en étaient pas enchantés et qui n'avaient pas été créés pour cela.
- Gisèle, il faut que tu saches tout de moi Je suis un SS, un capitaine SS.

- Capitaine à ton âge ?

- Mais oui... et je ne suis pas le seul, ni le plus jeune.

- Ce sont tes affaires ; cela ne me gêne pas ; je n'ai jamais fait de politique. J'ignore si tu es dans le vrai, ou dans le faux ; mais je suis sûre que tu es sincère et cela me suffit.

- C'est vrai, les Français font peu de politique. Chez nous tout le monde ou presque en fait. Il y a une raison à cela : les ventres vides. Je te l'ai dit hier : un Allemand fait à peine dix repas dans sa vie comme notre souper d'hier.

Avec Hitler, notre situation s'est améliorée. Mais elle est fragile et nous retomberons dans la misère si nous n'assurons pas des débouchés à notre industrie. Or les nations coloniales, surtout l'Angleterre et la France, ont confisqué toute la planète. Nous ne voulons pas la guerre ; mais si les nations riches ne nous laissent le choix qu'entre la soupe d'orties et la guerre, nous ferons la guerre. Alors je ne me retirerai pas du jeu comme un lâche. Je me battraï pour mon peuple et je gagnerai ou mourrai avec lui. »

Elle leva vers lui un visage grave et vibrant de tendresse : « Je te comprends, Klaus, tu serais méprisable en agissant autrement. Et tu as bien fait de tout me dire. Mais il me semble que notre amour sera plus fort que tout, viendra à bout de tout.

- Moi aussi je sens ainsi. Mais il y aura sans doute des temps difficiles... Je pense à notre première rencontre. Pourquoi m'as-tu dit : « Vous êtes le premier homme de mon peuple à qui je peux parler » ; tu savais déjà que j'étais allemand.

- Oui, tu me l'avais dit ; mais ici, en pays musulman, tous les Européens se sentent compatriotes... » Elle se souleva sur un coude comme surprise et ajouta : « Tiens ! cela me rappelle que je suis d'origine allemande. Oh ! c'est vieux ! ça date de onze siècles.

- Tu as pu retrouver tes ancêtres jusqu'à onze siècles en arrière ?

- Non ! Je ne me serais pas donné cette peine ! Mais j'ai lu que la vallée savoyarde d'où sont originaires mes parents a été peuplée de dix mille familles saxonnes déportées par Charlemagne. J'ai trouvé cela dans un article d'histoire locale, sur un vieil almanach paysan dans le grenier de mes grands-parents. Effectivement, presque tous les habitants de cette région ont un type germanique très marqué. Et il y a près du lac Léman un mont que nous appelons le Saxonnex. »

Ils se donnèrent encore une demi-heure de folie. Puis Gisèle reprit : « Nous pouvons nous marier ici et tu peux conserver ta nationalité. Tu trouveras quand même facilement du travail.

- Je ne demande pas mieux ; mais avant il faudra venir avec moi en Allemagne et faire connaissance de mes parents. » Il mentait par omission, car il pensait surtout à ses chefs dont il devait obtenir l'autorisation. Il se pardonna ce silence sans gravité.

Comme dix heures approchaient, ils décidèrent d'un commun accord de ne pas prendre de petit-déjeuner et d'aller se rafraîchir dans la mer.

De la jetée, Klaus ne se lassait pas de regarder la délicieuse bourgade baignant dans la verdure avec son clocher pointu aussi « France » que possible ; au loin les croupes de montagne étaient couvertes d'épaisses forêts de chêne-liège. Gisèle lui expliqua que Djidjelli était le port du liège. Elle se lança encore dans de passionnants projets de circuits touristiques. À 60 km à l'est se trouvait la presqu'île de Collo, couverte d'une véritable forêt vierge où, selon les Musulmans, il y avait encore des panthères. Plus loin, la région entre Philippeville, Bône et Constantine offrait de nombreux hammams naturels, bains de vapeur aménagés autour des sources brûlantes ; la plus célèbre était Hammam-Meskoutine où l'eau jaillissait à 98 °C et que l'on voyait fumer en hiver dans les canaux d'irrigations à 50 km de sa sortie. Puis il y avait les grands plateaux de Batna, les Aurès et les canyons de Roufi, les gorges rouges d'El Kantara, porte du désert vers Biskra, l'ombre magique des oasis, le grand silence des dunes, sans un bourdonnement d'insecte.

Klaus ne l'interrompait pas. Sans perdre une seule de ses paroles il faisait à nouveau le point. Lothar von Reipertsloh devait avoir raison : l'Afrique était bien une drogue dont on ne guérit pas. Alors, immanquablement, elle le prendrait lui aussi, le jeune capitaine de la SS en mission politique et militaire. Quels conflits, quels déchirements cela pouvait déchaîner en lui ? Il serait le plus fort, mais à quel prix.

Il sursauta, car il venait soudain de découvrir une première victoire de l'Afrique. Le danger n'était pas Gisèle ; au contraire, elle ne pouvait manquer de lui faciliter bien des découvertes, de lui éviter tâtonnements et erreurs. Le danger est qu'il commençait à douter de sa cause. Par rapport à l'égoïsme odieux des colonialistes, des nantis, elle restait relativement juste. Mais la civilisation blanche toute entière, cette civilisation industrielle créatrice de slums, de prolétariat, de lutte des classes et de guerres internationales, de hâte, d'ambitions fiévreuses, d'abrutissement et de déculturation n'était-elle pas une seule folie ? Toute la géopolitique de la SS repassait dans sa tête. Les savants de l'Ahnenerbe (1) avaient été les premiers à reconnaître que la civilisation était une décadence de la culture, à situer le point culminant de l'Europe à la fin de l'âge de

bronze, à l'époque homérique, à ne pas se laisser aveugler par les performances scientifiques et techniques contemporaines. Mais alors... puisque Nietzsche avait raison dans tout ce qu'il prédisait sur les forces d'auto-destruction de cette civilisation du « dernier homme nombreux et indestructible comme le puceron », pourquoi entrer en lice pour forcer un blocus économique et libérer une industrie qui détruisait l'âme allemande ? Ne serait-il pas mieux de faire émigrer 20 ou 30 millions d'Allemands dans tous les pays susceptibles d'en accueillir ? En s'y prenant bien, on devrait trouver de la place non seulement en Amérique latine, mais aussi en Asie centrale, en Australie et dans toutes les colonies françaises et anglaises. Mais cela était sans doute un rêve... Le Führer était entouré de ministres et de conseillers compétents et ils devaient bien envisager toutes les possibilités. Malgré son haut niveau de formation géopolitique, le malheureux jeune homme ne savait pas qu'en politique les meilleurs ne sont jamais au sommet, que les fascismes n'échappent pas plus à la dégradation démagogique que les démocraties, que les politiciens ne peuvent poursuivre des buts vraiment élevés qu'à condition de les tenir cachés au peuple ; sinon ils passent immédiatement pour des fous dangereux. Le peuple supporte plus facilement un Caligula qui élève son cheval à la dignité de consul qu'un Marc-Aurèle ou qu'un Robespierre incorruptible. Mais Klaus ignorait les jeux mesquins et les coups bas de la rivalité politique ; il ne savait pas que le pire ennemi d'un ambitieux politique n'est pas son adversaire idéologique, mais ceux de son propre parti qui le dépassent. Et dans ce jeu c'est presque toujours l'inférieur qui triomphe du supérieur, parce qu'il est plus rusé, plus traître, plus flatteur, plus calculateur. La politique est une véritable contre-sélection : l'élite croyante, apte au sacrifice, est à la base, la bêtise et la canaille au sommet.

Comme la plupart de ses jeunes camarades, Klaus était entré dans la SS comme on entre en religion, comme un Templier, dans un don de soi sans calcul. Il y avait trouvé des réponses nouvelles et d'un haut niveau de pensée aux interrogations fondamentales de la jeunesse. Mais ces réponses n'émanaient pas des chefs suprêmes qui auraient été bien incapables de les fournir. Elles émanaient de savants, de penseurs profonds, mais naïfs et qu'on ne consultait sur aucune option politique. De la même manière que, plus tard, des savants capables de faire sauter la planète ne réussiraient qu'à devenir les domestiques du capitalisme ou du parti communiste. La politique ne tolère pas la qualité...

(1) Ahnenerbe : service scientifique de la SS chargé de recherches sur toutes les données biologiques, psychologiques, culturelles, scientifiques, techniques et politiques de l'antiquité européenne. On y étudiait aussi bien les croyances religieuses que les rapports physiologiques entre les statues grecques et les Germains actuels. Le mot signifie « Héritage ancestral »

Comment un jeune homme de 23 ans aurait-il pu comprendre tout cela ?

Il était troublé. Il était certain que son idée n'était pas folle. Forster, le beau-frère de Nietzsche, avait fait une importante tentative dans ce sens au Brésil.

Il en était là de ces cogitations lorsque le baiser de Gisèle l'interrompit : « Tu es soucieux chéri ? » Elle s'assit sur le bord du quai, les jambes pendantes au-dessus de l'eau et fit remarquer : « Regarde : pas la moindre saleté ! Le vent balaye le quai et il n'y a pas de mazout dans l'eau. Ce n'est pas à Marseille que nous pourrions faire cela, ni même à Nice. »

Une douce brise de terre soufflait, portant avec elle cette étrange odeur de musc additionné d'huile d'olive rance qui imprègne toute l'Afrique du Nord. Klaus renifla et demanda : « Curieuse cette odeur ! Les indigènes aussi sentent ainsi, même lorsqu'ils sont propres.

- C'est vrai ; tu es observateur. Je ne sais pas exactement d'où cela provient, mais elle est partout. Et sais-tu ce que les Musulmans disent, de nous ? Les Roumis sont comme les cadavres ils n'ont pas d'odeur. Pour eux, c'est donc l'odeur de la vie. »

Ils tâtèrent la température de l'eau avec leurs orteils. Des poissons traçaient des éclairs d'argent ; des algues et des fleurs sous-marines laissaient flotter leurs antennes capillaires au gré d'imperceptibles courants. « On y va ? » demanda Gisèle. « On y va ! » Ils avaient apporté des serviettes éponges et avaient leur maillot sur eux. Ils plongèrent dans une onde si transparente qu'on craignait de heurter le fond. Ils nageaient sous l'eau les yeux grands ouverts sur le monde merveilleux que leur présence semblait ne pas déranger. Klaus était fasciné par le corps d'ondine de sa compagne. Elle semblait avancer et évoluer magiquement dans l'eau, comme si sa volonté avait suffi à la faire monter ou descendre, avancer ou reculer. Ses muscles et son visage donnaient une impression d'abandon et d'aisance parfaite.

Ils revinrent à la surface ; elle regarda le soleil : « Midi approche ; il faut rentrer ». Elle lui montra des colonies d'oursins sur le fond et aussi sur la paroi du quai. « Fais très attention ; les piquants se cassent au fond de la plaie et ça donne de terribles infections. »

Tout se passa sans dommage. Ils mangèrent à leur hôtel et Klaus apprécia le rôti d'agneau au thym et à l'ail, le chou-fleur à la crème et au poivre, le plateau de fromages et la glace au café. Il apprit à Gisèle : « Sais-tu comment nous disons en Allemagne pour parler de quelqu'un qui a une belle vie. ? Il vit comme Dieu en France. Maintenant je com-

prends pourquoi... Et quelle est la réaction des indigènes face à ce luxe ?

- Diverse. Pour les riches cela va de soi. Les pauvres ont vu pire au temps des Turcs et la tradition s'en est transmise. Ils sont plus durs entre eux que nous envers eux. Et ils admirent nos juges, nos officiers et nos fonctionnaires parce que ceux-ci refusent les bakshich, ou au moins ils ne les acceptent qu'avec une extrême discrétion. Mais la plupart les refusent sincèrement. Le véritable Français a horreur de la servilité. Ce sont les étrangers qui nous discréditent ici : les Siciliens, les Maltais, les Grecs.

- Et pourquoi vous laissez-vous envahir ainsi ?

- Je n'en sais rien. La France est la poubelle du monde, tous les Français le disent, et ici c'est deux fois pire. »

Pour ne pas avoir à payer une seconde nuit d'hôtel, ils décidèrent de ne pas faire de sieste et de revenir lentement vers Bougie, en s'arrêtant souvent. Klaus remarqua que dans chaque localité on avait sorti les drapeaux français. Il demanda l'explication à Gisèle qui sur le coup ne put répondre. Puis la mémoire lui revint : « Ah oui ! C'est la fête de Jeanne d'Arc ». Klaus était surpris : « Et tu n'y pensais pas ?

- Non ! Notre grande fête nationale est le 14 juillet.

- Oui, mais Jeanne d'Arc c'est un grand personnage, et même une grande énigme. De nombreux savants allemands se sont passionnés pour son cas qui reste en partie inexpliqué.

- Tu sais, en France, le patriotisme est bien tiède.

- Mais ce n'est pas seulement une question de patriotisme. Vous négligez trop vos grands hommes. En Allemagne nous rendons un véritable culte à votre grand sculpteur Rodin. Nous pensons que Guy de Maupassant est un des plus grands génies de l'histoire européenne, un psychologue de l'irrationnel. En France vous n'en parlez que comme d'un auteur de second rang. Je ne vous comprends pas... »

Ils se dirent « au revoir » à El Kseur. Gisèle avait recommandé à Klaus de magnifiques sentiers de falaise autour de la ville. Mais il lui déclara vouloir découvrir les plus belles choses en sa compagnie. Ils avaient trois jours à passer sans se revoir et cela les inquiétait, car l'un et l'autre craignaient surtout de ne pas avoir la tête à son travail.

Effectivement, Gisèle ne pouvait cacher le bonheur qu'elle ressentait et le mardi matin, à la récréation, les enfants l'entourèrent d'une ronde espiègle dont elle comprenait mal les paroles, ne connaissant que les mots concrets les plus usuels de la langue Kabyle, mais « la répétition de son nom, « Mam'zil Bontemps », ne lui laissait pas de doutes sur

le contenu de la chanson. Il n'y avait rien de pervers, rien de méchant dans ces cœurs enfantins, rien que la joie de sentir heureuse leur maîtresse que tous aimaient.

Klaus téléphona au consulat pour demander s'il avait du courrier. Il en avait, mais il dit qu'il venait lui même le prendre ; il ne voulait pas courir de risques de retards ou d'indiscrétions. Le mardi matin, à l'aurore, il partit pour Alger par El Kseur, Yakouren, Azazga et Tizi-Ouzou. Bien que pressé, il ne put s'empêcher de mettre pied à terre au milieu de la vaste forêt. Il était surpris d'y trouver des essences bien européennes : hêtres, chênes, bouleaux. Les arbres étaient grands et forts. Il se rafraîchit à une fontaine très pure en bordure de la route et eut la surprise, en voulant repartir, de voir le passage interdit par une nombreuse harde de sangliers qui venait tranquillement dans sa direction. Il sauta prestement sur sa machine et abandonna le terrain aux animaux, le mâle conducteur, haut sur ses pattes, devant peser plus de cent kilos. Il revint une dizaine de minutes plus tard, croisa une camionnette à l'entrée de la forêt et en déduisit que la harde avait filé plus loin. Décidément, l'Algérie était un pays de cocagne. Il se renseignerait sur les règlements de la chasse et s'offrirait du marcassin.

Il arriva au consulat vers 4 heures de l'après-midi, prit sa lettre et alla la lire sur un banc du jardin public du balcon Saint-Raphaël. Lettre de nouvelles banales qu'il décoda sans peine : la guerre risquait d'éclater dès l'automne ; il fallait agir au plus vite, trouver au moins quelques hommes sûrs ; un courrier lui fournirait dès la semaine suivante des papiers d'identité français qu'il ne devrait en aucun cas porter sur lui, sauf le jour où il serait contraint de s'en servir pour quitter l'Algérie en cas de guerre avec la France. Cette missive le troubla profondément. Le « grand suicide » devancerait-il son bonheur ? Le réduirait-il à néant avant son point culminant ? Une voix qu'il aurait voulu réduire au silence, mais qui était plus forte que sa volonté, maudissait en lui tous les hommes d'état du monde, capitalistes et socialistes, démocrates et dictateurs. Pour la première fois de sa vie, l'idée l'effleura que l'élite des peuples n'était pas à la tête. La guerre était peut-être inévitable mais même dans ce cas ce n'était pas une raison pour la hâter. Le temps ne travaillait-il pas pour l'Allemagne ? Ne valait-il pas mieux laisser jouer le plus longtemps possible la déliquescence culturelle chez ses ennemis, les crises économiques insurmontables ?

Il téléphona chez les Brand. Il se proposait de les inviter à souper. Mais ils refusèrent. « Venez chez nous, lui dit Élise, nous en aurons le plus grand plaisir ». Quelques minutes plus tard il pétaradait donc à tra-

vers le quartier appelé « Climat de France » et s'arrêtait presque au sommet chez ses vieux amis. Lothar von Reipertsloh le dépassait d'une tête ; il devait avoir près de deux mètres ! Il dit à Klaus : « Te voilà déjà tanné comme un vieux légionnaire ! Tu ressembleras bientôt davantage à un Berbère qu'à un bon Allemand ! »

Il demanda la permission de se laver, car il y avait pas mal de poussière dans son bronzage. La place des lunettes de moto dessinait deux cercles clairs parfaitement ridicules autour des yeux. « Je ressemble à une chouette, se dit-il, je ne dois pas reparaître devant Gisèle comme cela. »

Tout en buvant l'anisette, il demanda à ses hôtes comment ils avaient trouvé l'Allemagne. Élise était enthousiasmée ; mais son mari était plus critique : « Trop d'excitation. Nous avons à faire à des adversaires qui ont cultivé l'art d'attendre et qui peuvent attendre pour exploiter nos moindres fautes. Wait and see, disent les Anglais ; et les Russes sont les meilleurs joueurs d'échecs du monde. À côté d'eux, nous sommes des enfants en politique.

- Avez-vous eu l'impression que la tension montait en Europe ? demanda Klaus qui cherchait confirmation ou rectification de la lettre reçue et dont il ne voulait pas parler.

- Je ne sais pas, je manque de point de comparaison ; l'Europe semble bien surexcitée à celui qui y débarque en arrivant d'Afrique. »

Il n'était guère avancé. Après le souper il écrivit une lettre qui lui prit deux heures, car il fallait insérer le code dans un texte banal sans hiatus ni coq à l'âne suspect.

Il demandait la permission de venir avec Gisèle en disant qu'elle pourrait rendre d'immenses services. Il se reprochait cela comme une trahison envers cette fille au cœur sans détours ; et il taisait aussi à ses chefs son plus puissant motif : obtenir l'autorisation d'épouser Gisèle. Mais comment faire autrement ? Il pourrait gagner Gisèle à ses buts ; mais cela exigerait plus de temps que la guerre ne lui en laisserait.

Il prit congé de ses hôtes dès le soir, car il voulait partir à l'aube. Il avait hâte de quitter cette ville. Le matin il fit un détour pour mettre sa lettre dans la boîte du consulat. Avant de l'introduire, il eut une hésitation. Sa demande ne paraîtrait-elle pas bizarre à ses chefs ? Ne le jugeraient-ils pas follement imprudent ? Et brusquement la vérité lui apparut : Gisèle était belle, certes ; mais il en avait connu d'aussi belles en Allemagne ; cet élan fou qui l'avait jeté vers elle avait sa cause hors du domaine de l'amour. Fils d'un simple ouvrier métallurgiste de Munich, il avait toujours haï la ville et ne s'était senti chez lui que chez ses

grands-parents, paysans dans les sauvages montagnes d'Oberstdorf; mais là il y avait la messe du dimanche, les bondieuseries accrochées aux murs.

Sa grande passion d'enfant avait été les westerns. Leurs immenses horizons, leurs solitudes lui étaient entrés dans l'âme. Puis il y avait eu la Jeunesse Hitlérienne dont il était rapidement devenu le chef de compagnie de son district. Mais l'Allemagne n'était pas le Far-West. Aussi avait-il accepté dans l'enthousiasme sa mission africaine. Gisèle était la rencontre qui pouvait faire de son évasion provisoire une évasion définitive. Il revivait maintenant en pleine conscience la scène de la route des crêtes, près de Michelet. Gisèle lui avait expliqué qu'elle fuyait Lyon et les vallées de Savoie pestiférées par l'industrie; il était le touriste étrange, loin des circuits classiques; c'est pourquoi elle s'était agrippée à lui. L'élan qui l'avait jeté dans les bras de la fille n'était pas seulement de la sympathie ou de l'amour: c'était surtout l'élan vers sa propre liberté.

Maintenant il comprenait tout avec une parfaite clarté. Néanmoins il aimait cette fille splendide; il l'aimait non seulement pour sa rare beauté, mais surtout pour son âme sauvage, intransigeante et sensible. Et pourtant il ne trahirait à aucun prix la cause de son peuple. Il avait connu les souffrances de l'après-guerre en petit prolétaire. Il savait que dans la Ruhr et à Berlin la famine avait été encore bien pire qu'en Bavière. Il ne tirerait pas lâchement son épingle du jeu; il gagnerait avec son peuple ou périrait avec lui.

Apaisé par cette prise de conscience des réalités de sa situation, il finit par glisser la lettre dans la boîte. Puis il reprit la route de Bougie par Bouira et la vallée de la Soummam; pourtant il ne s'arrêta pas à Akbou, car cela pourrait sembler bizarre et attirer l'attention. Il pensa: « Quel monde de fous! Je suis parfaitement en règle, je n'ai pas la moindre raison de redouter la police française; et pourtant je suis obligé de prendre des précautions! » Il descendit à Bougie dans l'hôtel que lui avait indiqué Gisèle. Il avait toute la journée de mercredi devant lui, mais il attendrait le lendemain pour faire les promenades dans les falaises du cap Carbon. Il flâna dans la ville et observa. Il notait de sérieuses différences avec Alger. Les rues étaient moins bruyantes et moins animées; les gens parlaient et gesticulaient moins. Mais c'est surtout les femmes qui étaient différentes. Vêtues de sarrouels, de corsages et de robes de couleurs vives, beaucoup n'étaient pas voilées; elles semblaient rieuses et à l'aise, regardaient franchement sans être provocantes. De carnation, de cheveux et d'yeux nettement plus clairs que les Algéroises, Klaus leur trouvait un type plus polonais qu'africain. Sans

doute le sang vandale... Mais ce qui le surprit le plus fut la douceur de la voix chez les hommes ; rien de commun avec les tons rauques vite brisés dans l'aigu qu'il entendait dans les rues d'Alger. Les Kabyles parlaient tranquillement, avec une douceur naturelle qui n'évoquait nullement l'image de guerriers farouches qu'ils s'étaient taillée. Klaus se sentait bien, si bien qu'il vivrait l'essentiel de sa vie dans ce pays ; il en portait la certitude irrationnelle et il en était heureux. Oui, c'est cela : pourquoi ne pas faire de sa mission de couverture, de l'étude d'un circuit touristique pour la « Force par la joie », une seconde mission réelle ? Il s'arrangerait pour que ses parents soient du voyage, et ils seraient heureux de savoir leur fils dans un tel paradis. Il sourit de lui-même et se murmura : « Allons ! Allons ! Pas de châteaux de nuages ! ».

Dès 5 h 1/2 Gisèle arriva. L'hôtel était tenu par un Français et n'avait que du personnel français. Aussi décidèrent-ils de rester. Ils burent du thé à la menthe que le patron préparait à la mode saharienne, ayant fait 5 ans de Légion. Klaus en apprécia la riche saveur, nouvelle pour lui.

Le jeudi passa vite, absorbé par les promenades à travers les falaises rouges du cap Carbon, la montée au Pic des singes, site serait digne d'être aussi célèbres que la baie de Rio, celle d'Along ou du Rufisque. Les amoureux avaient déjeuné dans un petit restaurant niché dans une encoignure de la falaise, entre des figuiers parfumés et des cascades de bougainvillées. Ils avaient pris les décisions définitives : dès le 14 juillet, ils partiraient ensemble pour l'Allemagne, s'y marieraient et reviendraient vivre à Bordj Arregghi.

Les choses se déroulèrent comme elles avaient été planifiées. Klaus présenta Gisèle à ses chefs qui ne virent que des avantages à ses projets et admirèrent la pureté raciale de la jeune Française. Ils se montrèrent très intéressés par l'histoire des dix mille familles saxonnes déportées en Savoie par Charlemagne. Les parents de Klaus adoptèrent Gisèle sans réticence, regrettant seulement son ignorance de l'allemand. « Il faut le lui enseigner d'ici votre retour » dit la mère. La fille avait tu ses démêlés avec ses propres parents pour ne pas assombrir Klaus. Ils lui avaient répondu avant leur départ d'Algérie : « Toute ta vie tu n'as fait que des folies ; alors la dernière nous étonne à peine. Nous te souhaitons que ça dure ; mais si cet inconnu — car tu ne le connais pas — te laisse tomber, ne viens pas pleurnicher ici. »

La lune de miel fut assombrie par la guerre qui faillit éclater et ne fut évitée de justesse que par les accords de Munich. L'orage passé, les jeunes époux retournèrent en Kabylie et Klaus fut adopté avec une tou-

chante sincérité par tous les habitants du village.

Émile et Conchita étaient arrivés à Alger fin septembre, une semaine avant la rentrée scolaire. Ils avaient trouvé un appartement spacieux dans une vieille villa un peu lézardée, non loin d'une petite mosquée et de la prison de Barberousse, au carrefour d'une montée de la Kasbah et d'une rue qui venait de Bab-el-Oued.

Le soir du samedi 28 octobre, le jeune couple était descendu souper à la pêcherie. La journée avait été rendue pénible par un sirocco suffocant, multipliant les tiphons minuscules qui faisaient tourbillonner leurs spirales de poussière plus haut que les maisons, électrisant l'atmosphère et faisant braire désespérément tous les ânes de la vieille ville. Après avoir joui longuement de la fraîcheur de la nuit à la terrasse du restaurant, le jeune couple repartit pour la villa en empruntant la montée qui longe la grande mosquée et traverse toute la kasbah. Conchita marchait avec son bras appuyé sur l'épaule de son compagnon. Sa tête était couverte d'une mantille noire, à la mode espagnole. Alors qu'ils n'étaient guère qu'à une centaine de mètres de chez eux, une main passa à travers une fenêtre grillagée, arracha prestement la mantille et une voix de femme cria : « Maintenant tu me donnes cinq francs ! » Furieux, Émile répondit les dents serrées : « Tu rends ce foulard tout de suite où je vais chercher la police. » Une voix d'homme le fit sursauter : « Quoi la poulice ? Ici on est chez nous. » Deux Arabes se tenaient devant lui, le rasoir à la main, deux petits hommes d'une soixantaine de kilos, comme il en avait connu des milliers ; il les savait nerveux et rapides comme l'éclair. Il s'était lui-même battu des dizaines de fois avec de jeunes arabes dans son quartier de Saint-Ennemond ; il avait assisté à des centaines de bagarre et mesurait le danger. Il était seul et sans armes contre deux, mais il avait l'avantage d'être du côté supérieur de la ruelle en forte pente et par la taille il dépassait les deux hommes d'au moins quinze centimètres. Tandis qu'il pivotait d'un demi-tour à droite, sa main gauche rapide comme une langue de serpent frappait le premier adversaire d'une fourchette aux yeux, et dans le demi-tour de retour sa jambe droite frappait à toute volée le second aux parties. Les deux hommes roulèrent à terre et se tailladèrent les mains sur leurs rasoirs. Tout s'était passé en une demi-seconde. Alors il empoigna la chevelure de la voleuse qui avait imprudemment collé son visage au grillage et dit durement : « Rends ça, salope, ou je t'arrache tous les cheveux. » La fille s'exécuta en poussant un immense hurlement de bête

blessée à mort. De partout, des fenêtres s'ouvrirent, des portes claquèrent. Ils voulurent repartir, mais déjà la rue était coupée des deux côtés. Ils se sentaient perdus : on ne retrouve jamais de cadavre dans la kasbah. C'est alors qu'un tumulte éclata à une dizaine de mètres au-dessus d'eux. Des coups sourds comme un bruit de gong retentirent et trois silhouettes volèrent littéralement par-dessus les autres avant de s'écraser sur les pavés inégaux de la ruelle. Cela déclencha un feu roulant de « nadinn babak » (fils de putain) et un véritable cul-par-dessus-tête chez les Arabes qui se ruèrent vers le bas. L'un d'eux glissa sur la flaque de sang laissée par les deux premiers assaillants et heurta un escalier de la nuque, ce qui aurait immanquablement fracturé un crâne européen ; mais il repartit en proférant des imprécations suraiguës. En quelques secondes la ruelle fut vide. Il ne restait que deux silhouettes : celle d'un gérant à cheveux blancs et celle d'un solide gaillard blond qui paraissait, petit en comparaison, bien qu'il fût un peu plus grand qu'Émile. Plus haut ils virent aussi deux femmes. Le géant se présenta : « Georges, Brand. Vous n'êtes pas blessés ?

- Non, mais on vous doit une fière chandelle.

- Ce n'est rien, c'est bien normal. »

Klaus et Émile se présentèrent à leur tour, puis ce fut le tour de Conchita et d'Élise et Gisèle qui avaient rejoint le groupe.

Émile précisa : « Nous habitons tout près. Faites-nous le plaisir de venir prendre un verre. »

Demain était dimanche et rien ne pressait. Aussi tout le monde accepta de bon cœur. Attablés devant un petit verre de Tarragone, ils commentèrent l'événement. « Curieux dit Émile, je connais bien les Arabes ; je me suis élevé à côté d'eux dans le quartier mineur de Saint-Étienne ; d'habitude ils n'attaquent pas les gens de leur voisinage.

- Oui, mais les femmes ne sortent pas et il faisait nuit, expliqua Élise la plus ancienne. »

Une sympathie spontanée était née entre Klaus et Émile qui avaient 5 ans de différence d'âge, mais une différence largement atténuée par le sérieux inné chez Émile et par le sang-froid avec lequel il avait fait front à deux voyous armés de rasoirs. Klaus lui dit : « Tu as été très habile ; nous regardions tout de loin, mais nous ne pouvions pas intervenir sans prendre le risque de te faire taillader la figure, peut-être même la gorge.

- Et vous, comment avez-vous fait pour envoyer trois bicots en l'air comme des ballons ?

- Oh ! C'est simple... Quelques trucs de close-combat. » Klaus se

mordit la lèvre, craignant d'en avoir trop dit. À l'époque le close-combat ne s'enseignait guère qu'aux espions.

Ils bavardèrent tard dans la nuit. Sans plus réfléchir, Émile pensait avoir à faire à des exilés politiques comme les Hartmann, et il débattait sans prudence ses idées : « Je ne suis pas colonialiste, loin de là. Mais les Nord-Africains sont la plus sale race de la terre. Je préfère cent fois les nègres. Savez-vous comment nous appelons les bicots dans nos quartiers de mineurs et d'ouvriers ? C'est un peu grossier, mais ça dit bien ce que ça veut dire : nous les appelons les chevaliers du rasoir et de la prise de couilles. » Il prit soudain conscience qu'il avait été malgré lui entraîné dans leur comportement canaille, qu'il avait utilisé une fourchette aux yeux et un coup de pied aux parties, choses qu'il n'aurait jamais faites dans une bagarre avec des Européens.

Ce fut le SS qui tempéra le racisme de l'anarchiste : « L'Afrique du Nord est un fouillis de peuples divers. Il y a du pire et du meilleur. Ceux qui restent honnêtes dans un tel milieu ont un rare mérite ; et pourtant il y en a. Nous habitons un village de haute Kabylie où ma femme est institutrice. Les gens sont d'une honnêteté et d'une droiture que je voudrais trouver chez tous les Allemands ! Il faudra venir nous voir aux vacances. Là-bas nous ne fréquentons pas d'Européens. Cela nous manque un peu parfois. »

Il était plus de minuit quand ils se séparèrent après s'être promis de se revoir. Émile et Conchita iraient à Bordj Arregghi pendant les vacances de Noël. Une profonde sympathie unissait déjà les deux couples. Gisèle et Conchita s'étaient flairées comme deux sauvages faites pour se comprendre. Avant de se quitter elles échangèrent leurs adresses et s'embrassèrent comme deux sœurs.

Dès la mi-novembre les Laporte reçurent une longue lettre accompagnée d'une carte postale de la baie de Bougie et d'une autre sur le Djurdjura enneigé. Il leur était recommandé de ne pas oublier la visite promise. Si nécessaire, on viendrait les chercher avec l'Hotchkiss.

Le jour attendu arriva. Les voyageurs prirent le train pour Tizi-Ouzou où Gisèle ou Klaus devait les attendre. Malgré la brièveté du jour — on était le 23 décembre — ils bénéficièrent d'un couchant éclatant suivi d'un ciel vert particulièrement net pendant la période hivernale les jours où il ne pleut pas. Seule la crête du Djurdjura était enneigée. Ils avaient devant eux huit jours complets de loisirs. Gisèle était restée pour cuisiner et Klaus les avaient accueillis à la gare de Tizi-Ouzou. En route il leur annonça que le lendemain soir, veille de Noël, serait une grande fête. Ils avaient organisé un méchoui pour tout le village, expliqué que

chez les Chrétiens c'était la fête de Sidi Issa (Jésus), qu'ils tenaient à se réjouir ensemble avec les Musulmans, qu'ils n'étaient pas seulement chrétiens, mais amis de tous les croyants. Les Kabyles avaient facilement compris ce langage qui était celui de leurs propres sages accepté avec simplicité.

Quand l'Hotchkiss entra dans le village avec lenteur (la vitesse est ressentie comme agressive), les arrivants furent salués de partout avec une gravité souriante. Émile et Conchita remarquèrent la prédilection des femmes et des fillettes pour les couleurs lumineuses et les tons chauds : jaune, doré, mordoré, rouge, orange, vert-jaune. Le type des hommes contrastait étrangement avec celui des femmes : les premiers étaient grands, secs, osseux, les secondes plutôt petites, grassouillettes, avec des visages poupins de paysannes russes. Les hommes étaient vêtus de sarrouels ou de pantalons européens et de vestes élimées sur lesquelles étaient jetées des houppelandes sans manches et souvent en guenilles. On trouvait toute la gamme de coiffures en Afrique du Nord : fez, turban, béret basque, mouchoir noué autour de la tête. Mais les démarches étaient à la fois fermes et lentes, le maintien fier.

Ils entrèrent dans le petit appartement de fonction, un trois pièces où régnait une odeur d'épices, car Gisèle s'affairait à la cuisine. Elle embrassa Conchita avec effusion et embrassa aussi Émile en lui disant :

« Aujourd'hui tout le monde se tutoie ; de toute façon on y arriverait bientôt et plus on attend, plus on se trouve bête. »

Ils mangèrent un couscous léger amplement arrosé de bouillon de bœuf, puis sortirent se promener dans le village. « Ici rien à craindre, ce n'est pas la kasbah » dit Klaus. Malgré l'air vif de ce début d'hiver, des groupes nombreux s'attardaient dehors. Un jeune homme dont le visage disparaissait sous son turban jouait d'une flûte aigre dont il tirait des sons d'une déchirante mélancolie. Conchita fit remarquer : « En Espagne aussi nous vivons la nuit, mais nous jouons et chantons des airs plus gais que ça ! » Klaus lui répondit au bout d'un moment : « Ces gens sont gais, bien plus gais que nous. Mais ils ne refoulent pas la tristesse lorsqu'elle se présente ; ils s'en délivrent en l'exprimant, en la sublimant par le chant. Nous autres, nous la chassons et croyons avoir fini avec elle en la refoulant, en la noyant dans la superficialité, l'excitation. Mais c'est une grave erreur ; elle s'incruste profondément en nous, tourne en haine, en mauvaise humeur, en dégoût de la vie. Seuls ceux qui savent pleurer sans contrainte savent aussi rire sans contrainte. » Les autres firent silence, admirant la profondeur de réflexion du jeune Allemand. La main de Gisèle pressa un peu plus fort l'avant-bras de son mari et y fit passer

l'immense tendresse qu'elle éprouvait.

Émile pensait : « En voilà un autre du genre de Gaetano. Vraiment les exilés sont des gens remarquables ! » Il s'était mis dans la tête comme une chose allant de soi que Klaus était un exilé et n'était pas encore revenu de son erreur.

Le lendemain matin les deux hommes sortirent seuls pendant que les femmes s'affairaient dans la maison. Émile confia à Klaus qu'il étudiait l'allemand à la Faculté d'Alger et envisageait de se faire professeur de cette langue. Ils parlèrent un peu en allemand, ce qui coûtait à Émile d'énormes efforts et lui faisait découvrir combien peu de chose est le savoir universitaire. Il demanda à Klaus : « Je voudrais parler l'allemand comme toi le Français. Il y a longtemps que tu es en France, je veux dire en Algérie ?

- Non, seulement depuis la mi-avril.
- Mais tu connaissais le français avant de quitter l'Allemagne.
- Oui, mais j'ai fait beaucoup de progrès.
- À Saint-Étienne aussi j'ai connu des exilés allemands. Quand ils sont arrivés ils disaient à peine oui et non ; un an plus tard ils se débrouillaient dans n'importe quelle conversation.
- Je crois que tu me prends pour un exilé ; mais je ne suis pas exilé ; je suis en voyage d'études. Je fais une thèse sur l'art musulman en Afrique du Nord.
- Et tu as pu quand même te marier avec Gisèle ?
- Naturellement ; nous nous sommes même mariés en Allemagne. » Émile était stupéfait. Ainsi dans cette Allemagne hitlérienne qu'on dépeignait comme farouchement xénophobe on pouvait sans problème épouser une Française. Il y avait là quelque chose à éclaircir. Et il devrait être prudent. Après tout, Klaus était peut-être hitlérien. Pourtant non, c'était impossible : il avait pris la défense des Nord-Africains contre ses jugements à l'emporte-pièce ; or les Hitlériens étaient racistes. Ils marchèrent en silence, silence que Klaus se gardait bien de troubler, car il devinait en partie ce qui se passait dans la tête du jeune Français. Et celui-ci eut soudain un étrange soupçon : Klaus était un dangereux bagarreur, en possession des trucs les plus efficaces. Serait-il... Non ! Ce n'était pas possible ! Il n'y avait absolument rien à espionner dans le Djurdjura, même pas des canons de musée !

Soulagé il reprit la parole : « Crois-tu que tu pourras repartir ? Gisèle ne voudra pas vivre dans une ville. Sur ce point elle est tout comme ma Conchita.

- J'ai aussi peu envie de repartir que toi, Émile. Mon rêve serait de

trouver du travail ici et d'y passer toute ma vie avec Gisèle et une ribambelle d'enfants élevés librement, comme les jeunes Kabyles. Mais peut-être quelque chose m'arrachera à ce rêve...

- Et quoi donc ?

- La guerre.

- Tu es marié à une Française ; tu peux te faire naturaliser rapidement.

- Pour aller me battre contre mon peuple ? Non, Émile. Je sais que tu ne peux pas comprendre. Je suis fils d'ouvrier, d'un métallurgiste de Munich. Tu ne sais pas de quel cauchemar nous sommes sortis avec Hitler. Trois millions de chômeurs, l'inflation, la soupe d'orties sans beurre trois fois par semaine. Vous autres Français vous êtes riches. Alors la patrie ça n'a pas beaucoup de sens pour vous. Mais quand on a connu la misère avec son peuple on reste avec lui, même si c'est pour mourir.

- Tu te fais des illusions sur la richesse de la France. La France n'est pas l'Algérie. Moi aussi je suis fils d'ouvrier, et orphelin à dix ans par-dessus le marché. À 15 ans je gagnais ma vie et j'ai passé mes examens tout en travaillant.

- Mais c'est la preuve que vous êtes une nation riche. En Allemagne tu n'aurais pas pu le faire parce que tu n'aurais pas trouvé de travail. Et sais-tu pourquoi nous sommes dans cette situation ? Parce que les nations colonialistes ont pris possession de toute la planète et qu'ainsi nous ne pouvons pas vendre les produits de notre industrie, donc pas acheter la nourriture qui nous manque. C'est cela le manque d'espace vital ; ce n'est pas une théorie philosophique ou économique.

- Je sais cela ; les exilés que je connaissais tiennent exactement le même langage. Je me demande parfois pourquoi ils sont contre Hitler.

- Cette situation est évidente ; personne ne peut-être en désaccord, bien que les gouvernements français et anglais aient eu le cynisme de voter des sanctions contre l'Italie lorsqu'elle a entrepris la conquête de l'Éthiopie. En 1918 ils nous ont volé le Togo, le Cameroun et le Sud-Ouest africain qui ne représentaient pas 5 % des empires français et anglais, dont ils n'avaient pas le moindre besoin. Mais certains de mes compatriotes sont naïfs. Ils croient des arrangements possibles. Ils ne comprennent pas que l'Allemagne ne peut s'arracher à la misère qu'au prix d'un sursaut héroïque. Alors ils sont contre nous par naïveté.

- Et si ce sursaut échoue ?

- Nous ne sommes pas les enfants gâtés de l'Histoire. Pendant la guerre de trente ans nous avons perdu plus de 60 % de notre population, morte de faim, brûlée vive, passée par les armes. Et un jour le

désespoir est devenu plus fort que la peur. Partout les gens ont répété la même phrase de révolte : « Plutôt une terreur sans bornes qu'une terreur sans fin ». Les paysans ont mené la guerre de partisans contre les Suédois, contre les Français, contre les Espagnols. Et la paix est revenue.

Non, nous ne sommes pas nationalistes, pas autant que vous. Si Napoléon avait su s'y prendre il aurait eu tout le peuple allemand derrière lui et il aurait gagné sa guerre contre l'Angleterre. En 1871, l'Allemagne de Bismarck aurait pu prendre tout le Nord de la France. Cela n'a pas empêché les Français d'exiger en 1918 des dommages de guerre cent fois plus élevés que ceux demandés par Bismarck.

Nous ne voulons pas éterniser le conflit. Le passé peut être oublié et les États-Unis d'Europe pourraient naître, nous mettre définitivement à l'abri de la guerre. Mais ne demandez tout de même pas au peuple allemand de crever de faim les bras croisés pendant que vous festoyez.

- J'ai pensé à tout cela. Nous en avons beaucoup discuté parmi les antifascistes à St-Etienne. Je voulais te dire : ne parle pas trop ainsi devant Conchita. Elle a fait la guerre contre Franco pendant des mois, presque toujours en première ligne.

- Cela ne m'étonne pas ; tu as de la chance ; c'est une fille magnifique. Son regard montre qu'elle a un courage exceptionnel.

De même je te demande d'éviter les sujets trop tragiques en présence de Gisèle. Et pourtant, il faut arriver à parler librement entre révolutionnaires. Ce n'est qu'ainsi que nous parviendrons à nous entendre et à détruire la puissance du capitalisme anonyme qui fausse toutes les relations humaines, et d'abord les relations internationales. »

Ils rentrèrent. Émile était fasciné par son nouvel ami en qui il ne trouvait rien de commun avec les fascistes français. Chez Klaus il n'y avait ni morgue, ni superficialité, ni fanatisme, ni mots creux.

Le repas fut joyeux et insouciant. Quand on en fut au café, Conchita regardait par la fenêtre. « Ces montagnes me rappellent la Sierra Nevada, dit-elle.

- Tu es de cette région ? demanda Gisèle.

- Non, je suis Castellane ; mais je m'y suis trouvée au début de la guerre. Je me battais contre Franco.

- Peux-tu me dire ce qui a déterminé le choix de ton camp ? demanda Klaus.

- Oh ! C'est bien simple : mon sexe. Je peux comprendre que des hommes se battent du côté de Franco. Mais si les femmes espagnoles étaient moins abruties, toutes auraient pris des fusils contre lui.

- Peux-tu m'expliquer ?

- Bien sûr : Franco c'est le retour en force du Christianisme ; et le Christianisme espagnol c'est l'esprit de l'inquisition, c'est la femme asservie, c'est la liberté sexuelle détruite. Notre Christianisme est presque musulman.

- Est-ce cela qui explique les atrocités commises contre des prêtres et des religieuses ?

- Bien entendu. Je n'approuve pas ces atrocités, mais je les comprends, je peux en définir l'origine. Le souvenir des bûchers est vivant en Espagne. Toute fille espagnole qui a passé quelques années dans une école religieuse et qui n'a pas une âme d'esclave en sort antichrétienne ou folle. Mais elle ne peut même pas le dire. Ce n'est pas seulement à cause du climat que l'Espagne aime la fête nocturne, c'est parce que l'obscurité est devenue le refuge de la liberté. La nuit on peut embrasser un garçon, même faire l'amour dans un coin tranquille. Lorsqu'un peuple en est réduit là, rien d'étonnant à ce qu'à la première occasion il coupe des curés en morceaux.

- Je crois bien que nous nous sommes trompés de camp dans cette guerre.

- Que veux-tu dire ?

- Que nous, les Hitlériens, nous nous sommes trompés de camp.

- Tu es Hitlérien ?

- Oui, je suis capitaine SS. »

Pendant une dizaine de secondes on put entendre les respirations. Les yeux d'acier bleuté de Conchita se posèrent sur le jeune Allemand aussi fixement que ceux d'un rapace. Puis elle reprit avec un calme irréel : « Tu es un chic type, Klaus. Je ne sais pas si tu te trompes. Émile m'a un peu expliqué, mais je ne connais pas ton pays et son histoire. Mais si vous êtes aussi antichrétiens, alors vous vous trompez de camp. Dis-le de ma part à tes amis. » Elle marqua une pause ; son visage prit une pâleur diaphane, son regard une expression extatique : « Pourquoi faites-vous cela ? Franco vous trahira. Il trahit tout le monde. Il a laissé assassiner son allié José-Antonio Primo de Rivera alors qu'il aurait certainement pu le sauver. Mais cet allié était de grande classe, donc un rival dangereux. Et chez nous aussi c'était comme ça. C'est pourquoi je suis partie. Je ne crois plus à aucune guerre. Toutes les causes sont impures ; toutes les guerres sont folles. L'ambition empoisonne tout. » Elle marqua une nouvelle pause : « C'est bien que nous sachions tout les uns des autres ; notre amitié en sera plus solide. »

Les deux hommes descendirent au jardinet adjacent à la cour de

récréation et dans lequel Gisèle cultivait plus de fleurs que de légumes. Il était maintenant fané, sauf quelques choux rachitiques un peu brunis par les gels nocturnes.

Assis sur un petit banc de bois adossé au mur, les deux hommes faisaient silence. Klaus le rompit le premier: « Prends garde, Émile, Conchita est malade ; je veux dire moralement malade.

- Pourquoi dis-tu cela ?

- Elle est malade de ne plus croire à rien. C'est une âme d'élite qui a besoin d'une foi. Et elle a perdu la sienne dans une guerre malpropre au milieu de gens qui n'arrêtent pas de se trahir les uns les autres.

- Mais je crois que maintenant elle n'aspire plus qu'à une vie de femme ; c'est du moins ce qu'elle me dit.

- Tu as été sa bouée de sauvetage et elle croit sans doute ce qu'elle te dit. Mais elle est malade d'avoir perdu sa foi révolutionnaire. Observe son expression quand elle aborde ce sujet : on sent que toutes ses fibres sont tendues à se rompre. Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain qu'elle s'impose le calme.

- C'est vrai, tu as raison. J'étais aveugle de ne pas le voir. Mais que faire ?

- Il faut qu'elle retrouve une foi, une grande vision de la vie, un sens de l'éternité.

- Je n'en suis pas là moi-même ! Je ne risque pas de lui donner ce que je ne possède pas !

- Je sais, Émile. Mais tu peux le trouver et le lui donner.

- Et comment ? J'ai mordu un peu à toutes les philosophies, même à l'hermétisme. Chaque penseur fabrique son langage et tourne en rond ; et pour en sortir, à un moment ou à l'autre, il use d'un subterfuge qui le trompe en même temps que les autres. Seul Nietzsche me semble avoir été parfaitement honnête. Tu sais où ça l'a mené...

- Au fond toi aussi tu es nihiliste. Ce n'est pas étonnant. Actuellement le monde entier est nihiliste. Le bourgeois qui n'est capable que de dire : « C'est comme ça parce que c'est comme ça » est tout aussi nihiliste que l'anarchiste qui nie toutes les valeurs.

- Doucement ! Les anarchistes ne nient pas toutes les valeurs ! Ils sont même actuellement les seuls à croire réellement à la morale. Je l'ai dit un jour à un flic : « leurs croyances sont folles, mais de tout ce qui se croit actuellement c'est encore ce qu'il y a de moins fou. »

- Alors il y a un grand malentendu entre nous, je veux dire entre SS et anarchistes. Conchita me l'a déjà fait entrevoir. Sans doute faisons-nous la guerre d'Espagne du mauvais côté.

- Mais qu'allez-vous chercher en Espagne ? Ce n'est pas votre affaire !

- Est-ce davantage celle des Brigades Internationales ? Tout cela fait partie de la préparation de la prochaine guerre. Les rouges cherchent à nous encercler, nous cherchons à les en empêcher. Mais Conchita a sans doute raison : Franco nous trahira pour les mêmes raisons qui ont poussé le gouvernement de droite de Pierre Laval à s'allier avec Moscou contre nous.

- Justement, je ne comprends pas ces raisons. À l'époque j'ai été très troublé de cette alliance. Je me suis posé deux questions : pourquoi la droite ne faisait pas internationalement front contre l'URSS, et pourquoi les communistes français devenaient soudain militaristes aux côtés de la droite française. Je n'ai toujours pas compris.

- Tu n'as pas compris parce qu'il te manque la principale donnée du problème : la connaissance de la réalité du national-socialisme. Ce mot lui-même est trompeur et n'a de valeur qu'en politique intérieure.

Il m'est très difficile de t'expliquer cela... Comment dire en quelques phrases ce qu'on a mis des années à apprendre et à comprendre ? Je vais pourtant essayer.

D'abord il faut que tu saches que le national-socialisme est un mouvement extrêmement complexe dont les buts réels n'ont que peu de rapports avec le programme politique officiel. Tu as pu lire dans la presse qu'on nous accuse d'être les nouveaux païens, d'être la révolution du nihilisme. Mais ceux qui nous qualifient ainsi se gardent bien d'expliquer pourquoi, parce que leurs explications nous gagneraient la sympathie des hommes de valeur du monde entier ! Ils nous accusent d'attaquer l'ordre du monde, mais ils se gardent bien de dire en quoi consiste cet ordre et par lequel nous voulons le remplacer ! Seuls quelques grands Brahmanes l'ont compris et se sont rangés dans notre camp, à la fois contre les démocrates de l'Inde et contre les exploiters anglais.

- Mais alors pourquoi ne dites-vous pas vous-mêmes ce que vos ennemis n'osent pas préciser ? Vous gagneriez ainsi la guerre idéologique !

- Non, c'est trop tôt. Nous ne disposons pas à l'étranger des organisations nécessaires à l'efficacité de nos sympathisants. Et même en Allemagne nous devons être discrets sur certains points ; sinon plus de la moitié de nos partisans nous lâcheraient. Et presque toutes les femmes d'Allemagne se dresseraient contre nous. C'est absurde. Mais les Allemandes sont comme les Espagnoles : abruties par le Christianisme elles défendent leur esclavage.

- Peux-tu me dire en gros en quoi consiste votre projet d'un nouvel ordre mondial.

- Oui, mais je pense que tu en seras scandalisé parce que tu ne pourras pas en apercevoir le fondement religieux et social, la justice.

- Dis tout de même ; on en discutera.

- Nous voulons instituer un ordre de castes qui n'est pas sans analogies avec celui de l'Inde traditionaliste : Brahmanes, Kchatryas, Tchandalas ; autrement dit : prêtres, guerriers, travailleurs. Mais nous mettons en tête les guerriers, parce qu'ils sont seuls incorruptibles, au moins tant qu'ils sont authentiquement des guerriers.

- Et pourquoi cela ?

- Parce que le guerrier tire sa dignité de son courage ; il n'a pas besoin de richesse pour se sentir supérieur ; il se ressent comme l'incarnation de la justice, comme la main agissante du divin. Le prêtre par contre tombe facilement au niveau du médium, mélange inspiration et imagination. Toutes les grandes civilisations ont péri par leurs prêtres devenus des exploiters de la crédulité, donc une source de nihilisme et de révolte. La nôtre ne fera pas exception : c'est le Christianisme qui la détruira. Notre rôle est de hâter sa chute tout en le remplaçant.

- Par quoi ?

- Par une renaissance des religions naturelles, dites païennes, éclairées par la science contemporaine. Dès 1932, avant même la prise du pouvoir, nous étions en relation avec des tribus animistes d'Afrique, avec des Soufis musulmans, avec des Brahmanes, avec des Maîtres shintoïstes japonais. Mais, malgré notre extrême discrétion, le Vatican a dévoilé une partie de nos activités religieuses. C'est lui qui anime la campagne de haine contre nous. Lui et les Rabbins juifs, car nous sommes l'anti-Bible.

- Je ne peux pas te répondre. Tout cela est pour moi stupéfiant. C'est de la haute-voltige politique. Mais je t'avoue que cela me paraît peu vraisemblable. Le national-socialisme n'a guère que 18 ans. On ne met pas sur pied un pareil dispositif en 18 ans. Il a fallu des siècles au Christianisme pour en arriver là.

- Tu as parfaitement raison. Mais le national-socialisme n'est qu'un mouvement politique épisodique greffé sur un courant germanique millénaire. C'est ce courant dont tu ignores tout qui fait notre force profonde.

- Et quel est donc ce courant ? Peux-tu me donner quelques points de repère historiques ?

- Oui, la seule résistance armée opposée à l'expansion chrétienne

a été allemande : ce fut la guerre des Saxons. À Verdun an der Aller, où 4 500 prêtres et nobles saxons furent décapités parce qu'ils refusaient le baptême chrétien, la SS vient d'ériger une double allée de 4 500 pierres dressées. Nos curés étaient furieux !

C'est d'Allemagne qu'est partie la Réforme qui a détruit l'édifice politique papiste. À l'époque romantique ce sont les penseurs allemands qui ont jeté un pont vers l'Inde et vers la Grèce antique, qui ont révélé l'âme du paganisme dont la renaissance italienne n'avait retrouvé que les formes.

C'est Nietzsche qui a ressuscité la vision du Dionysisme grec, alors que la coupure chrétienne ne nous laissait voir que l'Apollinisme.

- Mais cela ne concerne pas le peuple. Ce ne sera jamais qu'une révolution d'intellectuels sans écho populaire, donc sans portée sociale et historique.

- Nous pouvons provoquer une prise de conscience populaire. Nos ennemis le savent aussi bien que nous. Sinon ils nous laisseraient en paix et nous traiteraient avec ironie. Je t'ai dit que nous sommes l'anti-Bible. Je peux te le faire comprendre par quelques antithèses très simples : selon la Bible, la terre est une vallée de larmes ; nos ancêtres l'appelaient le « moulin de la grande chanson », ou le « moulin du joyeux » ; la Bible dit à l'homme « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ; notre proverbe dit : « Le travail fait la douceur de la vie » ; note bien que nous ne parlons pas du fruit du travail, mais du travail lui-même, car pour nous il est une création joyeuse. La Bible fait de la femme une tentatrice ; nous honorons son corps comme le temple de la vie. Le Christianisme est basé sur la notion de rédemption ; cette notion est pour nous une dangereuse et démoralisante illusion, et en outre une insulte à la dignité humaine, car elle dénie à l'homme sa responsabilité. Des études poussées ont été faites par nos savants sur les conséquences immédiates de la Christianisation en Germanie : elles furent une catastrophique chute des mœurs et de la morale.

- Tout cela est possible et ne choquerait aucun anarchiste. Mais ton système de castes m'inquiète grandement. Ce serait une régression millénaire donc cela échouera.

- Tu associes certainement « caste » et « exploitation ». Or justement nous voulons mettre fin à l'exploitation. Seuls des guerriers peuvent le faire parce que la richesse leur est superflue.

- Mais tes hommes de guerre, pour se battre contre d'autres hommes de guerre, seront obligés de pressurer le peuple pour leurs forteresses et leurs armes, comme cela a toujours été.

- Toujours été ? Non ! Cela a été seulement à l'âge de la guerre sans loi apportée par le Christianisme. - Là je ne te suis plus : seule l'Église a tenté d'adoucir la guerre par la trêve de Dieu, par les lois de la Chevalerie, aussi en tentant d'interdire les armes les plus meurtrières, comme l'arbalète. Tu sais pourtant que je ne suis pas chrétien ! Je ne suis même pas baptisé et mon père était communiste, à une époque où les communistes ne tendaient pas la main aux catholiques comme aujourd'hui...

- L'Église a tenté d'enrayer un mal qu'elle a elle-même déclenché.

- Cela non plus, je ne le crois pas. Les Gaulois brûlaient les prisonniers de guerre dans des cages d'osier, et les Romains n'étaient pas toujours chevaleresques avec les vaincus. Notre Vercingétorix en a fait l'expérience !

- Tu vois le Christianisme comme une idéologie religieuse. Pour nous il est aussi le résultat de la décadence romaine, elle-même due à la disparition des castes, du pouvoir des patriciens, à l'intégration massives des métis, d'Orientaux et d'Africains. Alors rien d'étonnant à ce que les résultats de cette décadence aient parfois précédé le Christianisme.

- Alors les Gaulois aussi étaient décadents ?

- Certainement ! Sinon ils auraient facilement gagné la guerre contre César. Mais je ne pense pas que ce soit la décadence qui explique leur cruauté envers leurs prisonniers. Il faut chercher plus loin.

En tout cas, je peux te dire que pendant la guerre contre Charlemagne les Saxons respectaient la règle de l'honneur germanique qui exige que l'on prévienne l'ennemi du lieu et du moment de l'attaque ; la guerre était pour eux encore un duel d'honneur, du moins au début... Après ils ont du faire comme les Francs.

- Mais votre Hermann n'a pas attendu Charlemagne pour attaquer par surprise, et même par trahison !

- Hermann avait été général romain, élevé à Rome en Romain et pourri par Rome. »

Émile n'était pas convaincu par cette longue démonstration. Il pensa soudain à la fourchette aux yeux et au coup de pied aux parties qu'il avait utilisés contre les deux Arabes de la kasbah. Oui, l'adversaire déloyal impose sa déloyauté qui devient règle. Il réfléchit encore un peu et finit par dire : « Je crois que je vais désormais penser de la SS la même chose que des anarchistes : ils sont fous, mais ce qu'ils pensent est tout de même ce qu'il y a de moins fou à l'heure actuelle.

- Oui, nous sommes fous : la bourgeoisie du monde entier pense : « Tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix » ; nous pensons

comme Nietzsche : « Tout ce qui a un prix n'a que peu de prix ». Il faut une nouvelle culture, une révolution morale. Mais comment y parvenir ? Nous ne nous posons pas en professeurs universels. Nous dialoguons avec des Soufis, des Brahmanes, des sorciers nègres même. Nous voudrions aussi dialoguer avec des Chrétiens, des Marxistes. Mais là nous nous heurtons à la suffisance, à la méfiance, à la perfidie, à la haine, à la calomnie.

- Nous avons les mêmes ennemis ; nous avons aussi des buts de même nature, mais non identiques. »

Les femmes arrivèrent. Elles semblaient gaies et détendues. Ils partirent ensemble à travers la longue rue du village et rejoignirent dans un champ dénudé deux hommes en train de s'affairer à la préparation du Méchoui du soir. Klaus fit les présentations. L'un des cuisiniers était Slimane, le joueur de flûte de la veille, l'autre s'appelait Makhlouf. Les deux hommes offraient un saisissant contraste. Slimane était long et fin, avec des doigts de pianiste ; Makhlouf était en chemisette, à cause de la chaleur du brasier ; de la sueur perlait sur son front, ses épaisses moustaches rousses et même sur les courtes boucles de ses cheveux également roux ; ses bras nus révélaient une musculature de lutteur de foire ; malgré ses lourdes proportions, l'homme avait une vivacité de gestes et une distinction d'expression qui faisaient pressentir une exceptionnelle énergie nerveuse. Il sourit avec affabilité aux nouveaux venus et dit dans un français parfait : « J'ai les mains pleines de graisse ; je ne vous les tends pas, mais le cœur y est. »

Deux autres Kabyles arrivèrent peu après et offrirent leur relève autour du brasier ovale au-dessus duquel rôtissaient trois moutons de belle taille. Cela devait faire plus de 150 kg de viande, mais il y aurait 200 personnes. Gisèle présenta aussi les deux arrivants : Ben Saïd et Mokrane. Ils semblaient gênés et ne pas oser dire quelque chose ; ils étaient très jeunes, 16 à 17 ans ; ils étaient encore à l'école lors de l'arrivée de Gisèle et avaient fort galamment imposé le calme à leurs jeunes camarades bruyants qui croyaient pouvoir chahuter parce qu'une jeune institutrice de 19 ans succédait à un vieil instituteur. Ben Saïd finit par dire : « Mam'zil, non M'dam, on voulait vous dire, le vieux Mimoun est venu au village.

- Le vieux Mimoun ?

- Et oui : le marabout. On a été obligé de l'inviter.

- Quelle importance ? Un de plus, ça ne s'y connaîtra pas.

- Mais on pourra pas boire du chrob, il ferait du scandale.

- Eh bien ! Tant pis ! On ne boira pas de chrob (1).

Les femmes s'éloignèrent à cause de la chaleur. Makhlouf planta son regard dans celui de Klaus : « Ça ne va pas ? Tu as des soucis ?

- Non ! Ça va très bien. Un peu sommeil ; la digestion sans doute... »

Les deux hommes avaient fait connaissance peu après l'arrivée de Klaus au village. L'Allemand avait aidé à sortir d'un fossé la roue d'un lourd chariot de fourrage. Makhlouf l'avait alors invité à boire le café et ils avaient bavardé. Klaus s'était taillé une réputation qui alla loin en racontant brièvement à ses hôtes l'histoire flatteuse du peuple kabyle. Il expliqua que les Kabyles descendaient des hommes énergiques qui avaient préféré se replier dans les montagnes plutôt que subir le joug d'un envahisseur. Ainsi des Berbères avaient fui devant les Carthaginois, puis d'autres Berbères et des Carthaginois devant les Romains, des Romains devant des Vandales, des Vandales devant la contr'attaque de Justinien ; il y avait eu aussi une fuite devant les Arabes, puis devant la persécution des Kharédjites par les Musulmans monarchistes.

« Nous sommes restés Kharédjites » dit un vieux Kabyle. Je le sais répondit Klaus, ainsi que les Mozabites et des tribus berbères marocaines. C'est vous qui êtes dans la vraie tradition du Prophète. » Les villageois étaient stupéfaits devant tant de science. Ils en savaient assez pour voir que l'Allemand n'inventait rien. Klaus espérait en échange un renseignement qu'il n'obtint pas. Il demanda : « Vous vous nommez Kabyles, mais en grec le y se prononce ou. Savez-vous si vos ancêtres prononçaient votre nom comme vous ou s'ils disaient Kabouls ? » Les villageois palabrèrent un peu dans leur langue. Personne ne savait. Un vieux demanda : « Mais cela n'a pas d'importance ?

- Je ne sais pas, dit Klaus ; la capitale de l'Afghanistan s'appelle Kaboul ; au Maroc aussi il y a une ville appelée Kaboul. Peut-être êtes-vous les descendants d'un grand peuple dont le souvenir est perdu et qui a vécu depuis l'Asie centrale jusqu'au Maroc. »

Les villageois hochaient la tête. Ignoraient-ils vraiment ? Ne voulaient-ils pas révéler un secret ancestral ? Klaus ne put faire le rapport ethnologique qu'il entrevoyait. Il n'était pas chargé de cela. Mais un SS est comme un Jésuite ou un communiste : toujours en service. Il avait pourtant gagné la confiance et l'admiration de tout le village. Mam'zil Bon-temps avait trouvé un homme digne d'elle : un homme de grande science et bon avec le peuple. Ces cœurs simples s'en réjouissaient et souhaitaient déjà voir s'épanouir de beaux enfants qui joueraient avec les leurs, ils n'en doutaient pas un instant.

Klaus parlait chez lui de Makhlouf en l'appelant « le gladiateur » ;

(1) Vin, boisson alcoolisée.

l'image était bien choisie. L'homme présentait toutes les caractéristiques de la bête de combat, ce qui ne l'empêchait pas d'être sensible et fidèle en amitié.

Émile confirma à part à Klaus : « Effectivement tu as l'air soucieux.

- Je pense à ta formule : nous sommes fous, mais ce que nous pensons est pourtant ce qu'il y a de moins fou dans tout ce qui se pense de nos jours.

Nous sommes fous parce que nous sommes lancés dans une entreprise disproportionnée avec nos possibilités. Les autres paraissent moins fous parce qu'ils n'ont que des buts concrets et à courte échéance. Mais si on fait l'effort de bien ouvrir les yeux et de voir où mènent leurs petits buts, alors on est obligé de conclure qu'ils sont les pires fous, parce qu'ils aboutiront à brève échéance à un véritable suicide mondial, tel que l'a vu Nietzsche.

- Nos contemporains sont amusants ! Ils se moquent des croyants de toutes les religions. Mais eux-mêmes sont habités d'une foi bien plus absurde : ils croient que l'humanité saute de hasard en hasard et que cela durera toujours. Ils ne s'en rendent pas compte, mais c'est exactement à cela qu'ils croient : à la chance éternelle d'une humanité myope et vile.

- Gisèle m'a appris à croire à une force que les Musulmans appellent « la main de Dieu ». C'est sans doute elle qui nous a conduit dans ces solitudes pour y franchir la prochaine apocalypse.

Nous n'avons pas tout à fait les mêmes idées ; mais tu es un guerrier comme moi. Non ! Non ! ne proteste pas. J'ai vu ton sang-froid dans la kasbah. Si tu avais eu peur, crié au secours, je t'aurais laissé tuer comme une limace, sans bouger. Des limaces il y en a des centaines de millions en trop sur terre. Elles sont notre plus grand danger parce qu'elles ont la force du nombre, étouffent et paralysent toutes les révolutions. C'est pourquoi, avant de faire la révolution, nous voulons créer des révolutionnaires, des hommes de combat, intrépides et incorruptibles. Mais peut-être n'aboutirons-nous qu'à l'hécatombe des meilleurs. Et peut-être est-ce pour cela que nous sommes ici.

- Tu parles comme un élu. Je ne me sens pas un élu.

- Moi non plus ; c'est une réflexion purement intellectuelle ; je tente de trouver un sens à un destin que je ne domine pas. Plus ou moins, nous sommes tous malades de la maladie de Conchita. C'est pourquoi je l'ai si bien devinée.

- Vivre ! Avant tout il faut vivre ! Regarde comme tout est beau ! Nous avons deux femmes magnifiques, droites et généreuses. Nous

avons de vrais amis. Et tout à l'heure ce sera l'heure du méchoui. Que te faut-il de plus ?

- Tu as raison. D'abord vivre l'instant ! Mais dis-moi : si nous avons de vrais amis, des femmes exceptionnelles, n'est-ce pas parce que nous sommes capables de voir et sentir profond ?

- Sans doute Nietzsche a clairement exprimé cela dans le « Gai Savoir » : « Bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui grandissent ensemble ou qui ensemble restent petits. Mais n'en oublions pas de vivre ! »

Les deux hommes se turent longuement. Ils n'avaient plus besoin de parler. Une grande étape avait été franchie : une crainte inconsciente se trouvait balayée et ils savaient qu'aucune idéologie, aucune circonstance n'entamerait leur amitié.

Le méchoui fut joyeux. Le vieux Mimoun récita une longue prière dont les finales étaient reprises en litanie par les villageois. Malgré leurs yeux brillants de gaieté, les enfants restaient sages et graves. Tout le village était assis en rond à terre à bonne distance du brasier et des tables chargées de plats sur lesquelles Slimane et Makhoulouf découpaient la viande. Des femmes en robes lumineuses apportèrent des dizaines de plats de couscous qu'elles disposèrent au premier rang des convives. Vinrent ensuite les tranches de viande et les bols de sauces piquantes. Tout le monde mangea d'abord en silence. Puis un murmure courut : « Kheira ! Kheira ! » Slimane se leva, passa derrière le cercle des femmes, s'agenouilla près d'une fille à qui il parla à voix basse. Il tenait sa flûte à la main. Il se releva en même temps que la fille et ils allèrent ensemble au centre du cercle, à faible distance du brasier qui ne lançait que de fugitives lueurs. Quelques jeunes gens avaient spontanément enlevé les tables. Slimane et Kheira s'accroupirent au centre et le jeune homme commença une mélodie faite de longues tenues graves, puis de plus en plus aiguës. Soudain les notes devinrent chevrotantes et la fille assise en tailleur commença à se balancer d'avant en arrière, les mains sur les genoux ; puis le balancement devint latéral, tandis que son regard se levait vers le ciel étoilé. Après un court silence, Slimane attaqua un rythme syncopé sur trois notes, assez proche d'un jazz. Kheira se leva d'un bond, se balançait sur la pointe de ses pieds et ses hanches qu'elle tenait dans ses mains. Ses bras dessinèrent d'étranges amphores autour de sa tête, ses lèvres s'arrondirent et s'ouvrirent tandis que son ventre et ses fesses entraient dans une sorte de transe. « Elle mime l'amour » souffla Gisèle. Puis les bras ondulèrent à l'horizontale comme des serpents, les pieds trépidèrent. « Elle mime la naissance ». La

danse se fit lente et balancée, la poitrine se gonfla. La flûte se faisait aussi suave que possible. Puis les bras retombèrent flasques le long du corps. Les épaules se voûtèrent tandis que le regard se portait sur la lune, les jambes se choquaient mollement et la danseuse tomba à genoux. Mais elle bondit aussitôt et entama un tournoiement endiablé tout en tortillant ses hanches et son buste et en balançant la tête. « L'amour, la naissance, l'allaitement et la mort pour finir. Toute la destinée de la femme. Mais la femme Kabyle sait que cette destinée banale contient l'éternité » souffla Gisèle. Puis elle ajouta : « Surtout n'applaudissez pas. Ici c'est par la gravité qu'on exprime son admiration. » Tout le monde était détendu et heureux. Des femmes s'éloignèrent discrètement et revinrent avec les plateaux de pâtisseries à l'huile et au miel. D'autres servirent du café et du thé.

Le vieux Mimoun se leva en s'appuyant sur son bâton et commença un discours dans lequel les mots de « roudi » et de « roudia » revenaient souvent. Makhoul traduisit : « Il dit que vous êtes tous des hommes et des femmes de Dieu, que vous voulez tous du bien au village et à tous les Kabyles. Nous le savions déjà ! » Il baissa la tête, « Et maintenant que dit-il ? » demanda Gisèle. « Oh rien ! Enfin il dit que la mort vient pour tous, que nous sommes tous dans la main de Dieu et que rien de mal ne peut nous arriver. » Il termina en souriant : « La mort n'est pas un mal, mais rien ne presse ! »

Quelques femmes se levèrent discrètement et emmenèrent de jeunes enfants endormis dans leurs robes. Les pipes minuscules et les cigarettes commencèrent à circuler, mêlant l'odeur du tabac à celle du kif. Un chacal aboya, déchaînant la fureur de tous les chiens qui pourtant ne prirent pas le risque de s'éloigner. Au loin, sur les crêtes, les lumières des villages s'étaient éteintes les unes après les autres. Il ne restait qu'une paix immense, une paix qui semblait inaltérable, capable de balayer toutes les sottises humaines.

Conchita s'assoupit la première et demanda en baillant : « Pouvons-nous rentrer ? Je ne tiens plus les yeux ouverts. » Les quatre Européens remercièrent chaleureusement ceux qui s'étaient dévoués, lancèrent un distinct « bonsoir à tous ! » et reprirent le chemin de l'école. « Curieux, dit Conchita à nouveau éveillée, l'Islam réduit la femme en esclavage ; pourtant les femmes ont des danses très osées, impensables en Europe.

- Oui, répondit Klaus, l'Islam prétend faire peu de cas de la femme. Et pourtant il a le croissant de lune comme emblème et le vendredi, le jour de Vénus, comme jour saint ! L'homme est plein de contradictions. »

Malgré leur fatigue ils eurent du mal à s'endormir tant ils étaient bourrés d'impressions inattendues qui les remuaient profondément. Klaus était le plus tourmenté et le plus heureux à la fois. Il se disait : « Après tout, si l'Europe sombre dans la folie, pourquoi mes enfants et les enfants de mes enfants ne vivraient-ils pas heureux ici en vrai Kabyles ?

Il se tourna vers Gisèle qui lui sourit comme si, elle le devinait. Pour la première fois il avait une envie sans mélange, sans réticence de la féconder. Pour Gisèle, la danse du ventre commençait.

Émile et Conchita rentrèrent à Alger la tête pleine des merveilleux paysages de la corniche kabyle et de la Gouraya. Ils avaient aussi visité la vaste et majestueuse forêt de Yakouren, les bijoutiers de Taourirt Mimoun et des Beni Yeni chez qui Klaus remarqua d'étranges analogies avec la bijouterie de la Germanie antique.

Ils trouvèrent une longue lettre de Pilar et Gaetano qui travaillaient tous deux, mais s'inquiétaient de constater la soudaine prospérité de la métallurgie. Ils étaient prêts à venir aussi en Algérie, où il y avait beaucoup d'Italiens, ce qui rendrait moins probable un emprisonnement général en cas de conflit avec les puissances de l'axe Berlin-Rome.

Émile et Conchita remuèrent ciel et terre pour trouver le plus rapidement possible du travail. Conchita entraîna même Émile à Oran, ville au 3/4 Espagnole, espérant de l'aide de ses compatriotes. Ceux-ci furent plutôt froids et certains même ne firent pas mystère de leur sympathie franquiste. Elle avait cru pourtant ne s'adresser qu'à des antifascistes, d'après les recommandations d'une Espagnole rencontrée dans l'épicerie du quartier.

La solution vint par Élise et Georges Brand que Conchita et Émile ne connaissaient pas sous un autre nom. Élise trouva une place de réceptionnaire espagnole à l'hôtel Aletti, le plus grand d'Alger, pour Pilar. Elle assura que Gaetano trouverait sans peine des chantiers de plâtrerie et peinture une fois sur place. Une de ses amis avait de difficiles moulages à faire resuivre. Il y avait déjà là un chantier pour deux mois. Elle connaissait aussi un important fonctionnaire des beaux-arts qui avait souvent des moulages de trouvailles archéologiques à faire réaliser.

Pilar et Gaetano débarquèrent donc début février et logèrent chez leurs amis. Le rez-de-chaussée de la villa était inoccupé parce que trop abîmé. Il ne restait qu'à s'entendre avec le propriétaire, un brave vieux

veuf et un peu alcoolique, mais du type doux, tout heureux d'avoir trouvé des locataires tranquilles et soigneux, qui réparaient les bricoles eux-mêmes et sans faire d'histoires. Tout alla comme prévu, et le propriétaire proposa même 6 mois de loyer gratuit puisqu'on lui remettait le rez-de-chaussée à neuf.

La vie prenait une tournure idyllique. Gisèle et Klaus viendraient à Pâques, car les amis de nos amis sont nos amis, et il fallait que tout le monde se connaisse.

Pilar était enceinte. Mais Émile et Conchita avaient décidé d'attendre encore deux ans, car Émile n'avait pas vingt ans et craignait que l'enfant en souffre. Conchita aussi n'avait que 20 ans. Rien ne pressait. Pilar et Gaetano s'étaient légalement mariés. Ils en feraient autant dès leurs 21 ans.

La première moitié de l'année 1939 passa dans l'euphorie. Hitler était entré en Tchécoslovaquie sans provoquer la guerre. C'était donc que cette guerre tant redoutée n'éclaterait pas. Le travail marchait bien pour Gaetano. Émile réussit ses deux certificats de licence.

A la mi-juin Pilar accoucha d'un beau garçon qui fut prénommé Fernando, en souvenir de son grand-père, tué au début de la guerre dans les rangs anti-franquistes.

Dès le 16 juillet, les cinq Algérois partirent pour Bordj Arreghi chercher la fraîcheur de l'altitude. Le 20 du même mois, le facteur apporta à Klaus un avis d'appel de son consulat. Il partit téléphoner à Akbou où on lui dit de se présenter d'urgence pour un courrier spécial. Il s'y trouva dès le lendemain à 11 heures du matin et se vit remettre sans commentaires un passeport diplomatique. La signification du fait était claire : l'Allemagne s'attendait à une guerre imminente.

Le lundi 24 ce furent les gendarmes qui vinrent sonner à la porte de l'école. Ils apportaient à Émile son fascicule de mobilisation. Il devait rejoindre la caserne Saint Charles à Marseille au plus tard le 31. Les gens du village avaient su avant eux. Depuis deux jours déjà un jeune avait apporté la nouvelle en revenant de Bougie : la France mobilisait la classe 39, rappelait de nombreux réservistes. Les gendarmes parcoururent le village et distribuèrent une dizaine d'autres fascicules de mobilisation. Ils cherchaient Slimane qui était venu à l'école et réapparurent dans l'entrée de la cour. Tout le monde était à l'ombre des platanes. Ils lui tendirent sa feuille que le jeune homme froissa en la mettant dans sa poche sans la regarder. Le brigadier voulut le prendre de haut : « Dis donc, petit malotru, tu pourrais prendre la peine de lire ce qu'on te donne.

- Inutile, je sais ce que c'est.

- Ça a pas l'air de te plaire ? On pourrait peut-être te recommander pour un bataillon bien choisi ? »

Slimane ne répondit pas, mais ne baissa pas les yeux et regarda les deux pandores bedonnants avec défi et mépris. Gaetano et Émile repoussèrent légèrement Klaus et s'avancèrent vers les gendarmes ; il y avait dans leurs yeux une telle haine que les représentants de la loi pâlirent et reculèrent. Ils dirent à Slimane pour sauver la face : « Vos pères sont partis en chantant, et vous vous en faites une gueule ! Y a pas de quoi : vous allez baiser des petites allemandes.

- Et revenir avec une jambe de bois et une pension, répondit Slimane ; dommage que nos pensions ne soient même pas le quart de celle des Français.

Pendant ces dernières paroles les gendarmes avaient tourné le dos tandis qu'Émile et Gaetano se retournaient aussi prestement dans l'autre direction, vers l'intérieur de la cour. Gisèle tenait le poignet de Klaus qui était pâle comme de la craie et tremblait de colère. Il respira profondément, se passa les mains sur le visage et dit d'une voix sourde : « Ces deux cochons ont bien failli être les deux premiers morts de la guerre. »

Conchita tenta de détendre l'atmosphère. Elle fit asseoir Gisèle qui était enceinte de six mois et avait les larmes aux yeux ; puis elle dit : « Restons calmes ; ce n'est pas la première fois qu'il y a des alertes, peut-être ça s'arrangera. Au fait, nous ne savons même pas ce qui se passe.

- Dantzig, répondit Klaus, on va faire une guerre pour Dantzig, pour empêcher de revenir à l'Allemagne une ville allemande depuis le douzième siècle, une ville qui a été le berceau des chevaliers teutoniques, dont 80 % de la population actuelle est allemande et 70 % du parlement national-socialiste ! On appelle ça le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ! ».

Les trois femmes se levèrent, demandèrent aux hommes de sortir quelques tables pour manger à l'ombre. Klaus apporta l'anisette pour dénouer les gosiers. Pendant qu'ils buvaient, il annonça en posant la main sur le bras de Gisèle : « Il faut bien finir par vous le dire : moi aussi je suis mobilisé ; enfin, c'est pareil : j'ai l'ordre de revenir en Allemagne. Je crois bien que cette fois c'est sérieux. Si on peut parler de sérieux dans ces choses : savez-vous l'échange de télégrammes qui a eu lieu entre les chancelleries allemande et autrichienne en 1914 juste avant la guerre ?

- Non, répondirent plusieurs voix.

- L'Allemagne a télégraphié : « La situation est sérieuse, mais non désespérée ». Et l'Autriche a répondu : « La situation est désespérée, mais non sérieuse. »

Slimane avait accepté un pastis et en prit un second avec tous les hommes. Il regardait le Djurdjura avec une sorte de désespoir muet. Il dit enfin : « Klaus est allemand, Gaetano est italien, Conchita et Pilar sont espagnoles, Gisèle et Émile sont français, je suis kabyle. Et nous sommes tous comme des frères et sœurs. Alors pourquoi la guerre ? » Quel être sensé aurait pu répondre ?

Klaus partit le mercredi et Émile voulut le suivre. Ils feraient route ensemble jusqu'à Marseille. Cela leur donnerait encore un peu le temps de bavarder.

Gisèle avait été forte. Elle avait dit à Klaus : « J'ai compris le jour où tu es revenu du consulat ; je te connais bien !

- Je reviendrai certainement ; je sens que je reviendrai. Mais si par hasard je me trompais, je te le demande, ma chérie : élève notre enfant en Kabyle. Ici la vraie vie existe encore. »

Klaus et Émile ne savaient plus quoi se dire ; ils se sentaient abattus, écrasés d'absurdité. Klaus remit à son ami son adresse en Allemagne, lui recommanda de tout de suite se signaler s'il était fait prisonnier.

La guerre traînait comme une bête venimeuse et n'éclaterait que dans un mois. Mais le grand suicide était déjà décidé.

La guerre

Klaus et Émile s'étaient séparés à Marseille, à la gare. Puis Émile s'était rendu seul à la caserne. Des appelés arrivaient sans cesse, accompagnés par des parents pleurnichards : réservistes, sursitaires, permissionnaires rappelés en cours de permission. On épinglait une étiquette au veston de ceux qui étaient en civil. Un désordre complet régnait. Des sous-officiers et des officiers couraient de partout, nerveux comme des roquets. Les hommes étaient mornes et ne parlaient pas entre eux.

Émile suivit à tout hasard un petit groupe et alla s'adosser à l'ombre contre un mur, sa valise entre les jambes. Il faisait une chaleur suffocante, lourde et poussiéreuse.

Le soir un caporal les vit et vint les chercher, les entraîna chez le fourrier qui leur remit gamelles, bidons et couverts. Ils seraient habillés demain. Le lendemain ils reçurent effectivement costumes de drap, godillots et bandes molletières. De quoi crever par cette chaleur ! Émile fit remarquer d'une voix sourde : « En 1914 ils avaient encore des pantalons rouges, et nous, on a encore des bandes molletières. Toujours en retard d'une guerre ! » L'adjudant n'entendit que « ... pantalons rouges... » et « ... bandes molletières... », mais il dut deviner le reste, car il se cassa la voix en hurlant : « Qui a quelque chose à dire ? Ici on la ferme. Ceux qui ne savent pas, on leur apprendra. »

Le mois d'août passait en exercices de parade pour armée du XIXe siècle. Et la guerre n'éclatait pas. Après tout elle n'éclaterait peut-être pas... Si les choses se calmaient, Émile pourrait encore faire valoir son sursis d'étudiant. Il écrivait deux fois par semaine à Conchita, restée à Bordj Arregghi. Il demandait des nouvelles de Klaus. Depuis son passage à Strasbourg, Gisèle n'en avait plus. Tout semblait à Émile absurde et fastidieux.

Il n'était pas le seul ; les abrutis qui, comme partout, avaient le nombre, et le verbe haut, se perdaient en propos dénués de signification. Mais tous ceux qui avaient un brin de cervelle, tous ceux qui se demandaient vers quel abattoir ils étaient embarqués avaient les nerfs à bout de cette guerre qui n'éclatait pas, et qui, pourtant, était bien là. Le lundi 23 août, la nouvelle tomba comme un coup de tonnerre : l'Allemagne était

en train de conclure un pacte de non-agression avec l'URSS. Émile tenta d'y voir clair. Après l'exercice, il se rapprocha d'un certain Colombo, qui s'était révélé à lui comme communiste et voulait manger Hitler tout cru. Émile alla droit au but : « Alors ? À ton avis, qu'est-ce que ça veut dire ?

- Que la guerre est sur le point d'éclater. Les Allemands vont attaquer la Pologne. Et les Russes vont en faire autant pour reculer de 500 km la frontière de l'agression allemande contre eux. » Cela semblait logique et il n'y avait rien à redire.

La semaine passa avec les habituelles singeries aussi utiles à une guerre moderne qu'un piège à loup contre les blindés. Le jeudi soir le capitaine fit appeler Émile qui alla à son bureau, frappa, entra, salua ; c'était à peu près tout ce qu'il avait appris. L'homme avait une figure plutôt avenante, calme et un peu blasée. Il regarda d'abord l'arrivant après avoir retiré ses lunettes et parla d'une voix lente : « Laporte, vous me posez un problème. Vous aviez demandé un sursis... Vous faisiez de bonnes études, semble-t-il. Quel âge avez-vous ?

- Vingt ans mon Capitaine.

- Vous êtes assez intelligent pour deviner que les sursis, c'est fini ; enfin pour la durée de la guerre. Mais vous allez suivre le peloton des E.O.R. (élèves officiers de réserve). Comme cela vous n'aurez pas tout perdu. » Il regarda dans ses paperasses. « Vous êtes premier de votre peloton en gymnastique... ce n'est pas étonnant : indice moins 9 au conseil de révision, 1 m 77, 76 kg, 110 de tour de poitrine. Vous êtes un sacré gaillard ! Vous ferez un excellent officier de réserve.

- Je vous remercie mon Capitaine. » Il avait dit cela presque d'une voix blanche, tant il bouillait de fureur. Mais il pensa qu'il fallait être diplomate, gagner du temps. Il salua et sortit.

Dès le lendemain à l'appel il était mis à l'écart, changeait de chambre et se trouvait avec des jeunes dont plusieurs étaient puants de suffisance. Mais il y avait dans le tas deux instituteurs fort sympathiques. Ils formèrent de suite un trio qui ne dura pas. Car l'un des deux était communiste et ses prises de position fuyantes exaspérèrent Émile qui détestait le manque de netteté et de droiture. Le communiste avait des explications embrouillées : bien sûr, on restait antifasciste, mais on ne savait pas quels étaient les vrais mobiles de l'URSS ; il pouvait s'agir, d'une nouvelle orientation de sa politique étrangère. Émile était furieux et ne put s'empêcher de faire remarquer durement : « Il y a 4 ans, avant l'alliance de Pierre Laval avec Staline, vous étiez contre l'armée ; le lendemain de cette alliance ce n'était plus « à bas les deux ans ! non ! vous organisiez le sou du soldat. Il y a un an, vous étiez contre les accords de

Munich ; vous demandiez la guerre immédiate. Mais il suffit que l'URSS se rapproche de l'Allemagne pour que vous changiez une nouvelle fois de musique. Vous n'avez aucune pudeur ! »

Il se sentait désespérément seul, plus orphelin qu'à la mort de son père. Il n'avait aucun échange d'idées possible. Seule la famille des exilés était son véritable milieu. Il se sentait prisonnier d'un piège invisible et gigantesque. Il lisait les journaux dès qu'il le pouvait et constatait chaque jour que les données des problèmes politiques étaient fausses. Donc ceux qui les faussaient voulaient la guerre, donc cette guerre aurait lieu, une guerre où son camp n'était nulle part.

Pour la première fois de sa vie il se sentait seul comme un enfant. Il aurait voulu parler avec Gaetano, serrer sa Conchita dans ses bras. Conchita, c'était la vie ; il regrettait maintenant de ne pas lui avoir fait un enfant. Avec un enfant elle se serait sentie moins seule. Elle lui serait restée. Il eut honte de lui-même. « Elle me restera ; que je suis donc idiot ! Et un enfant, si elle veut, je lui en ferai un à ma première permission. Il y en aura bien une à la fin des classes, avant la montée au front ! » Cette idée le rassura un peu.

Avant de partir, il avait pensé à disparaître. Mais où ? Les jeunes Kabyles aussi étaient mobilisés. Les paysans ne viendraient pas en aide à un insoumis ; ils auraient trop peur. Et puis beaucoup croyaient à la France, aux idées de la révolution, de la déclaration des droits de l'homme. L'Amérique du Sud ? Ils l'avaient évoquée ensemble. Mais ils n'avaient même pas l'argent du voyage ! Il fallait donc plier pour ne pas rompre, attendre. Et soudain il eut une inspiration : « Quel idiot je suis ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? » Il était licencié d'allemand ; il parlait la langue de manière compréhensible, Klaus le lui avait à maintes reprises assuré. Il lui serait facile de se faire planquer dans un état-major. Peu élégant ? Certes... mais il ne se sentait nullement solidaire de la sottise et du mensonge universels. Il ne se sentait pas d'autre obligation que de tirer son épingle du jeu, pour Conchita, pour ses amis, pour lui-même.

Il écrivit de suite ses décisions et perspectives à sa compagne, en prenant soin de terminer par une phrase qu'elle comprendrait : « Ne t'alarme pas : je suis toujours exactement le même. »

Le dimanche 29 il avait quartier libre. Il tenta de sortir avec son treillis kaki, neuf et bien repassé. Mais il se fit impitoyablement refouler à la porte. Il dut mettre le costume de drap et les molletières alors qu'il faisait 34° à l'ombre, il l'avait vu sur un thermomètre sur une fenêtre du côté nord de la caserne. Pourquoi donc, se demandait-il, la stupidité règne-t-

elle du bas jusqu'en haut de l'échelle ?

Il alla flâner sur le Vieux Port dans l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur. Il se fit racoler plusieurs fois en chemin et se dégagea d'un air ennuyé. Il finit par rentrer dans un restaurant où il avait aperçu un ventilateur. Il but une anisette avec beaucoup d'eau. Ses vêtements collaient de partout, la sueur lui coulait dans les yeux et les brûlait. Il décida brusquement de rentrer manger à la caserne ; après il se coucherait en slip, ferait du courant d'air. Tout plutôt que de continuer à macérer dans ses vêtements de drap.

La caserne était presque vide. Malgré la chaleur il avait grand faim, mangea une énorme portion de spaghettis à la tomate et de tripes, puis réussit à faire une longue sieste. « Je cherche le sommeil comme un refuge, je cherche l'oubli » pensa t-il avant de s'endormir.

Le soir il tenta sans y réussir de ne pas entendre l'avalanche de nouvelles sensationnelles que ses camarades rapportaient de leurs excursions en ville. Ces nouvelles, du niveau de la confiance d'officier d'état-major ou de ministre, pouvaient se résumer en quelques phrases : l'Allemagne était aux abois et ne savait plus quoi faire pour ne pas perdre la face ; dès les premières semaines de la guerre, le régime hitlérien s'effondrerait au grand soulagement de la majorité des Allemands.

Émile tentait de s'obturer les oreilles avec son traversin et son coude replié. Il pensait : « Tous vont devenir officiers, et ils sont naïfs comme des collégiens de 14 ans ! »

Le 2 septembre la grande boucherie commença. Elle devait durer plus de 5 ans et coûter la vie à au moins 70 millions d'humains, ruiner irrémédiablement l'Europe occidentale et marquer la fin de la domination mondiale de la race blanche. Émile soupçonnait le début d'un désastre de cette ampleur. Il savait, lui, que les Allemands se battraient jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités !

Le 4 au soir, le capitaine les réunit, leur parla de « cette guerre que nous n'avons pas voulue, mais que nous ferons et que nous gagnerons. » Émile écoutait à peine. Il pensait à Klaus dont il avait appris l'adresse par cœur. Il n'aurait pas été prudent, vue l'atmosphère d'espionnite qui régnait, de garder une adresse allemande dans ses affaires. Klaus était-il en Pologne ? En reviendrait-il ? Peut-être ne connaîtrait-il jamais son enfant qui allait naître dans quelques semaines ! Pauvre Gisèle ! Que tout cela était donc monstrueusement idiot !

Les Allemands avançaient facilement, malgré les titres de la presse sur la résistance des Polonais. Le 17 septembre, les Russes les attaquaient. Le communiste avait dit vrai : il y avait eu un nouveau par-

tage de la Pologne ; les Russes prenaient la part convenue et reculaient ainsi une possible ligne d'agression allemande.

Le 29 septembre la Pologne capitulait. Le 6 octobre le parti communiste était dissous en France, alors que Thaelmann avait retrouvé la liberté en Allemagne. Le 8, Maurice Thorez, alors secrétaire général du parti communiste français, était officiellement porté déserteur. Trois jours plus tard 38 députés communistes étaient incarcérés.

Une véritable machine infernale enserrant toute la planète déroulait ses griffes de semaine en semaine. Les Russes avaient pris des positions dans les pays baltes. Le premier décembre ils attaquaient la Finlande et devaient contre toute attente se replier bientôt avec du sang sur le museau.

Le 19 décembre, l'aspirant Laporte sortait premier de son peloton et partait à Alger pour une permission de 10 jours.

La « drôle de guerre » continuait et Conchita aurait un enfant. Il demanderait une seconde permission pour son mariage dès qu'il aurait la nouvelle avec certificat médical à l'appui. Tout se passa comme prévu et début mars 1940 il retournait à Alger pour se marier. La joie revenait dans le groupe. Gisèle avait eu des nouvelles par une voie mystérieuse, par une lettre timbrée de Paris, mais dont elle avait reconnu l'écriture sans confusion possible. Elle aussi avait un garçon. Elle avait bêtement oublié de parler des prénoms avec son mari. Mais elle s'était souvenue que Klaus lui avait dit qu'en Allemagne aussi le prénom Émile existait. Alors elle avait appelé le petit Émile, Nicolas.

À son retour l'aspirant Laporte fut promu sous-lieutenant et affecté au bureau de l'état-major de la division en Lorraine. Il n'avait rien d'autre à faire que d'être là. Et d'ailleurs les activités de la « drôle de guerre » avaient changé de théâtre principal. Ça se passait maintenant du côté de Narvik.

Il y avait eu quelques beaux scandales vite étouffés. La firme de Wendel avait continué à livrer du minerai de fer à l'Allemagne après la déclaration de guerre, par trains entiers. Un lieutenant qui avait fait tirer sur un train avait été déplacé et blâmé, comme l'aviateur Bossoutrot pendant la guerre de 14-18, lorsqu'il avait bombardé ces usines lorraines, d'une Lorraine alors allemande, et qui ne travaillaient que pour l'armée allemande. Les anarchistes avaient raison : le capitalisme n'a pas de patrie.

Le 10 mai la grande lavine se mit en marche. Les Allemands entraient en Hollande et en Belgique. Le 15 ils atteignaient la ligne Liège, Namur, Sedan et entraient donc en France. Le 19 ils étaient sur l'Escaut

et la Sambre. Le 20 ils prenaient Rethel et St-Quentin, le 24, Valenciennes, le 26 ils étaient sur la Somme, le 29 la Belgique capitulait et le 31 c'était le désastre de Dunkerque.

Pour Émile tout alla très vite. Son unité s'était repliée dans les Vosges, au Sud de Bitche. Le 11 juin les Italiens nous déclaraient la guerre. Le 15, Émile reçut miraculeusement une lettre de Gaetano, passée on ne sait comment à travers le désastre, sans doute postée par un permissionnaire sur le sol français : « Je ne sais pas si cette lettre te parviendra. Jamais je n'avais eu honte d'être italien, mais maintenant je ne peux plus m'en empêcher. Comment Mussolini, qui parle tant d'honneur, a-t-il pu avoir un geste aussi ignoble ? C'est un mystère pour moi. Avant je le haïssais, maintenant je le méprise.

Tâche de te tirer d'affaire. Ici tout le monde t'attend. Conchita est très courageuse. Les trois femmes t'embrassent bien. Fraternellement à toi. »

Émile avait les larmes aux yeux. Oui, il reviendrait vite à Alger. Crève le monde pourvu qu'il retrouve ses vrais amis, sa famille !

Le 16 juin, les Allemands rentraient dans Paris, le 17 le gouvernement foutait le camp à Bordeaux et le 20 le cabinet du maréchal Pétain, succédant à Paul Reynaud, demandait l'armistice.

Émile n'avait pas encore vu un seul Allemand.

Les premiers se présentèrent le 24, sur la route de Saarbrücken à Strasbourg, non loin de Niederbronn. Un soldat en képi se tenait debout sur le marche-pied d'une voiture d'officiers et tenait un grand drapeau blanc à la main. Les officiers de l'état-major de la division s'avancèrent. Les Allemands furent brefs et aimables. Ils demandèrent simplement la remise des armes. Celle-ci prit une bonne heure.

À la fin, le colonel allemand, un quinquagénaire à moustache blanche, parla aux officiers français : « Messieurs vous êtes prisonniers. Ne vous laissez pas dominer par l'amertume. Je vous assure que nous ne pensons pas du tout de la France comme le Président Roosevelt et que sa déclaration impolie nous a indignés. » Les officiers français ne comprirent pas. Coupés de toutes nouvelles depuis 3 jours, ils ne savaient pas que Roosevelt avait déclaré le lendemain de l'armistice : « Une grande nation vient de mourir. Pourvu que son cadavre n'empoisonne pas le monde ! » Et la majeure partie de la presse française avait reproduit ces propos indécents.

Le lendemain une compagnie d'encadrement se présenta. La division devait prendre à pied la direction d'un camp. Ce n'était pas loin dirent les sentinelles. La marche commença sur de petites routes qui

menaient au Nord, à travers forêts et prairies. Émile méditait au moyen de se tirer de là. Les Allemands avaient gagné. S'ils emmenaient quand même les prisonniers — plus de trois millions disaient certains, c'est que cette sale guerre n'était pas finie. S'il pouvait engager conversation avec une sentinelle, cela faciliterait peut-être les choses. Il était interdit de s'arrêter. On pissait en marchant. Il manœuvra néanmoins pour se porter en queue de la longue colonne. Alors qu'il passait près d'un ruisseau, il le montra à la sentinelle et demanda : « Trinkwasser ? (eau potable)

- Natürlich, aber los, Marsch, Marsch (naturellement, mais vite, en avant). »

Le truc ne fonctionnait pas. Quelques minutes plus tard on traversa un village alsacien. Les gens regardaient d'un air neutre. Après le village il y eut une forêt à l'orée épaisse. Il n'y avait que 20 m de pré à traverser avant de plonger dans les feuillages et de disparaître. La sentinelle avait l'arme à la bretelle, mais le risque restait gros. Alors il eut une inspiration subite. Il se baissa et sans cesser de marcher il se mit à relâcher sa chaussure. La sentinelle tourna la tête vers lui et se pencha légèrement pour voir ce qui se passait. Émile se redressa et lui asséna un brusque coup de poing sur le nez qui l'envoya rouler à terre. Il prit sa course et plongea à travers les noisetiers de l'orée, puis marcha à quatre pattes. Deux détonations retentirent, deux balles hachèrent des feuillages non loin de lui. Et ce fut tout. La colonne continuait comme si rien ne s'était passé.

Émile était stupéfait. Il pensait que plusieurs dizaines d'hommes tenteraient la fuite. Il était seul, comme toujours dans ses pensées et ses actes. Mais cela valait mieux. Une fuite importante aurait déclenché une chasse à l'homme. Pour un seul, les Allemands laisseraient courir. Ils n'en étaient pas à un prisonnier près.

Il se méfiait des Alsaciens. Ils allaient redevenir allemands et certains feraient peut-être du zèle. Il attendit la nuit pour quitter la forêt, s'aperçut avec un effroi rétrospectif qu'elle ne couvrait qu'une dizaine d'hectares. Il contourna le village, marcha dans l'ombre sur le talus. Il n'avancait guère. Boire n'était pas un problème : il y avait des ruisseaux partout. Il fallait aussi manger. Il pensa : « On peut tenir dix jours et plus sans manger. Je réussirai ». Il avait fait son compte sans le relief compliqué des Vosges. Il décida donc de se déplacer de jour. Il avait dormi deux heures, de 5 à 7 heures du matin. Inspectant de partout il reconnut derrière lui, à environ quatre kilomètres, le Casino de Niederbronn. Il ne s'était donc pas trompé de direction. Il marcha, prenant grand soin de boire abondamment à chaque occasion. Il avait quitté ses bandes

molletières, mais ne les avait pas jetées : on peut avoir besoin de liens. Il avait aussi quitté ses chaussettes, marchait pieds nus dans l'herbe et ne remettait ses souliers qu'en forêt ou dans les broussailles. La faim commençait à le tenailler affreusement. Il se bourra de cerises sous un arbre. Mais son tourment n'en fut que peu apaisé. Le soir il compta qu'il avait parcouru au moins 60 km. Il trouva une ferme isolée dans un creux de vallon. Il résolut de tenter sa chance. Il frappa à plusieurs reprises sans obtenir de réponses. La maison semblait vide. Aucun animal ne rôdait autour. Il poussa la porte et eut la surprise de la voir céder. Il entra, fouilla les placards, découvrit des restes moisis de fromage et de charcuterie, un demi-pain durci. Il nettoya le tout avec son couteau de poche et le dévora en moins de cinq minutes. Une torpeur écrasante l'envahissait. Il allait coucher là, sous un toit, dans un lit, sans avoir à se crisper contre le froid matinal.

Le lendemain matin il reprit sa route plein Sud. Il faisait beau et il était aisé de s'orienter. Il se souvint que le versant lorrain des Vosges était un plateau en pente douce et décida de partir d'abord sur l'Ouest, d'éviter ces plis et ravinements qui faisaient perdre un temps précieux en allongeant le trajet et ralentissant la marche. Il dominait une route sinueuse lorsqu'il entendit un sourd grondement. Bientôt un tank se profila dans un virage, suivi d'un second, puis d'un troisième. Il cessa de les compter. Vinrent ensuite des camions, des voitures amphibies. Il reprit sa marche vers la ligne de crête. Une heure plus tard débouchèrent des fantassins. Le haut des vareuses était ouvert, le calot passé dans la ceinture. Ils descendaient la route d'un pas long et lent. Ils chantaient un champ de marche dont Émile saisit quelques paroles : « Argonnerwald um Mitternacht » (Forêt de l'Argonne à minuit). Les voix étaient graves et pures, les visages jeunes et virils. Lorsqu'une demi-heure plus tard Émile franchit la crête et se trouva sur le versant lorrain, les chants retentissaient encore, renvoyés en longs échos par les pentes des Vosges. Peu après il lut une pancarte : St Dié. Il était en Lorraine française et devait s'en tirer. Il lui faudrait trouver des vêtements civils. Il avait un peu plus de 2000 F sur lui, de quoi s'acheter de légers vêtements d'été et manger correctement. Cela ne lui prendrait pas plus de 500 F. Le reste serait pour le chemin de fer jusqu'à Marseille et le bateau. Le cauchemar touchait à sa fin.

Il entendit un bruit de moteur, se planqua derrière des noisetiers, reconnut un petit camion à plateau chargé de biches de lait qui roulait en direction de Saint Dié. Il porta sa main à son visage, sentit une barbe de quatre jours. Bah ! L'homme comprendrait. Il sortit de sa cachette, héla

le camionneur qui stoppa et demanda d'une voix rude : « Où tu vas ?

- À St Dié pour commencer.

- Monte si tu veux, mais c'est à tes risques. Ils sont à St Dié comme partout.

- Je descendrai avant l'entrée de la ville.

- On les rencontre aussi sur les routes. Enfin, monte. »

Le conducteur était muet et fermé. Il regardait en coin le costume de gabardine de l'officier avec une sorte de colère sourde. Quand Émile descendit, il ne répondit même pas à son « Merci au revoir ». Le prisonnier évadé se demanda pourquoi. Bah ! Les Lorrains ne sont pas causeurs, c'est connu.

Il cherchait un hôtel, évita de justesse plusieurs voitures allemandes roulant follement, franchissant les carrefours sans la moindre précaution. Une vieille femme qui se chauffait au soleil murmura : « Ils ont gagné et ça leur a tourné la tête ; mais ce n'est pas fini ; ils ont le temps de se calmer. » Émile lui exposa rapidement sa situation : « Ne restez pas comme ça, rentrez vite chez moi, mon pauvre Monsieur ; s'ils vous voyaient ils vous reprendraient tout de suite. » Elle lui apporta une cuvette d'eau chaude, un blaireau, du savon à barbe et un rasoir à main dont il ne s'était jamais servi. Il en usa très prudemment et réussit à ne presque pas se couper, à peine deux minimes estafilades où le sang perlait un peu. Il lui faudrait aussi acheter de quoi se raser comme il en avait l'habitude. La brave vieille lui apporta à manger : une épaisse soupe de légumes, du saucisson, du fromage et du vin. Émile se sentit bientôt lourd comme du plomb. En trois jours et trois nuits il avait parcouru au moins 150 km dans des conditions très difficiles, peu mangé, mal dormi. Il l'expliqua à la femme qui lui fit aussitôt un bon lit dans une coquette petite chambre lambrissée. Il demanda à ne pas être réveillé jusqu'au lendemain matin. C'est le chant du coq qui le tira de son sommeil. Il eut la surprise de voir des vêtements civils sur une chaise à côté de ses vêtements kaki. Il les essaya. Ils allaient à peu près, sauf les manches un peu courtes ; mais la couleur noire était bizarre pour un jeune homme de 21 ans. Il ne pouvait pourtant pas se promener en kaki dans la ville occupée ! Il déjeuna abondamment d'un excellent café au lait accompagné de tartines de beurre et de miel, se fit expliquer où se trouvait le marchand de vêtement le plus proche, insista pour donner 15 F à la femme qui refusait fermement et n'accepta que lorsque Émile lui eut montré ses 2000 F.

Il sortit à 8 heures et revint 3/4 d'h plus tard avec un pantalon de flanelle beige, une veste sportive à carreaux, des chaussettes blanches

dans des sandales de cuir brunes. Il portait une valise neuve dont il sortit les vêtements noirs qu'il rendit à sa brave hôtesse. Puis il se rendit à la gare. Il portait ses effets militaires dans sa valise, ce qui était peut-être imprudent ; mais il conservait de son enfance extrêmement pauvre le réflexe de ne rien gaspiller. L'employé des chemins de fer fut peu rassurant : il y avait des centaines de ponts sautés, la radio ne cessait de donner des avertissements sur des solutions de continuité concernant routes et voies ferrées. Il pouvait délivrer un billet jusqu'à Dijon, mais après il ne savait plus. Les trains avaient de grands retards et les correspondances étaient sans garantie. Émile partit pour Épinal, Langres, Dijon. Il s'efforçait de dormir, de ne pas penser. Il n'avait qu'un but : Conchita. Elle était maintenant enceinte de 6 mois. Elle devait être chez Gisèle à Bordj Arregui... L'oasis de vie au milieu de la folie universelle. La France, existait-elle encore ? Conserverait-elle ses colonies ? Y aurait-il encore, une France pour payer des institutrices et des professeurs en Algérie... On verrait plus tard... Il fallait d'abord regrouper la famille, retrouver ceux avec qui il pouvait parler, parce qu'ils pensaient au même niveau de profondeur que lui, plus profond même ; 21 ans, il était encore bien jeune... il avait besoin de Gaetano, et de Klaus ; ils avaient davantage étudié que lui. Klaus était un problème : comment ferait-il pour revenir ? Il en avait le désir, c'était son but primordial ; mais une armée victorieuse emprisonne bien plus qu'une armée vaincue ; et puis Klaus n'était pas anarchiste ; il resterait solidaire de son peuple jusqu'à la victoire ou à l'écrasement final. Car toute cette saloperie de guerre ne faisait que commencer. Les Allemands avaient besoin de main d'œuvre, sinon ils n'auraient pas emmené trois millions de Français en captivité.

Il arriva à Dijon à une heure de l'après-midi. Renseignements pris, il avait 4 heures d'attente avant de pouvoir continuer sur Lyon. Des militaires allemands entraient et sortaient sans cesse. Certains portaient une plaque de métal avec une chaîne autour du cou. Un homme à l'expression peureuse et stupide souffla : « C'est la Gestapo, c'est la terreur même des soldats allemands.

- Gestapo est l'abréviation de Geheime Staats Polizei, police secrète d'état ; ils ne portent pas d'uniforme ! Ce que vous voyez est la Feldgendarmerie. J'étais interprète à l'état-major de ma division.

- Alors vous parlez allemand ? » L'imbécile lui jeta un regard apeuré en coin et s'en alla.

Il alla dans un petit restaurant. La serveuse vint prendre la commande. C'était une jeune femme d'environ 25 ans, une Bourguignonne aux belles formes, mais dont le visage trahissait l'angoisse et l'insomnie.

Au moment de payer elle s'assit près d'Émile : « Excusez-moi, Monsieur, j'aimerais si possible avoir quelques renseignements. Je demande un peu à tout le monde. Vous étiez militaire ? Vous venez du Nord ?

- Des Vosges. J'ai été fait prisonnier au Nord des Vosges. Je me suis évadé.

- Mon mari était près de Forbach, en Moselle. Il m'écrivait presque tous les jours. Depuis la grande offensive allemande je n'ai plus une seule lettre de lui. Pourtant, d'après les communiqués, on ne s'est pas beaucoup battu dans cette région.

- Non. Votre mari devait être de ma division. Nous nous sommes repliés sur les Vosges et avons été faits prisonniers à mi-chemin entre Saarbrücken et Strasbourg. Votre mari a du faire partie de la même colonne de prisonniers que moi.

- Il s'appelait Gagneure, caporal Jacques Gagneure. Vous ne l'avez pas connu par hasard ?

- Non Madame, une division c'est vingt mille hommes. Mais il est certainement vivant, car nous n'avons eu aucune perte, nous ne nous sommes même pas battus.

- C'est curieux ça ! Je ne vous critique pas ; je ne comprends rien à ce qui s'est passé ; mais tout de même un pareil effondrement de la France, ça semble impossible. J'ai assisté à la débâcle ; c'est vrai que les officiers ont abandonné leurs troupes. Pendant deux semaines nous les avons vu passer en voiture ; les hommes suivaient à pied à des heures d'intervalle. La plupart avaient jeté leur fusil. Et tous ces fous de civils qui sont partis sur les routes, qui ont gêné les mouvements de l'armée ! Ils auraient bien mieux fait de rester chez eux. Mais c'est un vrai vent de folie qui a soufflé sur tout ce pays. Et ce n'est pas fini. Je suis agacée de toutes les absurdités qu'on entend dire. Au moins vingt clients m'ont raconté que les Allemands avaient des voitures dont le moteur marchait à l'eau : un seau d'eau, une pastille dedans, et voilà du carburant ! Cela est complètement fou !

- Naturellement : ils mettent de l'eau dans leur radiateur, comme tout le monde, et peut-être une pastille de détartrant de temps en temps.

- Il y a quelques mois les journaux nous disaient qu'ils manquaient d'essence. On a fait aussi courir le bruit qu'ils embarquaient tous les jeunes gens à partir de 15 ans ; des centaines de milliers de jeunes sont partis en vélo sur les routes. Pour aller où ? Les Allemands occupent toute la France. Jamais je n'aurais cru les Français aussi stupides ! Et vous, Monsieur, où allez-vous ?

- À Saint-Étienne d'abord, puis à Marseille, puis à Alger.

- À Alger! Vous en avez de la chance! Mais prenez garde à la ligne de démarcation.

- À la ligne de démarcation ?

- Vous ne savez pas ? La France est coupée en deux par une ligne qui part de St-Jean de Luz passe au Nord de Vichy et traverse la Saône près de Chalons, je ne sais pas exactement où. On entend tellement de bobards qu'on ne sait plus ce qu'il faut croire et ne pas croire. Mais faites attention, il y a des contrôles dans les trains comme sur les routes. Il vaut mieux traverser à pied à travers la campagne. »

Émile se sentit soudain découragé et faible comme un enfant. Il ne fallait rien brusquer, ne pas risquer d'échouer par précipitation. Il demanda une chambre. Oui, il en restait une. Il prendrait le temps de bien se renseigner et ne continuerait que le lendemain.

Il sortit, acheta un journal, constata qu'effectivement la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone libre passait non loin de Chalons. Mais pourquoi diable les Allemands éprouvaient-ils le besoin d'occuper la France jusqu'à St-Jean de Luz? Pourquoi voulaient-ils contrôler tout le rivage atlantique? Avoir une liaison directe avec l'Espagne? Cela confirmait en tout cas que la paix n'était pas pour demain. Les Anglais n'étaient pas en mesure d'organiser un débarquement en France; les Allemands devaient donc redouter une intervention des Américains. Il erra dans la ville. Des réfugiés refluaient en voiture à cheval, à pied, certains poussaient une charrette. Il sourit en pensant à son enfance, à son adolescence même. Quel chemin parcouru en moins de 5 ans! Grâce avant tout à Gaetano. Le petit livreur qui se faisait systématiquement engueuler en rentrant de course était devenu licencié ès lettre, marié, bientôt père de famille; il ajouta avec un sourire amer «... et officier d'une armée en débâcle! » Des Allemands flânaient par petits groupes, parfois une compagnie passait en chantant. Émile pensa à la « Force par la joie » et aux projets touristiques de Klaus: « Toute leur armée donne plus l'impression de faire du tourisme que la guerre. Leur victoire a dû être facile. » Il n'était pas patriote; pourtant au fond de lui-même il se sentait humilié. Il n'avait pas voulu se battre parce qu'il ne pouvait adhérer à des buts qui lui semblaient malpropres. Mais il se savait capable de se battre, de se faire tuer même, pour une cause à laquelle il croyait. La plupart de ses compatriotes avaient fui dans l'affolement, et ils étaient incapables de croire à quelque chose, aussi inaptes à la révolution qu'à la guerre. Cela le réconciliait avec lui-même, mais ne lavait pas l'affront public de cette invraisemblable débâcle.

Il retourna à l'hôtel, soupa et demanda sa chambre. La serveuse

prit sa valise, mais il la lui retira promptement des mains. Ils montèrent ensemble au second ; elle entra avec lui, tira un peu sur les draps, tapota l'oreiller. Sans pouvoir prendre le temps de réfléchir, il parla : « Madame, nous ne ferons de mal à personne, et nous avons besoin l'un de l'autre en ce moment. Restez.

- Vous plaisantez ! Je n'ai pas fini mon service.

- Alors revenez.

- (Elle hésita et soupira) Oui, d'accord, mais ce sera tard, au moins onze heures.

- Je vous attends.

Il lui prit la main entre les siennes et y déposa un baiser. Elle sentit une immense tendresse dans ce bref contact ; il n'y avait rien de faux ni de faible en cet homme. Émile était irrésistible quand il posait sa main sur le poignet d'une femme. Sans calcul, il y mettait tout l'amour, toute la solidarité envers la souffrance qu'il avait involontairement acquis à travers sa dure jeunesse.

La serveuse revint à l'heure dite. Elle se déshabilla sans la moindre gêne. Elle était du type préféré d'Émile : la taille mince, les rondeurs un peu fortes, les membres solides aux attaches fines.

Elle s'allongea sur le lit et demanda : « Comment t'appelles-tu ?

- Émile. Et toi ?

- Lucette. »

Elle le caressait avec douceur, réagissait elle-même aux caresses par toute la surface de sa peau. Après le spasme elle s'endormit rapidement dans ses bras. Lui ne dormait pas. Il pensait à la stupidité de la morale, à la mesquinerie de ce que la civilisation chrétienne appelle la fidélité. Il avait donné de l'amour à une jeune femme malheureuse de l'absence d'un mari qu'elle avait aimé beaucoup, comme lui aimait Conchita. Il n'avait pas baisé depuis son mariage, donc depuis plus de 4 mois. Il se sentait maintenant apaisé et plus fort. Où était le mal ? Il en avait un jour discuté avec Klaus qui lui avait dit : « Je suis tout à fait du même sentiment ; la plupart de mes camarades de la SS aussi. Mais nous avons une révolution morale à faire chez nous. Car sur ce point les Allemands sont très complexés. Et c'est curieux, car nos femmes sont plutôt indulgentes.

- Et comment expliques-tu cela ?

- Par le Christianisme qui nous empoisonne presque autant que les Britanniques. Hitler a vu juste lorsqu'il a écrit : « Les Méditerranéens peuvent s'accommoder du Christianisme parce qu'ils ne prennent pas la religion au sérieux ; mais pour nous autres, Germains, c'est un poison

mortel. »

Curieux, pensait-il maintenant, les Allemands que j'ai vus jusqu'ici n'avaient pas des têtes de complexés. Pourtant Klaus devait savoir...

Il écouta la respiration régulière de Lucette. Ses lèvres effleurèrent l'épaule nue de la jeune femme tandis qu'une nouvelle onde de tendresse lui gonflait le cœur. Il revit Conchita. Non, il ne lui était pas infidèle; elle était son épouse et le resterait. Il pouvait parfaitement se passer de toute autre femme qu'elle; il pourrait sans être peiné envisager de l'avoir tous les jours avec lui, de n'avoir qu'elle. Mais ce n'était pas une raison pour se faire un cœur de bois envers les autres. Son attitude n'avait rien de commun avec ces insatisfaits superficiels qui passaient des annonces de « couple libre », de « ménage moderne » pour parties carrées ou vacances à quatre. Il n'était pas coureur de jupons, ni vaniteusement collectionneur d'aventures. Il ne parlait jamais de ses conquêtes. Il avait un jour répondu avec humeur à un étudiant de Lyon qui le raillait d'être trop sérieux: « Si une femme me fait plaisir, je pense qu'elle a au moins le droit que je ferme ma boîte. Tu ferais bien d'en faire autant. » Certains jeunes de son âge avaient déjà eu plus de cent aventures. Lui n'avait en tout possédé que cinq femmes: Magui, Simone, la bistrote d'Agde dont il ne savait même plus le nom, Conchita, et maintenant Lucette. Et l'envie de faire plaisir comptait chez lui au moins autant que la recherche de son plaisir. Ni les complexes, ni la chasse acharnée n'étaient normaux. Il pensa que Klaus avait raison: il était totalement libre parce qu'il avait été élevé en dehors du Christianisme.

Il se rendormait lorsque Lucette s'éveilla, promena ses lèvres sur son visage, le comblant de dizaines de baisers légers comme une brise tiède. Ils firent une nouvelle fois l'amour, puis dormirent jusqu'au matin.

Il déjeuna, demanda la note. Lucette n'avait pas compté la chambre. Elle avait voulu en faire cadeau au prisonnier évadé et avait celé ce client à sa patronne sans savoir encore qu'ils coucheraient ensemble. Émile la remercia d'un sourire en pensant: « Je ne me suis pas trompé, c'est une chic fille. »

Il décida de ne pas retourner à la gare et de faire de l'auto-stop. Ce serait moins risqué que le train et les longues attentes. Il fut pris par un représentant de commerce qui lui expliqua pourquoi on avait perdu la guerre, mis en confiance par son costume élégant et sa qualité d'officier: c'était la faute de ces salauds d'instituteurs qui parlaient davantage de Karl Marx que de Jeanne d'Arc et de Napoléon. Émile approuva tout en réprimant une terrible envie d'étrangler l'imbécile qui continuait: « Heureusement il y a eu le Maréchal Pétain, pour la première fois un homme

d'État qui nous dit la vérité.

- Oui, bien sûr, termina Émile qui pensait à part lui : « Le vieux a fait la seule chose qui pouvait se faire et que n'importe qui aurait faite à sa place. Les Français font appel à Pétain comme les Allemands à Hindenburg après Versailles. »

Il faisait une chaleur suffocante dans la traction qui sentait l'huile. Émile fut content lorsque le conducteur lui dit de descendre : « On va arriver au contrôle routier. Passez dans les prés, mais vous feriez mieux d'attendre la nuit. Bonne chance. »

Il regarda autour de lui. Il ne fallait pas s'attarder sur cette route. À 200 m il y avait un bosquet d'acacias au-dessus d'un vignoble. Il enjamba un petit mur, partit courbé à travers les rangées de ceps, atteignit le bosquet et s'assit à l'ombre. Un minuscule filet d'eau courait sous un rocher. Il pourrait boire. Cela lui fit prendre conscience qu'il avait oublié d'acheter de quoi manger. Tant pis ! Avec cette chaleur ce n'était pas dramatique. Il fit un effort de mémoire pour se rappeler de la date. On devait être le 30 juin. Oui, c'était cela : le journal acheté la veille portait la date du 29. Si tout allait bien, dans 3 ou 4 jours il serait à Alger. Il voulut dormir, pensant que le temps passerait plus vite. Mais il se piqua d'abord le dos sur une branche d'acacia sèche recouverte d'herbe. Puis des fourmis l'attaquèrent aux chevilles, une petite araignée verte s'introduisit sous sa chemise par le col dégrafé ; il porta la main sur elle à travers le tissu, mais l'animal le mordit au sternum, ce qui lui causa d'abord une légère brûlure, puis une démangeaison, en même temps qu'une envie de vomir et une étrange sensation de faiblesse accompagnée de frissons. Il se déshabilla complètement et se plaça un peu au soleil qui était au zénith. Le malaise passa au bout d'une heure. Il mâcha quelques pissenlits durs ramassés en bordure de la vigne, puis quelques fleurs d'acacia attardées. Le temps était affreusement long. Une brume d'étain voila le soleil, un lourd nuage noir s'avança. Puis après des coups de canon éclatèrent. Il ne s'agissait pas d'éclairs et de tonnerre, mais bien de coups de canons. Que diable se passait-il ? La guerre était pourtant finie.

C'était les canons para grêle d'un syndicat de vignerons. Un paysan avait bien essayé d'expliquer aux Allemands qu'ils allaient faire « boumboum », mais que ce n'était pas la guerre qui recommençait. Le sous-officier avait répondu « ja, ja ! » sans rien comprendre. Et maintenant des automitrailleuses suivies de fantassins patrouillaient de partout. Des tanks arrivèrent, tourelles ouvertes ; des hommes en calot noir à tête de mort inspectaient l'horizon avec des jumelles. Émile se sentait perdu.

Il peigna rapidement l'herbe à rebrousse-poil, se coucha derrière cette précaire barrière et y plaça aussi sa valise. Des ordres, des coups de sifflet et des grincements de chenilles retentirent. Lentement, avec d'innombrables précautions, il écarta l'herbe près de ses yeux ; les fantassins aussi avaient disparu. Combien tout cela avait-il duré ? Il regarda sa montre. Il était cinq heures. Encore quatre heures d'attente. Maintenant il avait faim. Mais pas question de quitter son refuge. Il suçait de l'eau au mince filet. Elle était fraîche, mais il aspirait des impuretés en même temps, car la minuscule cascade était aussi fine qu'une aiguille à tricoter. Au prix d'une longue patience il se rassasia pourtant. Puis il sommeilla un peu. Il se crut sous un olivier énorme, non loin d'Akbou et sa déception fut grande lorsqu'il ouvrit les yeux. Il allait faire nuit. Il grimpa Plus haut sur la colline. Des prunelliers succédaient aux vignes. Il prit la direction du Sud, marcha deux bonnes heures. Il n'avait pas dévié de sa direction, il en était sûr, car bien que le ciel ne soit pas parfaitement clair, on distinguait l'étoile polaire à qui il suffisait de tourner le dos et de contrôler de temps en temps. Il pensait être déjà en zone libre, mais pour plus de précautions il marcherait toute la nuit. Il contourna un village où des chiens aboyèrent. Peu après il traversa un enclos où reposaient des vaches charolaises. Au-delà paraissait un ruisseau d'une dizaine de mètres de largeur. Il quitta ses sandales et ses chaussettes, retroussa son pantalon, traversa l'eau un peu bourbeuse, s'essuya les pieds et les mollets avec de l'herbe avant de se rechausser, puis se releva sa valise à la main. Mais dès que sa tête eut dépassé les hautes herbes de la prairie il vit à 5 m une haute silhouette casquée, un fusil braqué sur lui et une voix lui dit calmement : « Komm, Kamerad ! ». Puis il vit les plaques brillantes de deux Feldgendarmen. Toute tentative de fuite était vaine. Il était à nouveau prisonnier. On le fit asseoir les mains sur la tête. Les Feldgendarmen attendirent encore un quart d'heure, lui firent signe de se lever et de marcher devant. Ils arrivèrent dans un hameau, le firent entrer dans une grange où quelques hommes se trouvaient déjà. Il entendit une voix dire : « Un de plus, on va faire un joli convoi. » Il se sentait au bord du désespoir. Il tenta de se réfugier dans le sommeil, mais sa poitrine était brûlante de chagrin et il ne dormit pas une minute. Le lendemain matin, il devait être huit heures, un Allemand vint le chercher, l'emmena dans une pièce au rez-de-chaussée de la ferme voisine. Un sous-officier le fit asseoir :

« Nom, prénoms, date de naissance, profession, domicile ? Et où alliez-vous ?

- Chez moi à Alger.

- Alger? Alger? »

Émile préféra continuer en allemand ; après tout, cela lui servirait peut-être : « Alger, de l'autre côté de la Méditerranée, la capitale de l'Algérie.

- Pourquoi ne pas suivre la route, ou prendre le train ?

- Je craignais d'être fait prisonnier.

- Vous étiez militaire ?

- Naturellement.

- Montrez votre livret militaire. »

Émile ouvrit sa valise ; l'Allemand vit les vêtements d'officier, prit le livret : « Officier ?

- Oui, sous-lieutenant.

- Dans quel secteur du front étiez-vous ?

- Forbach, Sarreguemines, Bitche.

- Vous avez déjà dû être prisonnier ?

- Non.

- Curieux.

- Je suis parti dès que j'ai su que nous étions encerclés et que le maréchal Pétain demandait l'armistice.

Ça se comprend. Mais je ne peux rien pour vous. Vous devrez remettre vos effets militaires. Vos vêtements civils vous seront rendus quand vous serez libéré. Allez, ne faites pas cette tête. La guerre est finie pour vous. Pour nous elle commence. »

Les hommes, une trentaine, furent embarqués dans des camions, puis dans un wagon à bestiaux. Des centaines d'autres les avaient rejoints à Dijon, quelques autres en Alsace. Le 5 juillet au soir ils débarquaient dans Munich, mangeaient une soupe à la gare et prenaient à pied le chemin d'un camp. Ils dormirent à même le sol. Toutes les baraques montées étaient déjà pleines. Ils travaillèrent toute la journée du lendemain à en monter d'autres. Les prisonniers bâtissaient leur prison. On n'arrête pas le progrès. Le dimanche ils se reposèrent et leur ration alimentaire augmenta. Émile comprit que son évasion lui avait épargné d'énormes fatigues. Certains de ses compagnons de captivité avaient fait plusieurs centaines de km à pied, presque sans ravitaillement ; tous ceux qui tombaient étaient immédiatement abattus.

Klaus lui avait donné son adresse à Munich. Mais il était maintenant incapable de s'en rappeler. Et de toute façon il était décidé à ne jamais demander une faveur, à ne jamais laisser paraître le chagrin qui le rongait.

Dès le lundi il fut appelé chez le commandant du camp : « Vous

nous êtes signalé comme parlant couramment l'allemand. C'est bien de vous qu'il s'agit ?

- Oui, mais couramment est exagéré ; je suis compréhensible et je comprends.

- Si, si, je constate que vous parlez très bien. Vous aviez peut-être déjà fait un séjour en Allemagne avant la guerre ?

- Non, mais en Algérie j'avais un ami allemand. » Le commandant fronça les sourcils : « Un exilé sans doute ?

- Pas du tout. Un jeune homme qui a épousé une Française et qui est revenu en Allemagne peu avant le début de la guerre. Nous avons été mobilisés ensemble et avons fait le voyage ensemble jusqu'à Marseille.

- Curieux ! Et qu'auriez-vous fait si vous l'aviez reconnu en face de vous dans un combat ?

- Je ne lui aurai pas tiré dessus et je pense qu'il en aurait fait de même.

- Je vous comprends. Ces guerres sont stupides. Cela risque de tourner au suicide de l'Europe. »

Émile pensa : « Encore un qui s'en aperçoit ! Il semble y en avoir davantage en Allemagne qu'en France. » Le commandant reprit :

- Vous serez notre homme de confiance. Vous viendrez habiter la baraque contiguë à mon bureau. Il faut que je vous aie à tout instant sous la main.

- Au fait, comment s'appelle votre ami allemand ?

- Klaus Altmeyer.

- Et où habite-t-il ?

- Munich. Je savais son adresse par cœur, mais je l'ai oubliée.

- Pourquoi ne pas l'avoir écrite ?

- J'ai détruit le papier, j'ai craint que ce soit dangereux.

- Ah oui ! Votre crainte des espions... Mais nous n'avions rien à espionner chez vous. Notre technique militaire est en avance sur la vôtre dans toutes les armes. Vous avez pu vous en apercevoir. »

Le soir il écrivit à Conchita une longue lettre où il lui racontait tout. La réponse arriva dès le 27 juillet. Elle contenait l'adresse des parents de Klaus que Gisèle possédait. Émile devait répondre dès que possible et choisir deux prénoms : un de fille, un de garçon, car la naissance était dans deux mois. Il répondit qu'il lui laissait une liberté totale de choisir à son gré. Il promit de contacter dès que possible les parents de Klaus. Sur ce point il mentait un peu, car sa fierté se rebiffait à l'idée de bénéficier d'une faveur.

Fin juillet le camp était presque vide ; la plupart des prisonniers étaient en commandos de travail chez les paysans. Il allait demander à partir aussi et il s'évaderait à nouveau. Et personne ne l'arrêterait cette fois. Il voulait bien d'une liberté conquise, mais non d'une liberté de faveur accordée par les vainqueurs.

C'est ainsi qu'il arriva le lundi 9 août au château de Birkenbach. Il y fut reçu par la mère, volubile et hautaine. Elle lui signifia de se tenir à la disposition du jardinier et du maître d'écuries, le jockey sicilien Fortunato.

Le jardinier arriva, lui montra un carré de potager à désherber en précisant : bien enlever les racines. Une jeune femme dodue, précédée d'un mignon petit garçon d'environ deux ans, s'arrêta près de lui et demanda : « Comprenez-vous l'allemand ?

- Oui. Je devais devenir professeur d'allemand.

- Vous le deviendrez certainement. J'ai entendu ma mère vous donnez des consignes tout à l'heure. Ce sont les manières de la vieille génération. Ne prenez pas la chose au tragique. Demain elle ne saura même plus que vous êtes là.

- Normal : un domestique est sans importance.

- Vous n'êtes pas un domestique. Vous ne serez pas malheureux ici, j'y veillerai.

- Très aimable de votre part, Madame, mais tout ira bien.

Elle sentit la dureté du ton, la fierté indomptable qui animait l'homme. Mais elle ne se laissa pas décourager. « Polonais ou Français ?

- Français.

- Tant mieux. Prochainement ma belle-sœur doit venir me voir. Elle devait devenir professeur de français. Mais elle a dû interrompre ses études. Maintenant elle est mariée et a deux enfants. Elle sera certainement contente de parler français avec vous. »

À ce moment un scarabée passa devant la main d'Émile. L'enfant se précipita et s'accroupit pour voir de près. La maman intervint : « Wolfram, ne fait pas de mal à la petite bête. » Émile ne put contenir une remarque : « Wolfram ! Quel joli nom ! » La mère prit l'enfant par la main, mais il résista. « Laisse travailler le Monsieur.

- O un enfant ne peut pas me déranger. J'aime beaucoup les enfants.

- Vous en avez ?

- Dans six semaines environ j'en aurai un.

- Vous semblez encore très jeune.

- Vous aussi

- 21 ans.

- Comme moi.

- La guerre est une chose idiote. Nous ne sommes pas faits pour nous haïr et nous tuer.

- Je ne hais personne, sauf peut-être les fous qui mènent le monde.

- Je vous comprends ; mon mari, mon frère, mes beaux-frères sont à la guerre. Il faut que je rentre faire manger le petit. Viens Wolfram. Bonsoir ! (Elle lui tendit la main qu'il serra avec étonnement.)

- Bonsoir Madame.

- Nous avons le même âge. Appelez-moi Xenia. Et vous ?

- Émile. »

Elle tourna le dos et disparut derrière les massifs de l'allée.

Le lendemain matin Émile fut appelé par le jockey qui le regarda avec méfiance et lui demanda s'il était cavalier. Devant la réponse négative, le Sicilien prit une expression de mépris. « Et sais-tu au moins soigner un cheval ?

- Il est plus facile de s'entendre avec les bêtes qu'avec les gens.

- Alors prends l'étrille. » Émile avait souvent vu des charretiers stéphanois étriller leurs bêtes. Il avait aussi vu avec quel amour et quel soin les Kabyles traitaient leurs chevaux, rares, mais magnifiques. Les trois coursiers qu'il voyait ici avaient l'air paisible. Il les étrilla avec plaisir, peignant et lustrant le poil, achevant le travail à la paume de la main. Les bêtes le reniflèrent amicalement. Puis il les mena à l'abreuvoir et les fit trotter un peu en les tenant par la bride avant de les rentrer. Le Sicilien était étonné. Il aurait préféré pouvoir humilier le Français qui le dépassait de 20 cm ; mais il fit à mauvaise fortune bon cœur, choisit d'être cordial et lui offrit une cigarette. « Merci je ne fume pas ». Pour rétablir sa supériorité il quitta son treillis, passa sa culotte de cheval, se coiffa d'une bombe et partit à l'entraînement.

Émile resta seul dans l'écurie dont l'odeur lui rappelait l'Afrique. Il s'assit sur une botte de paille et ferma les yeux. La voix de Xenia le tira de sa rêverie : « Bonjour ! Vous êtes fatigué ?

- Non, je pensais à l'Afrique.

- Vous venez d'Afrique ?

- Oui, d'Algérie. » Il vit que Xenia était sur le point de dire quelque chose, mais elle réprima son impulsion et reprit après un court silence.

« Ce doit être magnifique.

- On y a la liberté des grands espaces.

- Vous devez étouffer ici. Moi-même j'étouffe.
- Curieux; vos montagnes sont belles. Non, je n'étouffe pas ici. C'est l'odeur des chevaux qui me rappelle l'Afrique.
- Vous êtes cavalier ?
- Non, mais il y a beaucoup de voitures à cheval en Algérie.
- Vous devriez apprendre à monter. Profitez-en tant que vous êtes ici. Vous ne resterez pas longtemps.

- Je voudrais l'espérer, mais je n'en suis pas sûr.
- Vous serez bientôt libéré, ou vous vous évaderez. En attendant, apprenez à monter. Avant je faisais chaque jour une sortie. Maintenant avec le petit je n'ai plus le temps. Et puis je n'ai plus le goût. Quand le facteur ne m'apporte rien je redoute le pire, et quand je reconnais le cachet de la Feldpost je tremble en ouvrant la lettre. Il y a des jours où, je n'ose pas écouter la radio, de peur d'apprendre une offensive de débarquement en Angleterre. Votre femme sait au moins que vous êtes vivant et intact et que vous avez toutes chances de revenir de même.

Émile était ému. Les rôles étaient renversés. Il ne se sentait plus un prisonnier humilié, mais un être humain solidaire d'une jeune femme malheureuse, parce que tous deux étaient victimes d'une monstrueuse absurdité. Il la regarda sans dureté cette fois : « Pourquoi me racontez-vous cela ? Vous me connaissez à peine...

- Parce que nous sommes de la même génération et que je n'ai personne à qui parler. Je suis née von Birkenbach, savez-vous ! Maintenant je m'appelle Vogel et je le préfère ainsi. Pour un von Birkenbach, mourir pour la patrie est un honneur insigne qui ne tolère pas de regrets. Mais ma patrie je ne sais trop où elle est. Ma mère est russe, mon père allemand. Pendant la campagne de Pologne, tous deux ont eu des paroles blessantes envers les Polonais. Un jour j'ai explosé : « Et que sont vos propres enfants sinon des Polonais ? Car que sont les Polonais, sinon un mélange de Russes et d'Allemands ? Ils sont restés stupides, sans pouvoir répondre un mot, suffoqués comme s'ils venaient de découvrir une évidence terrible pour eux.

- Votre mari pense comme vous ?

- Mon mari est un homme libre. Il se moque des nationalités. Il ne regarde que la valeur des individus. Il est lieutenant de SS. Et comme noblesse de cœur il n'a rien à envier aux meilleurs noms du Gotha. »

Émile ne répondit rien. Les paroles de la jeune femme le confirmaient dans ce qu'il entrevoyait à travers Klaus.

Les jours passaient, monotones. Il mangeait à l'office avec toute la domesticité. Personne n'était vexant envers lui. Le Sicilien avait

remarqué ses fréquentes conversations avec Xenia. Il était ulcéré d'en être resté à un unique contact avec sa jeune maîtresse. Mais il n'en laissait rien paraître et était bien trop servile pour ne pas être aimable envers Émile. Il lui offrit de l'initier à l'équitation. Au bout d'une semaine, le Français caracolait convenablement à travers les allées du parc.

Le samedi 21, au milieu de l'après-midi, Xenia vint à lui accompagnée d'une femme de haute taille, le visage auréolé d'une lourde chevelure rousse qui lui tombait en cascade jusqu'aux hanches. Un garçon d'environ 6 ans tenait par la main le petit Wolfram et une petite fille de 2 ans.

Les deux femmes vinrent vers Émile qui se reposait à l'ombre d'un tilleul sur un banc de bois. Il se leva et Xenia présenta : « Le lieutenant Émile Laporte ; ma belle-sœur, Waltraut, épouse du frère aîné de mon mari. Vous allez pouvoir parler français ensemble. » Waltraut sourit : « Oh ! Je n'ai plus ouvert un livre français depuis l'arrêt de mes études en 1933. Je ne sais plus grand'chose.

- En tout cas vous prononcez très bien. Vous avez fait un séjour en France ?

- Non. Alors c'était presque impossible. En tout cas c'était impossible pour moi, car mes parents étaient très pauvres, comme tous les ouvriers allemands de cette époque. »

Les femmes s'assirent à côté d'Émile. Waltraut appela : « Fritz, Dorothee, venez dire bonjour au Monsieur ». Les enfants vinrent. Wolfram se laissa intercepter par une petite araignée qui traversait l'allée et qu'il s'accroupit pour regarder ; les deux autres tendirent la main sans timidité. Puis ils demandèrent la permission d'aller voir les chevaux. Plus intéressants que les grandes personnes qui bavardent entre elles.

Les deux femmes étaient gaies ; elles étaient heureuses de se revoir, étant très liées ; en outre, elles avaient toutes deux l'annonce d'une permission de leurs maris pour la semaine de Noël. Elles ne les avaient pas revus depuis le mois de mars. Cela ferait neuf mois d'absence.

Émile écrivait régulièrement à Conchita qui répondait de même. Le 15 octobre, il apprit qu'elle avait accouché le 20 septembre d'une fillette, prénommée Hélène. La mère et l'enfant se portaient au mieux et elles resteraient chez Gisèle jusqu'au retour des hommes. C'était mieux pour tout le monde. Gisèle avait de bonnes nouvelles de Klaus qui devait

se trouver en Bretagne ; le petit Émile se portait bien ; il avait maintenant 13 mois et commençait à marcher. Bonnes nouvelles également de Pilar, de Gaetano et du petit Fernando.

Le prisonnier était rassuré et heureux de constater que les enfants, adoucissaient la solitude des femmes.

Il commençait à s'installer dans sa condition de captif relativement favorisé par le sort. Il en fit la constatation et cela l'effraya un peu. Il se demandait si ses forces morales n'étaient pas en train de s'assoupir.

Pour le moment Conchita était tout absorbée par la petite Hélène. Mais dans six mois cela changerait. Elle aurait à nouveau physiquement et moralement besoin de lui. Il avait reçu une photo de sa femme prise

trois jours après l'accouchement ; la photo était excellente, sous le meilleur angle possible ; ce devait être l'œuvre de Gisèle. On y voyait Conchita assise sur son lit, donnant le sein à la petite, une expression de joie sans mélange irradiant son regard. Il montra la photo à Xenia qui la trouva remarquable et lui demanda la permission d'en faire un tableau. Elle peignait à ses moments perdus. Elle se fit préciser la couleur des cheveux, des yeux, de la peau : « Cheveux caramel, yeux gris-bleu, peau très blanche avec taches de rousseur sur le nez, les pommettes et les avant-bras, comme cela est fréquent chez les Espagnoles. »

Une semaine plus tard, Xenia amena triomphalement un portrait de 70 cm sur 50. Émile fut stupéfait de la ressemblance et ne sut que dire : « Incroyable ! Comment avez-vous pu faire un portrait aussi fidèle sans le modèle vivant ? »

- La photo est remarquablement nette. Et l'art c'est une voix de l'âme, un peu un sixième sens. »

Elle lui tendit le modèle soigneusement plié dans du papier et lui promit : « Quand mon mari et mes beaux-frères viendront en permission, l'un d'eux vous fera certainement une photo en couleurs de mon tableau ; ce sont des as de la photo en couleurs. »

Quelques semaines passèrent. Dans la nuit du 21 au 22 décembre, Émile s'était de bonne heure étendu sur la pailleasse, dans le réduit qu'il occupait entre la réserve à foin et l'écurie. Les chevaux entretenaient une bonne chaleur. Il tentait de dormir. Il devait être environ 10 h 1/2 du soir. Dehors tombait une bruine mêlée de neige. Le vent sifflait dans des interstices des portes. Il entendit une voix d'homme crier « Émile ! » Cette voix au timbre connu... non ce n'était pas possible ! Il répondit en Allemand — ici ! » La voix ajouta en français : « Bon Dieu, où est le commutateur ? » Il n'y avait plus de doute possible : c'était Klaus ! Il bondit de sa couche, tourna le bouton. Klaus était bien devant lui dans

son long manteau d'officier, la casquette à tête de mort crânement plantée de travers. Les deux hommes se regardèrent, incapables de parler, puis se prirent les mains. Émile retrouva le premier sa langue : « Comment as-tu su que j'étais là ? »

- J'ai reconnu Conchita sur le portrait peint par Xenia qui m'a confirmé que tu t'appelais Émile Laporte.

- Tu es ici pour quelques jours ?

- Je pars demain après-midi pour Munich. Je veux voir un peu mes parents avant de repartir pour mon camp de vacances.

- Tu es en Bretagne ?

- Oui. On fait des fortifications. Le coin est tranquille ; les Bretons très amicaux. Maintenant habille-toi vite. Tu fêtes Noël avec nous.

- Noël ? Nous ne sommes que le 21, non le 24.

- Pour nous SS, Noël, c'est le solstice. Je sais que tu es comme nous : tu n'es pas chrétien. Alors tu peux participer à une fête de la nature. On t'expliquera. »

Émile s'habilla en hâte, se donna un coup de peigne, tâta sa barbe qui était discrète. Les vieux avaient abandonné le rez-de-chaussée du château aux jeunes païens qui entrèrent un peu éblouis dans la salle de réception, bien trop grande pour une assistance assez réduite. Il n'y avait que 5 hommes : Erwin, Rudolf, Franz, Klaus et Émile, et 3 femmes : Waltraut, Xenia et Gerda Braun, une jeune infirmière fiancée à Rudolf.

Émile était un peu intimidé par les épaulettes de commandant d'Erwin. Celui-ci le remarqua et lui dit : « Klaus nous a beaucoup parlé de vous. Il vous tient en très haute estime. Les amis de nos amis sont nos amis. Soyez donc à l'aise parmi nous. Et chez nous les grades ne comptent que pendant le service. Quand c'est la fête, il n'y a plus que des camarades. » Xenia et Waltraut vinrent au-devant de lui. Elles étaient belles comme des reines dans des toilettes pourtant simples. Xenia dit joyeusement : « Voyez que je suis bonne portraitiste : Klaus a reconnu immédiatement votre femme.

- Je vous l'avais dit aussi. Vous ne m'avez pas cru ? »

Klaus le prit à part et lui expliqua le sens de la fête dont il allait être témoin. En principe elle ne se passait qu'entre SS et leurs familles. Mais lui, Klaus jouissait d'un tel crédit auprès de son commandant que celui-ci avait accepté avec plaisir et avait exprimé sa hâte de connaître « un vrai Français, dur, courageux et fiable ».

Les SS fêtaient non pas la naissance d'un prophète mythique dont le message ne les concernait pas, mais les enfants, tous les enfants, en même temps que la montée de la lumière. Il ajouta : « Votre mot Noël est

la déformation du vieux germanique *Neue Helle* (nouvelle clarté) ».

Ils chantèrent le « Tannenbaum » devant les bougies rouges, puis une sorte de cantique de plain-chant qui était le chant de fidélité des SS. Les chandeliers étaient gravés de signes étranges qu'Émile ne connaissait pas. Il demanderait à Klaus. On fit rentrer les enfants. Ils chantèrent sagement à leur tour « Ô Tannenbaum », puis décrochèrent leurs cadeaux du sapin. Émile fut étonné de la modestie de ces cadeaux. Fritz avait un petit train de bois composé d'une locomotive et de trois wagons, Wolfram un camion également en bois, et Dorothee une poupée de carton. Ils étaient pourtant aux anges et conservèrent soigneusement le papier d'emballage étoilé et les ficelles dorées. Ils mangèrent un potage de vermicelle, une tranche de saumon fumé, un petit gâteau et une mandarine ; puis ils gagnèrent leur chambre, leurs petits bras chargés de leurs jouets. Émile pensa à part lui : « Ce n'est pas un peuple d'enfants gâtés. »

Dès que les mamans furent revenues on servit une tournée de schnaps, ce qui surprit beaucoup Émile, car en France on ne sert jamais d'alcool fort en début de repas. Cette eau-de-vie de prune était excellente et il accepta une seconde tournée. Ils mangèrent exactement comme les enfants, et là encore Émile fut surpris de la modestie du repas. Vint ensuite la bière avec un plateau de gâteaux salés. L'ambiance commença à s'échauffer. Les chopes étaient d'un bon demi-litre et la bière titrait 8°. Franz, le mari de Xenia, vint trinquer avec Émile en lui disant : « Tu es lieutenant comme moi, on peut se tutoyer.

- Volontiers. Tu as une femme merveilleuse. J'espère pouvoir vous accueillir un jour en Algérie après la guerre. Xenia pourra encore mieux vérifier la ressemblance du portrait.

- Xenia est très forte. Elle a un don. Elle a fait aussi un portrait de son grand-père jeune officier tsariste, d'après une vieille photo marron. Et sa mère était stupéfaite de la fidélité des couleurs. »

Émile ne répondit pas, mais pensa : « Xenia est un être violent mais pur, et capable de beaucoup d'amour ; c'est cela son don : elle devine les autres en s'identifiant à eux. »

Klaus vint à lui : « Demain il faut que nous ayons une heure pour nous seuls, plus une heure avec Erwin Vogel qui est le commandant de mon unité.

- Avec toi en Bretagne ?

- Non, nous t'expliquerons. Considère déjà que tu n'es plus prisonnier. Ne proteste pas : nous ne te demandons rien en échange. Nous allons te faire libérer. Nous savons que tu es un révolutionnaire ; alors

nous avons des propositions à te faire. Libre à toi d'accepter ou non. De toute façon tu seras libre. Je savais par Gisèle que tu étais prisonnier. J'ai pensé que tu ne tarderais pas à t'évader. J'ai quand même écrit à Gisèle pour lui demander de me communiquer ton adresse. Mais je n'ai pas encore reçu la réponse. La vie militaire n'est pas de tout repos, surtout pour un chef de compagnie en fonction de commandant. J'ai un bataillon sous mes ordres, plus des missions personnelles. Je change souvent d'adresse...

- Pour l'opinion que tu peux avoir de moi, je tiens à te dire que je me suis déjà évadé. J'ai été repris à la ligne de démarcation. Je pensais recommencer bientôt. Mais si nous pouvons arranger les choses autrement, tant mieux. Je ne cours pas après les risques. »

Xenia cria : « Minuit ! C'est l'heure des embrassades et des souhaits. » Le lustre s'éteignit, une lampe rose le remplaça. Les trois femmes embrassèrent tous les hommes, leur souhaitant un prompt retour. Xenia embrassa deux fois Émile : « Une fois de ma part, une fois de la part de ta belle épouse que j'espère connaître un jour ; et à l'avenir tu me tutoies, comme Franz. »

Émile était ému. Il sentait le cœur vibrant, sans calcul de la jeune femme. Il sentait bien qu'elle ne cherchait pas une aventure sexuelle avec lui. Certes, c'était une nature de feu. Mais elle était follement amoureuse de son mari et, il se trouvait là, c'était tout aussi évident. Il commençait à comprendre les Allemands. Durs envers eux-mêmes et les autres, durs sans même s'en apercevoir, plus silencieux que les Français et pourtant plus capables d'élans, étrange mélange de talent d'imitation et de mauvais goût (il pensait au baroque), capables d'héroïsme, mais tragiquement inaptes à la révolte, comment les définir ? Un peuple de grands enfants très doués, mais immatures. Qu'allait-on lui proposer demain ?

Il dormait encore d'un sommeil lourd lorsqu'il eut l'intuition d'une présence dans sa petite pièce blanchie à la chaux. Il se dressa sur un coude, vit qu'il faisait jour et entendit un pas dans l'écurie. Il se leva et trouva Klaus en train de palper les chevaux qui le reniflaient amicalement. Il se lava à grande eau au robinet de l'écurie pour achever de se réveiller, se rasa en moins de cinq minutes et déclara : « Voilà ! Je t'écoute. » Klaus marchait en se tenant le menton : « Ce que j'ai à t'expliquer n'est pas facile. D'abord je tiens à te répéter que je ne suis pas venu pour te proposer un marché. Je te fais libérer inconditionnellement. Si je te parle de suite du reste, c'est seulement pour gagner du temps. Car le temps presse. J'en ai marre de cette guerre qui s'éternise. Il y a dix sept

mois que je n'ai pas revu Gisèle et je ne connais mon petit que par des photos. J'espère qu'à Pâques elle pourra venir en France et que nous passerons deux semaines ensemble. À moins que d'ici là cette guerre imbécile ait pris fin. Mais je n'y compte plus... Bon, nous y voilà : c'est justement parce que je ne compte plus sur une fin rapide de la guerre que je veux te proposer quelque chose.

Je ne compte plus sur une fin rapide de la guerre parce que je ne crois plus au débarquement en Angleterre. Ce débarquement, que nous n'avons pas pu réussir en profitant de la surprise causée aux Anglais par leur déroute en Belgique et en France, comment espérer le réussir après six mois de préparation de la défense des côtes de Grande-Bretagne ? Nous devons chercher d'autres moyens de réduire l'Angleterre si nous ne voulons pas subir le sort de Napoléon. Il nous faudra prendre Gibraltar et Suez, intensifier la guerre sous-marine... Et puis il y a la Russie !

- La Russie ? Si vous ne voulez pas subir le sort de Napoléon, ne faites surtout pas comme lui !

- Nous voudrions l'éviter. Si la révolution russe et la révolution allemande en arrivent à l'affrontement armé, ce sera pour le plus grand profit du capitalisme. Sur ce point nous semblons être pour le moment d'accord. Mais qui connaît les arrière-pensées de Staline ? Cet Asiatique est plus rusé que nous. Il doit redouter notre force, car il nous refuse l'accès aux pétroles roumains ; il souhaite donc notre affaiblissement, et celui-ci donnerait la victoire à l'Angleterre. Il pense sans doute aussi qu'une Allemagne vaincue connaîtrait un soulèvement de soldats et que la soviétisation ratée après 1918 réussirait ensuite.

- Hitler a écrit aussi des choses violemment anticomunistes, plus des jugements vexants sur les Slaves. Ce n'était pas très adroit.

- Certainement, et ce n'est pas facile à effacer. Hitler a écrit « Mein Kampf » alors que l'Allemagne était livrée au chaos par les communistes et la social-démocratie. Mais je pense que tu as raison et que de tels écrits contribuent à rendre Staline méfiant. Quoi qu'il en soit, la menace d'une rupture avec l'URSS existe. Si par malheur nous en arrivons à la guerre, nous en avons pour plusieurs années, et nous ne sommes pas sûrs de vaincre.

- Et qu'attends-tu de moi ?

- Il faut d'abord que tu comprennes la nature profonde de cette guerre idiote et qui risque de devenir le tombeau de toute l'Europe. Cette guerre est avant tout une crise de confiance. Vous, Français, vous nous avez attaqués parce que vous étiez convaincus qu'après le retour de Dantzig au Reich nous exigerions l'Alsace-Lorraine. Nous aurions effec-

tivement exigé un plébiscite sous contrôle international, mais l'issue n'en était pas certaine comme en Sarre et à Dantzig. Nous étions également prêts — ici je parle de la SS et non de l'État allemand — à procéder au démantèlement par entente internationale de cet état purement artificiel qu'est la Belgique et à vous concéder la Wallonie dont les charbonnages vous seraient bien plus utiles que l'Alsace-Lorraine. Mais nous ne voulions pas la guerre. En 1871, nous aurions pu annexer tout l'Est et le Nord de la France sans que l'Angleterre intervienne. Depuis 1914 vous nous faites regretter de ne pas l'avoir fait.

- Vous l'avez maintenant fait avec la ligne de démarcation et la coupure de la France en deux.

- Non, nous voulons seulement nous assurer la maîtrise militaire du rivage atlantique. La paix faite avec l'Angleterre, nous repartirons. Nous voulons vivre et rien de plus; nous voulons nous assurer des débouchés pour notre industrie afin de pouvoir importer la nourriture et le pétrole indispensables. Au traité de Versailles, on nous a retiré nos pauvres colonies du Cameroun et du Togo pour les partager entre la France et l'Angleterre qui en avaient cent fois autant! Et ceci sous le prétexte cynique que nous étions des administrateurs incapables. En vérité, les autres impérialistes redoutaient l'amitié que nous portaient les nègres. Vingt ans après notre départ, on trouve encore des portraits de Guillaume II dans tous les villages de nos ex-colonies. Et l'Allemagne n'a jamais eu d'armée coloniale parce que des nègres n'ont pas plus à défendre l'Allemagne que la France ou l'Angleterre, et parce que nous voyons plus loin que vous et n'avons pas voulu leur apprendre à tirer sur des Blancs. Un jour vos soldats coloniaux, vous feront la guerre.

- Possible et même probable. Mais je t'avoue que je me sentirai de leur côté.

- Ton point de vue a sa logique. Et pourtant j'ai beaucoup parlé avec les Kabyles à Bordj Arregghi et dans toute la région. Ils préfèrent les Français aux Turcs et aux Arabes. Là où l'Européen sait être juste, respectueux des lois et coutumes qu'il ne comprend pas, dur mais sobre, et surtout inaccessible aux backschich, il est aimé et honoré comme un dieu. Au lieu de nous entre-déchirer, nous aurions pu organiser un empire mondial européen. Mais la méfiance a tout tué dans l'œuf. Et maintenant voilà Staline qui se met à avoir peur de nous. Or c'est justement cette peur qui risque de rendre la guerre inévitable. Nous ne pouvons pas mener une guerre contre l'Angleterre avec nos réserves et ce que nous tirons du charbon. Si l'URSS continue à nous interdire l'accès au pétrole, ce sera la guerre.

- Ce serait une folie. À travers l'espace russe, vos blindés et vos avions seront un gouffre à pétrole !

- Nous le savons bien. Tout le problème est de savoir si notre victoire peut-être assez rapide pour accéder au pétrole avant d'avoir épuisé nos réserves. Il est bien certain que plus nous laisserons amenuiser celles-ci, plus notre victoire deviendra improbable.

- C'est effectivement une situation terrible et que je comprends maintenant.

- Nous connaissons ton admiration pour les grands génies allemands, en particulier pour Nietzsche qui est notre principal maître. Mais cela n'est pas un motif suffisant pour un engagement comme celui que nous voulons te proposer. Il me faut donc t'expliquer ce qu'est réellement la SS.

Dans l'esprit des Français, nous sommes une police politique fanatisée et des gardiens de camps de concentration. Les mieux renseignés savent tout au plus que nous avons d'abord été la troupe de protection des réunions nationales-socialistes avant la prise du pouvoir, aux époques de désordre pendant lesquelles les marxistes nous attaquaient, systématiquement et prétendaient nous interdire d'exister ; ils savent aussi que nous avons été la force de liquidation du complot de Roehm. Mais ils ignorent que nous avons joué ce rôle et accepté la prise en charge des camps pour mettre fin à un régime de terreur et d'arbitraire des mauvais éléments des SA qui déshonoraient le national-socialisme.

Mais tu vas être le premier non-allemand à savoir ce que nous sommes réellement, ce que nous étions avant même de porter le sigle SS et d'exister en tant que corps constitué. Tu connais assez bien la culture allemande pour me comprendre si je t'évoque le courant païen qui traverse notre histoire culturelle par Hölderlin, Goethe, Schiller, Johann Gottlieb Fichte, Jakob Grimm, le premier Wagner, Nietzsche et Stefan George. Ces penseurs ont suscité la naissance de nombreuses sociétés païennes, les unes éphémères, les autres plus solides. Au début du vingtième siècle, des savants très au-dessus des spécialistes, des hommes d'un savoir encyclopédique ont compris que la civilisation était une décadence de la culture, que le Christianisme était à bout de souffle, qu'il avait plongé l'Europe pendant plus de quinze siècles dans l'obscurantisme, dans le refoulement et le sadisme qui en découle, qu'il avait créé la disparité de la croyance religieuse et de la connaissance scientifique, semant ainsi le nihilisme et ce christianisme sans Dieu appelé marxisme, qu'il avait pratiqué par les geôles et les bûchers d'une part, par les faveurs à la servilité d'autre part la plus effroyable sélection à

rebours parmi les Européens, qu'il avait presque anéanti les vieilles cultures romaine, celtique, germanique, comme plus tard la mexicaine et la péruvienne.

Ces hommes, d'une science incomparable en Europe et dans le monde entier, dont le savoir impressionnait même les sages chinois et les Brahmanes, se souvenaient du récent échec du Kulturkampf de Bismarck. Ils ne pouvaient donc pas agir trop ouvertement. Après longue et mûre réflexion, ils décidèrent la formation d'un Ordre religieux et guerrier païen, capable de donner naissance à un état dans l'état et même à une société dans la société, comme l'avaient tenté les Templiers au Moyen âge. Mais ces hommes de grand savoir étaient pauvres et leur projet nécessitait des investissements énormes. Auprès de qui quêter ? Les capitalistes les auraient chassés avec un haussement d'épaule. Ils décidèrent donc de s'intégrer à la seule force politique montante dont ils pouvaient espérer un minimum de compréhension : au national-socialisme. Mais les déceptions ne tardèrent pas. Comme toute cause profonde et pure, la SS eut tout le monde contre elle dès le berceau. Les laïcistes du clan Ludendorff, les partisans du retour à la terre, qui s'appelaient Artamannen, les vieilles sociétés païennes étaient suspectes à Hitler qui les considérait comme des illuminés susceptibles de déconsidérer son mouvement. Les promoteurs des buts clandestins de la SS étaient donc pris entre deux feux : la méfiance d'Hitler et le reproche des païens qui refusaient de collaborer avec le national-socialisme.

Petit à petit, les choses s'arrangèrent pourtant. Le livre de Walter Darré, « La race », mit du baume au cœur des Artamannen. La création des Ordensburgen, l'enseignement de la Weltanschauung et de la géopolitique, l'entraînement guerrier et gymnosophe qui y étaient pratiqués étaient selon les vœux de nos inspireurs inconnus dans le mouvement parce que trop vieux. Beaucoup sont déjà morts.

Ce que tu peux maintenant comprendre, c'est que la SS est une force autonome au sein du national-socialisme, mais non le national-socialisme lui-même, car elle dépasse le niveau politique et même la géopolitique. C'est un Ordre à mission mystique et mondiale, qui voudrait rassembler tous les hommes de grande valeur afin de créer un ordre mondial nouveau, libéré à la fois de la fange démocratique et de la rapacité aristocratique du passé, un Ordre de dominateurs selon les vues de Nietzsche. Pour nous, seules comptent la race et la personnalité, non la nationalité. Nous avons un projet aussi vaste que les Templiers, mais nous ne nous donnons pas une couverture chrétienne. Notre projet est justement de liquider toutes les conséquences désastreuses

de la Christianisation, de remettre l'Europe sur le rail culturel qu'elle aurait dû trouver pour sortir de sa décadence, au lieu de se laisser berner par des mystificateurs du Proche-Orient.

- Les Templiers sont devenus les plus grands banquiers d'Europe. Comment pouvez-vous espérer liquider la rapacité capitaliste sans vous emparer de leur instrument de puissance, de la richesse ? Donc sans vous renier et vous détruire de l'intérieur ?

- L'argument est de poids et nous y avons pensé. Nous ne pouvons faire fonds que sur une conscience nouvelle de la dignité et du bonheur. Nous sommes très bien renseignés sur les problèmes et échecs internes du communisme en URSS. Les marxistes ont agi selon l'illusion fondamentale qu'en transformant la société ils allaient transformer les hommes. Ils ont récolté d'une part la formation d'une nouvelle caste d'exploiteurs : techniciens, idéologues du parti et officiers de l'armée rouge, d'autre part la paralysie de la production, surtout agricole, par suppression du ressort du profit personnel que les communistes n'ont pas su remplacer. Ils ont tenté de surmonter le problème avec le stakhanovisme, mais les résultats ont été infimes, en dépit du battage officiel mené autour des « héros du travail ».

Le marxisme est fondamentalement faux parce qu'il situe la base des ressorts humains dans l'économie, alors qu'elle se trouve dans les instincts de vie. L'économie ne devient fondamentale aux comportements humains que lorsque la possession de la richesse devient le préalable nécessaire à la réalisation de tous les désirs, autrement dit dans la société capitaliste et bourgeoise.

- Au point où nous sommes parvenus, je ne vois pas le moyen de sortir de ce système.

- Nous en sortirons de toute façon, car ce système contient ses potentialités d'auto-destruction. Des penseurs aussi différents que Karl Marx, Nietzsche et Oswald Spengler, qui malheureusement se sont méconnus réciproquement, l'ont vu chacun à sa manière. Karl Marx a vu l'impasse économique, Spengler la montée du technicien dans un machinisme de plus en plus compliqué, et Nietzsche le grand dégoût dans lequel se noiera le dernier homme. Les trois forces convergent dans la destruction du capitalisme.

Or nous sommes les seuls en mesure de proposer une alternative positive à la plongée dans un chaos incontrôlable. Cette alternative est la création d'un homme nouveau préalable à un ordre social nouveau d'un homme délivré de l'obsession de l'argent.

Un postulat du capitalisme dit : « Tout est à vendre ; ce n'est

qu'une question de prix » ; nous répondons avec Nietzsche : « Tout ce qui a un prix n'a que peu de prix ». Nous devons dévaloriser l'argent en lui retirant son caractère de privilégié unique. Nous avons pensé à toute une série de mesures pour réaliser nos buts. Nous devons avant tout mettre au point une législation du mariage bien plus sévère que nos simples lois raciales. Il est scandaleux qu'une fille saine et intelligente aille gaspiller son capital génétique avec un taré de la bourgeoisie parce qu'elle se laisse séduire par la richesse. Le jour où sa beauté, sa santé et son intelligence lui assureront directement l'accès aux plages, aux hôtels, aux voyages qui lui font envie, pas directement, je veux dire sans passer par la possession de l'argent, cette fille épousera d'elle-même un ouvrier ou un paysan de son niveau biopsychique, et non un bourgeois taré. Nous voulons aussi supprimer toutes les voies d'accès mécaniques aux sites grandioses, aux sommets de montagne ; nous voulons réserver le droit à la possession de voitures à ceux dont la bonne vue, les réflexes, la force, le sang-froid et le sens des responsabilités font des gens dignes de conduire un engin dangereux. Quand l'argent cessera d'ouvrir toutes les portes, la course à l'argent sera finie. Il deviendra ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un moyen d'échange plus commode que le troc. Nous voulons aussi libérer le commerce des prix artificiels basés sur la loi de l'offre et de la demande et les ramener à la réalité du coût de production. Cela suppose naturellement que nous viendrons à bout des carences, contrairement à ce qui se passe en URSS où les carences sont chroniques.

Enfin, nous voulons en finir avec le prêt à intérêt et démanteler tout le système bancaire qui a pris naissance à cause d'une noblesse germanique irréflechie et qui s'est endettée au point de faire de l'usurier Fugger un homme plus puissant que Charles-Quint, empereur du plus vaste empire qui ait existé sur terre.

- Je suis d'accord sur le fond, sur l'idéal. Mais le projet me semble très utopique.

- Il l'est. Mais songe à ce que tu m'as dit un jour à Bordj Arregui en parlant des SS : « Ils sont fous, mais ce qu'ils pensent est tout de même ce qu'il y a de moins fou à l'heure actuelle ». Ce qui est étrange, c'est que même ceux qui s'en indignent ne crient pas à la folie face aux privilèges basés sur l'idéologie accordés en URSS ; l'accès des plages de la mer Noire est réservé aux ingénieurs, aux officiers supérieurs et aux idéologues marxistes. Or nous voulons accorder des privilèges sur des bases non pas idéologiques, mais biologiques. Et nous suscitons par là une levée de boucliers universelle.

- Je m'étonne : personne ne connaît vos projets.

- Détrompe-toi ! Le Vatican les connaît parfaitement, ainsi que les grands Rabbins et les grands capitalistes. C'est à cela qu'ils font allusion en nous accusant d'attaquer l'ordre du monde, d'être la révolution du nihilisme, alors que nous sommes la seule force profondément antinihiliste sur la planète. Mais, si nous devons tenir nos buts secrets pour ne pas perdre trop de partisans en Allemagne, nos ennemis n'osent pas dire clairement ce qu'ils savent de crainte de nous susciter trop de sympathies au sein de leurs propres nations. Alors ils s'expriment par grands mots et par calomnies de sens vague.

- Pourquoi alors ne pas avoir organisé la SS à l'étranger

- Le nombre de gens capables de rallier de tels buts serait très faible tant à l'étranger qu'en Allemagne. Nous y avons pensé pourtant. L'Angleterre nous a paru un bon terrain. Des hommes comme Rudyard Kipling nous sont très proches. Mais Kipling a dû subir des pressions ; ou il n'a rien compris à nos projets ; peut-être aussi était-il trop strictement britannique pour ne pas ressentir un courant étranger semblable au sien comme une concurrence dangereuse pour l'Angleterre. En tout cas il s'est ouvertement déclaré contre nous et cela nous a causé un tort irréparable. Si les morts voient la terre, il devra peut-être reconnaître un jour qu'il a œuvré au grand suicide de l'Europe et de son propre empire.

- Une entente avec les communistes n'est-elle pas possible ?

- Je crois te l'avoir déjà dit à Bordj Arregghi : nous dialoguons avec des soufis musulmans, des Brahmanes, des Maîtres Shintoïstes, des animistes africains, des Francs-Maçons allemands ; mais avec les Chrétiens et les Marxistes tout dialogue est impossible. Ils ne sont pas capables de remettre leurs idées fondamentalement en question, de trouver une plate-forme commune de départ, de ne pas recourir à des pétitions de principe, à des démonstrations qui tournent en rond à partir d'acte de foi, de postulats improuvés. Ils sont d'une suffisance insupportable sous des dehors de fausse modestie et de fausse objectivité. Nous avons dû renoncer.

- Tout ce que tu m'expliques est passionnant et complète ce que tu m'avais fait entrevoir en Algérie. Mais dis-moi maintenant ce que vous voulez me proposer.

- D'entrer toi-même dans notre Ordre et de jouer un rôle que ta qualité de Français te permet de jouer.

- Lequel ?

- D'abord nous permettre d'y voir plus clair sur la France. Ce pays nous donne l'impression d'un pandémonium de rivalités. L'Italie, l'Es-

pagne dont les peuples ne sont pourtant pas des modèles d'ordre et de discipline, n'ont eu qu'un chef dans leur révolution nationale. En Allemagne nous suivons Hitler, même si nous ne sommes pas pleinement d'accord. En Angleterre, Oswald Mosley a tous nos amis derrière lui. En France, si nous tentons de recenser des courants dont la recherche semble présenter un certain parallélisme avec le nôtre, nous en trouvons beaucoup. Charles Maurras, le chef royaliste, a des aspects anti-chrétiens, mais il est catholique politique ; Dorgères ne s'occupe que de la paysannerie ; le colonel de la Roque et ses croix de Feu sont bêtement anti-allemands ; les Jeunesses Patriotes de Taittinger sont tentées de nous rejoindre, ainsi que les chefs de la Cagoule et certains synarchistes ; les Français de Bucart copient notre style, mais restent chrétiens ; le PPF de Doriot a un programme social peut-être bon, mais nous n'y trouvons personne d'une envergure de pensée suffisante pour rallier une élite chevaleresque ; un nouveau parti, le parti national-collectiviste, vient de voir le jour, fondé par un certain Clémenti dont nous ne savons rien.

Pour nous, le problème reste entier : trouverons-nous en France les éléments d'une force politique capables d'entreprendre un Kulturkampf européen, une révolution à base culturelle ? C'est cette force que nous voulons te demander de trouver, de créer peut-être.

- Sans fausse modestie, je ne m'en crois pas capable.

- Il te manque sans doute de la culture géopolitique et les fondements de notre Weltanschauung. Cela n'est pas grave ; nous te ferons suivre un séminaire de formation. Tu as à nos yeux les qualités fondamentales : le courage, la sincérité, la volonté de comprendre, de trouver une foi, une idée cohérente de la vie et du monde. Tu n'es certes pas le seul en France. Mais pour le moment tu es le seul que nous connaissons. Ta tâche principale sera d'en découvrir d'autres.

- Comment procéder à une telle pêche ? Il me faudrait consacrer des semaines à chaque individu et découvrir que la plupart sont inaptes, qu'ils retombent dans le prosaïsme, dans la myopie et le désespoir inavoué que les gens dits de bon sens appellent réalisme.

- Il faudra réfléchir aux moyens. Mais tu nous es indispensable. Sans toi nous allons attirer des opportunistes, des exaltés, des aventuriers et même des espions.

- Je doute fort de parvenir à constituer une équipe de révolutionnaires assez nombreuse pour être efficace. Les Français sont méfiants. Il faudra étaler clairement nos buts, par écrit. Ils demanderont des garanties que vous ne pourrez pas donner, puisque vous ne pouvez

pas vous dévoiler vis-à-vis de l'opinion allemande.

- Ce ne sera pas facile. Mais si tu acceptes de suivre un séminaire, tu pourras ensuite le conseiller à d'autres que tu auras choisis et sérieusement éprouvés quant à leur sérieux, leur courage, leur besoin profond de culture.

Mais je tiens à te répéter que tu n'es pas obligé d'accepter. Dès demain je t'emmène à Munich, je te fais libérer et tu prends le train pour la France. La suite dépend uniquement de toi.

- Et quelle sera cette suite si j'accepte ?

- Tu resteras quelques semaines chez toi. Puis tu devras me rejoindre à mon PC en Bretagne. Là tu prendras notre uniforme, feras tes classes et partiras ensuite suivre un séminaire d'officier politique.

- Le dilemme pour moi est le suivant : dois-je rester en Algérie avec ma femme et la petite, y attendre tranquillement la fin de la guerre, renoncer du même coup à accéder à l'aristocratie révolutionnaire que tu évoques et qui peut seule faire un avenir valable, tenter de survivre au sein du colonialisme exploiteur et mercantile, plus tard au sein des révoltes inévitables qui suivront cette guerre entre Européens ? Ou dois-je prendre le risque de périr dans votre tentative don quichottesque, mais qui est pourtant la seule espérance qui ne soit pas totalement folle et hypocrite dans le monde actuel ?

- Je crois que tu as parfaitement défini ce dilemme qui a aussi été le nôtre. À toi de choisir.

- Klaus ! Tu sais bien que j'ai choisi.

- Vraiment ? (il lui saisit les mains) Alors mon vieux, fais ta valise ; viens vite boire un coup de schnaps de prune ; nous voulons tous te fêter comme un nouveau et un précieux camarade ! Ensuite on mange, et en route pour Munich ! »

Le même soir, Émile roulait vers Paris dans un train de nuit en compagnie de quelques autres libérés qui allaient pouvoir fêter Noël en famille. Il y avait là un ancien combattant de la guerre de 14, paysan abruti et qui avait trouvé le moyen de ne pas se signaler lorsque Hitler avait ordonné la libération de tous ses semblables, deux pères de familles nombreuses et un tuberculeux.

Émile avait revêtu ses vêtements civils. Il leur était suspect. Pour pas avoir à discuter avec des cervelles obscures et à leur fournir des explications il avait seulement dit : « Ils m'ont repéré comme Alsacien. » Puis il avait feint de dormir.

Les trains avaient des retards fréquents et il n'arriva à Paris que le soir du 24. Il voulut manger dans un restaurant, mais les prix lui coupè-

rent l'appétit. L'inflation en six mois était stupéfiante. Il entra dans une boulangerie, puis une charcuterie. Mais on lui demanda des tickets dont il ignorait l'existence. En exhibant ses papiers de prisonnier libéré, il finit par obtenir un dégoûtant cervelas dont la nature complexe défiait toute analyse. On lui assura que ça irait mieux en zone libre et qu'il avait bien de la chance de pouvoir y aller. « Mon pauvre Monsieur, les Boche nous prennent tout. Nous allons tous crever cet hiver ». Il passa la ligne de démarcation de nuit, près de Nevers. Il commençait à avoir atrocement faim. Mais il était troublé. Était-ce vrai que les Allemands pillaient la France au point de réduire sa population à la famine ? Il pensa à la modestie du repas de fête fait en compagnie de ses amis allemands la nuit du solstice d'hiver. Il décida de faire escale à Saint-Étienne et de revoir sa mère. Il arriva à 7 h 1/2 du matin en gare de Châteaureux, prit le tramway en constatant que le prix avait quadruplé. On était donc le matin de Noël. Il songea à cette « nouvelle clarté » qu'il avait fêté en Allemagne, à tout ce qu'il avait appris, à son engagement d'apparence folle et qu'il fallait tenir secret.

Il monta au premier étage. Il n'était que 8 heures et il n'osait pas frapper. Il s'y décida pourtant. « Qui est là ?

- C'est moi, Émile. » Il entendit un remue-ménage affolé, des pantoufles raclant le sol. Sa mère lui ouvrit en peignoir ; elle tremblait d'émotion. « Eh bien ! On ne pensait pas te revoir. Tu t'es évadé ?

- Oui.

- Mon pauvre petit ! Ça a dû être terrible.

- Non, tout s'est bien passé, mais j'ai très faim.

- Mon pauvre enfant ! Je n'ai presque rien. Pascal est parti hier après-midi pour essayer de rapporter quelque chose de la campagne pour réveiller un peu. Mais il n'est pas encore rentré et je suis inquiète, il reste un bol de soupe, mais je n'ai pas un gramme de pain. Pascal va être étonné de te trouver là. Pourvu qu'il rentre et qu'il ne lui soit rien arrivé. Mais assieds-toi au moins. Tu dois être bien fatigué. »

Émile s'assit, mais se releva aussitôt car il entendit un pas lourd dans l'escalier de bois. Pascal, entra, ouvrit la bouche de stupéfaction, jeta sa musette sur la table et prit Émile par les épaules : « Émile, mon petit vieux ! Ce que ça fait plaisir de te revoir ! T'as pu leur échapper à ces fumiers ? Ce qu'on s'est fait du mauvais sang avec ta mère. On a su que t'étais prisonnier par ta femme. Raconte un peu comment t'as fait pour en sortir. Et d'abord où t'étais ?

- Près de Munich. Je me suis évadé deux fois. La première j'ai été repris à la ligne de démarcation près de Chalon-sur-Saône ; je ne sais

pas exactement où ; c'était la nuit.

La seconde fois tout s'est bien passé. Avec l'ambiance de Noël j'ai presque tout fait en train. Mais je meurs de faim.

- On va pouvoir bouffer un peu. Je rapporte un kilo de lard, un lapin et une moitié de fromage. La maman va nous cuisiner tout ça. En attendant on va aller dormir. Tu dois être crevé toi aussi. Mais dis donc ! T'es sapé comme un caïd ! Où que t'as pêché ces fringues ?

- Achetées à St Dié, dans les Vosges, au cours de ma première évaison. »

Ils burent un demi-bol de pseudo-café avec une cuillerée à soupe de lait et un demi-sucre chacun. Puis ils dormirent jusqu'à midi et demi où ils furent réveillés par des bruits d'assiettes et une odeur de civet. La viande était abondante, mais la sauce trop claire faute de farine ; Il n'y avait qu'une pomme de terre par personne et une seule tranche de pain. Les hommes burent aussi deux verres de vin. La maman refusa le sien. Émile était bouleversé. Jamais il ne s'était senti aussi proche de sa mère et de son ami. Il découvrait la grande misère de la France occupée, des petits salariés incapables de se débrouiller faute de provisions faites à temps, de véhicules pour aller à la campagne, d'argent pour suivre les prix astronomiques du marché noir, de marchandises à donner en échange dans un monde où une cigarette, une tablette de chocolat, une noix de beurre, un sachet de café commençaient à remplacer billets et pièces dévalués.

Les Allemands étaient-ils responsables de cette situation ? Se vengeaient-ils des famines endurées dans l'entre-deux guerres ? Cet ignoble gouvernement de Vichy, plus aveuglément réactionnaire que les gouvernements de droite d'avant-guerre, se moquait-il des petites gens au point de leur allouer des rations inférieures aux calories indispensables à un oisif ? Était-il lui, Émile, traître aux petites gens de son peuple par l'engagement secret qu'il avait conclu ? Il ne savait que penser. En tout cas il ne resterait pas ici à piller les misérables ressources de sa mère et de son ami. Il déclara qu'il prenait le train pour Marseille, puis le bateau. Il fit cadeau de son uniforme d'officier et de ses chaussures militaires à Pascal qui en fut enchanté. Les souliers, lui allaient, un peu grands, mais tant pis. Il aurait au moins les pieds au chaud et au sec. Le costume, il le ferait retailer ou il l'échangerait contre de la nourriture.

Les adieux furent émus. Il alla d'abord chez Simone. Elle était seule, encore en peignoir, écoutait un disque en fumant une cigarette. Elle manifesta une joyeuse surprise, embrassa Émile avec effusion. Ses chairs étaient restées fermes. Seules ses joues étaient un peu plus

creusées que jadis. Il raconta son boniment d'évasion, demanda comment allaient les choses. « On se débrouille comme on peut. Une femme intelligente se débrouille toujours ; mais pour certains c'est dur ; pour les vieux c'est même parfois mortel ; il y a déjà eu des cas de mort de faim à St-Etienne. » Il ne s'attarda pas. « Une femme intelligente se débrouille toujours », cela signifiait en putain ou au moins en allumeuse...

Il alla sonner chez Magui. Elle était aussi là. Elle le serra dans ses bras avec une tendresse farouche : « Alors mon grand, tu t'en es tiré ?

- Comme tu vois. Et toi, tu t'en sors ?

- Moi, oui. Mais il y a de pauvres gosses pour qui c'est terrible. Pour les femmes aussi, les hommes sont tellement égoïstes ! Enfin, pas toi, je le sais, mais la plupart. Elles se sortent le pain de la bouche pour leurs enfants et leurs maris ; et un jour elles prennent le chemin de l'hosto, en attendant le cimetière.

- Mais enfin d'où vient cette situation ? La France est le pays dont l'agriculture est la plus riche. Ce n'est tout de même pas les Allemands qui bouffent tout. Je les ai vus chez eux. Ils ne mangent pas la moitié de ce que nous mangions avant guerre.

- Les Allemands en prennent bien. Mais ça n'explique pas grand-chose. Il y a les riches qui font des stocks incroyables, il y a les organisations de marché noir qui raflent tout ce qu'ils peuvent. Un employé, un chef de service même de la préfecture qui vient me voir presque chaque semaine m'a dit qu'on le faisait exprès.

- Qui est « on » ? Et il fait quoi ?

- Le gouvernement, les hauts fonctionnaires du ravitaillement. Les uns sont pour Pétain, les autres pour de Gaulle ; mais tous sont furieux contre les prisonniers français qui, paraît-il, ne se sont pas battus, et tous font ce qu'ils peuvent pour faire monter la haine contre les Allemands. » Elle lui prit le visage dans les mains et le scruta : « Tu as la tête de quelqu'un qui a un grand creux dans le ventre. Reste donc à manger avec moi. N'aie pas peur. Je sais que tu es marié et même papa, je ne veux pas te débaucher.

- Magui ! Ne dis pas de sottises ! J'aime ma femme, mais je t'aime aussi et je t'aimerai toujours. Si je ne te dérange pas, je passerai volontiers la nuit avec toi. Mais, au fait, comment sais-tu que je suis papa ?

- C'est le père Pascal qui me l'a dit.

- Le père Pascal ?

- Ben oui, le contremaître.

- Et comment l'a-t-il su ?

- Ben voyons ! C'est le père de l'ami de ta mère.

- Ça, tu me l'apprends ! Vraiment, le monde est petit !
- Il est mort d'ailleurs, il y a trois semaines.
- De quoi ?
- D'une grippe ; mais la vraie raison c'était la faim ; il ne tenait plus debout. »

Émile soupa avec une libre voracité. Il savait que Magui ne manquait de rien et ne manquerait probablement jamais de rien... Il s'endormit dans ses bras sans avoir fait l'amour. On verrait demain. Il fallait d'abord libérer ses nerfs hypertendus, sa cervelle bouleversée d'interrogations. Il s'éveilla aussi le premier. Il regarda Magui endormie. Il y avait une grande paix dans le visage un peu empâté, la paix du profond accord avec soi-même que ne peuvent connaître que ceux qui ont balayé en eux toute morale bourgeoise, toute peur chrétienne, ceux qui sont parfaitement authentiques dans leurs colères comme dans leurs générosités, dans leurs indignations comme dans leurs combats, et même dans leurs marchandages. Magui, la prostituée « de mère en fille », pouvait donner des leçons de pureté de cœur à toute la bourgeoisie du monde. Elle s'étira en s'éveillant, lui prit la tête et la pressa contre ses seins. Elle se libérait avec lui de sa maternité refoulée. Les deux l'avaient compris sans avoir jamais entendu parler de Freud et cela ne gênait ni l'un ni l'autre. Ils se donnèrent une heure de folie, burent du vrai café accompagné de biscottes beurrées, puis se quittèrent tout joyeux de ces brèves retrouvailles. Magui lui remit quelques tickets de pain, de viande et de matières grasses afin qu'il puisse manger en route. Heureusement pour lui car il eut deux jours d'attente à Marseille. Les bateaux étaient rares et il voyagea sur un cargo qui mit 36 heures pour effectuer la traversée. À bord la nourriture était abondante et sans tickets, mais la mer était grosse et Émile dut constater qu'il n'avait guère le pied marin. Il se sentit malade et n'évita la crise de vomissements spasmodiques qu'en passant la nuit sur le pont à se geler dans les embruns. Il pleuvait au débarcadère et il se sentait raide comme un vieux bouc, genoux, coudes et hanches ankylosés.

Un fiacre l'amena au carrefour de Barberousse, à sa villa qu'il trouva fermée. Pilar, Gaetano et le petit Fernando devaient être à Bordj Arregghi. Il prit le train pour Tizi-Ouzou, se fit conduire en taxi jusqu'à Michelet où il apprit que le col de Chellata était fermé. Le chauffeur accepta de le conduire aussi loin que possible. La route sinuait entre deux murs de neige qui fermaient tout horizon et rendaient très difficile l'appréciation des distances parcourues. Découvrant un espace balayé derrière un rocher noir, le chauffeur en profita pour faire demi-tour. Émile

se souvint que Klaus et Gisèle lui avaient déclaré s'être embrassés pour la première fois près de ce rocher. Il le reconnaissait. Il était donc près du carrefour d'Akbou et tout au plus à 10 km de Bordj Arregghi. Il était 4 heures de l'après-midi et il ne disposait plus que de deux heures de clarté. Sa valise était légère, mais il était en sandales. Il marcha d'un pas rapide, courant à la plus légère déclivité. Il devina un carrefour. Oui, c'était là, à droite. Il reprit sa marche et aperçut un quart d'heure plus tard une coupole blanche sur la neige blanche que le couchant commençait à jaunir. Victoire ! Dans une demi-heure il serrerait Conchita dans ses bras et verrait sa petite Hélène âgée de trois mois. Il ne sentait pas ses pieds trempés de neige. Il courut encore pendant plus de 300 mètres. À peine vingt minutes plus tard il entra dans la cour de l'école.

Il entendit un pas dévaler l'escalier et Conchita le renversa presque dans la fougue de son embrassade.

« J'étais sûre que tu allais arriver, mais quel soulagement quand même de te voir là ! Et quel bonheur !

- Tu étais sûre ? Klaus a écrit ?

- Non, mais je savais. C'est fou, Émile. Ne te moque pas de moi. Ne te moque pas de nous. Nous vous aimons tant. La petite Zineb nous a traînées chez le marabout, tu sais, le vieux Mimoun. Cet homme voit tout.

- Il t'a annoncé mon retour.

- Oui... (Elle lui prit les mains et le regarda dans les yeux) Et ton départ, Émile. Tu vas repartir, je le sais aussi. Vous ferez la guerre ensemble avec Klaus. Ensemble sous la tête de mort. Ce sont les paroles du marabout. Avec Gisèle nous avons traduit « dans la SS ». Le marabout nous a dit aussi que vous agissiez selon les voies de Dieu, qu'il vous protège et que vous reviendrez. » Elle le serra à nouveau dans ses bras. « Mais viens, les autres nous attendent. »

Émile tremblait d'émotion. Jamais il ne s'était senti aussi décontenancé. Il embrassa longuement Gisèle et Pilar, prit aussi Gaetano dans ses bras. Puis il revit Conchita, la petite Hélène sur le bras, gracieuse et interrogatrice ; pour faire connaissance, elle lui pinça le nez de ses petits doigts, mais ne voulut pas quitter les bras de sa mère.

Émile demanda des pantoufles, car ses pieds mouillés fourmillaient. Conchita s'agenouilla devant lui, les lui essuya, puis les porta à ses lèvres : « Mon chéri tu as marché dix kilomètres en sandales dans la neige pour nous retrouver.

- J'en aurais fait le triple s'il avait fallu. » Personne ne mentait. La fière Conchita agenouillée devant son mari obéissait à un élan d'amour

au-dessus de tous les raisonnements. L'anarchiste devenu SS avait sans gêne sa passion éperdue. Le sexe ? Quatre jours auparavant il avait baisé Magui. Il y avait le sexe, mais aussi autre chose, une autre dimension du sexe qu'il ne faisait qu'entrevoir.

Gisèle et Pilar disposaient les couverts. Gaetano sortit des verres et le pastis : « Pour ne pas perdre les bonnes habitudes » expliqua-t-il. Mais tout le monde savait quelles forces d'amitié et de fidélité s'exprimaient à travers cette phrase banale. Pilar posa sa main sur le genou de son mari et le regarda avec tendresse, lui traduisant le sentiment général. Ils savouraient ensemble le bonheur des purs et le savaient. Après deux tournées de pastis, Émile eut sommeil. La chaleur après la course dans la neige lui amollissait les membres. Il mangea de bon appétit, put raconter en bref son odyssée, le curieux hasard de son affectation au château des Birkenbach, l'attitude amicale de Xenia, l'histoire du portrait d'après photo qui avait permis à Klaus de deviner sa présence au château où il venait fêter le solstice.

Gisèle raconta leur visite au marabout, l'insistance étrange de la petite Zineb : « Venez, il a rêvé votre avenir et il veut vous parler. » C'était à la mi-novembre. Elles trouvèrent le vieux dans une sorte d'extase dont il ne sortit qu'au bout d'un bon quart d'heure. Elles apprirent alors que Klaus était dans un pays de France où les gens étaient bons, que les maris des deux femmes allaient bientôt se rencontrer, qu'Émile viendrait aussitôt après la fête de Sidi Issa chez les chrétiens, mais qu'il repartirait peu après pour faire la guerre avec Klaus sous la tête de mort. Mais ils reviendraient tous les deux, car ils étaient dans les voies de Dieu et Dieu les protégeait.

Un détail hantait Émile. Il se fit confirmer que la visite avait bien eu lieu à la mi-novembre. Il ne pouvait s'agir de transmission de pensée. À cette date personne ne pouvait prévoir ses retrouvailles avec Klaus et encore moins son engagement dans l'Ordre SS. À quel étrange monde de causalité le vieux solitaire avait-il accès, près du dôme blanc de sa chapelle enfouie dans les fougères et les bruyères géantes, près de sa source qui fumait l'hiver ? Un mystère qui s'ouvrirait peut-être un jour...

Gaetano osa le premier la question qui obsédait tout le monde :

« Nous ne nous permettons pas de te juger. Mais tu sais que nous... enfin que nous souhaitons ton retour parmi nous. Est-ce vrai que tu es entré dans les SS ?

- Oui, c'est vrai. Mais ma venue n'a pas été à ce prix. Klaus m'a fait libérer inconditionnellement et a bien insisté sur le fait que je restais parfaitement libre de le suivre ou non. Nous avons longuement discuté

et je suis entré dans sa voie révolutionnaire. Je ne peux pas vous expliquer ce soir. Ma tête est comme un battant de cloche. »

Conchita le suivit au lit et il se sentit inondé de tout l'amour du monde. Il voulut la prendre, mais elle le repoussa avec douceur : « Tu es fatigué, mon chéri, demain... Mais tu dois savoir quelque chose de suite : je suis guérie.

- Guérie de quoi ?

- De mon désespoir. Depuis mon départ d'Espagne j'étais profondément désespérée de ne plus croire à rien. Je me suis accrochée à ta générosité sans calcul. Puis je t'ai aimé, assez pour désirer un enfant de toi. Mais le pas décisif, c'est le marabout qui me l'a fait faire. Maintenant je suis une croyante. Je sais que tout a un sens. Je sais que nous sommes éternels et dans les mains d'une sagesse infaillible. Dors mon chéri ! »

Émile plongea dans un sommeil qui passa bientôt au-delà du sommeil. Il marchait courbé dans un roulement de tonnerre d'explosions incessantes ; l'ombre du casque allemand coiffait son ombre au sol, une ombre longue de soleil couchant dans le dos. Une brûlure vive à l'avant-bras droit faillit lui faire lâcher son fusil. Peu après la même brûlure à la cuisse gauche le fit se redresser. Des balles claquèrent comme des coups de fouet à ses oreilles. À trente mètres, des Mongols s'avançaient, en bonnet pointu ou en chapka de fourrure. Il cria « Feuer frei ! Vorwärts ! (feu à volonté ! en avant !) ». Les SS bondirent autour de lui. Les Mongols tombèrent comme des quilles. Une vague plus nombreuse revint à la charge et imposa le corps à corps. Il n'avait plus de balles dans son Luger et plus le temps de recharger même son fusil. Il esquaiva une baïonnette, frappa d'un coup de crosse au menton et cloua l'homme au sol. Il sursauta comme si du 220 volts l'avait traversé. Il se rua sur un autre adversaire qu'il transperça debout. Le troisième leva les bras et jeta son fusil. Il en profita pour introduire un chargeur dans le sien et le fusilla à bout portant. La débandade s'amorçait. Beaucoup de SS avaient rechargé et faisaient un massacre de tir à la foire. L'alerte était finie. Sa compagnie était intacte. Il était le seul blessé léger. Ils dénombrèrent 80 morts ; les blessés avaient fui. Les SS quittèrent leurs casques, s'épongèrent le front, s'appuyèrent sur leurs fusils. Le rêve cessa. Il entrevit encore un général qui lui parlait et lui épinglait des décorations. Mais tout était flou. Il s'éveilla reposé et calme. Il se rappelait aussi clairement de son rêve que d'une chose vécue la veille.

Conchita dormait, une main posée sur le bord du berceau de la petite Hélène. Il eut envie de son épouse et l'éveilla d'un baiser sur la

tempe. Elle se tourna vers lui, lui offrit ses lèvres et son corps tiède. Ils furent secoués d'un spasme étrange et inconnu, rivés l'un à l'autre par un délire bienheureux de toutes leurs fibres, un sentiment d'union au-dessus de toutes les déceptions possibles, de toutes les trahisons, de toutes les absences. Les dents de chatte de la jeune Espagnole avaient percé son épaule, tandis que ses ongles avaient rayé les flancs de la femme. Ils n'avaient ressenti aucune douleur, uniquement une communion, une unité totale. C'était un second mariage sur un plan supérieur, irrationnel, un mariage qui les liait pour toujours, au-delà des frontières de l'espace et même de la mort. Conchita dit doucement : « Sans le marabout, je n'aurais pas pu. J'avais en moi un dernier ressort bloqué. » Et Émile eut une révélation du tréfonds de lui-même : « La tête de mort m'est donnée par des êtres au-delà de la mort et qui savent qu'elle n'existe pas. » Lui l'enfant élevé dans l'athéisme, l'anarchiste, découvrait Dieu par une femme également anarchiste qui avait rencontré un marabout. La main de Dieu conduisait le long de sentiers bien tortueux ! Mais elle savait où elle nous menait. Il se souvint soudain que c'était cela l'Islam : l'abandon à la main de Dieu. Et il se sentit pénétré d'un calme surhumain. Une joie puissante le portait, une vraie joie qui n'excluait ni le pastis, ni les brillantes, ni les fesses de femmes, une joie de faune amoureux de vin et de nymphes, une joie simple, palpable et résumable en quelques mots : « La vie est magnifique, et par-dessus le marché elle est éternelle ! »

La voix de Gisèle les tira du lit : « Kaa ! Service spécial pour les amoureux fous ! Il est bientôt dix heures ! »

Pendant qu'il déjeunait arriva Zineb. Elle avait maintenant quatorze ans et était devenue une vraie jeune fille aux seins durs et aux fesses musclées. Elle embrassa néanmoins Émile sans complexes : « Ah M'siou Émile, je suis contente que tu es là. On t'attend depuis Noël. Tu es en retard. » Puis elle alla se pendre au cou de Gisèle et dit : « Donne-moi les enfants. » Le petit Émile et Fernando arrivaient déjà et se jetaient dans les jambes de la jeune Kabyle. « Bon, dit Pilar, nous voilà débarrassées des marmots pour la journée. Quand ils sont avec Zineb, les mamans n'existent plus ! »

Toute la journée défilèrent les amis du village. Slimane et le gladiateur Makhoulf étaient visiblement émus. Eux aussi avaient été prisonniers, mais les Allemands avaient libéré tous les Nords-Africains. Émile les embrassa à la mode musulmane et ils en furent touchés. Ces campagnards sans hypocrisie reconnaissaient spontanément la sincérité et rendaient l'amitié au centuple. Ils demandèrent des nouvelles de

Klaus : « Si tu le rencontres, Émile, dis-lui bien que tout le monde l'attend ici. Il y sera toujours en sécurité. Il est notre frère. » Dans la bouche des Kabyles, de telles paroles sont à prendre au sérieux.

La neige se remit à tomber. Des flocons tourbillonnèrent durant tout l'après-midi. Les hommes dégagèrent des passages à la pelle. Les femmes allèrent reprendre les enfants. Il gelait à moins dix et un vent glacial soufflait du Sud. Gisèle devrait demander aux enfants d'apporter chaque jour une bûche, car aucun charbon n'avait été livré pour le poêle de la classe. Dès la première neige elle avait téléphoné à l'académie d'Alger qui lui avait répondu : « Il n'arrive plus de charbon de France ; les Allemands occupent le pays ; vous êtes bien placée pour le savoir. » Cette allusion mesquine à la nationalité de son mari lui était un avertissement. Elle comprenait qu'elle devait compter avec des coups bas. La classe ne recommençait que le vendredi 3 janvier. D'ici là elle pouvait aussi résoudre le problème de son chauffage personnel. Les villageois étaient aussi serviables et généreux que possible. Mais ils n'étaient pas exempts de l'imprévoyance musulmane. Il fallait résoudre le problème du chauffage hivernal avant que la forêt ne devienne complètement inaccessible. Gisèle pressentait un hiver exceptionnellement rude et, effectivement, il débutait tôt. Émile et Gaetano allèrent trouver Slimane et Makhlouf qui parlèrent de rassembler la Djemaa (l'assemblée des hommes, le gouvernement tribal). Mais les Européens objectèrent que cela prendrait trop de temps ; il fallait agir vite, avant d'avoir de la neige jusqu'au ventre. Ils s'adjoignirent Mokrane et Ben Saïd, deux anciens élèves de Gisèle maintenant adultes. Tous étaient prêts à partir en forêt, mais les Européens restaient bouche bée devant les minuscules haches kabyles, des jouets pour enfants de 5 ans ! Jamais on ne parviendrait à faire une provision de bois mort suffisante avec des outils pareils ! Il fallait aller à Bougie acheter de vrais outils. Mais comment passer avec la neige ? Ils revinrent à l'école et prirent conseil des femmes. Toutes approuvèrent la tentative vers Bougie. Gisèle prendrait le volant. Gaetano et Émile interviendraient au besoin avec des pelles, du sable et de la cendre. Ils n'eurent finalement que 2 km de très difficiles au col de Chellatta. Les hommes ruisselaient de sueur à force de pelleter, de pousser, de glisser deux longues planches sous les roues. Ils revinrent deux heures plus tard avec quatre bonnes haches et deux scies. Ils passèrent sans difficultés, car il n'y avait pas de vent et leurs traces n'étaient pas effacées. Le seul ennui est qu'ils avaient presque épuisé la réserve d'essence, ce qui immobiliserait Gisèle au moins jusqu'en février.

Le lendemain 30 décembre le soleil brilla d'un éclat insoutenable sur la neige glacée. L'irradiation de milliards de cristaux brûlait les prunelles. Gisèle trouva deux paires de lunettes de soleil pour les bûcherons. Ils prirent les quatre haches et les deux scies et allèrent retrouver Slimane, Makhlouf, Mokrane et Ben Saïd. Les Kabyles prirent chacun un des six outils, mais firent aussi suivre leurs haches de panoplie pour enfants. Mokrane devina l'interrogation muette des Européens et expliqua : « D'habitude nous ne prenons que les petites branches mortes pour faire du charbon de bois. Nous nous fatiguerions inutilement en manipulant des haches lourdes ; les nôtres vont très bien ; il suffit de bien les aiguiser. » Émile tâta le fil et faillit se couper : de vrais rasoirs !

Les six hommes entrèrent dans la forêt. Ils repérèrent des bruyères blanches géantes de plus de trois mètres de hauteur dont la plupart des branches étaient mortes. Certaines étaient aussi grosses qu'une bouteille d'un litre. Contre ce bois élastique, les hachettes kabyles se révélèrent plus efficaces que les lourdes haches françaises. La neige tombait dans le cou des Européens lorsqu'ils frappaient le bois mort ; des filets d'eau glacée leur coulaient à même la peau jusque dans le pantalon, tandis que les Kabyles étaient parfaitement protégés par leurs burnous. Les scies se révélèrent parfaites pour détacher les branches mortes des chênes zen. Ils abattirent aussi un énorme hêtre mort, un jeune chêne partagé par la foudre et une bonne dizaine de pieds de bruyère géante comportant chacun dix à quinze branches verticales de 3 à 4 m de longueur. À une heure de l'après-midi ils disposaient à peu près de 10 stères de bois mort parfaitement sec qu'ils avaient récolté sur moins d'un hectare de forêt sans lui causer le moindre dommage, au contraire Gaetano se planta tout rieur et appuyé sur le manche de sa hache : « Quel plaisir de faire un travail intelligent ! Là au moins on sait pourquoi on transpire ! Je préfère cela à tartiner du plâtre ou de la peinture pour des bourgeoises vides, complètement décul-turées, et qui me font refaire des appartements presque neufs parce qu'elles croient qu'un décor nouveau meublera leur pauvre âme malade ! » Et Émile ajouta : « On peut encore vivre en Kabylie, vivre d'une vraie vie. » L'après-midi les mulets transportèrent les dix stères dans le préau de l'école et le lendemain les deux hommes les scièrent en bûches de longueur convenable.

Le mercredi premier janvier les amis défilèrent pour la bonne année. Zineb fut la première. Puis vinrent les quatre bûcherons à l'heure du pastis. Émile fut le seul à remarquer avec quelle force d'interrogation ils s'enquerraient de Klaus et devina. Les propos autour de l'apéritif

confirmèrent son intuition. Makhoul expliquait : « Mon régiment a été encerclé et fait prisonnier près d'Orléans. Nos officiers nous avaient assuré qu'on allait se défendre derrière la Loire, que jamais les Allemands ne pourraient la franchir. Mais les Allemands n'étaient même pas encore en vue lorsque nous nous sommes aperçus que tous nos officiers étaient partis. Notre adjudant, un Français, mais courageux et très chic, nous a dit de ne pas tirer. Il est allé seul au-devant des Allemands avec une serviette à toilette piquée sur sa baïonnette en guise de drapeau blanc. Il est revenu avec un groupe d'Allemands en vareuse noire et en calot noir à tête de mort, des soldats d'une de ces fameuses Panzerdivisionen. Ils ont été très amicaux envers nous, nous ont déclaré qu'ils savaient que nous avions été mobilisés malgré nous au service de la France, qu'ils n'étaient pas en guerre avec les Algériens, que par conséquent tous les Algériens de notre régiment étaient libres, que seuls les Français étaient prisonniers. » Seul Émile, et peut-être aussi Gisèle, savaient interpréter ces faits et les situaient au sein d'un plan immense et préparé de longue date. Mais ils ne dirent rien.

Gaetano, Pilar et leur bambin partirent le vendredi 3 janvier pour ne pas surcharger Gisèle, car la classe recommençait. Émile les amena en voiture à Tizi-Ouzou, bien qu'il n'eût que son permis de conduire militaire et se tira très bien d'affaire dans la neige. Le jeudi suivant 9 janvier, Gisèle emmena à son tour Émile, Conchita et la petite Hélène qui regagnaient Alger. Slimane les accompagnait afin que Gisèle ne soit pas seule sur le chemin du retour. Elle avait confié le petit Émile à Zineb et tout se passa bien.

Seule avec son petit bonhomme dans son appartement trop vaste pour si peu de monde, elle se sentit pourtant pleine de courage. Émile leur avait relaté les effroyables restrictions subies par les petites gens des villes de France, par ceux qui étaient trop pauvres et trop naïfs pour se tirer d'affaire par l'ignoble système D, orgueil des Français nantis, des crapules de toute envergure. Elle se sentait relativement favorisée.

Émile quitta Alger le lundi 13 janvier par un cargo. Conchita fut très courageuse, sereine même. Cette fille qui avait combattu comme une lionne contre les franquistes, animée d'une haine farouche contre le Christianisme, était maintenant habitée d'une foi profonde, en dehors et au-dessus de toutes les religions. Alors que le cargo tanguait désagréablement sur la mer houleuse, l'entraînant vers d'étranges combats entrevus dans son rêve, Émile se répétait la phrase de Nietzsche : « Il est au monde un seul chemin que personne ne peut suivre, hormis toi-même. Suis volontairement ce chemin que les autres suivent aveuglément. »

Il retrouva Klaus à Quimper. Celui-ci l'entraîna boire une bière au foyer du soldat. La première chose qui lui sauta aux yeux en entrant fut un poster en couleur reproduisant le tableau de Xenia auquel on avait ajouté en bas en lettres gothiques « Mutterglück », (bonheur maternel).

Klaus lui dit en souriant : « Tu vois : le portrait d'une jeune Espagnole qui vient d'accoucher en Kabylie d'une fillette de père français a été peint par une jeune bavaroise à demi russe et orne le foyer du soldat de SS stationnés en Bretagne ! Essaye d'imaginer cela 50 ans auparavant : impossible ! C'est cela l'Europe en marche. Rien n'arrêtera cette évolution. La seule question est de savoir si nous aurons une Europe de la canaille ou une Europe de l'élite. »

Émile fit un mois de classes accélérées, se fit remarquer par ses réflexes-éclairs dans les exercices de combat rapproché, passa ensuite trois semaines dans une école de Junker en Silésie d'où il revint avec le grade d'Hauptscharführer (adjudant). Sur le chemin du retour, il eut le temps de faire une visite brève au château des Birkenbach. Il réussit à ne voir que Xenia qui le reçut comme un frère, put éviter le jardinier et le jockey dont il valait mieux ne pas susciter les bavardages.

Klaus l'affecta à l'entraînement des jeunes recrues. Les deux hommes se voyaient chaque jour. Le 15 avril, Émile partait à nouveau pour un séminaire d'officier politique en Tchécoslovaquie. Il manqua de peu la venue de Gisèle. Mais la réponse à la proposition de Klaus arriva sous forme de convocation, et dans la SS on ne tergiversait pas.

Début mars, la chaleur revint sur les plateaux kabyles. Il y avait encore de fortes gelées nocturnes et des congères sur les pentes nord ; mais les routes étaient dégagées et le soleil vif. Le lundi matin 10 mars, à l'heure de la récréation, un homme paraissant la trentaine, le visage entouré d'une barbe noire, entra dans la cour de l'école et se présenta : « Monsieur Giral, le nouvel inspecteur primaire ». Il entra dans la classe avec Gisèle et lui dit de laisser les enfants en récréation. Il commença sans préambule et en surveillant à la dérobée le visage de son interlocutrice : « Madame, vous êtes mariée à un Allemand, n'est-ce pas ?

- Oui, bien sûr.
- Votre mari est militaire sans doute ?
- Hélas !
- Hélas ? Il pouvait fort bien rester ici. Où se trouve-t-il ?
- Je n'en sais rien. Je ne connais que son secteur postal.

- Vous ne voulez pas nous le dire.

- Je vous répète que je n'en sais rien. Je ne l'ai pas revu depuis juillet 1939.

- Madame, nous aimerions bien savoir qui est réellement votre mari. Nous avons de graves raisons pour cela.

- Je ne peux pas vous dire ce que j'ignore.

- Admettons, alors parlons un peu de vous. Peut-on savoir les raisons de votre choix ?

- Monsieur l'Inspecteur, La Rochefoucauld a dit que les grandes passions étaient comme les fantômes dont tout le monde parle mais que personne n'a jamais vus. Et pourtant nous nous sommes devinés avec mon mari et nous nous sommes aimés très vite.

- Nous vous avons offert plusieurs fois votre changement. C'est vous qui avez voulu rester dans ce bled perdu où vous ne pouviez rencontrer personne, même pas des collègues.

- Mais, Monsieur l'Inspecteur, je veux moins que jamais mon changement. Un des motifs de notre entente spontanée avec mon mari a justement été notre amour de la solitude, de la tranquillité, des grands espaces, de la montagne, des gens simples qui nous entourent, notre inaptitude commune à la vie citadine.

- Et vous n'avez pas hésité à épouser un ressortissant en guerre avec la France ? Cela ne vous a pas posé de problème moral ?

- Nous n'étions pas en guerre quand je me suis mariée.

- Il ne s'en fallait pas de beaucoup ; elle était prévisible. En outre vous vous êtes mariée en Allemagne. Vous êtes française devant la loi française, mais allemande devant la loi allemande.

- Vous me l'apprenez ; mais je trouve que c'est merveilleux.

- Vraiment ? Voyez-vous, Madame Altmeyer (il articula fortement le nom), nous voudrions être sûrs que vous êtes bien encore française.

- J'ai choisi de rester ici.

- Êtes-vous prête à vous conduire en institutrice française ?

- Je n'enseigne pas l'allemand dans ma classe, Monsieur l'Inspecteur. J'en serais bien empêchée, car je n'en connais pas 200 mots.

- Curieux ! Votre mari parle donc bien le français ?

- Comme vous et moi.

- Alors je vais tout de même vous parler en confiance, Madame. L'Algérie est en péril. Le gouvernement français accorde la nationalité française aux Algériens. Il y est contraint par le péril que j'évoque devant vous : nous redoutons à la fois des Anglo-Saxons et des Allemands qu'ils poussent les indigènes à la révolte contre la France. Tout le corps ensei-

gnant doit donc se mobiliser pour exalter chez eux la fierté d'être français. Dites tout ce que vous pourrez dans ce sens. N'ayez pas peur de parler de patrie, d'honneur, de la France éternelle, de tout ce dont les Français rient trop facilement. Eux y croient encore.

Voilà, je vous laisse, je ne suis pas venu pour vous inspecter ; je passe dans toutes les écoles ; nous savons d'ailleurs que votre travail professionnel est excellent.

Au fait, comment avez-vous pu vous chauffer ? Vous n'avez pas reçu de charbon ?

- J'ai demandé aux hommes du village d'organiser une corvée de bois pendant les vacances de Noël. Ils en ont amené pour l'école et pour moi.

- Vous avez un grand prestige dans le village.

- Je suis ici depuis sept ans, Monsieur l'Inspecteur. Les familles sont contentes. Avant moi l'institutrice changeait chaque année.

- Vous ne pourrez pas avoir un avancement normal dans ce bled.

- Cela m'est égal. Je suis heureuse ici. Je préfère y rester, surtout depuis la naissance de mon petit garçon. Les gens seraient stupéfaits de mon départ et le considéreraient presque comme une trahison. Ils ont la fidélité des simples et en attendent autant de moi.

- Très bien. Au revoir Madame. Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. »

Le jeudi suivant, Gisèle descendit à Bougie, y rencontra une collègue à qui elle fit le récit de la visite de l'Inspecteur primaire. Celle-ci fut très étonnée et lui certifia que leur vieil inspecteur était toujours en fonction et n'était pas en congé. Elle avait donc eu la visite d'un faux inspecteur, d'un policier peut-être ; c'est un point qu'elle ne devait jamais éclaircir.

Elle réussit à passer les vacances de Pâques à Quimper avec Klaus. Leurs retrouvailles furent émues. Le petit Émile avait maintenant 18 mois. Il manifesta un intérêt passionné pour les blindés, les canons et surtout pour les motos. Il devint l'idole au mess des officiers. Seuls ses parents étaient moins heureux de son enthousiasme. Ils n'avaient en tête que le retour à une vie familiale paisible dans les montagnes kabyles. Gisèle ne put s'empêcher de raconter à son mari l'étrange épisode du marabout et de ses prophéties déjà en partie réalisées : « Tu te rends compte ! À la mi-novembre il a dit à Conchita : « Ton mari reviendra pour la fête de Sidi Issa ». Je suis sûre aussi que le reste sera vrai, mon chéri ! Tu reviendras vivre avec nous à Bordj Arregghi. » Elle lui raconta aussi l'épisode du pseudo-inspecteur. Il ne s'en alarma pas et dit seulement :

« Je m'étonne que cela ne soit pas survenu plus tôt. » Il promit de venir en permission au cours de l'été. Gisèle repartit heureuse... et à nouveau enceinte.

Après un long et pénible voyage en chemin de fer à travers la France, l'Alsace, le Württemberg, la Bavière et la Bohême, Émile débarqua à Prague. Il mangea au foyer du soldat de la gare, constata qu'il avait deux heures d'attente avant le bateau qui devait l'emmener sur la Moldau jusqu'au terme de son voyage. Il admira le pont Charles, visita le Hradschin et la sombre cathédrale. Il resta plus d'une demi-heure dans celle-ci. Il se sentait davantage chez lui dans la capitale tchèque qu'en Bavière où se mêlaient la froideur bismarckienne et la mignardise baroque. Il observa les gens qui semblaient détendus. Il acheta des gâteaux dans une pâtisserie et la jeune vendeuse lui sourit gentiment lorsqu'il tendit son argent et ses tickets qu'elle lui rendit avec un plissement d'œil complice en même temps que la monnaie. On ne voyait pas de visages amaigris comme en France. Les vitrines étaient mieux achalandées qu'en Allemagne, surtout celles des magasins d'alimentation. Seule l'abondance des soldats allemands de toutes armes évoquait la guerre. Il y avait aussi des soldats tchèques en kaki. Les filles tchèques étaient belles, distinguées et bien vêtues. Il ressentit une sympathie spontanée envers ce peuple. Il se souvint aussi que Prague avait été la capitale de l'Empire allemand, avant Vienne et Berlin. Dieu ! Que l'histoire de l'Europe était compliquée ! On ne pourrait en sortir que par une Europe des élites, car les frontières nationales étaient inextricables, comme l'histoire dont elles sortaient ; l'internationalisme, lui, était un nivellement par le néant. Gaetano était fier d'être italien. Conchita et Pilar seraient espagnoles jusqu'à leur dernier jour. Klaus et lui-même étaient avant tout européens ; ils ne tournaient pas le dos à leur patrie mais la dépassaient en Européens de synthèse. Klaus n'avait pas hésité à quitter son bonheur à Bordj Arregghi pour se conduire en Allemand ; et lui, Émile s'était évadé autant par fierté que par souci de bien-être ; et il avait refusé silencieusement la possibilité de se faire libérer grâce à l'adresse des parents de Klaus ; il aurait refusé sa libération même à Klaus si celui-ci ne l'avait pas converti aux idéaux de la SS. Il avait accepté parce que sa libération était un pas dans le danger et non une faveur. Seules des chiffes mouillées étaient internationalistes, et du même coup impuissantes à faire une révolution. Tous les révolutionnaires courageux qu'il

connaissait avaient un côté nationaliste.

Une charcuterie interrompit ses profondes réflexions. Il acheta une saucisse fumée et là aussi on lui fit cadeau des tickets. C'était l'heure du bateau, un petit vapeur à roues à aubes de style très « Mississipi » On lui servit d'autorité un potage, une salade de pommes de terre et une compote de pommes. Tout en mangeant il regardait défiler les rives verdoyantes de la Moldau, les pentes tantôt douces et couvertes de pommiers, de pruniers et de cerisiers en fleurs, tantôt abruptes comme celle du Jura et couvertes de sombres forêts sillonnées de torrents endigués formant des escaliers de cascades et de raides sentiers coupés d'un caniveau de bois environ tous les deux mètres. Il n'avait rien vu de semblable en France et se sentait plein d'admiration pour les paysans et les forestiers tchèques.

Le pilote cria dans le porte-voix : « Hradischko ! » et il sut qu'il était au terme de son long voyage. Il se trouvait dans un modeste village riverain qui avait dû être un lieu de promenades dominicales et de vacances pour les gens aisés de Prague, de cette « ville dorée » aux cent clochers, dômes et clochetons entrevus du Hradschin et où il se proposait de retourner dès que possible.

Il vit de loin le drapeau rouge à croix gammée et le drapeau noir aux deux éclairs d'argent sur la façade d'une imposante demeure au fond d'un parc. Il salua la sentinelle et montra sa feuille de route à l'adjudant de garde qui lui dit : « Présente-toi au bureau de l'école. Rez-de-chaussée à droite en entrant. »

Il y fut reçu par un jeune lieutenant qui conserva sa feuille de route, lui demanda son livret militaire et le lui rendit en disant : « Tu es le premier Français à porter les runes. J'ai été avec Klaus Altmeyer dans la Jeunesse Hitlérienne. Il m'a écrit tout ce que vous avez vécu ensemble. Je suis heureux de t'accueillir. Tu connais certainement déjà la loi primordiale de cette école : le silence. Rien de ce que tu apprendras ici ne doit transpirer. Bouche close même vis-à-vis des gens du parti. Si tu as un doute, un désaccord sur un point de l'enseignement que tu recevras, tu n'as pas seulement le droit, mais le devoir de le faire savoir à ton instructeur. La chose sera approfondie immédiatement et une conclusion en sera tirée. Par contre il est interdit de discuter, de contester l'enseignement hors de la présence des instructeurs. Chaque SS a le devoir d'être transparent pour ses camarades. C'est notre grande règle d'Ordre. Tu ne dois ni contester par-derrière, ni garder pour toi un désaccord. Que penses-tu de cela ?

- Je n'aurai aucun mal à m'y conformer, c'est mon éthique natu-

relle.

- Parfait. Je t'accompagne à ta chambre et vais te présenter à tes camarades. Ah ! Encore une chose : tu ne connaîtras tes camarades que par leur prénom et eux aussi ne devront connaître que ton prénom. Toute question sur l'identité, la nationalité, le métier, la situation de famille est interdite. Si quelqu'un t'en pose une de ce genre, tu as le devoir de me le signaler immédiatement. Presque tous tes camarades ont un certain accent étranger, car la moitié de l'Europe est ici représentée ; alors ne t'inquiète pas de ton propre accent. Maintenant je te mène à la chambrée des nouveaux venus, de ceux qui commencent leur séminaire en même temps que toi. »

La soirée fut maussade et froide. La conversation selon la règle n'était pas facile. Mais une chose rassurait Émile : tous ses camarades avaient un visage énergique, intelligent et avenant. Pas une seule ombre de vulgarité, de timidité ou d'agressivité chez ces jeunes hommes venus des quatre points cardinaux de l'Europe. Il lui semblait pourtant déceler une nette majorité de Scandinaves et de Hollandais ; selon l'accent, il devait y avoir un Britannique. Anglais ? Irlandais ? Écossais ? Il n'avait pas le droit de chercher à savoir.

Les journées se mirent à passer dans une atmosphère d'irréalité. Le matin était consacré aux exercices physiques : réveil à 5 h 1/2, demi-heure pour la toilette, demi-heure pour le déjeuner composé de café-ersatz, d'un soupçon de lait, d'un petit cube de margarine et d'un godet d'indéfinissable marmelade, le tout avec trois bonnes tranches de pain complet.

On partait ensuite au tir, de ce pas lent dont les volontaires allemands ont fait le pas de la Légion. La section traversait la Moldau, grimpait en zigzags sur un plateau, replongeait dans la vallée d'un petit affluent, la Sassau. Les chants de marche, dont la nostalgie et les allusions n'avaient rien à voir avec le romantisme, faisaient des jeunes hommes les acteurs conscients d'une bouleversante tragédie dont ils se savaient les victimes propitiatoires, développaient en eux une familiarité apaisante avec la mort, le formidable sentiment de liberté que donne la disparition de toute peur :

« Les regards droits devant nous, ainsi nous allons au front.

Au-dessus des tombes, au-dessus de la vie trône un camarade mort.

*Camarade mort, nous comprenons ton appel,
mais nous voulons la victoire et non la tranquillité...*

... Nous sommes aussi des oies sauvages et partons au nom du

peuple,

*et dans l'automne une intuition nous murmure que nous partons
sans retour*

J'ai fait jaillir trois lys sur ma tombe...

*Gris comme la terre est notre habit d'honneur, soldats gris dans la
tourmente d'un âge plus grave...*

Deux corbeaux se sont posés sur la tombe du cavalier.

Mais qu'importe une tombe si mille cavaliers suivent ? »

Ce dernier chant avait été composé par un officier de cavalerie autrichien qui avait rêvé sa propre mort, en avait fait un chant de guerre comme le chant de mort des guerriers Peaux-Rouges et était tombé en 1914 comme il l'avait rêvé et décrit.

Élaborés d'en bas par des hommes du peuple confrontés aux réalités de la guerre, ces chants avaient une insidieuse puissance sur l'âme des combattants. C'était une drogue initiatrice qui les plongeait non dans l'exaltation, mais dans un état second au-dessus de la peur, dans une perception immédiate d'éternité. Ceux qui avaient franchi les portes invisibles ne seraient plus jamais des hommes comme les autres. Leur réserve était faite d'un sentiment insurmontable d'étrangeté et n'avait rien à faire avec de l'orgueil ou de l'ostentation. Ceux qui n'avaient pas vécu la mutation intérieure étaient pour eux des enfants ou des singes jacassant à qui ils ne pouvaient rien dire. Leur état leur causait par ailleurs des difficultés avec les jeunes filles. Ils étaient devenus peu causeurs et réticents et leur visage s'entourait d'une sorte de halo qui effrayait les femmes. Pourtant ils n'étaient pas tristes. Ils se sentaient souvent ivres de joie et de liberté, d'une joie exubérante et même pailarde. Mais tout en eux se passait sur un registre différent.

Les cours théoriques étaient passionnants. La Weltanschauung était une synthèse de géographie, de biologie, d'histoire, de sociologie, de littérature, d'histoire de l'art mise au point par quelques-uns des plus grands cerveaux de la planète. Observée comme un ensemble organique, l'histoire de l'homme devenait intelligible. Les traditions chinoises, hindoues, japonaises étaient souvent utilisées comme phares éclairant le phénomène humain.

Émile qui connaissait un peu le monde musulman, fut particulièrement impressionné par un cours portant sur les peuples de la lune et les peuples du soleil. Ce cours peut se résumer ainsi :

Comme tous les êtres vivants, l'homme est physiquement et psychologiquement conditionné par son milieu géographique et le climat de celui-ci ;

Cultures et religions sont des vues partielles d'une totalité, les produits des conditions de vie des peuples ;

Le monothéisme du Dieu autoritaire et jaloux reflétait l'implacable soleil du désert, destructeur de la vie et de l'eau ;

Ce monothéisme avait comme reflet politique la monarchie absolue de droit divin et comme conséquence sociale la dévalorisation de la femme dont l'homme souffrait tout autant que la femme ;

Les cultures monothéistes donnaient naissance à des sociétés patriarcales ;

L'Europe proto-historique était à dominante matriarcale ;

Les hommes de la hache de guerre, porteurs du rite de l'incinération, les Ases de la saga germanique, avaient amené d'Asie le patriarcat ;

Il en était résulté des conflits exprimés mythologiquement et très bien analysés par Alfred Rosenberg au début du « Mythe du vingtième siècle » ;

La lune était l'astre de vie des peuples monothéistes dont l'inconscient contredisait le dogme religieux ; le mythe d'Esther était un mythe lunaire, les calendriers des peuples sémitiques étaient lunaires, le croissant de la lune était l'emblème de l'Islam et le vendredi, jour de Vénus, le jour saint des Musulmans. Les peuples de la lune étaient donc malades d'une contradiction interne fondamentale. Animaux nocturnes, comme tous les animaux du désert tropical, ils avaient atteint un degré très dangereux dans la dissimulation, le mensonge, le vol et toutes les formes du rapt et de la ruse. Ils étaient donc un grand danger pour les peuples du soleil qu'ils savaient tromper et parasiter et jalousaient secrètement en dépit de leurs prétentions de peuple élu ou de fidèles de la seule vraie foi. Les peuples du soleil étaient de vie diurne ; ils respectaient et choyaient la femme, lui reconnaissaient des dons de prêtresse et faisaient de son corps un temple. Ils ressentaient le mensonge comme un aveu de faiblesse et une lâcheté ; aussi en avaient-ils honte. Mais ils avaient aussi des points dangereusement faibles : plus apolliniens que dionysiaques, ils avaient tendance à la rationalité desséchante et à la perte de conscience des instincts. Ils étaient plus intelligents, mais moins psychologues, moins intuitifs que les peuples de la lune.

En réhabilitant le Dionysisme, en montrant sa fondamentale puissance, Nietzsche avait préparé un basculement de la marche de l'histoire ; maintenant le National-Socialisme s'attachait à la régénération des instincts.

L'enseignement sur l'ère chrétienne reprenait tout Nietzsche et

mettait l'accent sur la non-réalisation de la mission nordique découlant des grandes invasions germaniques.

La géopolitique abordait aussi des problèmes plus concrets et accessibles à des cerveaux issus d'une société industrielle et commerciale.

Elle évoquait entre autres le mythe des anneaux de Salomon. Selon ce mythe, le roi Salomon aurait donné aux commerçants juifs la consigne d'encercler les trois mers de l'univers antique : la mer Rouge, le Golfe Persique et la Méditerranée. Il devait en résulter une ceinture de comptoirs donnant la maîtrise du monde à Israël. Cette légende, née sans doute seulement au Moyen âge parmi les Juifs danubiens, avait donné une efficace cohérence aux commerçants et financiers de la Diaspora juive. La SS devait profiter de la guerre et de sa présence en Europe centrale pour démanteler la branche nord de la tenaille qui enserrait la Méditerranée et s'allier aux nationalismes musulmans pour détruire la branche sud de la même tenaille, branche qui courait de Suez à Gibraltar à travers les empires coloniaux anglais, italien et français. Cette branche sud bénéficiait de la protection des autorités coloniales, car les juifs avaient su feindre un ralliement aux nations colonisatrices, tandis que les Arabes et les Berbères, plus guerriers et plus fiers étaient restés dans l'esclavage colonialiste plutôt que de renier leur identité culturelle et religieuse.

Émile comprenait maintenant pourquoi et comment Klaus avait débarqué dès avant la guerre dans cette Afrique du Nord où les Juifs étaient devenus français en vertu de la loi Crémieux, tandis que les Kabyles, malgré leur atavisme bien plus européen, étaient restés dans le camp des inférieurs et des exploités. Il en fut sérieusement troublé et y réfléchit longuement. Il se souvint qu'il s'était engagé à ne pas garder pour lui un désaccord et fut sur le point de demander des explications supplémentaires. Puis il comprit de lui-même que toute tentative d'entente avec les nations colonialistes aurait été vaine. Il admit la démarche de son ami et adhéra à la dangereuse logique du nouvel ordre mondial.

À la fin de chaque semaine de cours il avait à faire un devoir de synthèse. Chaque fois, Émile fut remarqué pour la netteté de ses exposés. L'avant-dernier jour au soir il fut convoqué au bureau des instructeurs et s'entendit dire : « Nous constatons que la clarté d'esprit française n'est pas une légende. Vous pouvez rendre les plus hauts services à l'Ordre. Mais pour cela il vous faudra consentir à quelque chose qui ne vous plaira peut-être pas : nous pensons que votre place est à Berlin, à l'Ahnenerbe. » Émile réfléchit un instant, se tourna vers le plus

haut gradé qui semblait avoir plus de 60 ans et répondit : « Standartenführer, je me sens très honoré. Je sais que je possède des qualités de clarté d'esprit et une certaine facilité d'assimilation. Mais je ne suis pas un savant et je vois mal ce que je pourrais donner à l'Ahnenerbe. Je ne sais rien sur les Celtes.

J'ai vécu ici des semaines inoubliables et appris des choses qui me suivront toute ma vie. J'y vois maintenant clair dans quantité de problèmes qui constituaient pour moi une forêt vierge. Je serais bien plus utile en transcrivant en français l'essentiel de l'enseignement que j'ai reçu ici.

- Mais c'est principalement à cela que nous pensions.

- Nul besoin d'aller à Berlin. En deux, trois jours au plus je peux le faire ici ; il me suffit de disposer d'un endroit tranquille et d'une machine à écrire.

- Vous êtes dactylographe ?

- Non, mais j'apprendrai. »

Les officiers éclatèrent de rire : « Eh bien ! Nous voyons que vous êtes un vrai SS ; rien ne vous arrête. » Le Standartenführer enchaîna :

- Et après ? Que souhaitez-vous ?

- Retrouver mon ami Klaus Altmeyer et me battre à ses côtés. Mais je suis pleinement disponible pour me battre n'importe où, en Grèce par exemple où nous allons sans doute bientôt affronter les Anglais puisque la Yougoslavie a été balayée en douze jours.

- Vous arrivez trop tard pour la Grèce ; demain nous entrerons dans Athènes si ce n'est déjà fait... Mais les choses ne sont pas finies dans les Balkans, en Yougoslavie notamment. Nous allons avoir à compter avec des partisans communistes ; les montagnards balkaniques sont bornés, grossiers et cruels, mais diablement courageux ! Ils seront plus coriaces que l'armée d'une monarchie pourrie.

Oui... finalement le mieux sera de vous renvoyer en France. Klaus Altmeyer a suffisamment de liberté et de capacité d'initiative pour vous utiliser au mieux. Il ne me reste plus qu'à vous exprimer ma joie de vous avoir connu. La SS est une dure famille, mais une grande et fraternelle famille. Même si nous devons tous périr dans cette stupide guerre, nous aurons eu la meilleure part.

Oh ! Encore une question... Mais vous n'êtes pas obligé d'y répondre : croyez-vous à la possibilité d'une alliance profonde avec la France ?

- Profonde, oui ; politique, donc superficielle, non. Je m'explique. Les Français sont blasés en politique ; ils ont été trop souvent déçus, tra-

his. En vous non plus ils ne croient pas. Ils accueilleront avec méfiance toutes les avances que vous leur ferez, et je les comprends. Il faudra du temps, de la patience, de l'habileté. Sous des apparences débraillées, sceptiques, cyniques même souvent, beaucoup de Français sont fiers : ils n'acceptent ni la domination, ni les cadeaux ; mais quand ils croient en quelque chose ou en quelqu'un ils sont fidèles et parfaitement capables de se faire tuer.

- Altemeyer nous écrit que les Bretons sont très amicaux.

- Je les connais très peu, mais ce fut aussi mon impression. »

Le lendemain eut lieu une fête de départ avec caviar, anguilles fumées et vins de Hongrie. Émile ne resta pas pour rédiger ses textes en français. Le Standartenführer lui dit seulement : « N'oubliez pas de le faire en France, au moins en trois exemplaires, car j'en désirerais un et vous devrez aussi en envoyer un au SS-Hauptamt avec lettre d'accompagnement en allemand ».

Le premier mai Émile débarquait à Quimper en uniforme de Sonderführer habilité à assurer l'enseignement politique dans n'importe quelle unité de SS. En même temps arrivait à Berlin un long rapport sur lui terminé par la phrase : « Apte à tous les grades, y compris au grade suprême. »

Il reprit dans la compagnie de Klaus son rôle de chef de section et d'instructeur de recrues. Une fois par semaine il faisait un cours de Weltanschauung auquel étaient conviés aussi des officiers et sous-officiers de la Wehrmacht et de la Kriegsmarine.

Mais début juin les SS quittèrent la Bretagne. Le 10 ils étaient à Posen, en Pologne. Ils progressèrent ensuite vers l'Est, toujours de nuit, bivouaquant dans les forêts. Et le 23 ils fonçaient dans la Pologne russe. Les Soviétiques se battaient avec rage, mais étaient débordés de partout. Les Allemands prirent Lvov et foncèrent en direction de Kiev, tandis qu'au Nord tombait Minsk et que la tenaille de fer et de feu progressait vers Smolensk.

Le 8 juillet, le bataillon de Klaus se retrouvait pour la troisième fois en première ligne. L'artillerie russe déversait un déluge d'obus peu efficace à cause du terrain très meuble et des tirs mal ajustés. Le chef de compagnie d'Émile avait été tué la veille et il le remplaçait, bien que n'ayant pas reçu l'instruction de commandant de compagnie. Vers 4 heures de l'après-midi l'artillerie russe fit silence. « S'ils contre-attaquent maintenant, c'est qu'ils sont commandés par de vrais imbéciles. » pensa Émile. En effet, le soleil n'était guère qu'à 30°, ce qui avait pour résultat de donner le meilleur éclairage possible aux Allemands et de

gêner la vision pour les Russes. Des rafales d'armes automatiques crépitèrent d'un champ de maïs. Tapis au sol les Allemands attendaient. Au bout d'un moment, des soldats dépenaillés en sortirent, pliés en deux de peur et tournant la tête de partout comme des poules. Émile lança : « Feuer frei ! », (feu à volonté) et toutes les silhouettes s'effondrèrent, tuées, blessées ou simplement couchées. Un silence mortel de quelques dizaines de secondes suivit. Puis les trois fusils mitrailleurs allemands hachèrent le maïs. Alors au moins deux compagnies en sortirent dans un désordre inimaginable pour un cerveau allemand. Émile lança à nouveau « Feuer frei ! Vorwärts ! » et se rendit en même temps compte que la réalisation de son rêve commençait. Il en fut à la fois effrayé et rassuré. Les Mongols en bonnets pointus ou en chapkas de fourrure tombaient comme des quilles. Il fut brûlé à l'avant-bras droit et à la cuisse gauche par des éclats de grenade qui ne pénétrèrent même pas d'un demi-centimètre. Une seconde vague d'assaut russe parvint au corps à corps sans laisser aux SS le temps de recharger leurs armes. Mais tandis que les Mongols ne savaient que piquer de leurs baïonnettes, les SS bien formés pour le combat rapproché esquaivaient sans peine et frappaient de la crosse ou de la pelle bêche, tuant ensuite aisément l'adversaire au sol. L'affolement s'empara des Mongols qui tournèrent le dos, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas sortir vivant d'un engagement. Les SS rechargèrent et firent encore un massacre.

Émile siffla le rassemblement et dit aux chefs de section : « Ce champ de maïs couvre au moins trente hectares. Nous ne savons pas ce qu'il cache encore. Nous le cernerons demain. Maintenant comptez vos hommes. » Réduite à 95 combattants par les engagements des jours précédents, sa compagnie n'avait pas perdu un homme de plus. C'était presque miraculeux. Ils dénombrèrent 84 morts mongols, plus une cinquantaine de mourants ; les blessés qui pouvaient se traîner avaient fui. Ils inspectèrent l'orée de la plantation de maïs. Ils virent un officier russe étendu, défiguré par une rafale de fusil-mitrailleur. Il tenait son Nagan à la main. Voyant un sous-officier allemand penché vers lui, il eut le réflexe d'appuyer sur la gâchette, mais il n'avait pas eu la force de soulever son arme et la balle se logea dans son propre pied, ce qui provoqua le spasme de mort et la délivrance. Il avait des revers de manches et de col couleur framboise ; c'était donc un commissaire du peuple, le seul Russe sur environ 130 morts.

Émile fit creuser des trous de vigie à environ 100 m de la lisière du champ, confia le commandement au chef de section le plus âgé et alla rendre compte au PC du bataillon. Klaus le retint un moment, lui offrit un

de mi-quart du schnaps de prune de Birkenbach, appela l'infirmier pour le faire examiner et panser. À nouveau seuls, les deux hommes discutèrent librement. « Tes impressions ? demanda Klaus.

- Nous avançons comme à l'exercice, mais c'est trop beau pour durer. L'URSS n'est pas la Yougoslavie. Sur les 130 Soviétiques que nous avons étendus cet après-midi il n'y avait qu'un Russe : le commissaire du peuple ; tous les autres étaient des Asiatiques. Les Russes font avec eux comme nous avec nos Sénégalais et nos Nord-Africains, comme les Anglais avec leurs Sikhs et leurs Cipayes. Ils ont l'espace avec eux ; ils nous fatiguent d'abord avec leurs coloniaux et nous réservent le dur pour le moment de notre essoufflement. En 15 jours exactement, ma compagnie a perdu trente hommes, le quart de son effectif. Qui tombe en ce moment ? Les SS, les tankistes, l'élite de l'armée allemande. Pendant ce temps les Russes sacrifient leurs minables. Leurs pertes relativement énormes nous abusent. Il se pourrait que ces pertes les fortifient.

- Tu exprimes exactement ma pensée. Mais comment se fait-il que nous qui sommes en bas de l'échelle, au moins dans le domaine militaire, nous voyons cela, alors qu'en haut on ne semble pas le voir ?

- Je ne sais. Mais le grand projet SS me semble bien compromis...

- Ottmar Amin von Leers, un de nos plus lucides et plus profonds penseurs de géopolitique a déclaré du haut de sa chaire de la Faculté de Berlin que cette déclaration de guerre à la Russie était la plus grande folie commise dans l'histoire allemande et qu'elle plongerait l'Allemagne dans un désastre sans précédent. Il a été immédiatement révoqué par Goebbels et s'est exilé. Entre nous, je crois bien que c'est lui qui voit juste. »

Émile voulut repartir, mais Klaus lui dit : « Reste, tu coucheras à l'infirmierie. Pour une fois elle est vide.

- Ce n'est pas possible. Il me faut retourner avant la nuit à la tête de ma compagnie ; pour le moment il n'y a qu'un sous-officier.

- Reste, c'est un ordre, reprit Klaus en souriant, les sous-officiers allemands se débrouillent très bien à la tête d'une compagnie ; et je vais moi-même inspecter le front et prévenir que tu ne reviendras que demain matin. »

La semaine suivante toute la division fut envoyée au repos à Tarnov, en Pologne. Au cours d'une brève cérémonie, un général de la Wehrmacht épinglait une dizaine de décorations. Émile recevait la croix de fer de première classe et la médaille du corps à corps.

Après les remises de décorations vint l'heure du champagne au

mess des officiers. Le Général s'approcha d'Émile et lui demanda : « Vous avez un nom français. Vous descendez sans doute de Huguenots.

- Non, je suis Français.

- Comment Français ? Alsacien ? Lorrain ?

- Non, pas du tout, je suis Français ; je suis de St-Etienne, près de Lyon.

- Mais... que faites-vous dans l'armée allemande ?

- Volontaire. »

Le général marqua une pause, laissa percer du dédain : « Vous nous avez combattus ; maintenant vous venez couper les lauriers avec nous.

- Ces lauriers ont de dangereuses épines, mon général.

- J'en conviens. En somme, vous êtes une sorte de légionnaire à rebours.

- Si l'on veut, mais mes motivations sont autres.

- Peut-on savoir vos motivations ?

- La réalisation d'un avenir nietzschéen.

- Oui, bien sûr... voilà pourquoi vous êtes dans la SS. Mais vos espérances sont irréalistes. L'Allemagne est une nation chrétienne, jeune homme, dites-vous bien cela.

- Votre génération, sans doute ; mais non la mienne.

- Elle y viendra. Je vous souhaite beaucoup de chance, mais vous avez fait un pas bien hasardeux pour votre honneur.

- J'ai été à l'honneur aujourd'hui.

- Sans doute, sans doute... Les légionnaires sont décorés ; mais je ne pense pas que les bourgeois français leur donnent volontiers leurs filles en mariage.

- Exact, mais les filles se passent souvent du consentement des pères. Quant à moi c'est sans importance : je suis marié à une révolutionnaire espagnole qui a combattu contre Franco. » Le général ne dit plus rien mais pensa : « Sans doute une de ces folles qui dansaient autour des nonnes et des curés coupés en morceaux. »

Émile avait été imprudent. Il venait d'aggraver la volonté de faire anéantir les SS chez un général de la Wehrmacht. Dépendant de l'OKW, les SS étaient systématiquement envoyés dans des interventions suicidaires où fondaient leurs effectifs, mal informés, abandonnés sans avertissement. Ce jeu criminel dura jusqu'au limogeage de von Brauchitsch par Hitler. Klaus avait alerté Erwin qui avait fait le voyage à Berlin et fait un exposé précis à Himmler. Ce dernier s'était montré inquiet et avait

promis de donner à la Waffen SS un développement qui découragerait les espoirs de liquidation des hobereaux de la Wehrmacht.

L'été et l'automne passèrent dans une cascade de succès allemands. La maîtrise de Malte et de la Crête avait permis le débarquement d'une force importante en Afrique du Nord et bientôt les noms de Rommel et de l'Afrika Korps allaient faire le tour du monde. Smolensk, Kiev, Kharkov étaient tombées et les meilleures terres à céréales d'Europe, les pétroles roumains et le bassin industriel du Donetz étaient aux mains des Allemands. Le 7 décembre le Japon entrait dans la danse; en quelques jours tombaient Hong Kong, Manille, Singapour, toutes les forteresses de l'Angleterre et des USA en Asie.

Mais Leningrad survivait dans un siège héroïque et le 17 décembre, les Russes prenaient l'offensive et dégageaient Moscou menacé. Pour les Allemands commençait un hiver atroce qui donna lieu à une décoration spéciale attribuée à tous les soldats qui se trouvèrent en Russie et qu'ils appelaient entre eux « la médaille de la viande congelée ». Faute d'un minimum de prévoyance au niveau de l'intendance, il y eut des pieds gelés et des cécités dues à des ophtalmies par dizaines de milliers.

Au prix de mille difficultés une rencontre fut organisée pour le solstice d'hiver à Cracovie en Pologne; elle rassemblait une vingtaine de ceux qu'on aurait pu appeler la tête religieuse de la SS, mais qui n'en étaient ni la tête militaire, ni la tête politique. C'était pour la plupart des hommes, trop vieux pour les Ordensburgen, dont on examinait en haut lieu les immenses connaissances, triant ce qui plaisait de ce qui déplaisait et s'abstenant soigneusement de leur conférer une autorité politique officielle.

Un vieil Obersturmbannführer (colonel) prit la parole: « Camarades, nous sommes ici entre gens de confiance. Je dois vous dire que l'avenir de la véritable SS me préoccupe. Dès avant le début de cette guerre, la disgrâce de Haushofer m'a été un coup très dur. Le geste désespéré de Rudolf Hess sautant en parachute sur l'Angleterre le 13 mai passé n'était pas un geste de fou, mais la tentative ultime pour empêcher l'Allemagne de s'enfoncer dans un conflit trop vaste pour nos forces. La prise de position de notre ami Ottar Amin von Leers à l'entrée en guerre contre la Russie confirme nos inquiétudes et rejoint nos propres analyses.

La situation actuelle est moins brillante en réalité qu'en apparence. Les Anglais et les Français dominent le Proche-Orient. Il n'est pas sûr que les insurgés de Rachid Ali encadrés par nos agents triomphent

du ressentiment des Arabes dû à notre ancienne alliance avec les Turcs. Le ravitaillement en essence de l'Afrika Korps dépend trop de la marine italienne.

Pour avoir la maîtrise de la Méditerranée et pouvoir opérer en Afrique du Nord dans des conditions de sécurité, il nous faudrait tenir Gibraltar et Suez. Mais Franco nous laisse tomber et ne nous autorise même pas à traverser l'Espagne pour attaquer Gibraltar par voie de terre.

En Russie nous subissons de durs revers près de Moscou. La campagne d'hiver a été mal préparée et nos malheureux soldats en sont les innocentes victimes.

Les succès du Japon sont actuellement le seul avantage qui ne soit pas seulement apparent. Anglais et Américains s'en affolent réellement. Tous les rapports en provenance de chez eux le confirment. Mais le Japon a exactement les mêmes problèmes que nous. Nous ignorons combien de temps il pourra tenir contre le gigantesque potentiel industriel des USA. Les succès japonais n'ont pas fait hésiter les USA à entrer en guerre aussi contre nous. Pour vaincre, il nous faudrait parvenir aux pétroles du Caucase. Et tout le monde ignore si ce sera possible.

En outre, des fautes politiques inexcusables ont été commises. Nous pouvions gagner la guerre contre le gouvernement communiste avec l'aide des populations, notamment des Ukrainiens. Il suffisait de laisser se former des gouvernements indépendants, de leur confier les prisonniers de guerre qui nous encombrant maintenant et nous immobilisent plus de monde que ne vaut leur travail.

Notre devoir reste de nous battre et de tout faire pour gagner. Mais le moment est aussi venu de penser à la survie de nos idéaux, donc à la survie de ceux qui en sont porteurs. Soyons loyaux dans le combat, mais ne soyons pas suicidaires. Et ne craignons pas de dénoncer les manœuvres criminelles de certains généraux de la Wehrmacht pour qui la destruction d'une unité de SS est aussi importante que la destruction d'une unité bolchevique. J'ai terminé. »

Plus personne ne demanda la parole. Tout le monde approuvait. De petits groupes se formaient. Erwin apprit à Klaus et à Émile que son frère Rudolf était tombé devant Smolensk. Konrad von Birkenbach était porté disparu, ce qui signifiait mort, car les partisans des marais du Pripet contre qui il combattait ne faisaient pas de prisonniers. Émile pensa à Xenia qui perdait à la fois un frère et un beau-frère.

Émile demanda à Klaus des nouvelles de Gisèle, ce qui voulait dire aussi des nouvelles de Conchita qui ne pouvait écrire sans révéler

par l'adresse la présence de son mari dans la SS. La dernière lettre était du 20 novembre et était parvenue le 10 décembre. Tout allait bien. Gisèle devait avoir accouché de son second enfant, sinon c'était imminent. Conchita allait bien, avait un moral de fer et devait certainement se trouver à Bordj Arregghi pour deux ou trois mois. Elle était sur le point de quitter Alger quand Gisèle avait écrit. Bonnes nouvelles aussi de Pilar et Gaetano.

Au mois de mars 1942 Émile et Klaus se retrouvèrent à l'hôpital militaire de Dresde où l'on rééduquait les paralysies. Klaus avait eu les mains gelées et n'avait échappé que de justesse à une double amputation. La mobilité des doigts revenait lentement, le petit doigt de la main droite restait froid et insensible. Émile avait sauté sur une mine qui l'avait projeté à dix mètres de hauteur. Il s'en tirait miraculeusement avec une fracture de trois métatarses du pied droit et des brûlures aux jambes. Il avait aussi un sérieux choc des vertèbres qu'on lui soignait avec de douloureuses elongations. Pendant son évacuation il avait attrapé de surcroît la fièvre tachetée (Fleckfieber), une saloperie due aux poux et qui avait provoqué une infection de ses brûlures aux jambes.

Mais les deux hommes apportaient à guérir une farouche détermination. Ils passaient le plus clair de leurs journées au portique de gymnastique de l'hôpital, se suspendant à la barre fixe et faisant des tractions, Klaus pour rééduquer ses mains, Émile pour élonger sa colonne vertébrale traumatisée.

Début avril leur parvint une lettre de Gisèle, qui avait effectué les trajets Alger-Smolensk et Smolensk-Dresde avant de leur parvenir, en gros 5 000 km. Elle était datée du 16 février. Elle parlait de la petite Isabelle qui avait maintenant deux mois, ce qui prouvait que la lettre annonçant la naissance s'était perdue. Le petit Émile avait maintenant deux ans et demi et parlait tout autant le kabyle que le français. Conchita et sa petite Hélène allaient bien. Tout le monde les attendait avec impatience.

Ils ne quittèrent l'hôpital que le 20 août. La veille ils apprirent par une lettre de Xenia la mort d'Erwin tombé en franchissant le Don. Dernier survivant des trois frères Vogel, Franz avait été renvoyé à l'arrière, à Munich. Il rentrait tous les soirs coucher au château des Birkenbach. Xenia elle-même attendait un second enfant. Les deux convalescents étaient atterrés, Klaus surtout qui aimait Erwin comme un frère. Il eut

envie d'écrire à Waltraut dont il connaissait toute la douloureuse histoire, mais il recula devant l'inutilité des mots.

La guerre commençait à révéler son vrai visage, celui d'une écoeurante boucherie, d'un charnier aveugle qui allait mettre fin à trois millénaires de prédominance européenne dans le monde.

Quittant l'hôpital, Klaus et Émile furent envoyés en convalescence dans les Vosges. Ils télégraphièrent à Alger. Rédigé en français, le télégramme parvint de suite. Gaetano et Pilar étaient par bonheur chez eux et prévinrent Gisèle et Conchita qui partirent rejoindre leurs maris. Mais elles n'arrivèrent pourtant que le 2 septembre et durent repartir le 24 pour arriver à temps pour la rentrée scolaire. Cette fois ce fut Conchita qui repartit enceinte. Les deux hommes étaient réconfortés d'avoir revu leurs épouses et leurs enfants. Mais ils en avaient marre de la guerre. La foudroyante avance allemande jusqu'à Stalingrad, les succès, puis les déboires de Rommel, tout les laissait indifférents. Ils avaient connu de trop près les vilénies des rivalités entre grands chefs militaires, les profondes divisions de l'Allemagne en guerre pour croire encore à une issue heureuse du conflit. Le grand projet chevaleresque et culturel, la liquidation possible de l'ère chrétienne qui avaient entraîné leur adhésion étaient trop compromis. Ils n'avaient plus qu'un but : survivre, sortir de l'enfer et retrouver une vie paisible dans les montagnes kabyles.

Ils furent d'accord pour faire traîner leur incapacité, tricher avec les tests de restitution de leurs fonctions. Pourtant leur petite comédie ne pouvait durer autant que la guerre. Ils partirent le jour où l'on annonça le débarquement américain en Afrique du Nord, situation désastreuse pour eux parce qu'elle coupait le contact avec leurs familles et leurs amis. Six semaines plus tard c'était Stalingrad et le début d'une débâcle qui ne devait cesser qu'avec l'anéantissement de l'Allemagne.

Petit à petit ils furent à nouveau happés par la guerre. Les SS étaient envoyés partout où la situation était désespérée. Les combattants de la Wehrmacht les baptisèrent alors les pompiers, ceux qui interviennent en cas de catastrophe. Ils subissaient des pertes effroyables. Plus question de repos, plus question de permissions. Des permissions pour aller où ? Sous les bombes qui rasaient toutes les villes allemandes ? Qui bouleversaient les ruines dans des quartiers de Berlin et de Hambourg qui n'avaient plus un seul habitant depuis des mois ?

Transitant par Breslau en février 1944, Émile apprit par des soldats venant de Prague qu'une unité de volontaires français s'y trouvait à l'instruction. Il réfléchit à la conduite à tenir. Cela pouvait constituer une planque pour quelques mois. Klaus également pouvait peut-être y trou-

ver la tranquillité grâce à sa parfaite connaissance du français. Il alla le voir pour discuter de la chose. Finalement ils décidèrent d'y aller librement et en observateurs. Klaus fit établir une feuille de permission et de route pour Émile qui devait théoriquement se rendre à Munich, mais n'irait qu'à Prague. Il y arriva début mars, mais apprit à la caserne d'artillerie que les Français, environ deux bataillons, étaient au champ de manœuvre de Beneschau. C'était tout près de Hradischko. Il reprit le bateau en se proposant de demander asile pour la nuit au château des stages politiques. Il le trouva presque vide. La sentinelle lui apprit que le château était maintenant la demeure du commandant Lohmann qui n'allait pas tarder à rentrer. Émile s'assit dans la salle du poste, derrière la guérite et s'assoupit sur une chaise. Une fatigue étrange l'envahissait, le sentiment d'avoir passé d'un rêve merveilleux à un cauchemar, d'être au seuil d'un éveil pire que ce cauchemar. Un homme en civil, costume de chasse, chapeau à barbe de chamois et fusil sur l'épaule entra et l'interpella rudement :

« On ne vous a pas appris à saluer ?

- Je n'ai pas appris à saluer les civils. En outre même les généraux ont à saluer d'abord la croix de fer.

- Bon, je vois que vous ne me connaissez pas. Alors je me présente : commandant Lohmann. Que voulez-vous ?

- J'ai fait ici un stage au printemps 41. Je voulais demander l'asile pour la nuit.

- Vous êtes en permission ?

- Oui, je devais me rendre à Munich. Mais j'ai appris à Prague qu'une unité de volontaires français se trouvait dans le champ de manœuvres. J'aimerais voir de près qui sont ces gens.

- Vous pouvez coucher, il n'y a pas de problème. Les Français, vous les trouverez à Networschitz. Mais pour y aller je ne peux vous prêter qu'un vélo.

- Ce sera parfait ; merci beaucoup.

- Ô ce ne sera pas parfait ! Vous trouverez des zones de routes encore enneigées. Mais je ne peux faire mieux. »

Il alla souper à l'auberge du village. La patronne, une brunette d'une trentaine d'années, le regardait intensément. En le servant, elle se pressait contre lui. Il se prêta au manège et lui entoura les hanches de son bras. Elle posa alors sa joue contre la sienne et lui souffla : « Je ferme à 10 heures, mais je laisserai la porte ouverte ; avant de monter tu tireras le verrou. »

Il alla au rendez-vous. Son but n'était pas seulement de baiser la

femme, mais de comprendre les vraies motivations de sa facilité. Il la trouva agréable, capable de ce subtil mélange de perversité et de tendresse qui fait les femmes qu'on appelle « chattes ». Il attendait ses propos, et les propos vinrent : « Cette guerre est absurde... de partout les Tchèques se préparent à la vengeance... pourtant il y aurait mieux à faire que la vengeance... les Russes seront probablement pires que les Allemands... il vaudrait mieux s'entendre alors qu'il est encore temps... » Émile réfléchit un moment, acquiesça et précisa : « Si les partisans tchèques sont en mesure de faire admettre aux Anglo-Saxons que l'Allemagne a le droit d'exister dans ses limites ethniques, alors la paix est possible et l'invasion russe peut être épargnée à la Bohême. Mais il faudra que les partisans soient plus persuasifs que Rudolf Hess. » La femme eut une expression attristée, comme si elle découvrait soudain qu'elle était manipulée. Elle regarda Émile avec un reflet de douceur non feinte dans ses yeux sombres et veloutés, enfouit sa tête sur son épaule et murmura : « Pourquoi avez-vous commis cette horreur de Lidice ? Vous êtes tombés dans le piège de la violence. Il aurait bien mieux valu ne pas venger l'assassinat de Reinhard Heydrich auquel la population tchèque n'avait eu aucune part. Les Tchèques avaient été pendant un millénaire membres de l'empire allemand. On ne vit pas mille ans ensemble sans qu'il se crée des liens. Mais les Allemands ont été désastreusement maladroits. » Émile marqua un silence, puis répondit : « Nos chefs ont été maladroits. Il y a une chose que je comprends mal, mais que je constate depuis mon enfance, c'est que dans tous les mouvements politiques, dans toutes les hiérarchies sociales, plus on monte les barreaux de l'échelle, plus on trouve la prétention, la suffisance et la stupidité. Les meilleurs sont toujours en bas et les pires en haut. C'est mon casse tête ; je tente de comprendre, mais je n'y parviens pas. »

Il quitta l'auberge, prit un vélo, traversa le pont de la Moldau et s'engagea sur la route de Beneschau. Les zones en forêt étaient encore enneigées et il devait rouler avec précaution. Il calcula qu'on était le dimanche 19 avril. Il rencontra un groupe de filles qui portaient un panier de linge. Elles étaient pieds nus dans la neige et riaient comme des folles lorsqu'elles glissaient et devaient poser leur lourde corbeille. Il pensa qu'en semblable circonstance des Françaises pleureraient et se considéraient comme le dernier degré des damnées de la terre. Il proposa aux jeunes bohémiennes de leur venir en aide, mais elles pouffèrent de rire en disant : « Nix verstanden ! » (pas compris). Elles étaient petites, brunes aux yeux noirs, avec des formes vigoureuses et un visage éclatant de santé. Il pensa aux filles kabyles et sombra dans une grande nos-

talgie. La civilisation était une triste chose, la complète antithèse de tout ce qui faisait les beautés de la vie. Il fallait revenir en Kabylie et y attendre la suite, la désintégration de la pourriture, de cette pourriture qui, en refusant la révolution allemande, se condamnait irrémédiablement à l'auto-destruction. Certes, cette révolution allemande était encore dans les limbes. Elle avait besoin d'être mûrie, précisée, systématisée par l'esprit méditerranéen ; c'est pourquoi sur le plan de la réalisation sociale, elle n'avait pas encore trouvé sa voie hors du capitalisme paternaliste, d'un paternalisme imposé par l'état national-socialiste, mais qui restait quand même pour le travailleur une situation octroyée et non une situation conquise par la lutte sociale. Beaucoup de SS se rendaient compte de cela ; en conséquence, ils souhaitaient la paix et la confrontation idéologique avec les communistes. La tendance était si forte que le général Ohlendorf avait même dépêché des hommes du SD pour lutter contre ; et Himmler avait dénoncé cette tendance jugée par lui déviationniste ; dans tous les foyers et centres SS traînait sa brochure : « La SS comme organisation de combat antibolchevik. » Émile songeait pourtant que seulement dans la sève historique allemande dont le national-socialisme était une éclosion complexe et immature se trouvait le véritable anticapitalisme, celui qui lui ôtait son pouvoir, son prestige et sa séduction en plaçant les valeurs de l'être au-dessus de celles de l'avoir. À Beneschau il entra dans une auberge pour boire un ersatz de café. Il eut la chance d'y trouver un groupe de sous-officiers et de soldats qui parlaient français. Il s'assit à la table voisine écouta d'abord leurs propos. Les hommes semblaient dépités d'avoir été placés sous le commandement d'officiers français : « Ces cons-là nous ont valu la débâcle en 40. Ce n'est pas parce qu'ils portent maintenant l'uniforme feldgrau qu'ils seront plus capables. Et t'as vu ce matin ? Il y en a cinq qui sont allés à la messe. » Émile fit l'innocent et dit : « Camarades, je ne vous comprends pas bien : la France est bien une nation catholique ? » Les Français s'esclaffèrent et le sous-officier répondit : « Quand votre loup-deu de Luther est venu sauver le Christianisme en perdition, quand il a inventé ce que Nietzsche appelle avec raison la forme de Christianisme dont il est le plus difficile de guérir alors oui, la France est restée catholique, parce que le catholicisme était du Christianisme dénué de sérieux. Malheureusement, pour résister à l'expansion protestante, il a dû revenir au sérieux.

- Vous êtes Nietzschéen ?

- Oui, et c'est pour cela que je suis ici. Mais nous sommes submergés par des volontaires et des officiers venus défendre l'Occident

chrétien contre la barbarie bolchevique. Ils se sont trompés d'armée et auraient mieux fait d'aller rejoindre les soldats du Christ de Churchill et de Roosevelt. Mais nous ne pouvons pas le dire nous nous ferions accuser de démoralisation.

- Il y a longtemps que vous vous êtes engagés ?

- Non, de trois à six mois. Nous sommes tous partis après le désastre de Stalingrad, le débarquement américain en Afrique du Nord, la défaite de Rommel, le débarquement en Italie et le recul allemand en Russie.

- Et qu'est-ce qui vous a poussés ?

- De toute façon nous ne pouvions pas nous engager avant ; cela aurait paru de la servilité. Maintenant où l'Allemagne est en danger, c'est différent. Notez bien que nous sommes sans illusions ; nous savons parfaitement que cela n'empêchera pas les cocos et les gaullistes de nous traiter comme des traîtres et des valets de l'occupant. Les communistes oublieront vite que l'« Humanité » a été le premier journal à solliciter l'autorisation de reparaître en France occupée et que leur patriotisme ne date que de l'entrée en guerre contre la Russie. Je ne suis pas pour Pétain ; c'est une vieille baderne chrétienne ; mais il a eu bien raison de nous dire : « Français, vous avez la mémoire courte ! »

- Mais vous ne m'avez toujours pas dit vos buts en vous battant à nos côtés.

- Chacun a les siens... Je pense que je n'ai rien à faire dans une Europe dominée par le bolchevisme, et encore moins dans une Europe dominée par la pourriture culturelle américaine.

Si l'Allemagne perd cette guerre, ce sera la fin de l'Europe. »

Émile parlementa au comptoir avec la patronne, revint s'asseoir près des volontaires français, examina leurs visages énergiques, un peu sombres. Il était perplexe. Devait-il révéler sa qualité de Français ? Non, cela ne servirait à rien ; il ne pourrait pas renverser la tendance profonde de cette unité. Les Allemands en étaient à recruter de la chair à canon. Et des idéalistes lucides se trouvaient pris dans le piège, n'auraient même pas la consolation de crever dans des conditions claires, au milieu des leurs. Il en avait la nausée ! La patronne arriva avec une bouteille de schnaps et des verres. Ils trinquèrent à une victoire à laquelle pas un d'eux ne croyait. Puis Émile serra la main de ses compatriotes et reprit la route de Hradischko. Il en avait assez appris et n'avait plus qu'à rejoindre Klaus. Il pédalait lentement, montait les côtes à pied et songeait à la lucidité de ses compatriotes. Beaucoup de combattants allemands croyaient encore à l'arme secrète, à une course scientifique que l'Alle-

magne gagnerait. De partout on entendait parler de réunions confidentielles d'officiers au cours desquelles Hitler en donnait l'assurance. D'autres espéraient un renversement d'alliances : l'Occident faisant bloc contre le communisme. D'autres encore, plus rares et uniquement parmi les SS, souhaitaient et espéraient un peu une entente avec Moscou, une synthèse révolutionnaire qui serait le tombeau de la pourriture capitaliste et chrétienne, un barrage contre le profond désespoir américain exprimé dans les hurlements d'angoisse du jazz et des spirituals, ainsi que dans la philosophie du « tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix. » Les volontaires français avaient aussi raison de prévoir un déchaînement de haine fanatique de la part des communistes et des démocrates. Émile pensa à Katyn : avançant à travers la partie de la Pologne occupée par les Soviétiques, les Allemands découvrirent un charnier contenant les corps de 10 000 officiers polonais. Ils demandèrent avec insistance la venue d'une commission d'enquête internationale : l'état de décomposition avancé de cadavres prouvait de manière irréfutable que ce charnier était l'oeuvre des Russes et non des Allemands qui arrivaient seulement. Mais les Anglo-Saxons refusèrent cette commission. La conclusion était simple les Alliés avaient l'intention de mettre ce massacre sur le dos des Allemands, ce qui ne manqua pas d'arriver. Émile pensait que l'après-guerre verrait déferler sur eux un océan de calomnies répercuté par la presse du monde entier. Mais pouvait-on encore tenter de vaincre ? Quelle attitude avait encore un sens ? Tenter de survivre, bien sûr, attendre le pourrissement des vainqueurs, implanter des cellules saines au sein d'une humanité agonisante de décadence. Pour lui, pour Klaus cela signifiait rejoindre leurs femmes et leurs enfants en Kabylie. Cela supposait qu'ils ne soient pas tués ou mutilés avant la fin de la guerre et rien n'était moins sûr...

En août ils partirent en Hongrie. Le climat n'y était pas sûr. La trahison était dans l'air. Les autorités SS tentaient de réquisitionner un important contingent de chevaux pour créer des unités hippomobiles et économiser l'essence. Mais les chevaux disparaissaient mystérieusement du paysage hongrois... Les paysans ne croyaient plus à la monnaie allemande, l'arrivée des Russes surviendrait d'ici quelques mois, peut-être d'ici quelques semaines. Les autorités allemandes accusaient les Juifs de rafler les chevaux à des prix de surenchère et de les faire disparaître. Ils arrêtaient Manfred Weisz le magnat de la sidérurgie hon-

groise et quelques autres notables juifs. Après d'obscures tractations, le magnat fut relâché, puis réarrêté. Quelques trains de Juifs partirent pour la Suisse et le Portugal. Puis l'horreur commença, l'évacuation de toute la population juive danubienne vers l'Autriche. Cette évacuation était absurde, tous les SS en jugeaient ainsi ; elle immobilisait plusieurs régiments qui auraient été précieux sur le front des Carpathes. Mais en haut on ne comprenait pas. Klaus et Émile se trouvèrent piégés dans cette entreprise farfelue ; eux qui se battaient depuis trois ans contre les Soviétiques savaient que bientôt les Russes occuperaient la Hongrie et que l'Allemagne se mettait inutilement sur les bras des bouches qu'elle ne pourrait même pas nourrir. Tous les permissionnaires qui remontaient au front disaient qu'il faisait meilleur vivre au front qu'au pays. L'Allemagne était écrasée sous les bombes : bombes incendiaires d'abord, suivies peu après des bombes soufflantes pour répandre l'incendie, puis des bombes à retardement pour gêner les secours. Dans cette apocalypse, le ravitaillement était réduit au minimum vital ; même les vieux Allemands qui avaient connu les famines de la fin de la première guerre mondiale et des années suivantes étaient exténués. On ne s'endurcit pas contre la sous-alimentation. Pourtant tout le monde se taisait et laissait la priorité du ravitaillement à l'armée. Des filles de 15 ans se donnaient aux soldats de peur de mourir avant d'avoir connu le ravissement sexuel. Effectivement et pour la première fois dans l'histoire il y eut plus de civils que de militaires tués : 6 millions contre 5 millions, et selon toute vraisemblance il en fut de même en Russie. Gavés d'horreur, Émile et Klaus ne pensaient même plus à eux. La Kabylie, Gisèle, Conchita, les enfants, tout cela était un rêve, un monde irréel qui n'avait sans doute jamais existé ; ils devaient faire effort pour y croire.

À Vienne ils furent libérés de leur pénible mission. Les Juifs allèrent dans un camp en attendant Auschwitz. La capitale de l'ancienne Autriche était intacte et c'était bien la seule grande ville du Reich qui avait cette chance. Ils entrèrent dans un restaurant, mangèrent un plat de légumes indéfinissables avec un soupçon d'orge perlé. Un orchestre tzigane attaqua une rhapsodie. Émile regarda les musiciens et resta soudain comme pétrifié. « Tu as reconnu quelqu'un ? demanda Klaus.

- Oui ; quand ils auront fini, demande donc au plus vieux, à celui qui a les favoris grisonnants s'il n'est pas parisien.

- Il ne ressemble pas à un Tzigane.

- Rien d'étonnant : il est aussi français que moi. »

Émile expliqua... Il avait vu cet homme dans un congrès anarchiste à Clermont-Ferrand en 1937. Des camarades lui avaient assuré

que celui qui se faisait appelé Maréchal, mais portait en réalité le nom prédestiné de Fauche, vivait comme un pacha. Grâce à une simple série de boîtes aux lettres dans les divers arrondissements de Paris, il était inscrit au chômage dans 19 de ces arrondissements ; il n'avait négligé que le 16eme jugé trop dangereux à cause du nombre infime de chômeurs qui y étaient domiciliés. En outre il déclarait un enfant chaque mois et touchait chaque fois la prime à la naissance. Le jeu avait duré plusieurs années. Il avait amassé une coquette fortune et roulait dans une traction avant, la voiture de luxe de l'époque.

« Je te parie qu'il a été pris pour une affaire de faux papiers, dit Émile, il en avait une pleine valise. »

À la pause de l'orchestre Klaus alla aux renseignements. Faisant d'abord remarquer à Fauche qu'il n'avait pas le type tzigane, Klaus lui demanda à quel titre il était ici. Il s'entendit répondre par une question :

- Comment savez-vous que je comprends le français ?

- J'ai séjourné à Paris ; je reconnais les Français au premier regard. »

Ce personnage haut en couleurs raconta qu'il avait monté une organisation de ravitaillement en Normandie. Il avait dû fuir devant les Américains. Il s'était fait rafler par les Allemands et ne savait pas pourquoi. Il avait d'abord travaillé comme plongeur ; mais étant guitariste il avait obtenu de jouer avec les Tziganes.

Klaus alla rapporter cela à Émile qui sourit : « Celui-là ne manquera jamais de rien. Mais je ne peux m'empêcher de le trouver sympathique. » Il ne dit rien à Klaus mais pensa en lui-même : « Un type à ne pas perdre de vue : nous aurons sans doute bientôt besoin de faux papiers. »

Ils repartirent pour le front, pour un front qui craquait de partout. L'offensive de von Rundstedt et de Sepp Dietrich dans les Ardennes ramena un bref espoir, aussi bref que la durée du succès. Rappelés du front de l'Ouest, ils firent un stage à Wiesbaden où Otto Skorzeny entraînait des commandos parachutistes. On était à la mi-février 45. Klaus y retrouva deux anciens camarades du stage de Sonthofen en 1936. Ils avaient assisté l'avant-veille à l'anéantissement de Dresde. Ville hôpital déclarée ville ouverte, Dresde était restée épargnée par les bombardements jusqu'au 13 février 45, date de sa destruction à deux mois et demi de la fin de la guerre et alors que l'issue était déjà décidée, les zones d'occupation délimitées aux accords de Yalta. Inondée de phosphore, de bombes explosives et de bombes soufflantes, la ville fut rasée en une seule fois ; dans les ruines brûlantes de la Florence allemande,

les secours identifièrent 135 000 morts allemands ; les étrangers, encore plus nombreux, furent enterrés dans la chaux vive ou incinérés en tas sans être ni comptés, ni identifiés. Il fallait tenter d'éviter une épidémie. Indigné de ce crime de ses compatriotes, du moins des dirigeants anglais, Irwin Jones écrivit un livre qui est un terrible réquisitoire : « La nuit la plus terrible de l'histoire. » Effectivement, le nombre des victimes fut à peu près 5 fois celui de Hiroshima.

Émile et Klaus ne croyaient plus à rien qui put encore justifier la poursuite du combat. Ils se retrouvèrent à la mi-avril en Forêt Noire, assistèrent à l'anéantissement parfaitement inutile de Freudenstadt à quelques jours de la fin. Comme Dresde, Freudenstadt était une ville hôpital. Incendiée et bombardée par l'aviation française, puis livrée aux thabors marocains, la coquette ville d'eau subit à son échelle le même sort que Dresde, avec le viol en plus. Plusieurs milliers de femmes se présentèrent dans les hôpitaux périphériques pour échapper aux conséquences des viols subis.

Il n'y avait plus rien, plus de commandement. Le matin du 5 mai, un groupe de chasseurs de la SS, huit hommes au total, apprit par un paysan qui allait livrer son lait à Freiburg que les Français occupaient déjà tout le Württemberg. Émile était songeur : dans l'apocalypse, les paysans continuaient à ravitailler ce qui restait des villes, parce qu'il fallait bien que les enfants aient du lait ; en d'autres pays, les paysans auraient fait des stocks, vendu au marché noir... La discipline allemande révélait son vrai visage : celui du civisme et de l'humanité plus forte que la rapacité ; tant pis pour les images d'Epinal sur le Boche stupide et discipliné, perdu dès qu'il n'a plus de supérieur pour le commander.

Les deux hommes obtinrent des vêtements civils, enfouirent leurs armes, réussirent à marches forcées à gagner Stuttgart où ils se firent arrêter par une patrouille américaine.

Ils réfléchirent à la conduite à tenir. Ils étaient vivants et presque intacts, ce qui était une chance inouïe pour des hommes qui avaient fait la totalité de la guerre. Émile pouvait s'en tirer une fois en France. Il avait conservé son livret militaire français et n'était pas démobilisé. Il lui suffisait de se déclarer prisonnier libéré. En cas de curiosités désagréables, d'interrogatoire sur son emploi du temps, il déclarerait qu'il était resté comme aide jardinier et palefrenier au château de Birkenbach. Xenia n'était pas gaffeuse et ferait le cas échéant les réponses adéquates. Il fallait donc débarquer en France en costume militaire français ou en civil. Pour Klaus, ce serait beaucoup plus compliqué. Il ne pourrait cacher sa qualité de SS et cela pouvait avoir les pires conséquences.

Le hasard vint à leur secours. Fin mai les Américains demandèrent des infirmiers. Tous les hommes de commandos avaient appris le secourisme d'urgence. Ils se présentèrent donc et affirmèrent sans sourciller qu'ils avaient été infirmiers à l'hôpital de Dresde jusqu'à la destruction de la ville. Depuis ils erraient un peu partout. Ils signalèrent aussi leur connaissance du français. Et le 10 juin ils arrivaient à nouveau à Freudenstadt. Pour Émile il y avait un risque : être reconnu par des Français.

Ils furent reconnus, mais par quelqu'un d'autre... Dans une salle de grands blessés ils virent un visage de femme exsangue auréolé de splendides cheveux roux. Ils regardèrent la femme, se regardèrent. Émile murmura d'une voix blanche : « C'est elle ! » C'était Waltraut. À travers l'apocalypse, elle avait suivi un prisonnier français, un jeune et beau Corse prêt à faire toutes les folies pour elle. Autant pour arracher ses enfants à l'enfer que pour elle-même, elle l'avait suivi après avoir confié ses enfants à sa belle-mère. Mario, le Corse, avait promis avec une sincère générosité de faire venir les enfants dès que possible. Il avait montré de paradisiaques photos de son village de pêcheurs. Il était intelligent, sensible. Peut-être tous oublieraient l'horreur sous le soleil méditerranéen... Ils réussirent à se faire loger pour une nuit dans le garage d'une villa. Assis à terre, le dos calé dans un angle, Mario tenait Waltraut dans ses bras et la réchauffait de son mieux. Ils ne s'assoupirent que sur le matin. Le bruit des bombes, les hurlements tardifs des sirènes les éveillèrent pour quelques secondes. Le sol fut soulevé et le plafond s'effondra. Waltraut eut le temps de voir Mario coupé en deux à côté d'elle. Elle se réveilla à l'hôpital en proie à une horrible nausée. Elle replongea dans l'inconscience et se réveilla plusieurs fois.

Au bout d'un temps indéterminable elle réussit à promener ses mains sur son corps et constata qu'elle n'avait plus de jambe droite. Elle n'eut plus qu'une idée : mourir. Elle se privait sur les insuffisants repas de l'hôpital, demandait des calmants systématiquement refusés, car ils faisaient défaut. Mais sa robuste nature résistait à sa volonté et retardait la délivrance.

Elle ouvrit les yeux, reconnut Klaus et Émile, fit signe de la main. Ils s'approchèrent. Elle saisit le poignet de Klaus : « Tu étais un frère pour Erwin, tu es mon ami ; aide-moi !

- Comment ?

- Je veux en finir, aide-moi. Non, ne dis rien ! Ma mère, mon père, mon mari, mon ami, moi-même affreusement mutilée, c'est trop. Aide-moi Klaus !

- Des millions de femmes sont dans ton cas, Waltraut.
- Je sais, Klaus, mais je ne veux pas vivre diminuée ; je ne veux pas vivre à n'importe quel prix. Tu expliqueras à la maman d'Erwin. Aide-moi ! »

Les deux hommes se regardèrent. Autrefois ils avaient passé une convention entre eux, comme des millions de soldats allemands avec leur meilleur camarade : si l'un était aveugle, horriblement défiguré, émasculé ou gravement mutilé, l'autre devait l'achever. Et chacun l'aurait fait par amitié pour l'autre. Alors ils ne se sentaient pas le droit de refuser à Waltraut. Klaus promit, se pencha sur la jeune femme et l'embrassa tendrement. Il prit de gros risques en volant une boîte complète de calmant. Deux heures plus tard Waltraut dormait de son dernier sommeil. Il n'y aurait pas d'autopsie. Un mort de plus, c'était une place libérée ; on avait autre chose à faire que des contrôles inutiles.

Début juillet parvint une nouvelle affolante. Dans un hôpital voisin, on avait regardé sous le bras gauche de tout le personnel allemand. Tous les hommes qui portaient le tatouage de leur groupe sanguin étaient arrêtés d'office, brutalisés et emmenés dans un camp de prisonniers SS.

Klaus décida d'attendre et Émile de partir. Chacun avait son plan. Le bruit courait que les Français acceptaient des SS dans la Légion étrangère ; cela signifiait pour Klaus le retour en Algérie dans les meilleures conditions espérables. Émile vola un uniforme au poste de police dans le dos de la sentinelle. Il avait en poche un certificat de l'hôpital où il avait travaillé et où il était censé avoir été soigné comme prisonnier français malade. Il suffisait de faire vite. Une jeep conduite par un sergent le conduisit à Strasbourg où il prit le train pour Marseille. Il grimpa dans un bateau sans billet, le plus naturellement du monde et deux heures avant le départ. La traversée fut sans ennui, mis à part l'estomac qui criait famine. Au débarcadère, les douaniers et les policiers de service le retinrent. Mais au vu de son adresse à Alger figurant sur son livret militaire français qu'il avait précieusement conservé, ils le laissèrent passer. Il leur avait assuré avoir perdu son titre de transport.

Un quart d'heure plus tard il sonnait à sa propre porte. Un petit garçon de six ans vint lui ouvrir : « Tu viens voir ma maman ou mon papa ? Parce que mon papa rentre ce soir.

- Je viens voir les deux et je sais que tu t'appelles Fernando.
- Oui, comment tu sais ?
- Je m'appelle Émile.
- Émile ! Eh bien ! Tu as de la chance ; mon papa et ma maman

disent tous les jours que tu es mort. »

Pilar entra avec un filet de légumes et de poissons. Elle embrassa l'arrivant, mais fut un moment sans voix. Elle finit par articuler : « Tu pourras dire que tu nous as fait faire du souci ! » Elle le regarda avec une interrogation muette.

« Klaus est vivant et indemne comme moi. Je ne sais pas comment il pourra arriver. Il est possible qu'il passe par la Légion.

- La Légion ? Mais il ne faut pas. Ils l'enverront en Indochine. Ça barde là-bas. »

Émile soupira : « On s'en sortira ! L'important c'est qu'il arrive jusqu'ici. »

Le lendemain il était accueilli en gare de Tizi-Ouzou par Conchita venue avec l'Hotchkiss ; elle était accompagnée de deux enfants ; Hélène allait avoir cinq ans et elle embrassa son papa sans timidité ; Conchita souleva le petit garçon en disant : « Et voilà notre petit Frédéric ! » Le bonhomme se cacha dans le cou de sa mère et lança un regard espiègle. Émile n'avait appris son existence que la veille.

Conchita voulut laisser conduire son mari, mais celui-ci refusa :

- Non, j'ai le vertige... » Il se hâta d'ajouter : « Klaus est indemne ou presque, comme moi. Il va s'engager dans la Légion et ensuite se faire réformer. »

Gisèle était dans le jardin lorsqu'ils arrivèrent. Émile ne prit pas le temps de l'embrasser avant de lui lancer : « Klaus va très bien, il va venir aussi. »

Le petit Émile arriva, tenant sa sœur Isabelle par la main : « C'est toi mon papa ?

- Non, mais il va arriver aussi. Moi je suis le papa d'Hélène et de Frédéric. »

Émile ajouta à voix basse pour les deux femmes : « Il y a des millions de combattants qui ne connaissent pas leurs enfants, qui sont morts sans les voir. Nous autres, nous sommes vivants. » Il marqua une pause : « L'Allemagne doit avoir plus de 10 millions de morts. Nous sommes des revenants de l'enfer. » Les femmes se regardèrent, incrédules : « Plus de 10 millions ? »

Klaus crut habile de devancer le désastre. Il alla trouver le médecin-major de l'hôpital et lui déclara dans son pur français : « Il y a maintenant 5 ans que je manipule des charcutés et respire de l'éther. J'en

deviens fou. Je voudrais partir dans la Légion étrangère.

- Quelle idée ! Votre guerre ne vous suffit pas, vous en voulez encore ?

- Je veux quitter l'Allemagne ; je parle couramment français ; je veux tenter ma chance d'une vie nouvelle.

- D'une vie nouvelle ? Si vous vous retrouvez à plat ventre dans la boue en train de vous battre contre les Gna-Koués, vous l'aurez bien cherché. Enfin... si c'est votre goût. Les Allemands sont un peuple qui aime la guerre ; autant qu'ils la fassent pour nous que contre nous. Je transmettrai votre demande. »

Klaus eut envie d'étrangler l'imbécile en lui entendant dire que les Allemands aiment la guerre. Mais le truc marchait et bientôt il serait dans les bras de Gisèle. Il remit sa demande écrite dès le lendemain et fut convoqué le surlendemain au PC de la division, auprès du peloton de gendarmerie de campagne. Les gendarmes le reçurent avec une ironie méprisante : « Nous, on fait tout pour ne pas partir en Indochine, et toi ça t'amuse... Enfin, les goûts et les couleurs... »

En rentrant à l'hôpital, il apprit que le contrôle des tatouages avait justement été fait en son absence et ce coup de chance incroyable lui apparut comme un signe du destin : tout allait bien marcher.

Début août il débarquait à Sidi-Bel-Abbès après avoir transité par le Fort St Jean à Marseille. Il télégraphia à Gisèle. Celle-ci fut à la fois soulagée, contente et atterrée. Car il allait y avoir de brèves retrouvailles, mais en suite l'Indochine, la bagarre, les fièvres. En effet, les prévisions des SS allaient être rapidement dépassées. Dès la fin de la guerre et l'écrasement de l'Allemagne, les éléments nationalistes qui avaient écouté les Allemands mais n'avaient que peu agi par crainte de seulement changer de maître se déchaînèrent soudain ; ils voulaient profiter de l'affaiblissement des nations colonialistes, ne pas leur laisser le temps de reconstituer leurs forces. La guerre éclair du Japon avait soulevé dans toute l'Asie une immense espérance en détruisant le mythe du Blanc invincible. Même la Chine, ennemie traditionnelle du Japon, profitait de cette gigantesque lame de fonds.

Sans laisser à la France, à l'Angleterre et à la Hollande le temps de respirer, l'Indochine, l'Inde et l'Indonésie entraient en effervescence. Cette effervescence était en outre attisée par l'action rivale, mais convergente, des agents soviétiques et américains qui tentaient de se substituer aux colonialistes européens.

Gisèle avait suffisamment reçu de leçons de géopolitique de Klaus pour comprendre cela et deviner que les guerres coloniales ne seraient

pas des « incidents » comme titrait la presse, mais une guerre sans merci qui s'étalerait sur 10 ou 20 ans. Il fallait donc tirer Klaus de ce guêpier, vivre enfin et attendre dans les montagnes Kabyles l'effondrement de l'Europe, de ce qu'il en restait, et de cette civilisation industrielle à laquelle elle avait tourné le dos à l'âge de vingt ans. Elle fit le point. En fait, les choses pour elle s'étaient arrangées. À vingt ans, elle se sentait désespérément seule dans sa révolte. Puis il y avait eu Klaus, tout ce qu'il représentait de connaissances lucides sur notre décadence, puis les enfants. Il fallait à tout prix ramener leur père au foyer. Elle réfléchit et eut soudain une inspiration : il y avait Marinette ; Marinette était une compagne de lycée, une Lyonnaise également inapte à la vie bourgeoise. Très liées d'abord, les deux filles avaient ensuite divergé. Gisèle avait eu la force de voler de ses propres ailes, sans compromission ; Marinette s'était arrachée à la morne vie lyonnaise en épousant un médecin-major de la Légion, un homme distingué, mais noceur et de 15 ans plus vieux qu'elle. Elle devait être à Sidi-Bel-Abbès ; mais comment s'appelait-elle maintenant ? Voyons... Marinette Béal avait épousé le major... le nom était sur le faire-part de mariage... Le major Abrial, oui c'était bien cela : Abrial. Elle sauta dans l'Hotchkiss, fonça à Bougie, chercha dans l'annuaire téléphonique (un major devait avoir le téléphone). La communication fut longue à obtenir, mais vint pourtant. Elle dit seulement à son ancienne amie : « Je ne peux rien te dire au téléphone ; mais si je peux passer te voir, je t'expliquerai. »

Elle rentra à Bordj Arregghi, se prépara en hâte, confia tout à Conchita, même l'arrosage de ses plus précieux arbustes et partit en voiture pour Tizi-Ouzou où elle se proposait de prendre le train. Comme il n'y en avait plus jusqu'au lendemain, elle décida de pousser jusqu'à Alger. Elle dormit chez Pilar et Gaetano et partit de bonne heure pour Sidi-Bel-Abbès. D'Alger elle avait rappelé Marinette qui l'attendait en gare d'Oran avec une jeep militaire. Malgré leur bonne volonté réciproque, les retrouvailles furent empreintes d'une gêne inavouée. Marinette avait maigri et dissimulait derrière un entrain superficiel une profonde insatisfaction. Gisèle y discernait le nihilisme bourgeois tel que Klaus lui avait appris à le reconnaître. Elle pensa : « C'est moi qui viens la solliciter, et pourtant c'est elle la plus malheureuse. Elle n'aime pas son mari, elle n'a pas d'enfants, elle ne connaît aucun sens profond à la vie. » Elle se sentait maintenant plus triste pour son amie que pour elle-même. Elle se disait : « J'ai eu raison de choisir la voie la plus dure, la voie sans compromission. L'autre ne mène qu'à l'ennui, qu'au désespoir. »

Marinette habitait une somptueuse villa entourée de palmiers et de lauriers roses. L'escalier, le sol et la rambarde du perron étaient en marbre. C'était l'heure de l'apéritif du soir et devant l'anisette Marinette attaqua le cœur du sujet : « Alors, si j'ai bien compris, tu es mariée et tu as deux enfants d'un Allemand qui s'est maintenant engagé dans la Légion ; tu ne voudrais pas le voir partir en Indochine et tu demandes si Jacques peut le réformer ?

- C'est cela.

- Mais pourquoi s'est-il engagé dans la Légion ?

- Pour revenir en Afrique, pour me retrouver avec les enfants.

- C'est un acte irréfléchi ; il ne serait tout de même pas resté cinq ans prisonnier ; étant marié à une Française, il pouvait espérer une rapide libération.

- Non, Marinette ! Il risquait la mort en restant, la mort de faim dans un camp de prisonniers, dans un service de déminage ou de toute autre manière. Je dois te préciser une chose que je ne t'ai pas dite : Klaus était officier de SS.

- SS ? Mais pourquoi as-tu épousé un homme pareil ?

- Je devine tout ce que tu évoques par ce simple mot. J'ai passé une fois des vacances en Bretagne où Klaus se trouvait avec sa division. J'y ai vu plus de 1 000 officiers, sous-officiers ou soldats SS. Je les ai soigneusement observés, car je voulais comprendre, vérifier moi-même si Klaus se faisait des illusions d'idéaliste. Or je n'ai pas vu un seul visage de brute ou d'imbécile parmi ces hommes. Aussi je pense que tout ce qu'on raconte à leur sujet mérite une soigneuse vérification. D'après un ami qui rentre d'Allemagne, le pays entier a connu plus de six mois de famine grave qui ont fait suite à plus d'un an de pénurie. Il semble qu'il y a eu une atmosphère d'apocalypse, plus de dix millions de morts en tout cas.

En ce qui concerne mon mari, je peux te dire que je devrais faire le tour du monde avant de retrouver le pareil. Même si je devais maintenant ne jamais le revoir, je ne regretterais pas mon choix ; et pourtant il n'est pas quelqu'un de remplaçable...

- Je vois que tu es amoureuse... tu as de la chance d'être restée aussi jeune ! Jacques est gentil ; il me fiche une paix royale ; je fais ce que je veux, fréquente qui je veux. Remarque que je fais pareil envers lui, et il en a besoin...

Enfin il va arriver. Nous lui expliquerons tout cela. C'est un sceptique, mais un brave type. S'il le peut, il acceptera certainement de te dépanner. »

Le mari arriva peu après et fut très cordial avec Gisèle : « Quel heureux hasard t'amène ? Nous ne t'avions pas revue depuis notre mariage. Tu es une drôle de lâcheuse !

- Trop de travail, trop de soucis surtout. J'ai deux enfants de six et trois ans, ma classe, mon mari en grande difficulté depuis la déclaration de guerre.

- Comment cela ?

- Mon mari est un officier allemand que j'ai épousé en 1938, un an avant la guerre.

- Comment as-tu fait, toi qui es belle comme un astre, qui avais le choix entre des centaines d'hommes, pour te marier à un officier allemand un an avant la guerre ? Encore tu as eu de la chance, car la guerre aurait pu éclater un an plus tôt ; il s'en est fallu de peu.

- Mon mari est pour moi irremplaçable. Entre nous cela a été le coup de foudre réciproque. Il était en Algérie en touriste. Trois heures après notre rencontre à Tizi-Ouzou, nous nous tombions dans les bras. Il faut croire que c'était sérieux puisque ça a résisté à tout.

Ce n'est pas qu'un problème physique. Klaus m'a confortée dans ma révolte, dans mon refus de la vie dite civilisée. Tout est parti de là.

- Merveilleux tout cela ! Non, non. je n'ironise pas, j'admire sans restrictions. Et en quoi pourrais-je t'aider ?

- Mon mari s'est engagé dans la Légion.

- Et tu voudrais venir habiter près de lui.

- Cela ne servirait à rien ; il va partir en Indochine comme la plupart. Non ce que je voudrais, si c'est possible, ce serait qu'il soit réformé. Il a eu les mains gelées en Russie ; il en garde des séquelles, des fourmillements fréquents, mais parfois aussi de la maladresse dans le maniement des objets.

- Alors pourquoi s'est-il engagé à la Légion ?

- Klaus était officier de SS. C'était pour lui le seul moyen d'échapper à une captivité interminable, probablement à la mort.

- J'en ai déjà vu une dizaine ici. J'ai été étonné : ils ont tous des têtes de gens bien normaux. Je n'ai décelé chez aucun des stigmates de criminalité ou de déséquilibre mental. Je ne sais pas ce qui s'est passé en Allemagne, mais je pense qu'il faut faire la part de la propagande dans tout ce qu'on raconte.

- Oui, certainement, mais aussi la part des destructions, des hécatombes de civils, de la famine généralisée. Selon un ami qui revient d'Allemagne, toutes les villes de plus de 100 000 habitants sont détruites au moins à 95 %. Dans un tel climat, rien d'étonnant à ce que des prison-

niers politiques soient morts de faim.

- Je vais voir ça. On trouvera bien un moyen de te le rendre. Tu peux rester ici quelques jours ?

- Oui, s'il le faut.

- Alors vous repartirez ensemble. Mais je dois te demander une chose : ne va pas le voir à la caserne. J'espère qu'il n'a dit à personne qu'il avait sa famille en Algérie, car cela me compliquerait beaucoup les choses...

- Non, tel que je le connais il n'a rien dit, même à ses plus proches camarades. »

Le samedi 11 août, le légionnaire réformé Klaus Altmeyer suivait son épouse et regagnait le domicile conjugal. Ils cueillirent Pilar, Gaetano et leur fiston en passant à Alger, s'entassèrent ensuite tous dans l'Hotchkiss et arrivèrent à la tombée de la nuit à l'école.

Il semblait à tous sortir d'un cauchemar irréel. Prévoyante, Conchita avait cuisiné un énorme plat de spaghettis à la bolognaise qu'il suffisait de réchauffer. Gisèle apporta du vin de Cap Aokas qu'elle rafraîchit dans une serviette mouillée au courant d'air. Gaetano philosofa sur « Candide » pendant que les enfants s'endormaient sur les genoux de leurs mamans. Une vie nouvelle allait commencer... Une vraie vie, certes, pleine du bonheur des choses utiles, de l'amour et de l'amitié qui les unissaient les uns aux autres.

Pourtant, après avoir dit « bonne nuit » à tout le monde, Émile prit la main de Klaus : « Il faut être patient, mon vieux ; ils ne savent pas, ils ne peuvent pas savoir. Il ne faut pas le leur laisser sentir ; mais nous autres... nous avons vécu trop d'horreurs ; nous ne pourrions jamais, oublier. »

Une guerre, la plus terrible dans l'histoire connue de la planète, venait de prendre fin. De partout dans le monde d'autres guerres commençaient.

La « paix »

La détente causée par le retour de Klaus eut pour effet de provoquer chez tous une crise de sommeil. Ils s'accordèrent en riant deux semaines complètes de vacances au cours desquelles il était interdit de faire autre chose que manger, dormir et faire l'amour. Les enfants aussi semblaient gagnés par cette euphorie somnolente et faisaient de longues siestes dans des hamacs suspendus aux branches des platanes.

Mais les meilleures choses ont une fin. Il fallait résoudre dans les délais les plus brefs le problème des revenus. Émile et Klaus avaient réussi en juin 1944 à faire passer en Suisse sur un compte unique au nom de Klaus leurs modestes économies sur leurs soldes. Le national-socialiste suisse qui leur avait conseillé l'affaire et l'avait ensuite lui-même menée à bien devait être en prison et Klaus ne savait plus par cœur le numéro du compte. Mais les Suisses étaient honnêtes et avec le nom du titulaire on devait s'en tirer. Il y avait environ 40 000 Marks qui avaient été à temps convertis en francs suisses. Il suffisait de se rendre à Zürich pour tout récupérer. Cela permettrait d'attendre, de monter une petite affaire. En principe il n'avait rien à craindre en France. Bien que n'ayant que transité dans la Légion, Klaus s'était vu attribuer la nationalité française, grâce au major Abrial. Ils décidèrent de partir le 15 septembre. En attendant ils chercheraient à découvrir une activité lucrative et point trop absorbante.

Le dimanche 2 septembre, de bon matin, les deux hommes se levèrent et descendirent sans s'être concertés. Une chaleur orageuse les avait chassés du lit. Ils traversèrent lentement le village et allèrent en forêt. Au bout d'un quart d'heure, ils entendirent des aboiements de chacals et des couinements rageurs qu'ils identifièrent comme provenant d'un sanglier. Parvenant sur un rocher qui domine une clairière piétinée au milieu des bruyères géantes, ils virent une laie entourée de ses marcassins. Les chacals la cernaient et voulaient dévorer les petits. La mère isolée du troupeau faisait face de son mieux, mais il y avait bien une vingtaine de chacals adultes autour d'elle. Les hommes lancèrent des branches mortes sur les assaillants qui s'enfuirent et abandonnèrent même un marcassin d'une vingtaine de kg dont ils s'étaient déjà emparés. La laie partit dans une direction opposée avec le reste de sa

progéniture. Les deux hommes prirent le marcassin mourant qu'ils achevèrent en le saignant, puis revinrent à la maison. Pendant qu'ils buvaient le café au lait Émile émit une idée : « Il y a ici une pléthore de sangliers ; nous pourrions en tuer au moins quatre à cinq par semaine. Il y a en France et même dans les villes d'Afrique du Nord une pénurie de viande qui n'est pas prête de finir. Le problème n'est que pratique : à qui et comment vendre la viande des bêtes que nous tuerions ? Les Musulmans ne chassent pas le sanglier ; même lorsqu'ils le tuent il leur faut un Européen pour le ramasser. Donc pas de concurrence à craindre de ce côté-là. »

Ils décidèrent de marcher à pas prudents et de ne pas se lancer dans des entreprises coûteuses avant d'être bien sûrs des possibilités. Dès le lendemain ils allèrent à Bougie et trois restaurants leur firent une réponse favorable. Réponses favorables également à Cap Aokas, à El Kseur, à Sidi Aïch et à Akbou. Le mercredi 5 septembre ils allèrent à Tizi-Ouzou et y découvrirent deux clients potentiels. Sans grands déplacements, ils pouvaient donc espérer livrer au moins 150 kg de viande de sanglier par semaine. Alger devait pouvoir en absorber le décuple, bien plus qu'ils ne pourraient fournir.

Conchita était un peu sceptique et avança : « Vous avez raison et il faut faire vite. Mais je pense que la pénurie de viande ne durera pas et que cela n'est qu'une solution provisoire. Peut-être Émile ferait-il mieux de reprendre un travail de professeur et son inscription en Faculté.

- On s'étonnera d'une interruption de six ans. Il me faudra prouver que j'étais prisonnier. Cela peut donner lieu à des demandes de précisions dangereuses... En outre, je dois te dire que je n'ai plus envie d'enseigner. Le nombre des élèves d'allemand va devenir infime. Alors on me nommera en France en croyant par-dessus le marché me faire plaisir. Je préfère rester ici à courir les forêts. Moins je vois de bipèdes, mieux je me porte... »

Ils devancèrent leur voyage en Suisse de quelques jours, retirèrent sans peine leur argent, ne convertirent que 5 000 francs suisses en francs français, car ils prévoyaient des dévaluations en cascade. Ils achetèrent deux bons Hammerless de calibre 12 et 500 cartouches à balle. Le problème était de rentrer en France avec 32 000 F suisses et les armes sans payer des droits exorbitants et sans se faire confisquer les devises. Ils n'osaient pas transiter par l'Allemagne : une rencontre désastreuse est toujours possible. Ils rôdèrent dans la gare de Genève, s'attardèrent au buffet. Ils finirent par rencontrer un camionneur italien qui repartait par Annemasse. Il amenait en France des boîtes de lait en

poudre, don de la Croix-Rouge. Les fusils démontés trouveraient place dans les cartons les plus grands. Eux-mêmes devraient mettre au bras deux brassards de la Croix-Rouge, ils seraient des inspecteurs français accompagnant la cargaison. Tout se passa bien et le chauffeur fut tout heureux de se voir remettre 500 F suisses pour son amabilité. Ils s'attardèrent un jour à Lyon et entreprirent un sondage dans les restaurants. L'accueil fut incrédule et réservé: « Si c'était aussi facile, d'autres y auraient pensé avant vous... Il doit y avoir des obstacles légaux que vous ne connaissez pas... Ça peut marcher pour les fêtes de fin d'année, mais le reste du temps je ne crois pas; ce sera trop cher... Le sanglier d'Afrique a la maladie... La viande ne sera pas assez fraîche... On ne peut pas compter ferme sur des livraisons qui viennent de si loin... Ce que vous entreprenez là ne peut être que le travail d'une grosse firme, non d'individus isolés... » Toute la gamme des propos les plus décourageants leur fut déversée dans les oreilles. Excédés, ils décidèrent de tenter leur chance sur Paris. Là l'accueil fut plus nuancé; il restait du scepticisme, mais les réponses pouvaient se résumer ainsi: « Amenez, amenez par tonnes; nous sommes preneurs. »

Ils eurent à faire face à un problème auquel ils n'avaient nullement pensé: manger. Ils n'avaient pas de cartes d'alimentation et furent obligés d'entrer dans des restaurants ruineux pour parvenir à se mettre quelque chose sous la dent. Dans une boîte de Montmartre où ils avaient réussi à obtenir un plat de haricots au mouton, ils furent soudain abordés par un homme souriant qui regarda intensément Émile: « Excusez-moi, Monsieur, mais il me semble que nous nous connaissons.

- Peut-être... en effet, vous ne m'êtes pas inconnu, mais je ne parviens pas à préciser.

- Je crois bien que nous étions dans la même usine pendant la guerre. Beneschau, ça vous dit quelque chose ? »

La lumière se fit dans la mémoire d'Émile: il avait devant lui le sous-officier français volontaire dans la SS à qui il avait parlé et payé à boire.

« Content de voir que vous vous en êtes tiré. Racontez-moi un peu où vous en êtes.

- Volontiers; mais vous-même, comment n'êtes-vous pas prisonnier ?

- La Légion, puis la réforme.

- Je vois, mais vous avez pris un gros risque; vous auriez pu vous retrouver en Indochine, comme déjà des milliers des nôtres. Notez bien que ce n'est pas le danger qui me fait reculer, c'est le paradoxe de la

situation. Savez-vous ce que j'ai répondu à mon juge d'instruction, le colonel Calaux, lorsqu'il m'a proposé un pareil engagement? Je dois vous dire qu'étant militaire, prisonnier de guerre lors de mon engagement, je dépendais du tribunal militaire; et c'est ce qui m'a sauvé, car les cours de justice... des cours d'assassins!

- Vous ne m'avez pas dit ce que vous avez répondu à votre juge d'instruction.

- C'est vrai; je lui ai dit: « Mon colonel, je suis en accusation devant vous parce que j'ai fait une guerre raciale. Et vous me dites: si vous acceptez d'en faire une seconde, on vous absoudra de la première. Il est resté cloué de stupeur. Je lui ai aussi annoncé la désagrégation prochaine de tous les empires coloniaux. Il l'a d'abord pris de haut et m'a répondu que mes vues étaient de simples vues de l'esprit et qu'on ne savait même pas ce qui se passerait dans 15 jours. J'ai répondu: « Moi non plus je ne sais pas ce qui se passera dans 15 jours, mais je sais ce qui se passera d'ici 15 ans. »

Mon avocat a alors demandé une expertise mentale que le juge lui a accordée aussitôt, comme soulagé. J'ai été déclaré paranoïaque et schizophrène, ce qui n'a pas entamé ma santé comme vous le voyez. Pour en rajouter, le jour du procès, j'ai fait un grand scandale en déclarant d'une voix tonnante: « Le monde a refusé la sélection méthodique, favorise les tarés; eh bien! je vous l'annonce: il récoltera l'anéantissement aveugle. »

J'ai été relaxé comme irresponsable de mes actes... Je ne demandais, pas mieux! Et ce même jour j'ai fait une grande découverte: si les êtres normaux passent pour fous, c'est que ceux qui sont réputés normaux sont eux-mêmes fous! À tous les échelons, le monde est mené par des fous, par des criminels devenus fous!

- Je crois bien que tu as raison. Maintenant la guerre est finie et il ne reste que des camarades de la grande aventure. Alors on se tutoie; et on t'invite à souper.

- vous êtes gentils, mais c'est fait. Je suis videur dans la boutique. Mon grand bonheur est de vider les Américains prétentieux. Je leur marque la gueule pour le reste de leurs jours. Ils ont toujours droit à une bonne ration supplémentaire dans la ganache.

- Alors on boit un cognac ensemble.

- D'accord, mais c'est moi qui l'offre.

Ils sortirent à 11 heures du soir. En regardant leur hôtel, ils pensaient que la France était dangereuse. Si un ami entrevu une demi-heure les reconnaissait, un ennemi pouvait en faire autant. Émile avait un peu

honte de ne pas avoir révélé à son camarade de combat sa qualité de Français, d'avoir emprunté le destin de Klaus — légionnaire réformé - pour couper court à des curiosités... Mais la prudence le voulait ainsi.

Le lendemain ils visitèrent encore quelques restaurants. Ne réussissant pas à manger à midi, Émile ne put s'empêcher de dire à un gros lard maussade qui geignait sur tout : « Pas étonnant : les Allemands prennent tout. » Il avait parlé fort et plusieurs clients se retournèrent. L'un d'eux lança : « Ma parole ! En voilà un qui les regrette ! »

Klaus l'entraîna rapidement hors du local. Tous deux savaient avec quelle facilité ils pouvaient tuer quand la rage s'emparait d'eux. Il ne fallait pas remettre le bonheur en question à cause des propos d'un imbécile.

Ils prirent le train pour Marseille où ils arrivèrent tard. Klaus voulut retrouver le petit hôtel où il avait couché lors de son premier départ pour Alger. Leur estomac vide les empêcha de dormir. On ne s'habitue pas à la faim. Le lendemain matin ils entrèrent sur la Canebière dans un restaurant dans lequel ils avaient aperçu des officiers de marine anglais. Ils commandèrent un breakfast, le « eggs and bacon » classique, en parlant avec une pointe d'accent anglais. Ils obtinrent ce qu'ils voulaient sans problème. Six mois après la fin de la guerre, en fait plus d'un an après le départ des Allemands, la France libérée n'avait pas à manger pour les Français, mais servait sans tickets les militaires alliés. Les cartes d'alimentation ne devaient disparaître qu'en 1949, quatre ans après la fin de la guerre.

En franchissant la passerelle du bateau, Émile eut comme un remords de ne pas s'être arrêté à Saint-Étienne. Mais il avait hâte de se retrouver en Algérie où il se sentait en sécurité.

La chasse au sanglier débuta de suite. Ils avaient acheté à Alger deux paires de jumelles américaines et deux couteaux de chasse. Ils inspectaient de loin les clairières, observaient les déplacements des chacals. La première rencontre d'une harde se produisit dès le troisième jour. Ils abattirent quatre belles bêtes, de jeunes mâles de 80 à 100 kg. Et là ils s'aperçurent d'un obstacle qu'ils avaient étourdiment oublié de prendre en compte : le transport jusqu'à la voie carrossable la plus proche. Il fallait hisser les animaux dans les arbres, hors de portée des chacals. Ils n'avaient pas suffisamment de cordes. Klaus monta la garde pendant qu'Émile allait en chercher au village. Il fut de retour alors que

le soleil était à demi-heure de se coucher. Suant comme des forçats, ils suspendirent trois bêtes à plus de deux mètres de hauteur, traînèrent la quatrième, la plus lourde pendant plus de 500 m jusqu'à l'Hotchkiss, revinrent chercher les trois autres une à une. La bonne vieille voiture ondulait sous la surcharge. Bien que saignées et vidées sur place, les bêtes avaient taché le tapis du plancher. Il fallait s'organiser autrement.

Le lendemain ils livrèrent la viande dans les restaurants de Bougie et des environs. Les clients étaient contents et payèrent au prix de gros de la viande de boucherie, le double même pour les jambons. L'affaire débutait bien.

Ils achetèrent 5 cordes de 4 m, deux tapis de caoutchouc pour préserver les coussins de l'Hotchkiss. La prochaine chasse fut un peu moins heureuse, deux bêtes seulement ; mais ils n'avaient rien oublié et la mise en sécurité, le transport et le découpage allèrent plus rondement.

À la fin de la semaine ils firent les comptes. Émile déclara devant tout le monde : « Nous avons autant gagné en une semaine que deux professeurs en un mois ! Mais il faudra mieux nous équiper. Il nous faudra acheter une camionnette frigorifique, ou la fabriquer nous-même. Je pense aussi que nous devons construire un hangar. Et pourquoi pas, une maison ? Nous ne pouvons pas tous habiter à l'école jusqu'à la fin, de nos jours. » Tout le monde approuva.

Klaus eut l'idée de fabriquer un travoi indien pour traîner les sangliers. Cela leur économisa du temps et de la fatigue. Ils écoulèrent en moyenne 400 kg de viande par semaine. Et pourtant ils ne livraient aucun client à plus de 80 km.

Dès la mi-décembre le problème de la camionnette fut résolu. Un boucher de Bougie eut un ennui de santé, une bonne cirrhose du foie due aux invraisemblables quantités de pastis et de vin qu'il engloutissait. Riche et sans enfants, il accusa l'excès de travail et vendit son matériel. Klaus et Émile héritèrent ainsi à bas prix d'un Ford 1500 kg tout aménagé pour la boucherie. La demande dépassait leurs possibilités de livraison. Ils décidèrent pourtant de ne pas augmenter la chasse, de forcer légèrement les prix. Tuant en moyenne 6 bêtes par semaine cela représentait plus de 300 têtes par an. Ils risquaient de provoquer une désertion de la région par les bêtes. Ils étendirent donc leur territoire de chasse, allèrent en forêt de Yakouren, en petite Kabylie, dans la région de La Fayette, dans la presqu'île de Collo et même en forêt de l'Edough entre Bône et Philippeville. Ils menaient une vie dure : ils partaient pour 3 ou 4 jours avec la camionnette, couchaient sous la tente, mangeaient à des heures très irrégulières, étaient souvent trempés par les pluies

diluviennes d'hiver. Mais les terribles années de guerre faisaient apparaître cette situation comme relativement paradisiaque.

Au cours de l'été 46, ils entreprirent la construction d'un garage et d'un atelier. Le tout fut terminé en une semaine. Encouragés par ce succès, ils s'attaquèrent à la maison. Ils la voulaient plus spacieuse que l'école. Le terrain était presque gratuit, ils bâtirent quatre maisons rectangulaires entourant un patio central de 12 m de côté. Un acacia et un platane y avaient poussé. Ils décidèrent donc de ne pas cimenter le sol. Au bout de deux mois, tout était terminé.

Ils pendirent la crémaillère le 23 août; ils avaient choisi un vendredi pour faciliter la venue de leurs amis Kabyles. Slimane avait épousé la chanteuse Kheira, sa partenaire des danses de fête, et ils avaient un enfant de deux ans; le gladiateur venait avec sa femme et leurs trois enfants; Zineb avait mission d'amener toute sa famille; Mokrane et Ben Saïd n'étaient pas encore mariés et venaient seuls. Cela faisait tout de même 15 adultes et 10 enfants. La fête fut joyeuse. Pour faciliter l'adaptation des femmes kabyles à une table européenne, Conchita et Gisèle les mirent toutes ensemble et s'assirent entre elles et les hommes, ainsi que Pilar et Zineb qui avaient l'habitude. Couscous au mouton, au poulet, une énorme glace au café pour finir, rien dans le menu ne risquait de choquer les habitudes musulmanes. Les hommes seuls burent du vin, ce qui leur valut tout de même quelques regards réprobateurs de certaines femmes. Servis les premiers et sur une table à part, les enfants furent d'une sagesse exemplaire; tout ce petit monde était spontanément ordonné comme pour les jeux; les plus grands s'occupaient des petits. Tous les Européens furent frappés de constater que les garçons manifestaient autant de sollicitude que les filles envers les plus jeunes. Vers minuit, les femmes vinrent remercier et embrasser leurs hôtes, saluèrent aussi les hommes en touchant leur cœur, leur front et leurs lèvres, puis se retirèrent avec leurs enfants.

Environ une heure plus tard, Gisèle, Conchita et Pilar desservirent et allèrent dormir. Mais les hommes voulurent jouir de la fraîcheur de la nuit. Ils restèrent à bavarder paisiblement tout en fumant et en buvant de temps à autre une gorgée de vin frais. La conversation aboutit vite à la guerre et Makhlof, le gladiateur, exprima ses vœux et ses sentiments sans ambages. Il dit d'abord tourné vers les jeunes Ben Saïd et Mokrane qui n'avaient encore que 25 ans: « Frères, vous êtes jeunes, mais je sais que des jours très durs vous attendent, tout comme moi. Bientôt notre pays aussi connaîtra la guerre. Alors n'oubliez jamais que nous avons ici des Roumis ennemis de toutes les injustices. Ils nous l'ont prouvé depuis

longtemps à une époque où personne en Algérie n'osait penser à l'indépendance.

Nous aurons une guerre très dure à mener. Mais quoi qu'il se passe, nos amis seront toujours en sécurité parmi nous.

Pourtant l'amitié que nous portons aux justes ne doit pas nous faire oublier l'injustice. Nous aurions pu être amis avec les Français; avant eux, les Turcs étaient bien pires; ils étaient seulement plus supportables parce qu'ils étaient moins forts et n'osaient pas s'aventurer dans nos montagnes.

Au temps de nos grands-pères, les Français ont accordé la nationalité française aux Juifs, mais nous autres nous sommes restés des chiens de Musulmans. Pendant la première guerre on nous a mobilisés, comme si la défense de la France nous regardait. Les Français parlent de liberté, mais ils pratiquent l'esclavage. Pendant la seconde guerre, on nous a à nouveau mobilisés; puis la France vaincue nous a donné d'office la nationalité française, sans nous demander si nous la voulions; et beaucoup de Musulmans sont tombés dans le piège; la révolte, que nous aurions pu mener à bien pendant la guerre n'a pas eu lieu. Nous avons manqué une occasion qui ne se reproduira pas et nous payerons cette sottise avec beaucoup de sang.

Car nous savons maintenant ce que valent les promesses des Français. L'égalité et l'indépendance nous ont été promises pendant la dernière guerre. Mais avec de Gaulle et ses successeurs nous restons Français d'office, comme nous a faits Pétain. Les pensions d'anciens combattants ou de mineurs des Algériens restent comme avant guerre. Et vous savez ce qui s'est passé à Sétif, à Constantine, à La Fayette, à Guelma: si les anciens combattants algériens prétendent défiler ensemble avec les Français, on tire dans le tas et on emprisonne. Pire: l'artillerie de marine tire sur des villages dont elle ne connaît même pas le nom, où il ne s'est rien passé et où les gens ne savent même pas ce qui est arrivé dans les villes. Les socialistes et les communistes accusaient autrefois les gouvernements de droite pour avoir nos voix. Mais c'est un ministre communiste qui a ordonné les massacres du Constantinois, de Sétif, du Babour.

Les Allemands ne nous faisaient pas de promesses; mais ils relâchaient immédiatement tous les combattants musulmans qu'ils reconnaissaient chez leurs ennemis parmi leurs prisonniers. Ils ont fait cela en France, en Libye, en Egypte, partout où ils se sont trouvés. Et leurs guerres ils les font eux-mêmes; ils n'envoient pas des troupes d'esclaves ramassés dans les colonies pour se battre à leur place. Ils ne l'ont

jamais fait, même pendant la première guerre où ils avaient quelques colonies. »

Là il se tourna vers les Européens, versa à boire et trinqua solennellement avec eux : « Tous les hommes de bien sont frères. Les Kabyles ne tueront jamais au hasard. Restez chez nous quoi qu'il arrive. »

Klaus et Émile étaient songeurs. Ils ne doutaient pas de la sincérité de leurs amis du village ; ils savaient aussi qu'en Algérie les réputations s'étendent loin. Mais qui peut prétendre maîtriser la guerre ?

Les mois et les années se succédèrent paisiblement pour le groupe des trois familles jusqu'en 1953. Pilar eut une fille qu'elle appela Mercedes ; Gisèle eut un deuxième garçon auquel ses parents réussirent à donner le nom de Sigmund, malgré les résistances du secrétaire de mairie de Bougie. Mais Conchita et Émile préférèrent s'en tenir à leurs deux enfants ; ils ne le disaient pas à leurs amis, mais n'avaient qu'une confiance modérée en l'avenir. Pourtant le commerce marchait bien. Les chasseurs avaient diminué leurs livraisons les plus proches et fournissaient des restaurants d'Alger qui payaient plus cher. Dès 1948 ils réussirent à faire des expéditions en chambre froide sur Paris où les prix étaient presque le décuple de ceux d'Algérie. Gisèle abandonna son travail d'institutrice pour se consacrer à ses propres enfants et à son mari. Tous habitèrent alors la spacieuse maison construite en 1946. Gisèle fut remplacée par une institutrice pédante, fardée, une marxiste agressive qui faillit provoquer une révolution dans le village par ses propos antireligieux. Elle ne tint que six mois et les remplaçants se mirent à se succéder comme avant la venue de Gisèle. Les villageois en étaient consternés, mais comprenaient pourtant sa décision.

En février 1947, Émile apprenait par une lettre qui lui faisait retour avec la mention « Destinataire décédée » que sa mère n'était plus. Pascal aussi devait être mort ou parti, sinon il aurait écrit. Il s'adressa à Magui qui lui répondit par retour : sa mère était décédée d'une crise cardiaque en voyant les cadavres des enfants d'une voisine tués dans leur école lors du bombardement de Saint-Étienne par les Américains. Il n'avait plus aucune attache en France, sauf Magui prise dans l'impasse de son choix de facilité. Un cœur généreux certes, mais pour qui il ne pouvait rien.

Il avait établi un contact épistolaire avec Xenia et Franz qui vinrent les voir en juillet 1953 avec leurs enfants. Klaus et Émile, seuls capables de jouer les interprètes au milieu de tout ce monde, car Conchita avait perdu presque tout son allemand, avaient la tête comme si elle allait

exploser. Mais ils étaient tout de même heureux de ces retrouvailles. Pourtant les nouvelles n'étaient pas très gaies. L'Allemagne démarrait le miracle économique. Le courage et l'activité de fourmis déployés par la population allemande pour maîtriser ses champs de ruines et reconstruire avaient impressionné les financiers américains; ils jugèrent qu'investir chez de telles gens pourrait devenir éminemment rentable. Les politiciens pensèrent que la reprise économique était nécessaire pour empêcher les Allemands de basculer dans le communisme. Les alliés installèrent donc un chancelier fantoche à la tête de leur République fantoche, un séparatiste rhénan bourré de haine envers les Prussiens qui déclara publiquement que « plus jamais Berlin, cette ville païenne, ne devait redevenir la capitale de l'Allemagne », qui ajouta la ségrégation religieuse dans les écoles aux frontières qui avaient démantelé le Reich en trois états prétendus indépendants, plus les territoires abusivement confisqués par la Pologne et la Russie. Le fantoche eut pourtant le front d'aller s'incliner sur la tombe de Bismarck pour faire croire à sa volonté de réunification, réunification qu'il fit échouer par deux fois en refusant la neutralisation de l'Allemagne proposée par Moscou. Il organisa la Bundeswehr, fer de lance des forces dominées par l'Amérique contre l'URSS.

Pendant ce temps, la génération sacrifiée dans la guerre était sacrifiée une seconde fois dans les usines pour le plus grand profit des bailleurs de fonds du miracle économique. Travaillant de 60 à 70 heures par semaine, les ouvriers et les ouvrières disposaient de cachets excitants gratuits pour se tenir éveillés devant leurs machines, tandis que les enfants dont ils n'avaient plus le temps de s'occuper étaient élevés dans le mépris et la haine de leurs parents.

Pourtant le peuple tombait massivement dans le piège. Mais avait-il le choix ? La plupart trouvaient une satisfaction de vanité dans la montée de leur standing obtenu au prix de leur liberté et de leur santé. Aucun ne pensait que bientôt, dans 15 ou 20 ans, cette industrie allemande, bien qu'à capitaux étrangers, constituerait une concurrence intolérable pour les Américains, qu'alors l'Allemagne deviendrait le champ de bataille de la troisième guerre mondiale et serait à nouveau anéantie.

Voilà ce que peignaient Franz et Xenia qui auraient bien voulu pouvoir s'installer eux aussi en Afrique. Mais Franz était maintenant ingénieur chez BMW et n'osait tenter l'aventure. Avant de repartir, les Allemands firent promettre une visite à Birkenbach et Xenia offrit à Conchita une photo en couleurs de son propre tableau qui avait permis

à Klaus de deviner la présence d'Émile au château et orné le foyer du soldat de Quimper. Conchita en fut très émue et promit de rendre visite.

Le séjour de leurs amis avait ravivé souvenirs tragiques et soucis chez Klaus et Émile. Ils avaient maintenant 39 et 34 ans, se sentaient encore parfaitement jeunes, plus forts et plus résistants même que jamais. Pourtant ils étaient soucieux. Un dimanche de Septembre, Klaus prit à part Émile et lui dit : « Les Français commettent toutes les fautes que nous avons prévues. La plus grave est l'envoi de Nord-Africains en Indochine d'où ils reviennent bien catéchisés par les nationalistes vietnamiens. Les Français sont en train de réussir là où les marxistes ont jusqu'alors échoué : créer une solidarité mondiale des peuples de couleur contre la race blanche ; c'est amusant de voir ce rôle joué par des colonialistes ; mais cela peut avoir pour nous des conséquences tragiques. Nous nous trouvons confrontés à une contradiction insoluble pour rester ici, il nous faudra nous ranger dans le camp de la révolte dès les premiers troubles ; mais cette révolte nous obligera à envisager l'avenir de nos enfants dans une société islamique, ce qui sera pour eux intolérable. Vois-tu une issue ?

- Non. L'empire européen que nous envisagions ne pouvait être réalisé que par nous. En restituant l'originalité des cultures indigènes, il les rendait à leurs équilibres naturels. L'intervention de colonialistes qui pratiquent la bienfaisance pour camoufler leurs rapines a amorcé un processus de croissance démographique que l'accès des colonies à l'indépendance aggravera et qui évoluera vite en catastrophe mondiale. En outre, je sens déjà que les propagandistes du soulèvement en Algérie se réfèrent plus à l'Islam qu'au nationalisme. Imagine Isabelle, Hélène et Mercédès obligées de porter le voile lorsqu'elles se promèneront dans Alger ! Nous sommes coincés dans un drôle de piège...

- Oui ; et les Kabyles, malgré leurs hautes qualités morales, sont un milieu racialement trop mêlé pour constituer un avenir biologique acceptable pour nous. L'Islam est une religion égalitaire, anti-aristocratique, tout comme le Christianisme. Les Berbères d'Afrique du Nord sont par bonheur plus maraboutistes que musulmans, grâce à quoi des minorités raciales saines ont pu survivre. Mais nous ne devons pas nous faire d'illusions : c'est une situation sur le point de finir et qui ne survivra pas à l'indépendance. Après, ce sera le chaos racial comme nous le voyons déjà dans les villes de tout le pourtour méditerranéen.

- Devons-nous envisager l'Amérique ?

- L'Amérique du Sud est le pandémonium de tous les méfis imaginables. Les purs Européens y seront submergés avant la fin de ce

siècle. Les USA et le Canada sont pour le moment un peu moins pourris. Mais ils sont également en train de se laisser submerger par les Noirs. Ne nous faisons pas d'illusions : le monde entier est en putréfaction raciale et morale ; la montée des lapineurs irresponsables est un problème qui ne se résoudra qu'à travers de gigantesques famines et des tueries aveugles. Les imbéciles de progressistes qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez s'imaginent pouvoir endiguer la prolifération catastrophique par le standing ! Qu'ils nous expliquent alors pourquoi le pauvre paysan nord-africain n'a que 5 à 10 gosses avec sa femme ou ses deux femmes, tandis que le riche commerçant en fait plusieurs dizaines avec son harem de 4 ou 5 femmes, et les rois du pétrole 200 ou 300 avec leurs femmes qu'ils ne connaissent même pas toutes ! La démographie est un pur problème de race. Les Romains appelaient leurs lapineurs métissés les prolétaires ; les Germains de l'antiquité n'avaient que peu d'enfants, comme encore les Anglais et les Scandinaves de nos jours. En niant la race, tout l'Occident s'est condamné à mort. Le tragique est qu'il ne nous reste plus un hectare de terrain sur cette planète en folie ou nous puissions attendre le résultat final et prendre un nouveau départ.

- Alors nous ne pouvons que parer au plus pressé. Survivre ici tant que nous le pourrons. Ensuite peut-être regagner l'Europe qui sera à son tour gagnée par la guerre raciale. Car son invasion par les décolonisés ne fait aucun doute. La Russie et les USA font de la démagogie anti-raciste dans toutes nos colonies, obligent les gouvernements européens à en faire autant pour tenir. Les Africains et les Asiatiques entreront librement et en masse dans les nations européennes, y proliféreront bien plus vite que nous. Cela aboutira soit à un sursaut européen qui provoquera une terrible guerre civile, à la fois raciale et sociale, soit à une décomposition irrémédiable de toute la civilisation européenne, y compris de ses installations américaines.

- Je ne comprends pas où pensent en venir les gouvernements qui mènent cette danse macabre ! Ils se croient subtils en développant un prolétariat déraciné, déculturé, manipulable à volonté. Ils ont tout prévu, sauf que eux aussi seraient engloutis par ce prolétariat.

- Mais eux-mêmes, ces gouvernants catastrophiques, sont complètement déracinés et déculturés. Et ils n'ont pas la moindre notion de géopolitique. Ce ne sont que des gangsters empiristes, des nihilistes.

- Ces gouvernants incarnent le triomphe de l'avoir contre l'être, triomphe préalablement inscrit tant dans l'idéologie capitaliste du « tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix » que dans l'idéologie

marxiste du principe « l'économie mène le monde ».

- L'avenir va nous apporter d'année en années de nouvelles justifications de nos projets révolutionnaires. Mais hormis nous, personne ne s'apercevra du sens des événements.

- Qui sait ? Bientôt il y aura sans doute un problème de SS comme il y a eu un problème des Templiers. Nous devons durer pour porter témoignage.

- Témoignage pour qui ? Pour des esclaves et des parasites incapables de nous comprendre ! Nous n'avons de sens que comme souche d'une humanité nouvelle qui suppose l'auto-destruction de l'ancienne. »

Les deux hommes marquèrent une courte pause. Chacun réfléchissait face aux effrayantes impasses qui bouchaient tout horizon. Klaus reprit le premier la parole : « Tu connais la célèbre phrase de Goethe : « Là où une faible tête ne voit pas d'issue, elle se figure voir la fin ». Nous ne sommes ni des faibles têtes, ni des croyants qui attendent des interventions salvatrices d'un Deus ex machina. Nous avons le devoir d'être sans illusions, et d'ailleurs nous sommes inaccessibles aux illusions ; mais nous devons trouver sur quel fil du rasoir il reste sensé de cheminer.

- Je pense que les possibilités de survie seront partout et nulle part. L'humanité entière rentre dans un gigantesque processus d'auto-destruction comme l'a prévu Nietzsche. Perdant la capacité du face-à-face avec lui-même, l'homme régresse au stade animal, mais sans la santé animale, sans les perceptions que nous appelons l'instinct. Il va devenir totalement inapte à la vie. La décolonisation ne sera pas la restitution des cultures indigènes, mais la ruée des indigènes vers le standing occidental. Nous, le petit nombre d'Occidentaux conscients de la vanité de ce standing, sommes par là en avance d'une phase d'évolution sur les Blancs et de deux phases sur les Indigènes.

- Mais à quoi nous servira cette avance face aux problèmes matériels de survie ?

- C'est maintenant qu'il faut penser à ces problèmes. La solution serait de tisser un réseau européen de survie, une série de points d'appui solidaires, une société dans la société capable de se maintenir amicalement parmi les indigènes décolonisés dans un premier temps, puis de ressaisir le pouvoir dans un second temps, évitant ainsi l'asservissement à des cultures étrangères à l'Européen et mortelles pour sa personnalité, sa liberté, son culte de la femme.

- Mais comment y parvenir ? En allant sonner aux portes comme

les Témoins de Jéovah ? Dans moins d'une semaine nous serons enfermés comme fous ! Inutile de penser à un périodique : nous serons interdits pour démoralisation avant le troisième numéro ; et d'ailleurs nous ne pouvons révéler publiquement notre hostilité profonde à l'Islam. Quoi que nous fassions, nous nous heurterons d'abord à la plus complète incrédulité. Je suis certain que ce juge d'instruction militaire à qui ce volontaire français que nous avons rencontré à Montmartre a prédit la débâcle du colonialisme n'a encore rien compris. L'indépendance de l'Inde, de l'Indonésie, la guerre d'Indochine, les troubles au Maroc, en Tunisie, à Madagascar et ici même en 45 ne lui ont rien appris. L'aveuglement durera jusqu'au bout. Va parler de danger à Alger : les gens hausseront les épaules et te répondront : « Ici de toute façon nous ne risquons rien : nous sommes départements français. » Mais toi qui constates comme moi la colère qui couve chez les Musulmans, tu mesures la valeur de l'argument !

- Je pense à un proverbe grec : « Zeus aveugle ceux dont il a juré la perte. » Puisque nous ne sommes pas aveugles au milieu d'un milliard de somnanbules, c'est peut-être parce que Zeus ne veut pas notre perte... Oui, je sais, je tombe dans la foi... et cette forme de foi n'est qu'un narcotique, non une lumière.

- Vois-tu, ce qui m'angoisse le plus pour nos enfants, c'est la difficulté croissante que vont avoir les humains authentiques à se rencontrer et à procréer ensemble. Perdus dans la masse de la sous-humanité indifférenciée, ils auront en vertu du calcul des probabilités des chances infimes de détection réciproque, chances encore diminuées par le fait que nous sommes réduits au silence pour au moins un siècle et sans doute plus.

- Je vois en tout cas deux choses sensées et même nécessaires : constituer ici un petit arsenal de guerre et de chasse, et diviser nos réserves d'argent en trois parties : une à Alger, une en France, une en Suisse. »

Quiconque aurait entendu deviser ainsi les deux hommes les aurait à coup sûr taxés de folie. Pourtant l'avenir allait leur apporter une cascade de confirmations.

Tandis que la guerre d'Indochine s'aggravait, que la situation des troupes françaises devenait de plus en plus intenable, la Tunisie, le Maroc et l'Algérie, surtout le Constantinois, étaient le théâtre de troubles sanglants, d'attentats quotidiens. Les Américains venant à la rescousse des Français en Indochine ne pouvaient empêcher le désastre de Dien Bien Phu. Le premier novembre 1954 marquait le début officiel de la

guerre d'indépendance algérienne, alors que la Tunisie et le Maroc étaient au paroxysme des combats.

Les politiciens français se comportaient avec un mélange d'aveuglement, de prétention et de faiblesse. Tous faisaient chorus pour affirmer le caractère indélébilement français de l'Algérie, alors qu'ils étaient en train de céder à la révolte en Tunisie et au Maroc.

Les colons n'avaient que des réflexes de race moribonde. Ils attendaient tout de la métropole, de l'armée, des politiciens. Même les terribles massacres d'Oued Zem et de Khénifra, fin août 1955, ne parvinrent pas à souder une communauté qui n'en avait jamais été une.

Le colonialisme révélait soudain son immense faiblesse. Basé sur la naïveté, sur la décadence et l'inorganisation des indigènes, il s'effondrait dès qu'apparaissaient les germes d'un nationalisme qu'il avait lui-même semé.

L'homme de la rue tout comme le politicien et le colon croyaient que les Européens avaient civilisé les colonisés. En réalité ils les avaient déculturés; mais cela, ils étaient incapables de le comprendre, étant eux-mêmes déculturés par un processus échelonné sur près de deux millénaires qui leur avait désacralisé la nature, relégué le sacré dans l'abstrait, démonisé la sexualité, anéanti les Européens les plus libres, les plus fiers, les plus intelligents sur les bûchers de l'Inquisition, érigé la flatterie, l'hypocrisie, la lâcheté en nécessités vitales, corrompu la noblesse et la chevalerie, scindé la science de la religion, séparé le pouvoir spirituel du temporel.

Le mal était trop profond pour être curable. Émile, Klaus et leurs proches le savaient ou le sentaient à cause de l'abîme d'incompréhension qui les séparait des autres Européens. Après de longs conciliabules avec les épouses, il avait été décidé d'élever les enfants en jeunes sauvages, de les préparer aux grands effondrements qu'ils allaient connaître.

Émile, Hélène et Isabelle aimaient l'étude. À douze ans tous avaient largement dépassé les programmes scolaires de leur âge. Ils aimaient la géométrie concrète; outre les leçons de Gisèle et de leurs pères, ils avaient bénéficié de celles d'un vieux graveur de cuivre pour qui l'art compagnonnique du trait n'avait pas de secret. Ils connaissaient la géographie aussi bien qu'un instituteur des vieilles générations.

Ils étaient entrés avec sérieux et même une certaine angoisse dans les problèmes de leur maintien en Kabylie et de leur survie. Ce fut le jeune Émile qui le premier fit remarquer: « Il se pourrait que les cartouches manquent un jour. Nous devrions nous procurer des arcs, des

arbalètes, des armes qui puissent toujours servir. » Loin de se moquer, les adultes trouvèrent l'idée excellente et trois semaines plus tard quatre arcs et une arbalète étaient accrochés dans le hall d'entrée. Introuvable dans le commerce, l'arbalète avait été fabriquée avec un ressort de voiture et de la corde à piano ; elle projetait de lourdes flèches d'acier à près de 200 m ; sa précision valait celle d'un bon fusil de chasse.

Klaus et Émile enseignèrent le close-combat à leurs fils. Ils durent aussi accepter de l'enseigner à des groupes de combattants du FLN. Ces derniers étaient des jeunes hommes du village ou qui y avaient au moins de la famille, car le lien familial est le plus sûr garant de fidélité chez les Kabyles.

Ce rôle les inquiétait, mais ils ne pouvaient pas le refuser. Leur possibilité de rester chez eux après la fin de la domination française en dépendait. Ils ne s'en faisaient pas un problème moral, ne se sentant, ni affinités, ni responsabilités envers une société en train de se noyer dans son vacarme, sa superficialité, ses illusions volontaires et ses mensonges cyniques. Mais ils redoutaient qu'un de leurs élèves soit fait prisonnier et parle sous la torture ou le penthotal.

Leurs inquiétudes augmentèrent lorsque le maire de Fort-National fut abattu devant sa maison fin août 1955. La Kabylie allait être passée au peigne fin, honneur jusque-là réservé aux Aurès. Pourtant leurs craintes s'avérèrent vaines. Le réseau des partisans kabyles prenait une importance dangereuse pour la colonisation. Mais les autorités ne s'en apercevaient pas. Il faut dire que les Kabyles ne tuaient jamais sans raisons graves, ce qui n'était pas le cas partout. En 1956, la caserne de Bougie fut même le théâtre d'une scène incroyable. Une pierre attachée à une ficelle fut lancée comme une fronde et vint atterrir tout près du poste de garde. Les hommes de faction crurent à une charge d'explosif et se jetèrent au sol. Un harki fit remarquer : « Y a pas de danger, c'est une lettre ; si ti veux je vais la chercher mon lieutenant. » Le lieutenant donna le feu vert et l'homme ramena en souriant la pierre à laquelle était effectivement attachée une lettre. L'officier la regarda avec méfiance, la palpa, finit par l'ouvrir et eut la surprise de lire : « La semaine prochaine doit arriver à Bougie un convoi de jeunes recrues venant de France. Nous savons que ces jeunes hommes sont mobilisés et font cette guerre malgré eux. Aussi nous ne les attaquerons pas. »

L'officier crut à un piège, transmit à ses supérieurs et le convoi de jeunes recrues fut escorté et protégé comme jamais ; en pure perte, car ils n'essuyèrent pas un seul coup de feu. Environ un an plus tard, alors que les partisans d'Amirouche contrôlaient toute la Kabylie, une lettre

parvint par la même voie et sous la même forme dans la caserne. Elle était adressée au colonel et reprochait aux Français d'avoir exercé des représailles au petit bonheur sur des villages kabyles, « contrairement à l'humanité et à l'honneur » ; à cause de cela, la caserne serait attaquée le lendemain à 14 heures. Les officiers haussèrent les épaules et l'un dit : « Tu parles comme ils nous préviendraient s'ils avaient l'intention de nous attaquer ! » Le lendemain à 14 heures, la caserne était prise sous un feu de mortiers et de fusils-mitrailleurs. Mais il n'y avait qu'un homme dans toute l'Algérie capable d'expliquer la chose : c'était Klaus. Lui seul aurait pu dire que le vieil honneur germanique exigeait que l'on prévienne l'adversaire du lieu et de l'heure de l'attaque, que cet héritage vandale s'était transmis chez les Kabyles depuis 1500 ans. Mais qui l'aurait cru ?

Amirouche, qu'une presse aussi versatile que servile présentait longtemps comme le chef d'une bande d'assassins, avait un sens aigu de l'honneur et de la justice. Comparés à l'éthique d'un tel homme, nos comportements en temps de guerre ressemblent à des règlements de comptes entre crapules.

Vint le 13 mai 58. À la demande des villageois, Gisèle avait rouvert l'école désertée et enseignait comme institutrice bénévole. Elle avait refusé tout paiement, malgré l'insistance de certains. Le matin du 14, beaucoup de parents accompagnèrent leurs enfants et lui demandèrent son avis sur les événements de la veille. Elle en ignorait jusqu'à l'existence. Klaus et Émile en eurent vent, abrégèrent leur chasse et rentrèrent le jeudi 15.

Les deux familles buvaient le café sur le patio de leur maison commune à la tombée de la nuit lorsque survint un groupe d'hommes. Certains n'étaient pas du village et tous étaient armés de pied en cap.

Gisèle et Conchita sortirent toutes leurs tasses et servirent le café. Mokrane finit par parler : « Nous sommes inquiets de ce qui se passe. Nous voudrions savoir ce que vous en pensez et surtout exactement dans quelle mesure nous pouvons compter sur vous.

- Ne penses-tu pas que nous en avons suffisamment parlé ? répliqua Émile. Nous nous connaissons depuis vingt ans. Nous avons été les premiers à vous parler d'indépendance, alors que vous-mêmes vous n'y pensiez pas. Nous avons instruit vos jeunes gens dans l'art du close-combat et du corps à corps.

- Nous savons et nous n'oublions pas. Ne prenez pas cela pour de la méfiance. Il s'agit d'autre chose. D'abord nous allons installer une infirmerie dans le village. Nous pourrions nous servir des appartements

vides à l'école. Mais cela nous obligerait à monter un étage avec des blessés ; en outre cela dérangerait la classe. »

À ce point Klaus le coupa : « Nous pouvons vous libérer une aile de notre maison ; il y a de la place de reste ; et avec un simple tuyau d'arrosage vous pourrez avoir l'eau dans les salles de soins. Si nous avons des vieilleries qui encombrent, nous les mettrons en attendant la fin de la guerre dans les appartements de l'école.

- Parfait. Voilà un point réglé. En outre, nous venons de recevoir un téléphone de campagne. Pourriez-vous nous apprendre à nous en servir ?

- Rien de plus facile. En une heure vous en saurez autant que nous.

- Si des Français viennent ici et veulent vous emmener pour vous protéger, que leur répondrez-vous ?

- Que nous voulons rester chez nous, que le village est parfaitement paisible et que nous nous y sentons en sécurité.

- Vous n'êtes pas en sécurité, pas davantage que nous. Si nous sommes attaqués, vous serez pris sous les obus et les balles tout comme nous. Que ferez-vous alors ?

- Si on nous attaque au mépris des règles qui protègent les civils, nous nous battons à vos côtés. Nous ne voulons à aucun prix aller vivre en ville. Nous sommes des hommes de paix et de liberté. La Kabylie est notre pays comme le vôtre.

- Êtes-vous prêt à participer à la défense préventive du village ?

- Comment cela ?

- À écouter, à vous renseigner et à nous prévenir si vous apprenez qu'une attaque est projetée ? Nous tremblons pour nos familles. Les Français ne respectent plus rien.

- Ce point est irréalisable. Les officiers ne parlent pas de leurs projets.

- Détrompe-toi ! Nous avons été renseignés des dizaines de fois par les femmes de ménage des officiers. Il en est ainsi dans toute l'Algérie pour les colons et les militaires, le fellagha est un homme des bois, sauvage et assoiffé de sang. Ils n'ont pas encore compris que leur voisin en cravate pouvait aussi poser des bombes et faire le coup de feu quand il n'est pas dans son bureau.

- Peut-être... mais je ne vois aucune possibilité concrète d'obtenir de tels renseignements.

- Que penses-tu de ce qui se passe ?

- Cela ne changera rien au résultat final. De Gaulle est un irrésolu,

un empiriste qui renifle le vent. Churchill avait trouvé un salut original le V de la victoire fait avec deux doigts ; De Gaulle a voulu faire mieux et a levé les deux bras, sans penser qu'il faisait ainsi le geste de l'impuissance, du désespoir, de l'appel au secours, de la reddition. Ce sont des petits détails pleins de signification pour qui sait les lire. Il se trouve qu'on me l'a appris et que je m'en souviens. En outre c'est un maladroit. Les imbéciles du gouvernement de Vichy l'avaient condamné, alors qu'il avait choisi la voie la plus courageuse et la plus honorable et que, de toute façon, il était bon pour la France d'être représentée dans les deux camps alors qu'on ignorait qui serait vainqueur.

À la libération, De Gaulle aurait pu mettre la France entière derrière lui en proclamant cela. Il a préféré ne pas être en reste d'imbécillité avec les vichystes. Il a condamné le vieux Pétain et du même coup discrédité le maréchalat et toute l'armée. Cet homme est désastreux et il vaut mieux l'avoir comme ennemi que comme ami.

- Il y aura tout de même bien un durcissement de l'armée pendant un certain temps.

- Il aurait eu lieu de toute façon. Mais en mettant De Gaulle à la tête de la France, les colons ont signé leur échec. »

Après un instant de silence, un étranger au village prit la parole

- Vous avez l'intention de rester ici après la guerre. Vous le méritez par votre présence à nos côtés. Mais il y a pourtant un problème auquel vous n'avez peut-être pas réfléchi : nous formerons un État musulman à l'indépendance. Pensez-vous pouvoir vous convertir à l'Islam ? »

Ce fut Émile qui répondit le premier : « Nous vivons depuis 20 ans en milieu musulman. Il nous est égal de nous reposer le vendredi et de travailler le dimanche. Depuis que nous sommes ici, jamais personne ne nous a vus manger, boire ou fumer de jour en période de Ramadan. Nous le faisons chez nous, car nous ne sommes pas musulmans, mais jamais publiquement.

- La faute cachée est moins grave parce qu'elle n'est pas un mauvais exemple, enseigne le Coran. Dommage tout de même que vous ne puissiez vous convertir à l'Islam. Nous sommes une armée de Moudjahidines*. Nous ne pouvons donner de grades qu'aux Musulmans.

- Nous ne cherchons pas les grades.

- Vos compétences auraient été mieux utilisées.

- Nous pouvons vous conseiller, le résultat sera le même. Je pense que vous appréciez notre sincérité et notre refus de jouer la comédie.

* *Témoins du Prophète*

die d'une conversion.

- Avez-vous seulement lu le Coran ?

- Non, mais j'ai lu l'Évangile et cela ne m'a pas converti au Christianisme.

- Moi je l'ai lu, enchaîna Klaus, et je ne suis ni musulman, ni chrétien. D'ailleurs, contrairement à ce que vous croyez, l'Europe n'a jamais été chrétienne. Elle est indifférente et païenne. Et vous-mêmes êtes plus maraboudistes que musulmans. Ne le prenez pas mal ; dans mon esprit c'est un compliment. Vous croyez aux lieux saints et aux hommes plus qu'aux livres et aux dogmes. »

Le Moudjahid concéda, mais en lui-même il restait perplexe.

La fin de l'année 58 et l'année 59 furent terribles pour les Kabyles. Amirouche fut tué et son armée désorganisée. Soldats et aviateurs tiraient sur tout ce qui bougeait. Hélicoptères et avions inondaient des villages et des forêts de napalm.

À Bordj Arregghi régnait la peur. Les cinq enfants européens qui d'ordinaire vivaient comme des jeunes Kabyles et ne rentraient guère que pour manger se rapprochaient d'instinct de leurs parents. La liberté de leur comportement ne les empêchait pas d'aimer profondément leur famille. Il n'y avait jamais de disputes entre enfants, et les soirs on veillait en se tenant les épaules. Voilà que ce bonheur était soudain perturbé par un sentiment inconnu des jeunes : la peur.

Le mardi 9 juin 59, une procession de half-tracks fit irruption par la route, tandis que quatre hélicoptères larguaient deux sections de parachutistes autour du village. Il était deux heures de l'après-midi ; le soleil mordait la peau et la chaleur de la terre brûlait les poumons. En moins d'une minute l'encerclement était parfait et un chat n'aurait pas pu gagner les bois sans se faire transformer en passoire.

Les paras formèrent une dizaine de groupes et se mirent à inspecter les maisons Kabyles. Ils ne trouvèrent pas la moindre arme, même pas des fusils de fantasia. Mais il n'y avait aucun homme entre 18 et 40 ans. Et le regard farouche de quelques veuves rendait toute question superflue.

Le lieutenant alla à l'école et trouva Gisèle en plein travail. Il la salua avec admiration, saisi par sa féérique beauté. À 44 ans, comblée des joies les plus pures et les plus vraies, aussi amoureuse de son mari qu'aux premiers jours de leur rencontre, adorée de ses trois enfants,

entourée d'amis aussi sûrs que les meilleurs frères et sœurs possibles, Gisèle avait un âge indéfinissable, mais que personne n'aurait évalué au-dessus de 30 ans. Il émanait d'elle une force infiniment douce, une auréole d'amour qui apaisait tous ceux que son regard frôlait. Le jeune officier finit par articuler : « J'admire votre courage, Mademoiselle.

- Madame, j'ai trois enfants.

- Déjà trois enfants !

- Ô j'ai pris mon temps ! J'ai eu le premier à 24 ans. Il va avoir 20 ans.

- Vous plaisantez

- Mais non ; d'ailleurs vous allez certainement faire leur connaissance. Nous habitons la grande maison carrée avec le patio.

- Et vous n'avez pas peur ici ? Presque plus aucune école de campagne ne fonctionne actuellement.

- Celle-ci non plus ne fonctionnerait plus. Mais j'ai repris un service bénévole à la demande des gens du village.

- Ces gens sont tout de même curieux ! Ils nous tirent dessus, mais nous devons continuer à les instruire

- Si vous le permettez, je vais renvoyer les élèves et nous discuterons mieux à la maison. »

Elle recommanda aux enfants de ne pas avoir peur, de rassurer leurs parents, que rien de mal ne leur arriverait. Puis elle gagna sa maison en compagnie du lieutenant.

Ils y trouvèrent Klaus, Émile et les cinq enfants. Le jeune Sigmund les avait précédés et regardait avec intérêt les mitraillettes de deux sous-officiers déjà attablés devant une tasse de café et bavardant avec les hommes de la maison. Conchita parut aussi en se frottant les yeux ; sa sieste avait été interrompue. Émile junior sortait de sous la douche et était en slip. Il avait encore amélioré les constitutions athlétiques de ses parents et leur beauté de divinités grecques : 1 m 85, 87 kg, d'une plastique qui aurait pu faire sa fortune et lui ouvrir toutes grandes les portes du cinéma, le jeune homme était pourtant d'une bienséante modestie et ne ressentait nulle envie de faire une carrière de bête de cirque. Les cinq enfants avaient en commun une grande douceur naturelle et une absence complète de timidité.

- Quel splendide parachutiste vous feriez ! » ne put s'empêcher de s'exclamer le lieutenant. « Je pense que c'est ce qui m'attend. Je vais avoir vingt ans.

- Cela vous plaira certainement.

- Le parachutisme oui ; tirer sur les Algériens beaucoup moins. Je

me suis élevé au milieu des enfants kabyles. Je parle le kabyle aussi bien que le français et beaucoup mieux que l'allemand qui est la langue de mon père.

- Cette guerre ne fait plaisir à personne; mais nous y sommes contraints.

- Par une foule de maladroites, d'injustices cyniques. »

Klaus intervint: « Ne trouvez-vous pas étrange qu'en plein soulèvement les gens soient venus demander à ma femme de rouvrir l'école où l'enseignement se fait en français? Ils n'ont rien contre les Français; ils veulent seulement en finir avec l'injustice, l'exploitation, l'humiliation.

- Vous avez peut-être raison. Si tous les pieds-noirs étaient comme vous, il n'y aurait sans doute jamais eu de guerre. Mais ils ont une mentalité de féodaux moyenâgeux. Certains ont prétendu nous vendre de l'eau. Inutile de vous dire que leur cave y a passé! Nous risquons notre peau pour les défendre; ils sont milliardaires et prétendent nous faire payer de quoi boire et nous laver! »

Les sous-officiers regardaient avec attention les quatre arcs et l'arbalète accrochés au mur. Frédéric devina leurs pensées. Bien qu'agé seulement de 16 ans, il était le plus précis au tir à l'arc et à 14 ans il avait été le premier à abattre un sanglier à l'arbalète. Il dit aux militaires: « La force de ces engins est incroyable. Le seul ennui est que l'on perd beaucoup de flèches. Mais je comprends maintenant que des tribus peaux-rouges puissent se nourrir en chassant à l'arc et en tuant même des bisons. » Les adultes confirmèrent. Le lieutenant dit: « J'espère que vous n'apprenez pas à s'en servir à vos petits copains Kabyles.

- Si, nous les laissons tirer quand ils en ont envie. Certains sont très adroits.

- J'espère qu'ils ne s'en serviront pas pour nous descendre... Il y a une chose qui nous étonne: c'est que vous puissiez rester isolés comme vous l'êtes. Il y a déjà eu des milliers de Français isolés qui ont été assassinés. Êtes-vous bien sûr de ne rien risquer? Le village a fourni tout de même beaucoup de combattants à Amirouche. Et il y en a encore certainement parmi les fellouzes...

- Certainement, mais nous ne risquons absolument rien. Les nationalistes algériens ne désirent pas le départ des Français. » C'est Gisèle qui avait répondu. Elle pressentait quelque chose. Le lieutenant extirpa un tract froissé de sa poche et demanda, tourné vers Émile: « C'est vous qui êtes allemand, Monsieur?

- Non.

- C'est moi.

- Connaissez-vous ce tract ? » Et Klaus lut un texte en parfait allemand :

« Légionnaire allemand.

Ton peuple est couvert d'insultes, ton pays démembré et occupé parce qu'on nous reproche d'avoir été racistes.

Mais on se sert quand même de toi pour mener une guerre de race au profit de ceux qui t'accusent. Et si demain les crimes de l'armée française contre des villages vides d'hommes sont connus, à cause des légionnaires ce seront encore les Allemands qui seront traités de brutes sanguinaires.

Déserte l'armée de cette guerre déshonorante. Rejoins les rangs du F.L.N. Tu y seras reçu en ami et tu pourras à ton choix te battre dans nos rangs, être employé hors des zones de combat à des tâches civiles ou sanitaires, ou encore être rapatrié dans ton pays. »

L'officier le regardait à la dérobée. Quand il eut fini il demanda :

« C'est d'un allemand parfait, n'est-ce pas ?

- Parfait.

- Vous n'avez pas idée de qui peut être ce tract ?

- Pas la moindre.

- Qu'en pensez-vous ?

- Je le trouve logique.

- Ne trouvez-vous pas malheureux que nous ne puissions pas être solidaires entre Européens ? Il y a de tout en Algérie, pas seulement des Français.

- Il est bien tard pour penser à s'entendre. Je pense que vous serez des sacrifiés inutilement, comme je l'ai été moi-même, ainsi que des millions de mes camarades.

- Dans quelle arme serviez-vous ?

- Commandant de la SS.

- Vraiment ? Eh bien ! Vous nous avez légué un bel héritage. Nos hommes chantent les plus célèbres de vos chansons. Et ils ont un véritable culte pour les SS. Les paras n'ont qu'une idée en tête : leur ressembler, être à la hauteur de leur froide témérité au combat. Cela fait grincer bien des dents en France !

Domage que nous devons vous quitter ! C'est pour nous un grand honneur d'être reçus chez vous. En cas de besoin, appelez-moi : lieutenant Gonthier. »

Il serra chaleureusement les mains des hommes, baisa celles de Gisèle, de Conchita, d'Hélène et d'Isabelle en disant : « Mesdames, vous

mériteriez de devenir les reines de ce pays ! »

Émile et Klaus sortirent seuls à travers le village. Ils n'avaient pas besoin de parler, car chacun savait que l'autre était tourmenté des mêmes interrogations. Émile fut le premier à parler : « C'est attristant de devoir aider les Musulmans à combattre des jeunes Français qui ont découvert la vérité sur nous malgré le mensonge mondial sur la dernière guerre, malgré la presse, la radio et la télévision qui enfoncent chaque jour les mensonges dans des centaines de millions de cervelles.

- Certes, c'est attristant. Mais si nous voulons rester, il nous faut composer avec l'absurde. Les Français n'ont pas la moindre chance de se maintenir en Algérie. Ils ont contre eux l'URSS, les USA et surtout leur propre opinion publique. Les Légionnaires le sentent aussi et désertent par centaines. Les pieds noirs sont trop faibles pour organiser une défense civile efficace. Ceux des campagnes sont énergiques, mais isolés. La plupart ont déjà renoncé et choisi le départ. Ceux des villes comprennent plus d'Espagnols, de Maltais, d'Italiens que de Français. L'affaire est sans espoir. Les paras eux-mêmes comprendront bientôt qu'ils luttent pour une cause indéfendable, pour les salopards qui leur vendent de quoi boire.

- Il y a tout de même bien des colons courageux et hospitaliers.

- Bien sûr. Et tous n'ont pas la chance d'être en Kabylie ou dans les Aurès. Cette guerre est une guerre de race qui n'ose pas dire son nom. En bien des points du pays, le simple fait d'avoir la peau blanche fait d'un homme une cible.

- Je me demande si après l'indépendance les Kabyles ne seront pas submergés par la racaille des villes, par la masse des métis congénitalement parasites, les mendiants, les voleurs, les souteneurs.

- C'est probable. Et je pense même que la France aussi le sera, qu'elle deviendra semblable à la Sicile et à l'Italie du Sud, ou à l'Amérique gangrenée par les métis méditerranéens. Notre défaite a amorcé un processus que plus rien ne peut arrêter. Nos diplomates en avaient abondamment prévenu les hommes d'état anglais et français. Ces derniers nous ont opposé l'incrédulité, comme le juge d'instruction militaire de notre camarade rencontré à Montmartre. Maintenant l'effondrement des Blancs est mondial. Nous ne pouvons que manœuvrer individuellement pour ne pas être enfouis sous les décombres. De là nos comportements parfois paradoxaux.

- Ne crois-tu pas qu'il faudrait créer des liens avec les paras ? Beaucoup d'entre eux méritent de survivre. Et eux aussi seront bientôt calomniés, traînés dans la boue comme nous et par ceux-là mêmes qui

les envoient aujourd'hui au combat.

- Ton idée est bonne. Mais je ne vois pas comment ils pourront s'implanter ici après l'indépendance.

- Nous aurions besoin d'un réseau mondial décidé à préserver une élite lucide et d'une haute valeur bio-psychique.

- Assurément. Mais la crise aigüe de l'industrie surviendra bientôt, conformément aux analyses de Karl Marx. Maîtres du jeu, les Américains feront de l'Europe le champ de bataille atomique pour se débarrasser de la concurrence européenne. Je ne vois pas de possibilité de survie en Europe. Néanmoins je crois bon de nouer des liens amicaux avec les paras. Mais il nous faudra être extrêmement prudents, car à ce jeu nous risquons la mort des deux côtés. »

La semaine suivante ils prirent le risque de partir avec la camionnette frigorifique et d'aller livrer du sanglier dans Alger. Ils avaient soigneusement caché dans le moteur leur laisser-passer du FLN. Mais celui-ci leur fut superflu car ils ne rencontrèrent aucun détachement de partisans. La guérilla était mise à mal. À l'entrée de Bordj Menaïel ils furent arrêtés par un peloton de gendarmes. Un gros brigadier, le ceinturon de travers sur son ventre proéminent et son large derrière, le visage congestionné et le souffle court typique de l'alcoolique, inspecta le frigo et se mit à leur poser d'interminables questions répétées plusieurs fois, comme on le lui avait appris à l'école. Mais si les suspects s'étaient contredits, il aurait été incapable de le remarquer. Émile résolut la question avec une épaule de sanglier en disant : « Ça vous changera des boîtes de singes. » Le truc marcha et ils purent repartir de suite.

Ils firent leurs livraisons en début d'après-midi, malgré l'écrasante chaleur, puis s'installèrent à la terrasse d'un café du front de mer pour bénéficier de la brise. Ils devaient coucher chez Gaetano qui ne rentrerait que vers six heures. Ils virent passer successivement une compagnie de légionnaires et une compagnie de parachutistes. Les deux marchaient au pas lent de l'armée allemande. Les premiers chantaient les uns en allemand, les autres en français : « Gris comme la terre est notre habit d'honneur... » ; les seconds chantaient une version française des « Oies sauvages ». Les regards hauts sur l'horizon montraient à quel point la magie de ces chants de mort agissait sur eux. Chants de mort ? Non, chants de transparence et d'irréalité des apparences, chants qui relativisaient la mort, étrange initiation à une perception de la vie impersonnelle et immortelle.

Deux parachutistes en promenade vinrent s'asseoir à côtés d'eux. Émile les invita de suite : « Voulez-vous nous permettre de vous offrir

quelque chose ? C'est en pure sympathie. Nous sommes de la même espèce. » Les deux jeunes gens sourirent : « Volontiers. Tout le monde n'a pas de la sympathie pour nous. Nous sommes jaloués et redoutés à la fois.

- Nous avons entendu passer vos camarades tout à l'heure. Ils chantaient le chant des « Oies sauvages ». Nous l'avons chanté avant vous, mais dans une autre langue... Nous aimerions bien avoir les paroles en français. Pouvez-vous me les dicter ? » Les paras acquiescèrent en précisant : « Nous le faisons pour vous. Sinon nous n'aimons pas divulguer nos chants. Ils sont à nous et nous sommes les seuls à les sentir.

- Nous avons exactement le même sentiment. »

Le texte une fois écrit, Émile dit à Klaus : « Comment trouves-tu cette transcription en français ? Je la trouve excellente.

- Assurément ; elle ne peut être l'œuvre que de quelqu'un qui a vécu notre aventure.

- Vous étiez SS ? demandèrent les paras.

- Oui.

- Alors permettez-nous de payer aussi notre tournée. »

Ils restèrent deux heures ensemble. Les anciens firent comprendre aux jeunes que la guerre en cours n'était qu'une péripétie d'une guerre millénaire, que seules la prise de conscience et la solidarité mondiale des Blancs les meilleurs pouvaient faire surgir un avenir de dignité au-delà de l'écoeürant marécage présent.

Les jeunes paras approuvèrent et se montrèrent sans illusions.

Cette guerre est pourrie. Nous pourrions démanteler en quelques semaines tout ce qui reste des réseaux fellouzes. Mais on nous oblige à relâcher ceux que nous capturons en ville. La police française en métropole tolère, parce qu'elle y est obligée par des ordres d'en haut, la collecte de fonds des leveurs d'impôt du FLN à chaque paye d'usine, de chantier ou de mine. Il faudrait être aveugle pour croire à ce combat. Pourtant c'est dommage car nous pourrions faire du bon travail. Mais il nous faudrait avoir droit de vie et de mort aussi bien sur les pieds-noirs que sur les Musulmans.

- Vous avez compris une vérité essentielle : les vrais hommes d'épée sont des hommes de justice incorruptibles ; toute révolution ne peut se faire que par eux, sinon elle tourne en caricature et en nouvel esclavage. Si Napoléon avait su rester jacobin, tous les peuples d'Europe se seraient jetés à sa suite ; mais il a préféré s'allier à la pourriture des cours. De même les colons auraient pu constituer un Ordre de guer-

riers paysans et devenir les idoles de toute la population islamique en mettant fin à l'arbitraire, à l'exploitation, aux backschich. Mais là aussi il y a eu une alliance d'exploiteurs entre colonisateurs et caïds au lieu d'un ordre militaire qui aurait fort bien pu intégrer des Musulmans. Tout devient possible lorsqu'on est irréprochable devant le sens populaire de la justice et de l'incorruptibilité. »

Tout le monde était d'accord, mais à quoi bon ? Les paras avaient beau chanter... le cœur aura raison du nombre... » sur l'air du Panzerlied, ils allaient quand même être submergés par la masse des larves asservies aux médias et par la trahison des gouvernants. Ils le comprirent à temps et ne marchèrent pas dans le putsch de Challes. Une fois encore on se battait sur un problème dont les données étaient volontairement faussées et la vérité n'était nulle part.

À l'automne de la même année, Émile partait à la base d'entraînement des paras dans les environs de Toulouse. Il s'y distingua de suite en se montrant invincible au corps à corps. En prévision, son père lui avait donné deux mois de leçons de close-combat, ce qui lui permit de se montrer à la hauteur de son meilleur instructeur. Outre son habileté, sa force herculéenne était un sérieux avantage. Aussi il eut la vie facile et apprécia les filles françaises, infiniment plus accessibles que les Kabyles.

Un matin de décembre, une dizaine de jours avant Noël, il fut abordé près de la cathédrale par un groupe de quêteurs et de quêteuses qui tenaient une pancarte sur laquelle on pouvait lire : « Ahmed aimerait bien jouer au ballon, et Aïcha n'a jamais eu de poupée. » Il observa le groupe, analysa les visages : trois filles complexées, deux jeunes avec des colliers de duvet noir, des yeux fiévreux, les cinq, une croix de métal ballotant sur leurs poitrines chétives. Émile était écœuré. Il s'arrêta pourtant et à ce moment d'autres jeunes s'approchèrent. « Le service d'ordre », pensa le para qui aurait démoli tout le paquet en trois secondes. Il se contenta de sourire et de dire d'une voix lente et forte : « Avez-vous déjà mis les pieds en Algérie ?

- Euh non.

- Moi j'y suis né. Oui, j'y suis né et je parle le kabyle aussi couramment que le français. Moi-même, ma sœur et mon frère, nous nous sommes élevés au milieu des enfants d'un village kabyle, nous avons partagé tous leurs jeux. Aussi je peux vous dire qu'ils ont autant besoin

de vos ballons et de vos poupées que d'une colique. À 11 ans les garçons commencent à tirer au fusil, à 6 ans ils savent fabriquer une flûte de bois, faire du feu, attraper les perdrix et les cailles à la course, oui, parfaitement : à la course ; les filles ont des petits frères et des petites sœurs, ou les enfants de leurs voisins, des poupées qui parlent, qui ferment les yeux, qui rient et qui pleurent. Ce sont les enfants d'Europe qui auraient besoin de la charité ; mais c'est une charité impossible. Il faudrait d'abord les désintoxiquer, il faudrait tous vous désintoxiquer ! » Il tourna le dos tandis que le groupe des quêteurs badaudait stupidement, sans savoir que répondre à cette sortie intempestive.

Ses classes terminées, il fut nommé sergent-chef et resta comme instructeur de close-combat.

En janvier 1961 il fut pourtant envoyé en Algérie. Par chance il n'eut à patrouiller que dans le massif de Chréa, près de Blidah, et dans le plateau de Médéa.

Cela lui permit de faire connaissance avec un milieu qu'il ignorait presque : celui des Algériens des villes. Il y avait un abîme entre eux et les montagnards kabyles. Les gens du village et ses parents lui avaient expliqué pourquoi les Kabyles bâtissent sur des crêtes. Il fallait se préserver des attaques et des rapines des pasteurs nomades qui ne se gênaient pas pour faire rentrer un troupeau de moutons dans un champ de blé. La garde était assurée nuit et jour depuis plus d'un millénaire. En ville on était sans cesse assailli par des mendigots agaçants et tenaces comme des moustiques. L'art du vol atteignait l'incroyable et sa menace exerçait une irritation incessante sur les nerfs. Mais ce qui le frappa le plus désagréablement fut la confiance d'une fille de 16 ans, orpheline audacieuse qui avait réussi à échapper à la tutelle de son oncle en taisant la mort de ses parents, en se cachant dans l'appartement qu'ils occupaient rue de l'Horloge à Bab-el-Oued et en se prostituant ; elle avait compris que la prostitution était la seule voie possible de liberté en milieu musulman strict. Plutôt supporter des clients qu'elle pouvait choisir qu'un mari imposé par une famille tyrannique et mercantile. Elle ne se laissait aborder que par des Européens, se voilait de manière à être impossible à identifier et n'emmenait jamais d'homme chez elle. Elle n'entrait que dans les hôtels bien tenus.

Alors qu'Émile lui faisait compliment de sa beauté en la caressant, elle lui répondit : « Chez nous ce n'est pas une chance d'être très belle, quand une femme est très belle, un jour ou l'autre un homme la tue. »

Depuis cette réflexion il comprenait mieux les Kabyles. Ceux-ci avaient une nette dominante de sang européen ; chez eux l'Islam n'était

qu'un vernis, comme le Christianisme chez la plupart des soi-disant Chrétiens. Les leçons de Weltanschauung de son père lui revenaient en mémoire et toutes les expériences qu'il vivait depuis sa mobilisation les lui confirmaient. Ce qui le déconcertait le plus dans les discussions qu'il amorçait parfois, c'était le refus d'aller au fond des problèmes. Les analyses de tous, qu'ils soient marxistes, gaullistes, athées, chrétiens, colonialistes ou anticolonialistes, s'arrêtaient toujours à mi-chemin. Il se rendait compte que la mini société de Bordj Arregghi qui ne comprenait que quatre Européens adultes : ses parents, plus Émile et Conchita, plus de temps à autre Pilar et Gaetano, lui avait donné une culture infiniment supérieure à celle qu'il aurait reçue dans un lycée. Il s'était instruit sans effort, sans s'en apercevoir. Il était profondément en paix avec lui-même et lisait à livre ouvert dans les pensées et les sentiments des autres. Il commençait à comprendre combien sa situation était difficile, car jamais il ne pourrait s'habituer au chaos idéologique et aux hypocrisies du monde moderne. À tout prendre, plutôt l'hypocrisie arabe qui était plus un contrat social qu'un fatras d'illusions.

Début mars 1961, un groupe de partisans armés frappa à la tombée de la nuit aux portes de la maison carrée de Bordj Arregghi. Émile et Klaus allèrent ouvrir et firent entrer les hommes. Ceux-ci expliquèrent que l'insurrection se réorganisait dans les Aurès. Les débris des troupes kabyles y avaient rejoint les Chaouïas. Les deux ethnies berbères, les plus européennes par le sang, se comprenaient bien et d'importantes actions étaient en préparation. Ce qui manquait le plus, c'était des hommes de commandement militaire, des instructeurs. Ils demandaient donc à Klaus et Émile de les rejoindre. Il va s'en dire que nos amis n'en avaient pas envie ! Ils firent valoir la nécessité de rester près de leurs femmes et de leurs filles en ces temps troublés. En Kabylie ils avaient volontiers rendu service, car cela ne les éloignait pas. Mais les Aurès étaient à plus de 500 km !

Les partisans restèrent un moment muets, puis insistèrent : « Ce ne serait que pour quelques semaines, deux mois tout au plus ! » Émile et Klaus se concertèrent. Leur refus risquait de gâcher des années de patience et d'habileté pour la réalisation de leur but : subsister en Kabylie jusqu'à l'effondrement de la civilisation actuelle, jusqu'à la troisième guerre mondiale et après celle-ci. Ils proposèrent donc de rester un mois chacun. Les épouses consultées se rangèrent aussi à cet avis. Marché

fut donc ainsi conclu. Les partisans refusèrent poliment l'offre d'hospitalité pour la nuit : ils devaient disparaître avant le jour et laisser au vent le temps d'effacer leurs traces dans la neige. Ils acceptèrent pourtant un solide repas. Conchita leur dit : « Nous avons aussi de la viande en abondance, mais c'est du sanglier. » Les hommes rirent : « Donnez, donnez Madame ! Nous en mangeons aussi à l'occasion. » Et le Prophète dit : « Quand tu es chez l'étranger, habille-toi comme lui, mange ce qu'il mange et fais ce qu'il fait. »

Le conseil de famille décida que Klaus partirait en même temps que les visiteurs. Il y avait une petite fuite d'eau à l'angle d'une terrasse et en maçonnerie Émile était le plus habile.

Il y eut une séparation sans atmosphère tragique. Un mois... ils avaient connu bien pire ! Klaus suivit donc les hommes. À marche forcée ils arrivèrent au petit jour dans la vallée de la Soummam. Ils marchèrent ensuite toute la journée, se terrant dans les ravines embroussaillées au moindre vrombissement de moteur. Ils mirent seulement une semaine pour atteindre les forêts au-dessus d'Arris, dans les Aurès, ce qui représentait une moyenne de plus de 70 km par jour. Malgré son endurcissement, Klaus accusait le coup ; il avait fait suivre ses jumelles et son Hammerless de chasseur de sanglier. Il était convenu qu'en cas de capture tous affirmeraient qu'ils l'avaient fait prisonnier dans les forêts du Djurdjura.

Le camp était bien organisé, entouré de nids de mitrailleuses dissimulés à la crête des angles morts. Deux postes de vigie étaient installés sur des sapins de trente mètres de hauteur et aucune surprise ne semblait possible.

Les hommes prirent un jour de repos, puis l'instruction commença. Les jeunes combattants étaient attentifs et passionnés. Il y avait parmi eux d'excellentes bêtes de combat. Klaus fut surpris que près de la moitié d'entre eux portent des noms latins. « Nous sommes les seuls vrais Roumis, lui expliqua l'officier chaouïa, nous nous sommes retirés dans les montagnes devant l'invasion arabe. » Plus grands et surtout plus massifs que les Kabyles, les Chaouïas avaient un type nettement romain.

Et début avril survint le drame. Sans être annoncés par un bruit de moteur, les paras déferlèrent à l'aube sur le camp. Deux sentinelles avaient été égorgées sans avoir pu crier. Les avions avaient décrit la veille un cercle vers le Sud, en direction de Biskra, largué une compagnie de paras près de la crête. Ceux-ci avaient progressé de nuit jusqu'au camp photographié depuis des semaines au téléobjectif, par-

faitement localisé. L'astuce et l'effort acharné des maquisards se trouvaient dépassés par la technique.

Les paras s'étaient répartis les tâches avec précision avant l'attaque. En trente secondes tout le camp fut neutralisé et la dizaine d'hommes qui tentèrent de saisir leurs armes gisaient morts au sol. Il y avait deux cents prisonniers assis en tailleur les mains sur la tête. Le lieutenant faisait les cent pas, examinant les visages. Un sergent sortit d'une tente, tenant les jumelles et le fusil Hammerless de Klaus. Il les montra à l'officier qui demanda : « A qui appartient cela ?

- À moi.

- C'est donc toi le chef de ce camp. Qu'est-ce que tu es ? Chaouïa ? Kabyle ?

- Allemand.

- Tiens, tiens ! Voilà qui est intéressant ! Déserteur de la Légion sans doute ?

- Non, j'habite l'Algérie depuis 1938 et suis marié à une Française.

- Et qu'est-ce que tu fais là ?

- J'ai été pris dans le Djurdjura alors que je chassais le sanglier. On m'a amené ici.

Le lieutenant extirpa un paquet de photos de sa sacoche, les regarda, regarda son interlocuteur : « Le cas est simple : tu es leur instructeur de combat corps à corps. Tu te reconnais là-dessus ?

- Oui. Mais cette preuve est superflue. Je ne me serais pas abaissé à nier.

- Alors tu sais ce qui t'attend.

- C'est la différence avec toi : toi, tu ne sais pas ce qui t'attend. »

Le lieutenant resta un instant suffoqué de stupeur, braqua son pistolet-mitrailleur sur la poitrine de l'homme et dit les dents serrées : « On ne se refuse rien ! On se permet de me tutoyer ! Et si je te lâchais une rafale dans les tripes et que je te laisse crever lentement au soleil ?

- Fais-le si tu veux. Je suis un SS et un SS ne s'abaisse devant personne, même au prix de sa vie.

- Un SS ? Et vous êtes instructeur chez les fellouzes ? Il faudra m'expliquer.

- Je veux bien, mais cela prendra du temps ; et il vous faudra savoir écouter.

- Bon, je veux bien vous faire confiance. Levez-vous et donnez-moi vos papiers. »

Il examina la carte d'identité : « Né le 5 février 1915, à Oberhausen... nationalité française. Vous m'avez dit que vous étiez allemand ?

- Je suis allemand en Allemagne et français en France.
- Curieux... moitié moitié à tout ce qu'on veut.
- Non, pas moitié moitié; je suis 100 % Allemand et 100 % Français.

- Là aussi il faudra m'expliquer...
- À votre service.
- Suivez-moi et ne vous éloignez pas d'un pas. »

Le lieutenant appela : « Sergent Pepperkorn, appelez le P.C. du régiment et demandez six camions pour transporter les prisonniers. Nous les attendrons sur la route d'Arris à Batna.

Sergent Rouvier, faites creuser 13 tombes par les prisonniers et enterrer de suite les morts.

Dans une heure la première section descendra accompagner la colonne de prisonniers qui seront incarcérés à Lambèse. Nous en sommes à une quarantaine de kilomètres. Je vous y rejoindrai ce soir avec la seconde et la troisième section. Nous allons peigner ce djebel, au moins la bordure du plateau. »

L'enterrement fut vite expédié. Puis les deux cents prisonniers se mirent en marche, encadrés par les paras l'arme au poing, les doigts sur le cran de sûreté.

Klaus restait seul avec les deux sections de paras et leur lieutenant qui ordonna deux heures de repos à l'ombre des cèdres et des fayards. Les sergents postèrent quatre sentinelles et les hommes se couchèrent de suite pour dormir le plus possible avant de recommencer à crapahuter.

Le lieutenant emmena Klaus à l'écart et lui parla avec une noblesse non feinte :

« Je m'excuse d'avoir été grossier avec vous tout à l'heure. Mais les apparences ne plaident pas en votre faveur ! Alors comprenez-moi.

- Je vous comprends.

- Bon. Commençons par le commencement. Qu'avez-vous voulu dire en me prévenant que je ne sais pas ce qui m'attend ?

- Que vous avez mal évalué la situation. Vous pourriez gagner cette guerre si... si les USA et l'URSS n'avaient pas décidé de supplanter les Français.

- Les Algériens ne gagneraient pas au change et ils n'ont pas d'illusions sur ce point.

- D'accord, mais ils font semblant d'en avoir pour recevoir de l'aide et les Russes comme les Américains tombent dans le panneau. Je voulais vous dire aussi que vous serez trahis par les gouvernants français,

désavoués par votre peuple et mis en accusation par l'opinion publique préfabriquée, comme nous l'avons été.

- Trahis nous le sommes déjà et nous nous en rendons compte. Mais Jules César a bien conquis la Gaule malgré les trahisons du Sénat romain. Alors, faut-il renoncer ?

- Je vous comprends et vous admire ; vous êtes homme de réflexion malgré votre jeune âge. Je vous souhaite bonne chance, mais je n'y crois plus.

- Et comment avez-vous abouti à ces fonctions d'instructeur de corps à corps ?

- À contre-cœur, certainement. Mon fils est sergent-chef dans les paras. Je me suis parfois attardé à Alger dans l'espoir de voir passer une de vos compagnies et de vous entendre chanter nos chants. Cela, c'est le côté sentimental. Mais la raison parle un autre langage. D'abord j'ai toujours été révolté par le colonialisme. Je vis depuis plus de 20 ans dans un village kabyle qui compte neuf Européens : ma famille et celle d'un vieil ami. Nous vivons ensemble dans une maison construite de nos mains. Nous avons une confiance réciproque totale avec les villageois que nous avons toujours traités en égaux. Ma femme a été leur institutrice pendant 15 ans ; et après la désertion de l'école à l'époque d'Amirouche elle a repris un service bénévole à la demande des familles.

- Je ne vois que du bon dans ce que vous me dites. Vous êtes d'excellents colonisateurs !

- Entendons-nous bien sûr le sens des mots ! Nous nous sommes toujours contentés de leur offrir et de leur donner ce qu'ils voulaient ; nous ne leur avons jamais rien imposé.

- Nous savons que de nombreuses erreurs ont été commises. Mais de là à nous tirer dessus...

- Vous parlez d'erreurs. Appelez-vous erreur le fait de tirer sur des anciens combattants que vous avez mobilisés malgré eux contre nous sous prétexte qu'ils prétendent défiler en même temps que les anciens combattants français et qu'ils vous rappellent les promesses que vous leur avez faites pour les faire marcher ?

- Oui, j'en conviens, c'est une saloperie. Mais c'est une exception.

- Non, ce n'est pas une exception. Depuis leur arrivée dans ce pays les colons français pratiquent la duplicité. Vous parlez de liberté, d'égalité, de démocratie ; mais les réalités qui correspondent à ces mots sont le nihilisme, l'exploitation, l'imposture politique. Avez-vous déjà assisté à une réunion de la Djemaa chez les Berbères ? Là vous verrez ce qu'est la démocratie. On ne bâcle pas l'examen des problèmes

comme font nos parlementaires ; on ne prend pas les décisions d'avance et par-derrière. La discussion est publique et se poursuit jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord. Après il n'y a ni vainqueurs, ni vaincus et la concorde subsiste.

- Cela est possible au stade tribal. Mais comment faire chez nous ?

- Le plébiscite précédé d'une explication contradictoire est déjà une marche d'approche. Mais ne nous lançons pas dans la politique. Restons sur le terrain de l'affrontement de deux civilisations. De quel droit venez-vous semer la pagaille chez des gens dont les institutions fonctionnent mieux que les nôtres ? Et même là où vous voyez la tyrannie, réfléchissez avant d'intervenir. Vous souvenez-vous de l'appel d'Al Fassi, un des leaders marocains de l'Istiqlal : « Laissez-nous vivre selon les lois d'une harmonie que vous ne voyez pas. » Votre médecine aussi est une catastrophe, elle est propre à déclencher une explosion démographique qui accroîtra le nombre des crève-faim et finira par nous submerger. Ces gens sont depuis l'antiquité désastreusement prolifiques. Les interdits de l'Islam sont un garde-fou contre la démographie galopante. Libérez les filles musulmanes et vous verrez le résultat ! Voyez-vous, j'ai 47 ans. Il y a maintenant 30 ans que j'ai reçu mes cours de géopolitique. Les événements mondiaux et mes expériences personnelles n'y ont apporté que des confirmations. Ne croyez pas que je vous fais de la propagande nationale-socialiste. Je ne voudrais pas revoir un régime comme le régime hitlérien qui était bourré de contradictions.

Mais il y a eu dans le cadre de ce mouvement de prodigieuses découvertes, non seulement dans le domaine technique, de la satellisation par exemple. La géopolitique est une base indispensable du raisonnement politique, un complément des analyses marxistes sans lequel on ne peut rien comprendre à ce qui se passe de nos jours.

Tous les grands courants politiques de notre temps se fondent sur un postulat faux : celui de l'universalité des vérités sociologiques et morales. Par là est niée toute la géopolitique qui elle tient compte des facteurs géographiques et climatiques, ainsi que des facteurs raciaux. Mais les vainqueurs n'ont rien voulu apprendre de nous. Selon une expression populaire allemande, ils ont jeté l'enfant avec l'eau sale du bain.

- Je vous suis. Mais comment en êtes-vous arrivé à devenir instructeur du FLN ?

- J'ai accepté parce que je veux pouvoir rester dans l'Algérie indépendante. Je pense que la civilisation entière va sombrer soit dans l'in-

cendie atomique, soit dans une décadence accélérée dont les prodromes sont déjà perceptibles en Europe comme aux USA. Le problème sera de survivre et seuls y parviendront ceux qui auront les plus grandes forces physiques et psychiques, mais aussi qui seront placés dans des conditions matérielles qui permettront la survie. Si dans quelques années des marées de ventres creux envahissent les campagnes à la suite d'une dévastation atomique ou d'un effondrement économique incontrôlable, les paysans d'Europe ne pourront que se laisser massacrer comme des moutons. Les Kabyles se défendront comme ils le font depuis plus d'un millénaire contre les nomades.

- Vous êtes bien pessimiste...

- Je suis marxiste. Lisez les analyses de Karl Marx sur les impasses de l'économie capitaliste. Elles sont irréfutables et seule la peur des évidences fait qu'elles sont insuffisamment connues. Bientôt l'industrie européenne sera une concurrence intolérable pour les USA. Ils feront alors de l'Europe le champ de bataille de la troisième guerre mondiale. Et il leur sera égal de perdre cette guerre. Ils auront gagné du temps et les capitalistes n'ont jamais été autre chose que des empiristes à court terme.

Mais je ne suis pas seulement marxiste. Le marxisme est pour moi une révolution arrêtée à mi-chemin, engluée dans une morale athée qui reste la morale chrétienne. Ils veulent faire la révolution, mais ils ne savent pas créer des révolutionnaires.

- Tout ce que vous me dites est passionnant. Mais je ne peux vous épargner de passer devant le tribunal militaire. Je me demande ce que nous allons pouvoir leur raconter... Il faudra dire que vous avez été enlevé, menacé.

Pour tout vous dire, moi aussi je fais cette guerre à contre cœur. J'aime l'armée. Mon père a fait la guerre dans la résistance, contre vous. Et je me trouve ici dans la position où vous étiez vous-même en occupant la France. Tout cela est fou et par moments je ne sais plus où j'en suis...

Ainsi donc c'est parce que vous croyez à la destruction prochaine de l'Europe que vous jouez ce rôle paradoxal de la part d'un raciste.

- Oui, il y a un paradoxe ; mais je n'ai pas le choix. Et le racisme mérite des nuances. Les Kabyles sont en majorité de bonne race et bien moins dégénérés que la plupart des Européens. »

Tout en marchant ils étaient descendus hors de la forêt et se tenaient sur un chemin en promontoire au-dessus d'un précipice au fond duquel grondait un torrent. Ils se penchèrent légèrement et virent

quelques palmiers sur une terrasse à mi-pente. Klaus pâlit, car il venait de reconnaître le décor de son rêve d'Akbou, 23 ans auparavant. Il regarda la crête des Nementcha en face de lui. Assurément c'était bien cela. Il fallait se hâter de partir. Il n'eut pas le temps. Une fusillade éclata et le lieutenant bousculé comme par un violent coup de poing dans le dos roula dans l'abîme. Klaus leva les bras, mais le sol céda sous ses pieds et lui aussi alla s'écraser sur les rocs qui bordaient l'oued.

Moins d'une minute plus tard les paras engageaient le combat ; les partisans décrochèrent et disparurent dans les immensités de l'Aurès. Les recherches furent brèves. On pouvait distinguer les corps démantelés qui avaient fait une chute verticale de plus de 200 m. Les paras n'avaient aucun matériel d'alpinisme, et d'ailleurs à quoi bon ? Les sous-officiers interdirent toute tentative de descente. Il ne restait plus qu'à appeler le PC par radio et à demander des ordres. Personne ne connaissait l'identité de l'homme qui avait accompagné le lieutenant. Qu'importait ? Un salaud de moins !

À Bordj Arregghi, Émile attendait son tour de départ. La radio avait bien annoncé de sérieux accrochages dans les Aurès. Mais c'était le lot quotidien.

Tout le monde décida d'aller passer trois jours à Alger : la veille, le jour et le lendemain de Pâques. Le mercredi précédent, il y eut une étrange alerte au village. Une trentaine de Moudjahidines en armes arrivèrent et demandèrent la convocation des responsables. La plupart n'étaient pas kabyles et les conversations durent avoir lieu en français. Sigmund qui avait alors 11 ans et jouait avec les enfants de Zineb en parlant kabyle surprit des propos inquiétants. Les arrivants reprochaient aux habitants de Bordj Arregghi de tolérer des Européens dans une zone d'opérations contrôlée au moins de nuit par les Moudjahidines. Tous les hommes, les vieux surtout, défendirent les Roumis avec véhémence. Ils expliquèrent que Gisèle assurait l'instruction gratuitement. « Naturellement, pour faire de vos enfants des Français ! » répliqua avec rage un officier. Et il ajouta : « Sont-ils musulmans ? Ont-ils seulement fait semblant de se convertir ?

- Ils ont appris l'art du combat à des centaines de nos jeunes gens. Ils sont des nôtres.

- Les Roumis sont tous des traîtres ; ils sont capables de toutes les comédies. »

Le doyen du village se dressa et dit d'une voix forte: « Les Kabyles sont maîtres chez eux. Depuis trente ans qu'ils sont ici, jamais ces Roumis n'ont offensé quelqu'un. Et ils ont même été les premiers à nous parler de notre liberté. Eux ne mentent pas ! »

La température montait et les Moudjahidines se retirèrent.

Sigmund rapporta cela à la maison. Fallait-il renoncer au voyage ? Pilar et Gaetano allaient s'affoler. Ils décidèrent finalement qu'il n'y avait pas de danger. Émile, Conchita et leurs enfants partirent le jeudi matin avec le Ford frigorifique et firent le crochet par Bougie où ils devaient livrer 200 kg de viande pour les fêtes. Gisèle, Isabelle et Sigmund partirent directement par Tizi-Ouzou avec leur 2 CV. Dans une descente après Fort-National, des hommes en armes les arrêtaient. Gisèle sortit son laissez-passer du F.L.N. Le chef que, Sigmund reconnut immédiatement, dit en braquant son arme sur le groupe: « Descendez ! » Trois hommes entraînaient l'enfant derrière un rocher. Les autres portaient sur Gisèle et Isabelle qui avait 19 ans des regards enflammés de lubricité.

« Où allez-vous ? ajouta le chef.

- À Alger, chez des amis.

- Personne ne voyage actuellement, à moins que ce soit pour espionner.

- Nous faisons le voyage souvent. Et il n'y a rien à espionner sur les routes.

- Et les jumelles, ça sert à quoi ?

- Je n'ai pas de jumelles.

- Non ? Qu'est-ce qu'il y a sous ton siège ? »

Gisèle pâlit: « Ce sont les jumelles de notre ami ; mon mari a les mêmes ; ils les emportent quand ils vont à la chasse.

- Quand ils vont nous espionner. Assez discuté ! Nous ne sommes pas des idiots comme les paysans de Bordj Arregghi. Salopes, on va vous niquer ! »

Frappées d'un violent coup de crosse à la nuque, les deux femmes s'effondrèrent. Elles ne se sentirent pas violées et sodomisées par une dizaine d'hommes chacune. Elles n'entendirent pas la salve qui avait haché le cœur et les poumons de Sigmund, ni celles qui leur firent éclater le crâne.

À partir de trois heures de l'après-midi l'angoisse régna à Alger. Émile et les siens étaient arrivés à une heure, malgré leur détour par Bougie.

À six heures ils n'y tinrent plus et téléphonèrent à la gendarmerie de Tizi-Ouzou pour demander s'il n'y avait pas eu d'accident du côté de

Michelet et de Fort National. « Qui êtes-vous ? demanda la voix au bout du téléphone.

- Nous sommes à Alger, chez Monsieur Nicholetti, plâtrier-peintre. Nous y attendons des amis, une dame, une jeune fille de 19 ans et un garçon de 11 ans qui sont partis en même temps que nous de Bordj Arreghi ce matin. Nous avons fait un crochet par Bougie et eux sont partis par Michelet et Fort National. Ils auraient dû arriver aux environs de midi et ne sont pas encore là.

- Vous dites une femme, une fille et un garçon ?

- Oui.

- Ils avaient une 2 CV ?

- Oui.

- Vous êtes de la famille ?

- C'est tout comme. S'il vous plaît, dites-moi vite ce qu'il en est.

- Ce que vous devinez, mon pauvre Monsieur, une horreur de plus...

- Les trois ?

- Oui, il faudrait que quelqu'un de la famille les reconnaisse. C'est une formalité pénible. Mais c'est indispensable.

- Je m'en occ...

Émile raccrocha, étranglé. Il alla au lavabo, s'inonda le visage d'eau, but plusieurs verres. Tout le monde avait deviné. Personne n'avait la force d'ouvrir la bouche. Frédéric fut le premier à articuler : « Tous ? Isabelle... » Mais lui non plus ne put finir sa phrase. Gaetano apporta une bouteille de cognac et huit verres, servit tout le monde en disant : « Buvez vite ! » L'alcool ramena la vie pour une minute. Mais l'effet fut bref et les femmes se retirèrent en sanglotant. Les quatre hommes burent encore deux rasades avant de surmonter l'atroce chagrin qui les paralysait. Fernando venait de terminer son service militaire. Il proposa d'aller trouver Émile à la caserne. Il y apprit que sa compagnie venait de partir dans le Djebel Chenoua, entre Tipasa et Cherchell. Il demanda à voir le commandant. Ce dernier le reçut très aimablement, écouta ses explications et conclut : « Le sergent-chef Altmeyer est donc le dernier enfant de son père dont la femme et les deux autres enfants ont été assassinés ce matin. Vous avez bien fait de me le signaler. Je veillerai à ce qu'il ne soit plus envoyé en opérations.

- Mon commandant, il faudrait qu'il puisse reconnaître les siens avant l'enterrement.

- Où sont les corps ?

- À Tizi-Ouzou, sans doute à la morgue de l'hôpital.

- Bon. Je ferai le nécessaire. »

Fernando revint à la maison. Puisqu'Émile était en opérations, demain tout le monde irait à Tizi-Ouzou. Peut-être pourraient-ils épargner l'horrible spectacle à leur jeune ami. Le vendredi ils prirent la route au point du jour. Les gendarmes les accompagnèrent à la morgue. Malgré leurs visages déchiquetés par la sortie des balles tirées derrière la tête, Gisèle et Isabelle restaient reconnaissables. Le visage de Sigmund était intact ; seule sa poitrine était trouée d'une quinzaine d'impacts. Les formalités étaient terminées. Les témoins signèrent machinalement des papiers qu'ils auraient été incapables de lire.

Après ce qui s'était passé ils ne pouvaient pas retourner à Bordj Arregghi. Le village était sûr, mais les routes trop dangereuses. Pourtant il ne fallait pas abandonner Klaus, ne pas le laisser seul pour supporter l'atroce nouvelle. Personne ne savait qu'il avait précédé sa femme et ses enfants dans la mort. Émile voulait retourner seul à Bordj Arregghi. Mais tous l'en dissuadèrent : « Klaus aura bien l'idée de nous chercher à Alger. Il comprendra bien qu'il s'est passé quelque chose. Il l'apprendra peut-être même par la radio ou les journaux. » Émile se rendit à ces raisons.

Restaient à régler les formalités d'enterrement. Ils firent presser les choses et celui-ci eut lieu à titre provisoire dans le cimetière de Tizi Ouzou dès le samedi matin. Des fleurs, des fleurs absurdes, une foule de plus d'un millier de Français indignés, ivres de besoin de vengeance, l'amorce d'un désespoir collectif qui allait donner l'OAS.

On regagna Alger la cendre dans la bouche, la gorge serrée et le cœur vide. Comme mue par un pressentiment, Hélène fonça à la caserne avec un taxi. Au poste elle demanda le sergent-chef Émile Altmeyer. Il venait de rentrer et arriva de suite. Le visage d'Hélène suffit à lui révéler une tragédie. Il parvint avec effort à demander : « Qui ? Dis-moi qui... »

Hélène serra les dents, avala plusieurs fois sa salive et réussit à articuler : « Ta maman... Isabelle... Sigmund »

L'athlétique sous-officier se laissa tomber sur le banc de bois du poste. Il ne ressentait aucune peine, seulement une totale incrédulité. Et il n'y avait donc pas de questions à poser. Mais tout à coup l'horreur pénétra dans son esprit. Il voulut parler mais ne le pouvait plus. Ce fut Hélène qui reprit : « Jeudi matin... entre Fort National et Tizi-Ouzou... Nous venions tous à Alger pour Pâques... Nous avons fait le tour par Bougie pour livrer du sanglier... Ta maman est venue comme d'habitude, par la route des crêtes.

- Et Papa ?

- Il n'est pas encore revenu. »

Le haut-parleur annonça : « Sergent-chef Altmeyer au bureau du commandant ». Émile se leva lourdement, partit en vacillant. Hélène lui cria : « Je t'attends ici, je t'emmène à la maison ! »

Le commandant se leva à sa rencontre, lui serra les mains et lui servit un whisky : « Je vois que tu sais. Tu as vu quelqu'un. Tant mieux. Bois, vite ça, ça te fera du bien. »

Au bout d'un moment il reprit : « Voilà une permission d'une semaine. Si tu as besoin de plus tu me téléphones et tu m'expliques. Tu as du monde à Alger ?

- Oui mon commandant, merci. »

Il salua et sortit comme un automate. Hélène arrêta un taxi, s'assit à côté de lui et couvrit ses mains de baisers. À la maison de Gaetano, il fut enveloppé de tendresse par Pilar, Conchita, Hélène et Mercédès qui avait douze ans. La chaleur de la communauté lui permit de reprendre ses esprits. Seuls ses membres restaient faibles comme un linge mouillé. Mais sa pensée était claire. Gaetano et Émile vinrent à leur tour :

« Les mots ne servent à rien. Nous avons tous perdu une partie de notre famille. Mais notre famille reste... tu ne seras jamais seul face au souvenir de notre passé. »

Ils burent un bouillon de poulet au vermicelle et allèrent tous au lit. Hélène alla lui dire bonsoir et couvrit son front et ses cheveux de baisers. Ils s'aimaient depuis longtemps, depuis toujours. Mais les larmes venaient de donner une vigueur sauvage à cet amour jusque-là trop facile, une vigueur de défi. Car la vie est plus forte que la mort.

Le téléphone sonna en même temps à l'aérodrome militaire et à la caserne de C... Deux voix monocordes passèrent les consignes Une famille a été assassinée près de Tizi-Ouzou, sur la route de Fort-National, une femme de 47 ans, une fille de 19 ans et un gamin de 11 ans. Les trois violés, sodomisés, enfin, le scénario habituel. Tu me reçois ?

- Je te reçois, vas-y.

- Ils sont de Bordj Arregghi, un bled du Djurdjura, un nid de fel-louzes que nous aurions dû cramer depuis longtemps.

- Jamais trop tard pour bien faire.

- Comme tu dis. Alors tu y envoies une escadrille de zincs, et la bonne ration de napalm.

- Entendu. Salut! »

La variante pour les half-tracks fut: « Quand ça cramera, vous tirez sur tout ce qui fout le camp, même sur les chèvres.

- Comptes-y. Alors lundi matin aux aurores.

- C'est ça. Salut! »

Le vieux Mimoun allait avoir 85 ans, peut-être 86, il ne savait plus très bien. Il vivait depuis longtemps dans la familiarité de l'invisible et sentit ce qui allait se passer. Il fallait d'urgence prévenir le village. Demain c'était la fête de la résurrection de Sidi Issa, oui, la résurrection; les marabouts ressuscitent bien, pourquoi pas les prophètes! Donc ce jour-là les Chrétiens n'oseraient pas. Ce serait pour le lendemain. Le village était à deux heures de marche quand il était jeune; maintenant il fallait compter le double. Qu'importe! Allah était assez grand pour le soutenir.

Le vieux partit appuyé sur son bâton, récitant des sourates du Coran et des maximes populaires. Il faisait nuit lorsqu'il arriva, annoncé par les aboiements des chiens. Des hommes sortirent une lanterne à la main. Ils reconnurent de suite le marabout et le firent entrer. Ils le firent manger et boire, puis le couchèrent sur une paille. Le lendemain il sortit peu après le lever du soleil et demanda le rassemblement urgent de la Djemaa. Il déclara d'une voix forte et tranquille: « Demain matin de bonne heure les oiseaux du Chitan* viendront et feront tomber le feu sur tout le village. Les canons aussi seront là et démoliront tout. Chaque famille doit emporter tout ce qu'elle peut et se réfugier loin dans la forêt. Après nous reviendrons et rebâtirons nos maisons.

- Comment sais-tu tout cela? hasarda un sceptique aussitôt foudroyé de cent regards réprobateurs.

- Mon fils, Allah parle à mon cœur, quand il le veut. Moi je l'écoute et je répète.

- Pourquoi les Roumis veulent-ils détruire le village? Il n'y a pas d'hommes en armes ici.

Parce que le Chitan les aveugle, comme il a aveuglé les fous qui ont tué Lalla Gisèle, sa fille et son jeune garçon. »

Un frisson de terreur mystique passa sur la foule. Lalla Gisèle assassinée? Quel Dieu pouvait permettre ce sacrilège? Du seuil de sa maison où elle se tenait entourée de ses trois enfants. Zineb hurla comme une bête blessée à mort et entra se jeter sur sa couche. Le respect que les Roumis de Bordj Arreggi avaient toujours témoigné aux gens, aux traditions kabyles, à l'Islam, le dévouement inlassable de

* *Le Chitan: forme arabe de Satan.*

Gisèle, l'amour qui émanait d'elle, les désirs fous qu'elle suscitait chez les hommes, tout cela l'avait élevée de son vivant à la condition de Lalla, de sainte. Un vieil homme quitta la place en hochant la tête : « Nous n'avons pas su la protéger. Maintenant le malheur est sur nous ; c'est justice. Allah seul est grand »

On sortit les charrettes, les bâts, les hottes, les besaces, les ânes, les mulets ; on entassa coussins, couvertures, ustensiles de ménage, provisions de grain et de miel ; on poussa chèvres et moutons en direction de la forêt. En fin d'après-midi, le déménagement était terminé. La saison chaude arrivait ; on aurait tout le temps de rebâtir. Le vieux Mimoun voulut rester. Personne n'osa le questionner. Il était las de voir les folies. Né peu après l'arrivée des premiers Roumis, au temps de Mac Mahon, il verrait partir les derniers. Si les soldats le tuaient, ils attireraient le malheur sur eux et la Kabylie serait plus vite libre. Il cria aux derniers partants : « Si les enfants des enfants de Lalla Gisèle viennent à la source que je quitte, ce seront eux les marabouts ; mais je ne sais pas, je ne vois rien... »

Il passa la nuit dehors, adossé à un roc que le soleil avait bien chauffé. Il fut éveillé à l'aube par des sifflements et des hurlements d'enfer. Les oiseaux du Chitan inondaient le village de napalm. De la route déboucha un half-track. Au premier obus qu'il éructa, le dôme de la petite mosquée explosa. En cinq minutes il ne restait plus un pan de mur de un mètre de hauteur dans Bordj Arregghi. Des soldats aperçurent dans la fumée une silhouette adossée à un rocher. Ils tirèrent et le vieux tomba de côté, tué de deux balles dans la poitrine. L'inspection des ruines ne révéla aucun autre cadavre que le sien. Une paix surhumaine irradiait du visage buriné et les hommes eurent peur. L'adjudant remarqua : « Les salauds ont été prévenus. Ah ! ce putain de téléphone arabe ! Je donnerais cher pour comprendre comment il fonctionne. »

Dans Alger, la situation achevait de pourrir. En ne suivant pas Lagailarde et le mouvement des barricades en janvier 1960, l'armée avait révélé le chaos idéologique qui régnait chez les partisans de l'Algérie française. Le FLN comme les politiciens français qui croyaient pouvoir monnayer l'abandon de l'Algérie contre les pétroles du Sahara s'en trouvaient encouragés. Alors que les effectifs du FLN étaient presque anéantis et que l'armée montait bonne garde aux frontières de Tunisie et du Maroc, réduisant ainsi à l'inaction l'armée intacte du colonel Bou-

medienne, Paris donna le 21 février l'ordre de regrouper l'armée dans les villes. Ce fut un bain d'oxygène pour le FLN et cela permit, entre bien d'autres, l'assassinat de Gisèle et de ses enfants.

L'armée elle-même était profondément divisée. Ses meilleurs éléments, la Légion et les paras, se sentaient souvent plus proches des rudes combattants musulmans que des citoyens ramollis et prétentieux dont une bonne moitié était racialement au moins aussi métissée que la moyenne des Berbères. Fin avril, le putsch de Challe, Salan, Zeller et Jouhaud, fit long feu et s'effondra de lui-même en quatre jours.

L'O.A.S., montée trop hâtivement et parfois par des éléments inexpérimentés, se trouva barbouzée dans l'œuf par les gaullistes.

À la villa Barberousse, les cinq hommes ne marchèrent pas. Ils payèrent leurs cotisations pour être tranquilles ; mais aux propos entendus de partout dans les bistrotts malgré l'omniprésence du mouchardage barbouze, il était aisé de reconnaître que l'affaire tournerait mal. Il n'y avait pas dans l'O.A.S. l'émanation d'une population décidée à se défendre jusqu'à la mort, mais seulement une élite qui se sacrifiait pour des palabreurs et des buveurs d'anisette.

Le terrorisme se compliqua. Il y en avait maintenant deux au lieu d'un. Lentement, le terrorisme de l'O.A.S. prit le dessus sur celui du F.L.N. Les Musulmans se terraient chez eux et n'osaient même plus sortir pour faire leurs achats.

Fernando et le jeune Émile qui venaient d'être libérés achetèrent des pistolets de 9 mm, cinq Mauser à éjection centrale d'une remarquable précision. La douleur de la mort de Gisèle, d'Isabelle et de Sigmund se muait en haine féroce. Les deux Émile et Frédéric sortaient chaque jour à l'aube et au crépuscule. Malgré la peine muette de son père, Fernando les accompagnait presque toujours. Émile l'ancien se défoulait aussi des haines accumulées dans son enfance contre les gueules de tueurs qui terrorisaient les quartiers populaires de Saint-Étienne. Puis un jour la folie de leur conduite leur apparut. Les concerts de casseroles leur rappelèrent ce qu'ils avaient momentanément oubliés : que des guerriers ne doivent pas se compromettre avec des braillards.

Paradoxalement, Paris conseillait de plus en plus aux pieds-noirs de rester ; ce qui prouve qu'on peut être ministre, chef de gouvernement et même chef d'état tout en étant un rêveur mal renseigné.

Une preuve affreuse de cette imbécillité et de cet aveuglement officiels fut donnée un an plus tard, à la proclamation de l'indépendance. Un diplomate français n'osa pas désobéir aux consignes reçues de Paris

et descendit dans la rue, un drapeau français à la main ; il incitait les gens à crier : « Vive l'Algérie libre ! Vive la France ! » Il fut aussitôt sodomisé par une quinzaine d'Arabes et prit pour un an le chemin d'un hôpital psychiatrique.

Pilar, Gaetano, Fernando et Mercédès somnolaient sur un mètre cube de malles et de valises. Émile, Conchita et Frédéric n'avaient presque pas de bagages. Tout leur avoir avait fini sous le napalm et les obus dans la destruction de Bordj Arregghi. Hélène était adossée debout à l'ombre d'un container de 10 m³ ; sa main caressait les cheveux et le visage d'Émile junior. Lui pensait à son père. Allons, allons, ne pas se faire d'illusions inutiles ! S'il était vivant, il y a longtemps qu'il se serait manifesté. Combien étaient-ils sur les quais d'Alger, d'Oran, de Bône ? Cent, deux cent mille... Les bateaux faisaient une navette ininterrompue mais les arrivants étaient toujours plus nombreux que les partants. Les derniers pieds noirs quittaient leur pays. Les accords du Rocher Noir entre l'OAS et le FLN ne rassuraient personne. La peur, la méfiance, la haine étaient les plus fortes. Et il y avait aussi, un sentiment que les hurluberlus de la politique, perdus dans leurs papiers et leurs calculs abstraits, n'avaient pas pris en compte : un sursaut de dignité, le refus de vivre sous l'autorité musulmane.

Les rares fermes que la guerre avait épargnées étaient maintenant incendiées par leur propriétaires, les vergers saccagés, les puits comblés, le bétail abattu et abandonné aux chacals. Les appartements, les villas croulaient sous les masses ou les charges de plastic. Puis on partait se joindre au troupeau entassé sur les quais, dans un abrutissement au-delà du désespoir.

Les neufs survivants des treize familiers de Bordj Arregghi avaient quitté la villa de Barberousse sans rien casser, car saccager est vulgaire et cela n'entraînait pas dans leur instinct. Il y avait certes pour cent ans de travail pour des plâtriers-peintres dans Alger. Mais personne ne ferait rien réparer, car personne n'en aurait les moyens.

Un curieux exode rural se produisait en même temps que la fuite des Européens. Les douars se vidaient de leurs derniers habitants et trois millions de campagnards en guenilles se rapprochaient par étapes des villes pour la curée d'un Eldorado imaginaire que les Roumis abandonnaient derrière eux. Vidés de leurs meubles encombrants, des appartements de 70 m² accueillaient des groupes de familles de 20 à 30 personnes, tandis que les lits, sommiers, armoires, frigorifiques, postes de

TSF et de télévision, pianos et fauteuils s'entassaient sur les terrains vagues, dans un gigantesque marché en plein air sans acheteurs.

Le jeune Émile se leva et regarda machinalement vers le Nord. Le scintillement de la mer, au-delà des flancs brûlants des navires, lui fit fermer les yeux. Quand il les rouvrit, il eut une étrange vision : la mer était terne comme du plomb et au-delà un immense bandeau noir fermait l'horizon, comme un linceul qui allait recouvrir toute l'Europe.

Il se tourna vers Hélène qui lui sourit. Il ne voyait plus que les cheveux couleur de chocolat au lait, les yeux verts, le front couvert de perles de sueur, le bel ovale du visage, les lèvres fermes, le corps fin et athlétique. Il la serra contre lui et aussitôt sa verge se dressa, dure comme du bois. Il aurait voulu pouvoir la posséder de suite. Il ne le savait pas, mais il réagissait à 17 ans d'intervalle comme les jeunes et les filles qui baissaient debout derrière un pan de mur, ou sur un sofa éventré dans les ruines de l'Allemagne écrasée sous les bombes et inondée de phosphore. C'était la révolte de la vie contre des situations contraires aux lois de la nature, sa formidable liberté plus forte que la mort.

Plus personne n'avait la notion du temps. Mais le temps n'avait pas d'importance. De l'autre côté de cette mer, ils n'avaient à attendre que la charité de ceux qui les avaient honnis et trahis, l'incompréhension définitive.

Une petite fille de quatre ans se mit à pleurnicher contre sa mère : « Maman, pourquoi il revient pas papa ?

- Je ne sais pas, ma chérie ; je ne sais pas où il est.

- Maman, je veux retourner à la maison. »

La femme se leva, comme mue par un ressort, empoigna l'enfant, prit sa course, bouscula deux plantons, franchit les derniers mètres et se jeta dans le port. Deux soldats plongèrent, retirèrent d'abord la fillette qui n'avait pas de mal, puis la mère morte, les vertèbres cervicales brisées par un câble d'amarrage. Une orpheline de plus... On n'en était pas à cela près. D'autres enfants organisaient de passionnantes parties de cache-cache.

Gaetano s'était absenté. Il revint en disant : « J'ai trouvé un type qui a un petit rafiot de douze mètres. Il pourrait nous emmener jusqu'en Corse. Il voulait 5000 F En discutant je l'ai fait descendre à 3000. Ça vaudrait mieux que de continuer à cuire ici. Ça risque de durer. Tout le monde fut d'accord. Mais le rafiot était à près d'un kilomètre. Les cinq hommes transportèrent d'abord les malles et ballots les plus lourds. Puis ils revinrent et tout le monde partit en portant le reste des valises et colis.

Ils cabotèrent à 10 noeuds le long de la côte algérienne, virent la

baie de Bougie et ses merveilles, l'éléphant rougeâtre du Cap Carbon. Le lendemain au petit jour ce fut la Sardaigne ; et le surlendemain ils parvinrent à Bastia avant d'embarquer pour Nice où Gaetano espérait retrouver des connaissances.

Il retrouva effectivement quelques anciens exilés du temps de Mussolini. Mais on ne reste pas forcément pur pendant 25 ans d'affilée. Tous naturalisés français, plus véhémentement français que des Auvergnats ou des Parisiens, ils faisaient partie de ceux qui venaient en aide aux centres d'accueil débordés à la manière des propriétaires : en triplant les loyers. Par bonheur les exilés avaient une solide réserve d'argent répartie entre la France et la Suisse. Les comptes à Alger avaient été prélevés à temps et ils avaient en espèces de quoi tenir environ trois mois. Le plus urgent était de trouver un travail. Ce fut encore Gaetano qui, à 53 ans, dépanna la situation. Il trouva un chantier de deux mois à Antibes. Le jeune Émile, très doué et adroit en mécanique, rafistola une fourgonnette 2 CV qui semblait bonne pour la ferraille et une Peugeot 203 accidentée. On était donc paré pour transporter le matériel de chantier grâce à la fourgonnette, et on pouvait également échapper à l'entassement de la côte et aux loyers prohibitifs.

Ils trouvèrent une villa très lézardée sur les hauteurs derrière Cimiez. Le propriétaire, un petit vieux noiraud avec des yeux enfoncés et un nez en bec de vautour, eut la bonté de les autoriser à la réparer, ce qui leur prit près d'un mois ; après quoi il doubla le loyer convenu et démontra qu'il avait la loi pour lui, ce qui était vrai ! Car il y avait une loi pour entériner cette monstruosité du cynisme bourgeois : tu me réparas ma baraque, et au lieu de te payer pour ton travail je t'augmente le loyer.

De toute façon cette situation était provisoire. Il fallait trouver du travail pour les deux Émile, pour Frédéric et Fernando. Cela n'est pas facile lorsqu'on a un passé de chasseurs de sanglier.

Émile l'ancien alla seul à Paris et obtint sans difficultés une place de maître auxiliaire d'Allemand. Ce ne serait pas facile ; il ne savait pas du tout comment il allait s'y prendre, car il n'avait plus enseigné depuis 1939. Émile le jeune et Hélène l'y rejoignirent ensemble et obtinrent des rôles dans une officine de cinéma aussi suspecte qu'obscur. Ils subirent les assauts de ce milieu interlope et on ne leur cacha pas que la fidélité conjugale était un mauvais tremplin pour faire une brillante carrière dans le cinéma. Cela ne fit que renforcer leur conscience d'être irremplaçables l'un pour l'autre et ils décidèrent de se marier le plus vite possible.

Frédéric réussit à se faire embaucher comme visiteur médical. Ce travail lui semblait profondément stupide. Mais quel travail peut avoir un

sens dans une société insensée ?

Tous furent unanimes à déclarer un domicile parisien intolérable. Ils louèrent un pavillon de chasse désaffecté en forêt de Rambouillet, l'aménagèrent coquettement. Conchita les y rejoignit fin octobre et put encore jouir de la splendeur automnale de la forêt. Gaetano et les siens avaient préféré rester à Nice.

Hélène et le jeune Émile se marièrent le 21 décembre, jour du solstice d'hiver. La lumière allait remonter. Le pavillon était spacieux, le mobilier utilitaire réduit au nécessaire. Le jeune couple resta donc avec les parents. Tous le préféraient ainsi, surtout à cause de l'absence de Frédéric qui passait sa semaine à vendre des tonnes de poisons divers, lui qui n'avait encore jamais pris un cachet d'aspirine. L'air sec, tantôt glacé, tantôt brûlant du Djurdjura menait la vie dure aux microbes et le monde de Bordj Arreggi ne connaissait même pas les angines et les rhumes de cerveau. À tour de rôle tous furent malades : toux revêche, grippe intestinale, rhumes et migraines. Pourtant leur nouveau milieu avait sa beauté. Ils faisaient de longues promenades en forêt, avaient trouvé de délicieuses clairières couvertes de bruyères et de genêts.

Le jeune Émile et son épouse s'étaient découverts une passion inattendue : l'histoire. En rentrant du studio, ils apportaient chaque semaine des livres et des revues sur l'antiquité et le moyen âge européen. Comme des plantes arrachées à leur sol nourricier, emportées par l'ouragan au-dessus de la mer dans un continent étranger, ils se cherchaient de nouveaux enracinements. Les parents savaient dire les choses les plus apaisantes. Conchita faisait sentir comment elle avait jadis quitté une terre aussi sèche, aussi propre, aussi rude et ventée que celle de Bordj Arreggi : celle de sa Castille natale. Émile l'ancien avait un jour évoqué les grands exodes qu'il avait connus de son vivant : les exilés italiens et allemands d'avant-guerre, le million d'Espagnols réfugiés devant l'avance de Franco, les millions d'Ukrainiens déportés par Staline ; puis il y avait eu la guerre, cette guerre dont jamais personne n'oserait publier le bilan ; Russes, Yougoslaves, Juifs, Allemands, Polonais, Baltes, Finlandais. Combien tout cela faisait-il de déracinés pour la seule Europe ? Trente, quarante millions ? Impossible à chiffrer. De l'embouchure du Danube aux frontières d'Autriche et d'Allemagne, en Silésie, en Pologne, en Prusse orientale, il restait en 1945 encore environ vingt millions d'Allemands. Plus de la moitié périt écrasée par l'artillerie et les blindés soviétiques, massacrée par les partisans de Tito, les partisans polonais ou tchèques. Les autres s'entassaient encore dans l'Allemagne de l'Ouest surpeuplée. On vivait sur une planète en

folie, il fallait bien se le dire pour relativiser ses propres souffrances. Mais cela n'empêchait pas le jeune Émile et Hélène d'interroger une histoire plus ancienne et les églises gothiques pour tenter de comprendre en quoi consistait le génie de cet Occident en train de sombrer.

Avril 1968. L'effervescence montait, mais on n'en était pas encore aux affrontements de rue. Émile et Conchita avaient deux petits enfants : un Rodolphe de 5 ans qui grimpait aux arbres comme un singe, une Sylviane de 2 ans 1/2 qui faisait tourner toutes les têtes à cause de l'intensité de son regard pervenche.

Frédéric venait de se marier à une étudiante allemande de Cas-sel, une splendeur au regard rieur. Lorsqu'il l'avait présentée, tout le monde avait eu un pincement au cœur, car en la voyant on ne pouvait s'empêcher de penser à Gisèle et Isabelle.

Le mardi 28 avril, Émile rentra du lycée extrêmement fatigué. Les élèves avaient été encore plus excités que les jours précédents. Il travaillait selon une optique diamétralement opposée aux instructions officielles. Il ne contraignait personne à faire de l'Allemand, considérant que plus des 3/4 des élèves étaient là malgré eux et n'avaient rien à y faire. Il le leur disait ouvertement, mais amicalement : « Vous êtes victimes d'une société où l'on camoufle les problèmes au lieu de les résoudre. Tant que vous êtes à l'école, vous ne faites pas des chômeurs... On a instauré la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans sans s'occuper de savoir si les structures d'accueil existaient en bâtiments et en personnel. Alors on vous plante des baraques en préfabriqué dans des cours de récréation déjà trop petites ; et comme il n'y a plus de place pour tout le monde à la fois, on sort à tour de rôle et c'est le chahut toute la journée. Vous n'y pouvez rien, je n'y peux rien, alors restons bons amis quand même et ne nous faisons pas inutilement la vie dure les uns aux autres. On veut tout vous fourrer dans la tête en 15 ans et en même temps vous spécialiser au lieu de faire de vous des travailleurs qui auraient plaisir à se cultiver toute leur vie. L'allemand est une langue merveilleuse mais il faut que ça plaise... Je n'oblige donc personne à en faire. Je demande seulement à ceux qui veulent s'abstenir de ne pas déranger ceux qui veulent travailler. »

Seul le silence complice des enfants le préservait de catastrophes administratives. Les élèves idolâtraient ce professeur qui avait le courage de leur dire la vérité. Mais il était tout de même dur de rester des heures courbé sur des tables trop petites parce que les crétins qui administraient et renouvelaient périodiquement — et inutilement quant à l'usure — le mobilier scolaire ne s'étaient pas aperçus que les jeunes

génération étaient nettement plus grandes que leurs aînés. Alors il y avait parfois des explosions de nervosité.

La semaine suivante tout le Paris universitaire entraînait en ébullition.

Les deux Émile pressentirent de l'étrange et allèrent ensemble rôder à la Sorbonne et à Censier. Ils comprirent vite qu'ils se trouvaient en présence d'une explosion complexe que personne ne dominait. Les drapeaux rouges et noirs faisaient illusion. Les idéologues ne dominaient pas la situation. Les inscriptions rendaient un son complètement nouveau : « Nous ne voulons pas vivre mieux, nous voulons vivre autrement. — Prenez vos désirs pour des réalités. — Je n'ai rien à dire, mais j'ai envie de le dire... »

Karl Marx, Lénine, Trotzky et Mao Tse Toung n'étaient plus les seuls rois de la scène. Freud et Antonin Arthaud y apparaissaient, ainsi que Saint-Exupéry et son « Petit prince », ce petit prince que les bourgeois aveugles mettent dans les souliers de leurs gosses à Noël, et qui leur apporte la plus complète démolition du monde de l'avoir et de la société de consommation. Oui, il y avait de quoi se régaler.

Les deux hommes revinrent tous les jours pendant six semaines. Armés de feutres, ils multipliaient les inscriptions sur les affiches de publicité : « La publicité en est réduite à faire de la publicité pour la publicité : tout va très bien, Madame la marquise ! — Expansion, collision, explosion. — Le choix n'existe qu'entre le démantèlement méthodique de la civilisation industrielle ou sa liquidation catastrophique. »

Ils tenaient une sorte de meeting permanent au carrefour des Gobelins où la palissade d'un chantier offrait de vastes surfaces aux feutres et aux affiches. Ils démolissaient les mythes du standing, l'automobile dévoratrice de la quiétude, du silence, de la sécurité : « Les enfants sont névrosés dès le ventre des mères par l'automobile qui a pris dix fois l'importance nécessaire. On a donné des permis aux pires écraseurs pour ne pas gêner son développement et la dictature mondiale des pétroliers. L'automobile est la clef de voûte de toute la civilisation industrielle. Elle stérilise par le danger, la peur, le bruit, l'esprit de vos enfants. J'en parle en connaissance de cause : je suis professeur. C'est contre tout un style de vie qu'il faut vous révolter, car c'est ce style qui vous abrutit et vous asservit. L'avenir, s'il y en a un, se penchera vers notre manière d'user de l'automobile avec une stupéfaction incrédule, comme celle que nous opposons aux ceintures de chasteté et aux cilices du moyen âge. »

Ils furent du service d'ordre de la manifestation de Charléty, brassard rouge au bras, et encadraient des manifestants qui scandaient :

« CRS-SS ». Et un rire homérique les secouait parfois...

Un jour qu'ils écrivaient sur une palissade des Gobelins: « Les Chrétiens t'apprennent à t'aplatir devant Dieu — Les communistes à t'aplatir devant eux — Les capitalistes te saoulent de bruit, d'agitation, de publicité, t'imposent le superflu et te refusent l'indispensable. Ils sont les plus dangereux, parce qu'invisibles. », ils furent abordés par quatre hommes que Émile l'ancien détecta au premier coup d'œil comme des communistes.

« C'est pour le PSU que vous écrivez ça ?

- Si on te le demande, tu diras que t'en sais rien.

- On aimerait bien comprendre.

- Tout ce qu'il y a à comprendre est écrit. Mais j'ai déjà compris qui tu es: un coco. Ton parti se trouve confronté à un mouvement qu'il ne domine pas. Alors il est contre, comme il a été autrefois le complice objectif de Franco contre les révolutionnaires espagnols. Je ne suis pas du PSU. Ses membres sont comme ceux de ton parti: des bébés de la pensée révolutionnaire, des chrétiens sans Dieu, des socialistes de l'abondance. Mais tu peux dire de ma part à tes chefs qu'ils sont toujours les mêmes dégueulasses que du temps de Staline; ils n'ont qu'une hantise en tête en ce moment: être doublés à gauche par le PSU. Vous n'êtes pas des révolutionnaires, mais des parasites de la révolution. »

Les quatre hommes restèrent bouche bée de stupéfaction; puis l'un d'eux dit: « Tu as fini ton numéro? Pourquoi tu viens pas discuter au parti? Tu nous intéresserais beaucoup.

- Casse-toi, cassez-vous tous les quatre, ou on va vous casser.

- Pas besoin de discuter; nous aussi on sait qui vous êtes: des sales fachos.

- Tiens? Je croyais qu'on était du PSU. »

Les quatre cocos s'éclipsèrent sous les rires des spectateurs.

Mais la situation pourrit rapidement. Les Lénine, Trotsky et Mao de pacotille dirigeaient leurs chapelles avec une surenchère de verbosité absconse et fatiguèrent les gens. À l'espoir succéda le dégoût.

La veille de Pentecôte, le gouvernement réussit à faire réalimenter les stations d'essence. L'inférieure ronde automobile recommença. De détendus et serviables qu'ils étaient devenus, les Parisiens retournèrent à leur hâte, à leur crispation, à leur hargne habituelle. Un essaim d'indicateurs se mêla aux jeunes. Les deux Émile furent interpellés et enregistrés trois fois en deux jours par des individus qui voulaient absolument leur soutirer une déclaration sur l'autonomisme breton. Ils furent aussi deux fois interviewés par un journaliste alcoolique et qui se prétendait à

tort ou à raison de famille impériale. L'homme cherchait à comprendre sans y parvenir, car la vérité était trop simple pour lui : il y avait eu un gigantesque raz de marée de l'inconscient collectif contre le prosaïsme et les traumatismes de la civilisation industrielle. Mais, faute de lucidité suffisante, cette lame refluaît déjà et tout retournait au marécage. Tout ? Non le mouvement écologiste date du printemps 68 et les deux Émile y furent pour quelque chose.

Les chapelles marxistes avaient accusé le PC de trahison à cause de son immobilisme. Mais elles l'imitèrent dès qu'elles constatèrent qu'elles se trouvaient en présence de forces obscures qu'elles ne dominaient pas. Leur réunion commune à la Fac de médecine sonna le glas du mouvement et ne réunit pas 200 participants.

Curés, Dominicains, Jésuites et religieuses étaient venus bérer parmi les étudiants et palabrer sur les rapports du Christ et de Che Guevara. Le Grand Orient avait cerné la Sorbonne de petites affiches de la plus superficielle démagogie. Des hommes se réclamant de la Grande Loge de France prêtèrent aux insurgés une vingtaine de talkies-walkies dont ils attendent encore le retour. Tout le monde cherchait à comprendre, à pêcher, à canaliser une force qui n'existait déjà plus.

Les deux Émile allèrent une dernière fois à la Sorbonne. Ils y furent reçus par une poupée américaine « qui prêtait gratuitement son concours ». Fallait-il que ces pauvres étudiants soient naïfs ! Ils demandèrent un texte intitulé « Contrat social du socialisme libertaire » et confié une semaine auparavant pour tirage. La mignonne revint avec des stencils intacts. Le comité (???) n'avait pas voulu. Le dossier portait d'une écriture rageuse : « A faire payer au professeur ». Toute concurrence à Marx était interdite dans les comités d'une flambée révolutionnaire dont le substrat n'avait rien de marxiste. « La récréation est finie » avait dit de Gaulle. Les bourgeois respiraient. L'avisement fêtait sa victoire. Il n'y avait en France personne pour concevoir et faire une révolution, à part quelques « fous » qui ne se comprenaient qu'entre eux. Rencontrer ses semblables devint vite tout le problème des vrais révolutionnaires de 68. Que resterait-il au-delà de la torpeur des vacances d'été ?

La déviation gréviste du mouvement avait aussi vite pris fin et les augmentations de salaires obtenues étaient mangées d'avance par l'inflation due à la fuite des capitaux bourgeois et à la spéculation sur le Deutschmark.

Après les surprises et l'exaltation printanières, le groupe de ceux qui étaient des marginaux trente ans avant l'apparition de ce mot éprouva le besoin de retrouvailles générales. Le démarcheur de poisons

pharmaceutiques et sa belle Allemande, les deux vedettes de cinéma semi-porno et leurs enfants, le professeur et la grand-mère Conchita qui, à 48 ans, passait souvent pour la mère de ses petits-enfants prirent début juillet la route de Nice dans deux fourgonnettes Peugeot J7 aménagées en camping-cars. Toujours en avance sur leur temps, ils avaient compris que les camps de toile surpeuplés ou les caravanes encombrantes n'étaient pas la bonne solution pour des voyageurs épris de liberté et de tranquillité.

Ils retrouvèrent un Gaetano frisant la soixantaine, le cheveu blanc mais vigoureux, le masque calme et ennobli par l'âge. Les humains sont comme le vin : avec le temps, les mauvais aigrissent et les bons s'affinent. Comme Conchita, Pilar était restée étonnamment jeune. Mercédès était une splendeur de 19 ans dont tout le quartier était amoureux. Fernando était marié à une mignonne fleuriste italienne de Menton. Ils avaient un garçon de 4 ans, espiègle comme un lutin et qui passait plus de temps dans les oliviers et les pins qu'au sol. Il s'appelait Benvenuto, mais pour ses camarades de jeu c'était Tito.

Ils firent le point sur les événements qui venaient de finir. Gaetano surprit tout le monde par le réalisme et la profondeur de son analyse : « Vous avez vu les choses de tout près et certainement décelé des courants et des significations qui m'échappent. Je crois volontiers que le fond de la vague a été une lassitude exaspérée envers la vie citadine et la déshumanisation de nos buts de vie, buts « révolutionnaires » y compris. Mais il y a aussi un autre aspect que je crois deviner. Car cette lame de fond a été mondiale. Non seulement la France, mais aussi la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, l'Italie, l'Argentine, le Mexique sont entrés en ébullition. Il y a donc eu des chefs d'orchestre. Je pense qu'à l'Est les Chinois et les Sionistes mènent le jeu pour ébranler le dispositif de sécurité soviétique et encercler l'URSS. Les Américains entrent dans la danse avec l'arrière-pensée de créer un communisme libéral aisé à manipuler et concurrentiel du russe et du chinois. (Ici les Parisiens pensèrent à la poupée américaine de la Sorbonne qui prêtait « bénévolement » son concours.) La chose la plus importante parmi tout ce que les jeunes viennent de comprendre est que, quoi que l'on fasse, tout est récupéré par le système. Moi, l'exilé antifasciste, je comprends maintenant que Mussolini avait au moins raison sur un point : c'est dans sa définition de la démocratie parlementaire comme procédé permettant aux canailles d'éliminer du jeu politique les gens capables et honnêtes en manipulant la force des imbéciles. Effectivement, tout est récupéré, et même souvent pressenti, prévu d'avance. Souvenez-vous du bar-

bouzage de l'OAS ! Le suiveur le plus inconditionnel de de Gaulle a justement été le premier jusqu'au boutiste de l'Algérie française. Mais alors qu'il cristallisait ce jusqu'au boutisme autour de lui, il organisait en même temps un attentat au bazooka contre le général Salan qui lui était un jusqu'au boutiste authentique. Toute la politique est faite de telles duplicités.

- Ce que tu dis est désespérant, remarqua le jeune Émile ; faut-il nous résigner à n'être que des ignorants manipulés ?

- Non. Mais il faut désertier totalement la politique et changer de style de vie. La simple apparition de l'expression « société de consommation » est un événement important. Le jour où les hommes accorderont plus d'importance à l'être qu'à l'avoir, ils seront automatiquement libres. Par exemple, Pilar et moi nous nous plaisons beaucoup ici, et les enfants autant que nous. Nous avons réussi à acheter cette petite bicoque. Si un Américain s'amène et m'exhibe un paquet de dollars qui en représente cent fois son prix, je lui réponds d'aller se torcher avec ses papiers. C'est le seul anticapitalisme efficace. Ton père avait parfaitement compris cela en opposant comme il le faisait souvent la théorie capitaliste du « Tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix » et la phrase de Nietzsche « Tout ce qui a un prix n'a que peu de prix ». On ne peut pas être anticapitaliste et accepter les échelles de valeurs du capitalisme. Aujourd'hui, les cocos sont souvent possesseurs d'actions, et le parti aussi. Alors ne nous attendons pas à les voir scier la branche sur laquelle ils sont assis ! L'embourgeoisement marxiste n'est pas seulement un fait psychologique ; c'est tout autant un fait matériel. C'est par cela que le mouvement prolétarien s'est enlisé dans le marécage des augmentations de salaires que nous voyons depuis trente ans régulièrement mangées d'avance par l'inflation que leur simple perspective provoque.

Il faut donc sortir de la société de consommation, déjouer tous ses pièges, vivre selon les vraies joies, comme celles que nous avons connues ensemble à Bordj Arregui qui restera le meilleur souvenir de ma vie. En cessant d'acheter l'inutile, le nuisible même, nous effondrerons cette saloperie de société de consommation, cette fuite en avant dans le gaspillage dont les guerres ne sont que des paroxysmes périodiques et inévitables. Je suis optimiste, car les jeunes commencent à comprendre. Leurs imbéciles de parents ne réussissent plus à les mobiliser pour la course à l'argent ».

Tout le monde se sentit fortifié de cet exposé. Sans perdre de temps, les deux jeunes couples tinrent conseil et décidèrent de partir à la recherche d'une maison isolée dans les montagnes provençales. Fré-

déric, son épouse Hildegard, Émile et Hélène se mirent donc en route dès le lendemain dans l'intention d'explorer les massifs du Lubéron et de Sainte Victoire. Les Niçois leur avaient déconseillé les Maures et l'Estérel à cause des incendies trop fréquents. Ils errèrent pendant trois jours sans rien trouver à leur convenance. Il leur fallait l'altitude, la forêt, l'ampleur de l'horizon ; il leur fallait... Bordj Arreggi ! Alors qu'une pointe de découragement perçait, sauf chez Hildegard qui aurait bien déjà acheté trente maisons et se demandait ce que les autres attendaient de plus, Hélène sembla se perdre dans une profonde rêverie.

Les jeunes Européens de Bordj Arreggi avaient gagné au contact du monde kabyle un développement important de l'intuition. Leurs parents avaient unanimement su favoriser en eux l'équilibre entre l'écoute de l'invisible et la critique rationnelle. L'amour de la nature était bien plus qu'un enthousiasme littéraire. Ils savaient d'instinct prendre le soleil par la paume des mains et le ventre, la force de la terre par la plante des pieds ou en buvant l'eau d'une source à sa sortie de la roche, étreindre un arbre ou y appuyer leur dos nu, rafraîchir leur visage et apaiser leur cœur accéléré par la course avec des feuilles de figuier qu'ils prenaient grand soin de ne pas abîmer ni détacher de l'arbre. En outre, tous se souvenaient presque chaque jour de leurs rêves qu'ils savaient interpréter, en partie grâce aux dizaines de récits entendus de la bouche des Kabyles.

- Hélène se serra donc contre Émile et dit : « Je vous demande de me confier le volant et de me donner un jour pour trouver ». Ils repartirent et elle conduisait avec un étrange calme de somnambule. Ses gestes semblaient complètement automatiques...

Après avoir décidé une vingtaine de fois de la route en se fiant uniquement à un vague regard circulaire et aux décisions des mains, la pensée indifférente et le cœur calme, Hélène roulait entre Castellane et Grasse et se trouva au milieu de l'après-midi près du col de Valferrière, à 1 100 m d'altitude. L'air était frais et sec. Des bois de chênes et de pins encadraient la route. Hélène s'engagea à droite sur un chemin spacieux, mais non goudronné et aboutit à un mas abandonné. L'adresse à peine lisible d'un notaire de Grasse était placardée sur la porte. Un puits profond joutait la maison. Ils en remontèrent un seau d'eau parfaitement propre, fraîche et de goût agréable. Hildegard parla la première : « Si là vous n'êtes pas satisfaits, alors vous ne savez pas ce que vous voulez ! » Mais tout le monde était satisfait.

Émile regarda Hélène avec un tendre soupçon qu'il exprima en l'embrassant : « Petite sorcière ! » Mais lui aussi avait son secret, un

secret terrible pour tout cœur bourgeois. Car il était seul à savoir comment il allait se libérer et libérer les siens de la société de consommation.

Une semaine plus tard le mas était acheté. Le notaire gâteux n'avait pas prévu le mouvement des jeunes vers les campagnes et avait lâché à bas prix cette maison isolée, au toit crevé, sans eau courante ni électricité, sans même la possibilité de les installer sans y engloutir vingt fois le prix de la maison et des quatre hectares de terrain attenants. Le reste des vacances se passa en joyeuses réparations. Hommes et femmes rivalisèrent d'enthousiasme et d'efficacité. Début septembre le toit était réparé, les murs jointoyés au ciment blanc à l'extérieur, poncés et passé au lait de chaux à l'intérieur. On pendit la crémaillère avec deux vraies crémaillères sur lesquelles rôissait un mouton selon le procédé du méchoui.

Après la fête, Émile le jeune prit à part Émile l'ancien et Frédéric et leur demanda : « Êtes-vous prêts à vivre ici ?

- Si tu nous fais une rente...

- Si vous me donnez un alibi, je fais une rente à tout le monde.

- Quel alibi ?

- Une cinquantaine de moutons et de chèvres, un peu de culture d'orge ou de blé, un jardin bien tenu pour pouvoir dire qu'on en vit. Avec ça je garderai quelques rôles ; mais Hélène restera avec vous et les enfants.

- Qu'as-tu dans la tête ? Tu ne nous dis pas tout.

- Non. Mais si dans dix jours je vous étale 5 briques devant le nez, me croirez-vous ? Me ferez-vous confiance ?

- Bien sûr. Mais nous aimerions tout de même bien savoir. »

Hélène avait compris et regarda les autres en souriant, ce qui les rassura. Frédéric demanda pourtant : « Tu es très gentil. Mais permets que moi aussi je me mette au travail avec toi. Je ne suis pas homme à me laisser nourrir par mon beau-frère, même s'il est autant qu'un frère pour moi.

- D'accord, je t'expliquerai, mais laisse-moi commencer seul. J'ai mes raisons. C'est de la superstition si tu veux, mais c'est comme cela. Laisse-moi d'abord tenir le contrat des cinq briques. »

Il les rassembla. Il prit l'avion pour Paris, débarqua au studio. Il avait déjà été pressenti des dizaines de fois pour acheter de la drogue, du kif, du L.S.D., de la coco, de l'héroïne. Du kif, il en avait lui-même fumé en Algérie et sa nature de colosse avait réagi par un appétit effrayant. Quand il parlait du kif, il l'appelait depuis ses expériences personnelles l'herbe à Gargantua. Il avait donc refusé, avait même déclaré

vertement qu'il avait ses paradis naturels et n'avaient pas besoin d'artificiels. On l'avait alors pressenti comme livreur et courtier de came. Il avait aussi refusé. « Dommage, lui avait-on dit, tu te ferais beaucoup d'amis et les amis ça sert toujours. » La came et l'homosexualité dominaient le Tout-Paris du spectacle, il avait vite compris. Mais sa plastique de dieu grec suffisait à lui assurer un minimum de rôles. Alors il ne s'était pas mouillé.

Le printemps 68 avait modifié les conditions. La demande devenait énorme. Ce serait peut-être une mode fugitive et il ne fallait pas manquer le train.

Il fut chargé d'un double rôle : terroriser les petits revendeurs afin de leur faire rendre l'argent, assurer les convoyeurs et les libérer au besoin en cas de filature indiscreète. Ce rôle de caïd lui rapporterait environ 10 briques par mois. En plus il aurait ses propres clients et là... c'était à lui de se débrouiller.

« Ce qui veut tomber, il ne faut pas le retenir ; il faut encore le pousser. » Il se répétait cette phrase de Nietzsche qu'il avait cent fois entendue de la bouche de son père ou d'Émile. Il y avait trop de monde sur terre. Pourquoi freiner le suicide des larves ? Il se sentait la plus parfaite bonne conscience dans ce rôle de gangster.

Émile l'ancien et Conchita retournèrent pourtant à Rambouillet pour préparer le déménagement.

Mais une fois sur place ils décidèrent de conserver ce pied-à-terre en région parisienne. Conchita conseilla à son mari de tenter une année de plus d'enseignement. Elle pensait que les jeunes devaient apprendre à mettre seuls quelque chose de durable sur pied. Il accepta mais ne tint que trois mois. Il eut la tentation d'écrire la lettre de démission la plus insolente qu'une administration ait jamais reçue. Puis il se dit que ces gens n'étaient même pas dignes d'un témoignage ouvert de mépris. Il alla tout de même trouver le proviseur pour lui expliquer sa décision : « Je suis un homme irrémédiablement gâté. J'ai passé 16 années, les meilleures de ma vie, parmi les paysans kabyles, des hommes capables de droiture et de courage. Ici je n'ai trouvé que la démission et l'hypocrisie à tous les niveaux de responsabilité : des parents qui se débarrassent des enfants sur l'école, des enseignants qui cachent le désastre scolaire aux parents, des programmes où le bluff le dispute à l'incohérence, des inspecteurs prétentieux et bornés, des ministres de l'ordre — contre ordre — désordre. Et tout cela est maintenant en train de s'aplatir devant des gamins aussi vides qu'insolents, les seuls excusables au sein de cet infect marécage, car ils ont été tués dans leur âme par les adultes. Alors

continuez sans moi ce massacre des innocents, ces grèves pour le fric, ces bulles nauséabondes dans le cloaque du nivellement par le bas. Et dites à mes prestigieux collègues que dorénavant il y aura une place libre de plus en salle des professeurs dans les fauteuils des agrégés.

- Que voulez-vous dire ?

- Comment ? Vous ne savez pas ? Ne faites donc pas l'innocent ! Vous avez bien remarqué l'accord tacite, le code de bienséance qui fait loi : les bancs pour les simples licenciés, les chaises pour les certifiés, les fauteuils pour les agrégés. Comme je n'en ai jamais tenu compte et que j'attendais impatiemment que quelqu'un m'en fasse la remarque, mon départ soulagera certains. Nous ne sommes pas en Chine et ici il n'y a pas de médecins aux pieds nus.

- Vous délirez Laporte ! Je vais demander pour vous un congé pour dépression nerveuse.

- Mes nerfs sont en excellent état.

- Alors l'envie vous rend malade. Mais si vous étiez capable de devenir plus qu'un licencié, pourquoi n'avez-vous pas continué vos études ?

- Parce que j'ai préféré chasser le sanglier dans les montagnes d'Algérie. Et de toute façon, des études supérieures j'en ai fait aussi, dans une université populaire où les singes savants n'avaient pas accès. J'en ai plus appris en quelques semaines qu'en quatre ans de Faculté officielle.

- Vite, l'adresse s.v.p. Je brûle de m'y inscrire dans votre université populaire.

- Trop tard, Monsieur le Proviseur, elle n'existe plus et vous faites partie de ceux qui l'ont détruite. Excusez-moi, je n'ai plus rien à vous dire. »

Son dossier fut classé à l'Académie avec la mention « Démissionnaire pour dépression nerveuse. »

En rentrant, il eut la surprise de trouver une lettre portant une signature indistincte. On lui annonçait une prochaine visite de « gens qui le connaissaient très bien et appréciaient ses hautes qualités d'esprit et de caractère. » La visite survint le matin d'un dimanche de février : trois hommes d'âge mûr et un peu poussif dont un géant de plus d'1 m 90, ventripotent et voûté comme de Gaulle. C'est ce dernier qui manifestement conduisait le groupe et prit la parole : « Vous nous excuserez de ne pas nous présenter ; vous allez de suite comprendre pourquoi. Vous avez certainement entendu parler de la Franc-Maçonnerie.

- Naturellement.

- Qu'en pensez-vous ?

- Peu de chose. Mon instituteur primaire était Franc-Maçon. C'était un de ces saints laïques dont l'espèce s'est malheureusement raréfiée. »

Le géant se tortilla avec malaise et reprit: « La Maçonnerie anticléricale s'estompe. Nous sommes des Maçons traditionnels, des Maçons chrétiens.

- Pourquoi me confiez-vous cela ?

- Accepteriez-vous de vivre l'expérience de l'initiation maçonnique ?

- Je ne suis pas chrétien, loin de là !

- Nous le savons, mais c'est sans importance car il ne s'agit que de symbolisme cosmique dans notre Christianisme.

- Je suis étonné de votre démarche et je vois mal ce qui m'en vaut l'honneur.

- L'heure est grave et tous les hommes de bonne volonté doivent s'unir pour surmonter les terribles difficultés qui nous menacent de mort collective. La Franc-Maçonnerie est le lieu de discussion sereine et approfondie où la confrontation des opinions les plus opposées peut déboucher sur des synthèses fécondes. »

C'était tentateur et Émile se laissa convaincre. On verrait bien... Pourtant, lorsqu'ils se retirèrent, la poignée de main des trois hommes lui fut désagréable, surtout celle du géant qui était flasque et moite.

Il fut initié dans un petit temple près des Batignolles et rencontra aux agapes le Lénine de la rue Mouffetard, un petit minable au bol rasé et à la barbiche en pointe. Il se dit que la Maçonnerie était vraiment éclectique puisqu'elle rassemblait côte à côte le singe de de Gaulle et le singe de Lénine...

Au bout de quelques semaines il avait compris le jeu. La Maçonnerie était en crise autant que les Églises. Malgré ses prétentions de dame hautaine qui tient la dragée haute aux candidats, elle racolait comme une vieille putain. D'où les affiches du Grand Orient à la Sorbonne, les talkies-walkies prêtés aux étudiants insurgés de Censier et la visite qu'il avait reçue. Il avait d'ailleurs retrouvé plusieurs membres de l'O.A.S. et quelques jeunes qui se disaient ouvertement fascistes.

Il comprit ce qu'on attendait de lui : son expérience révolutionnaire, ses connaissances de la veine spirituelle allemande. Dans quel but ? C'était aisé à deviner lorsqu'on constatait qu'une hiérarchie invisible et totalement tacite existait au sein de la hiérarchie visible. Cette hiérarchie invisible était composée uniquement de milliardaires, tandis qu'on

contentait les naïfs avec des tabliers et des cordons de grades moyens.

Marceau, le géant, manœuvrait avec un répugnant cynisme. Son jeu était bien transparent : faire de son obéissance une officine de réflexion socio-politique au service du gaullisme. Maladivement misogyne, bourré de haine à la fois contre les Juifs, les Allemands, les Anglais et les Américains, un rien déchaînait son ire de tyranneau sans envergure. À demi alcoolique, il violait fréquemment les secrets maçonniques non seulement en ce qui le concernait, mais aussi ce qui concernait des Maçons qui ne l'y avaient nullement autorisé. Il trompa de manière ignoble trois Frères qu'il avait lui-même recrutés et fut finalement exclu ignominieusement à un convent de 1974.

Émile ne tarda pas à prendre ses distances. Gaetano avait raison : tout était récupéré aux fins de caricature et de castration par les récupérateurs. La Franc-Maçonnerie était un des instruments de récupération et il était compréhensible qu'elle fut interdite dans les pays marxistes. Et pourtant il avait connu des Maçons éminemment valables, des purs sans calculs qui cherchaient l'éveil spirituel, la liberté d'expression au-dessus des tabous et des lois scélérates qui la limitaient, l'approfondissement des problèmes jusqu'aux niveaux des certitudes. Mais ceux-là ne monteraient jamais bien haut car, s'ils respectaient le silence et le secret, ils haïssaient les sous-entendus.

Une vingtaine de jeunes, en majorité de tendance fasciste, le suivirent dans sa retraite et constituèrent autour de lui une sorte de cour. Il ne les repoussa pas car leur curiosité était pure. Il réussit à leur faire comprendre que la forme dictatoriale prise par la révolution allemande avec Bismarck, puis avec Hitler était un regrettable accident historique, que l'essentiel était ailleurs, dans la géopolitique qui refusait les abstractions et expliquait les antithèses de sensibilité, de vision et de comportement entre les hommes de la forêt et de la mer d'une part, et les hommes du désert d'autre part. On pouvait refuser l'impérialisme des religions du désert sans être le moins du monde antisémite. Karl Marx lui-même n'avait pas craint d'écrire dans les Cahiers franco-allemands de 1848 un article qu'Hitler aurait pu signer et qui se terminait par cette phrase : « La libération de l'Europe vis-à-vis des valeurs capitalistes s'identifie à sa libération vis-à-vis des valeurs juives. » Freud aussi avait porté des coups très durs au monothéisme, au patriarcalisme et à toutes les manifestations sociales de l'esprit du désert. Alors il fallait en finir avec les images d'Epinal de la droite. Il n'y avait pas plus de complot juif totalement maître des situations dans le monde entier que de judéo-communisme ou de judéo-maçonnerie. Tout était bien plus dangereux

sement simple : il y avait une solidarité spontanée et mondiale de tous les faibles, de tous les tarés contre les gens de valeur. Cette solidarité avait fait le terrain d'expansion du Christianisme en culpabilisant la santé, la vie, la force ; le but souvent inconscient était de porter les lâches au pouvoir. Au point où le monde blanc en était parvenu, il n'y avait aucun sursaut de dernière minute espérable avant de gigantesques catastrophes liquidatrices d'une situation devenue trop pathologique pour être supportée par la planète.

C'était donc avec sérénité qu'il fallait regarder s'aggraver de mois en mois le terrorisme des voleurs à la tire, des maniaques du viol, des tueurs du chaos racial dans toutes les villes de France. Il ne fallait pas tenter d'empêcher les bavards secrètement haineux de la fraternité universelle de récolter ce qu'ils avaient semé.

Seuls les forts pouvaient être libres et sincèrement fraternels. La prochaine apocalypse ne laisserait survivre que les chanceux parmi les forts. Cela ne ferait pas beaucoup.

Le soir du solstice d'été 75, une quarantaine d'affranchis de tous âges et de toutes origines étaient rassemblés au col du Fa, à 1400 m d'altitude, plus haut que le village de Castellet-les-Sausses. Les anciens d'Afrique devisaient devant deux moutons en train de rôtir tout en buvant de franches rasades d'un vin dit « de framboise ». Ils en avaient acheté trois bonbonnes à Enriez, au pied de la montagne, sur la route qui longe un petit affluent du Var et conduit d'Entrevaux à Valberg.

Émile le jeune, qui avait maintenant 36 ans, expliquait à un groupe d'intimes quel rôle lui-même et Frédéric jouaient dans le monde de la drogue. Contrairement aux idées courantes, la majorité des clients étaient des gens d'âge mûr dont personne ne soupçonnait la tragédie intime. Tous avaient en commun d'avoir choisi la richesse, la gloire, la respectabilité contre la vie : le mariage avantageux contre l'amour, la tête bien pleine du spécialiste contre la tête bien faite de l'honnête homme, la combine contre la propreté, le métier sédentaire et lucratif contre l'aventure. Et maintenant ils succombaient au succédané du rêve psychédélique pour échapper aux aigreurs qui les étranglaient. On trouvait parmi eux des financiers, des capitaines d'industrie, des stars, des pisse-froid de la haute technique, des cadres supérieurs du commerce et des administrations, des magistrats et des hommes politiques qui achetaient souvent par personnes interposées et avaient la naïveté de

se croire inconnus.

Les chevelus mal lavés, les guitaristes improvisés, les naïfs du fromage de chèvre et du jardinage biologique, les restaurateurs de villages abandonnés qui calaient à mi-chemin ne fournissaient qu'une clientèle peu nombreuse et désargentée. Mais parmi eux il y avait pas mal de têtes courageuses qui refusaient les illusions et la fuite en avant d'une civilisation qui n'était plus depuis longtemps qu'un cadavre social sur lequel grouillaient des vers jacassant. Si en plus ils avaient du caractère, alors les deux pourrisseurs se muaient pour eux en professeurs de philosophie. Ils en avaient davantage arrachés au désespoir que les comités de bienfaisance incapables de comprendre le fond culturel du problème et bien décidés à freiner la critique approfondie d'une société si confortable à leurs postérieurs bourgeois.

Émile et Frédéric avaient pourtant cessé de vendre de la mort, de « pousser ce qui veut tomber », non par scrupule, mais par dégoût. D'ailleurs ils avaient suffisamment d'argent pour leurs buts et la vie simple qu'ils aimaient.

Émile sombra dans une profonde songerie. Les leçons de son père et de son beau-père, ses propres expériences et réflexions s'ordonnaient en vision d'absurde fatalité et le proverbe grec lui martelait le cerveau : « Zeus aveugle ceux dont il a juré la perte ». Les conservateurs allemands avaient aimé les communistes russes, les conservateurs français soutenu les communistes allemands en vertu d'un nationalisme désuet et qui ne reposait sur aucune profonde réalité ethnique ou culturelle. Les nantis de l'ère coloniale avaient appris à leurs esclaves à tirer sur des Blancs et contraint les exclus du partage à s'allier aux nationalistes indigènes de Rachid Ali, de Chandra Booz, du F.L.N. algérien. Le leadership de l'Europe n'y avait pas survécu ; son effondrement n'avait apporté nulle part la liberté, mais de sanglantes et cyniques tyrannies, d'interminables guerres civiles et tribales qui ne compensaient pourtant pas la démographie galopante déclenchée par le colonialisme et son œuvre de déculturation.

Le communisme et le national-socialisme avaient raté leur possible synthèse à cause de la méfiance de deux dictateurs. Pourtant le communisme avait beaucoup à apprendre de la révolution allemande sur le plan de l'indispensable intégration géographique de l'homme qu'aucune intégration économique ne remplace, ainsi que sur la nécessité de la liberté d'entreprise chez tous les peuples aryens. Le national-socialisme avait aussi beaucoup à apprendre du Marxisme en ce qui concerne la lutte des classes, les impasses de l'économie capitaliste, les artifices

et les mensonges de la bourgeoisie.

Après avoir anéanti les impérialismes affamés dans une atroce guerre de cinq ans, les impérialismes repus s'étaient retrouvés avec 200 millions de vaincus sur les bras, Allemands, Italiens et Japonais qu'il fallait bien nourrir, faute de les voir basculer dans le communisme. La restauration industrielle sous contrôle américain n'avait pourtant rien changé aux problèmes économiques tels qu'ils se posaient déjà au temps des dictateurs fascistes. Pour se débarrasser d'une concurrence qu'elle avait elle-même créée, l'Amérique ne pouvait manquer de manœuvrer en vue d'une nouvelle destruction de l'Europe et du Japon.

Le socialisme de l'abondance avait abouti à la division du monde en deux camps : un groupe de nations industrielles toutes surproductrices dans les mêmes domaines, riches principalement du pillage du tiers-monde en situation de paupérisation croissante qui ne pouvait être qu'un client insolvable. Les multinationales, déjà constituées en gouvernement mondial de fait, avaient les mains surchargées de cartes qu'elles ne dominaient plus et ne pouvaient interpréter. Elles tentaient d'implanter de l'industrie dans le tiers-monde pour le rendre solvable, mais ne pouvaient ainsi qu'aggraver le chômage en Europe et en Amérique.

L'usure accélérée de la biosphère et tous les problèmes d'écologie et de démographie étaient la toile de fond de cette économie de l'expansion en folie que des démagogues de droite et de gauche parlaient de relancer. Saoule par les illusions chrétiennes, socialistes et scientistes, l'homme avait refusé la sélection naturelle et méthodique pratiquée par tous les peuples de toute antiquité. Il allait récolter l'anéantissement aveugle. Y aurait-il des survivants ? Ou la terre, pour retrouver la santé, devait-elle être totalement débarrassée de l'homme ? Question actuellement encore insoluble. Mais, dans leur tentative de survie à Bordj Arregghi, ses parents avaient vu juste longtemps avant les ténors de l'écologie. Malgré l'échec et la fin tragique de leur vie marginale, Émile leur en était reconnaissant. Il en gardait au moins la paix profonde que donne seule une vision cohérente de la vie, l'harmonie de l'esprit et de l'âme.

C'est à ce moment de ses réflexions, qu'il poursuivait adossé à un gros fayard, que survint un étrange alpiniste au visage couvert de gouttelettes de sueur. L'homme devait avoir la quarantaine, était plutôt petit, mais semblait très robuste. Il portait un pantalon de velours à grosses côtes, des brodequins ferrés, un pull-over de grosse laine écrue sur lequel était épinglée une croix de métal. Appuyé sur son alpenstock, il aborda Émile : « Vous fêtez la Saint Jean ? Cela fait plaisir de voir

renaître les traditions.

- Nous avons quatre jours d'avance sur les Chrétiens, car pour nous il s'agit du solstice et non de la Saint Jean.

- Ne pensez-vous pas que c'est la même chose ?

- Non, Monsieur. La nature est pour nous un grand corps vivant, notre Bible, notre livre de révélation. Pour ceux qui en ont volé les fêtes pour en faire des fêtes de saints, elle est un monde d'impureté et de conflit auquel il convient d'échapper.

- Oh ! Doucement ! Cela n'est pas aussi simple ; le temps où la religion démonisait la nature n'est plus qu'un mauvais souvenir.

- Vos capitulations devant la veulerie, la licence et les vices n'ont rien à voir avec la conception sacrée de la nature. La nature est une maîtresse sévère, bien plus sévère que vous : pour accéder à Aphrodite, il faut avoir surmonté Artémis. Elle ne donne le droit d'être bons qu'à ceux qui sont capables d'être durs, et le droit d'être durs qu'à ceux qui ont envie d'être bons. Sa morale est à la fois plus subtile et plus difficile que la vôtre. Elle est sans dogme et peut se résumer en une seule maxime : « Sois fort ! ».

- C'est du Nietzsche tout cela. Mais vous savez où cette morale l'a conduit : à la solitude et à la folie.

- Votre prophète aussi a fait l'unanimité contre lui, ce qui, pour nous autres Nietzscheens, est tout à son honneur. Et il a aussi craqué lorsqu'il a dit : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

- Oui, mais dans quelles circonstances !

- Nietzsche a craqué devant le spectacle d'une brute stupide maltraitant un cheval. Si vous étiez d'authentiques hommes de religion, vous sentiriez le drame de Nietzsche comme celui d'un être d'un degré prophétique de noblesse, exilé dans le rêve par les laideurs et les bassesses des temps modernes, qui va criant autour de lui la promesse de la mutation surhumaine et l'exhortation courageuse : « L'homme est une chose qui doit être surmontée », et finit par s'effondrer devant le mur de surdité à son message.

- Ceci prouve que l'humilité donne plus de force que l'orgueil.

- Parlons-en de l'humilité de votre prophète ! De la manière où il a été humble, Nietzsche l'a été tout autant ; leur humilité commune consiste à ne pas se laisser aveugler par la condition sociale des hommes, à aimer la simplicité. Mais Jésus n'était-il pas élitiste en disant : « Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus... Le royaume des cieux appartient aux violents ; depuis Jean ce sont les violents qui s'en emparent... Ne jetez pas de perles aux pourceaux, de peur qu'ils ne les piéti-

nent et ne vous dévorent... Laisse les morts enterrer les morts et suis moi... Le Fils de l'Homme est maître même du Sabbat ? »

- En isolant des phrases, on peut leur faire dire n'importe quoi.

- Mais c'est exactement ce que vous faites depuis deux millénaires. Dans cet Évangile, que vos docteurs ont en grande partie fabriqué, vous ne cessez de mettre en relief les phrases débilantes et de glisser sur les points forts. Et dites-moi donc, si vous le pouvez, ce qu'a voulu dire Jésus en se nommant « Fils de l'Homme » ? D'après vous, il est fils de Dieu...

- C'est une phrase étrange ; on n'épuisera jamais les mystères de l'Évangile.

- Pour nous ce mystère est très simple : Jésus s'affirme comme le successeur de l'homme sur la chaîne ascendante de l'évolution. C'est exactement ce que Nietzsche a vu avec le Surhomme. Et ce « Fils de

l'Homme maître même du Sabbat », donc de la totalité de la loi, puisque le Sabbat en était le plus rigoureux commandement, a la même manière d'être moral et « immoral » que le Zarathoustra de Nietzsche.

- L'idée n'est pas forcément hérétique et elle mérite un examen approfondi, mais avec une telle image du Christ pourquoi n'êtes-vous pas chrétien ?

- Nous ne savons presque rien de Jésus et ne pouvons en accepter que les quelques phrases fulgurantes que je vous ai citées. L'image que vous en avez créée et transmise est irrecevable, car elle heurte notre goût, nos instincts religieux les plus profonds.

- Je vois mal ce que vous voulez dire.

- C'est très simple : nous ne voulons pas de rédempteur parce que notre instinct de la dignité exige que nous portions nous-mêmes notre destin, pas de juge parce que nous ne nous sentons pas congénitalement coupables et pas de « bon pasteur » parce que nous ne sommes pas des moutons. Cela vous montre à quel point le Pape Pie XI s'est trompé en déclarant : « Spirituellement nous sommes tous des Sémites ». Depuis 1700 ans vous tentez en effet de faire de nous des Sémites, et vous n'avez réussi qu'à détruire toute intuition religieuse en Europe.

- La vie est éternelle ; sans doute sommes-nous dans une ère de transition ; le paganisme n'est pas tout à fait mort, le Christianisme n'est pas tout à fait né. Dommage... vous gaspillez une intelligence qui pourrait être féconde dans une entreprise sans espoir ; vous ne pouvez que perdre, comme Julien l'Apostat.

- Croyez cela si ça vous arrange... Nous autres, nouveaux païens,

nous vous voyons en train de sombrer dans l'océan de veulerie et de mensonge dont vous êtes la cause profonde. Nous vivons dans nos catacombes et nous nous y trouvons bien ; nous n'avons nulle envie de vous faire concurrence. Continuez donc à être les bons pasteurs du troupeau de moutons que vous avez suscité ; continuez vos combats perfides et vos fraternisations hypocrites avec les marxistes qui sont vos propres enfants ; ajoutez-y les Musulmans, les Bouddhistes, les Francs-Maçons et tous ceux que vous voudrez. Nous vous regardons en riant rouler ensemble dans les gouffres du nihilisme que vous avez creusés. Les lois de la vie sont notre livre de la révélation et elles feront que vous gagnerez toutes les batailles sauf la dernière. L'avant-dernière est en cours. Vous ne la menez pas contre nous, que vous ignorez toujours, mais contre vous-mêmes en développant vos aveuglements et vos erreurs jusqu'au point où elles entraînent votre propre liquidation. »

L'abbé était plus secoué qu'il ne voulait se l'avouer. Quelques jeunes baroudeurs étaient venus entourer les deux interlocuteurs et il pouvait voir briller dans leurs yeux une flamme qu'aucun sermon, aucune geôle, aucun goulag ne pourraient éteindre.

Pour se dégager de sa gêne il se contenta d'ajouter : « Je suis content de m'être entretenu avec vous. Tout finira par se rejoindre par en haut et ce sera enfin la paix. Bonne fête ! » Il reprit sa route en songeant : « Une poignée... ils ne sont qu'une poignée ; mais la foi qui soulève les montagnes, ne sont-ils pas les derniers à l'avoir ? » Il lui faudrait prier, se retremper par ses gestes rituels, son bréviaire...

De son côté Émile regardait diminuer la silhouette trapue sur la piste d'Enriez. Au terrible souvenir du massacre de sa famille la colère se mit à bouillonner en lui. Il aurait voulu crier à l'abbé : « La paix... vous n'avez que ça à la bouche. Avec ce mot vous avez fait de nos peuples des porcs voraces déguisés en moutons. Vous avez fait submerger l'humanité noble par la canaille, remplacé la guerre chevaleresque par la guerre crapuleuse où l'on massacre femmes et enfants, mis la biosphère en danger par la prolifération des irresponsables. Votre paix, votre fraternité... des baudruches ! Seuls les hommes de justice et d'épée savent ce qu'est la fraternité. Car les tyrans ne peuvent pas avoir d'amis et les esclaves ne peuvent pas être des amis. »

Le soleil allait disparaître. À travers toute l'Europe brûlaient quelques centaines de feux semblables, allumés par des veilleurs silencieux qui chanteraient les mêmes chants. Les baroudeurs qui, depuis une heure, fredonnaient les marches magiques des guerriers en feld-grau, des légionnaires et des paras vinrent s'agenouiller autour du feu.

Émile l'ancien se recueillait. Devant les survivants de Bordj Arreggi flottaient les visages surnaturellement diaphanes de Gisèle, de Klaus, d'Isabelle et de Sigmund. Tous songeaient aux fêtes de solstices et d'équinoxes que les Kabyles appellent les quatre portes de l'année. Puis Émile donna le ton pour la « Chanson mystérieuse » que tout le monde attendait et que quarante voix attaquèrent avec un bel ensemble :

*Des hommes à l'âme vile
portant le sceptre et la croix
ont imposé dans nos villes
le reniement de la loi.
Mais pour que toujours sur terre
reste un point de ralliement,
d'âge en âge sont fidèles
les hommes de notre clan.*

*Fidèles aux voix de l'âme,
des bois, du roc et du sang,
fidèles à la vraie flamme,
fidèles à leurs enfants,
lorsqu'a chanté la chouette
dans l'ombre de nos halliers,
ils sont entrés pour la fête
du glaive et du chevalier.*

*Les esclaves de la messe
ont bafoué la raison,
cloué l'oiseau de sagesse
aux portes de leurs maisons ;
ils ont brûlé nos sourcières,
ils ont souillé nos enfants ;
mais le chœur des âmes fières
a triomphé dans le vent.*

*Nous veillerons sous l'étoile
qui veille sur nos destins ;
nous ferons gonfler la voile
vers les rivages lointains ;
nous payerons d'âge en âge
le tribut de notre sang,
afin que l'or de l'aurore
réponde à l'or du couchant.*

Un silence grave succéda au chant. Les cœurs avaient atteint le niveau où la peine se mue en grandeur et en foi irréductible.

Hélène se serra contre son mari : « Tu te souviens comme le ciel était vert au-dessus du Djurdjura ? » Conchita regardait tous les jeunes, la poitrine gonflée de tendresse, comme si tous avaient été ses enfants, et songeait : « Devant la triple impasse de l'engorgement économique, de la démographie galopante et de l'usure de la biosphère, que nous prépare la main de Dieu ? »

La fumée montait, transparente et verticale. Trois longues raies blanches sillonnaient le ciel d'Ouest en Est, métalliques et rectilignes. Elles venaient de la base d'Istres et étaient les traces parallèles de trois des sept cents oiseaux du Chitan qui patrouillaient jour et nuit avec le feu de Sodome et Gomorrhe dans leurs flancs.

**Entrevue
exclusive
avec**

Robert DUN

- Croyez-vous en Dieu ?

- Je ne crois pas en un Dieu interlocuteur, accessible à la prière, soucieux de notre bonheur, nous percevant individuellement, en un mot, en un Dieu spectateur de sa création et capable d'intervenir dans les lois et événements du monde. Par contre, je constate la présence ordonnatrice et animatrice des lois de la physique, des mathématiques, de la psychologie (au sens de forces animatrices des fonctions de l'esprit dont font partie nos pulsions). Il y a là un jeu prodigieusement complexe dont la connaissance peut nous amener à des niveaux exceptionnels de sagesse, de distance à soi-même et même de puissance, étant bien entendu qu'on ne peut être efficace que selon les lois de la nature, jamais contre elles. Cette "magie" (puissance) est illustrée par le battement d'aile du papillon qui déclenche un orage à 200 km de distance. L'objet de la cybernétique est justement les modes et puissances d'efficacité des messages. Cette sagesse s'est exprimée dans le Pythagorisme : "Prends confiance, toi qui sais que la race des hommes est divine et que la nature sacrée lui révèle ouvertement toute chose". C'est donc la science qui est la vraie religion pourvu qu'elle ne se fasse pas dogmatiquement aveugle par préjugé, comme c'est souvent le cas. La maxime antique : "Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers" dit tout avec une remarquable concision. À l'appui de ceci, la parole du Zarathoustra de Nietzsche : "Écoute les voix de ton corps : il y a plus de sagesse dans ton corps que dans tous les livres". Le Christianisme nous a coupés de notre corps et de ses voix. Nous avons un travail de restitution à effectuer. La psychanalyse peut nous y aider (je veux dire bien sûr la jungienne). Mais la nécessité du courage et du travail reste. Je tiens à évoquer ici un article d'un SS-Leitheft de fin 43 ou début 44, article intitulé "La loi selon les étoiles" (Das Gesetz über die Sternen) et qui se terminait par cette phrase : "Plus nous pénétrons profondément dans les lois du cosmos et de la matière, plus nous découvrons comment ces lois trouvent aussi en nous leur application".

- Quelles différences faites-vous entre l'anticléricalisme et l'anti-christianisme ?

- L'anticléricalisme consiste à reprocher à l'Église et à ses hiérarques leurs crimes et actuels, leur cupidité, leur intolérance, leur orgueil. Ces accusations n'impliquent nullement le refus de la vision chrétienne, de ses espérances, de ses valeurs morales. Ces dernières peuvent même

servir de base aux accusations. Par contre l'antichristianisme est le refus de la vision chrétienne, de l'interprétation de la vie comme combat du bien contre le mal, de l'idée de péché originel et de rédemption ainsi que de tout ce qui se cache derrière : jalousie, haine des forts, valorisation des tarés, égalitarisme nivellateur par le bas. Nous venons de voir qu'on peut être anticlérical sans être antichrétien. Inversement on peut aussi être antichrétien sans être anticlérical en considérant que le petit clergé, lorsqu'il est sincère et dévoué, est une victime du Christianisme. Bien sûr on peut être à la fois antichrétien et anticlérical et il y a place pour une foule de nuances et distinguos : on peut rejeter clairement une partie de la doctrine chrétienne, ce qui suffit à rendre impossible l'étiquette chrétienne, sans rejeter certains éléments et même en admirant certains. Là encore n'oublions pas l'avertissement du Comte de Vogüé : "La vérité est dans les nuances".

- Les dieux ne sont-ils pas une invention humaine pour répondre à leur soif de Sacré ?

- Allons au cœur des mots : le sacré est étymologiquement "ce qui fait trembler". Comment ce qui fait trembler peut-il aussi attirer ? Or cette soif existe bel et bien. Non chez tous consciemment, car beaucoup ont choisi de se débarrasser de ces interrogations en croyant pouvoir les ignorer. Mais contrairement à ce qu'ils croient ce sont eux qui sont les plus faibles sur le terrain religieux, les plus fragiles et accessibles aux foudres des Églises et sectes. D'où la mise en garde de Nietzsche envers les prêtres : "Ils guettent la blessure de ton âme pour s'y incruster comme des sangsues". Les divinités sont des puissances constatables dans tout le vivant, dans tout l'existant. Elles sont les forces de la nature, les instincts de vie : la faim et la soif, le désir sexuel, le besoin de se dépasser et d'acquérir des habiletés nouvelles constatables chez tous les enfants. Comme l'a justement affirmé le professeur danois Henning Eichberg (gauchiste) "Sans les dieux nous n'existerions pas". C'est aussi le constat d'Edith Södergran : "Sans la beauté le monde n'existerait pas une seconde". Le rationalisme n'apporte aucune réponse aux questions qui font trembler. Et quand Nietzsche nous conseille : "N'enfouissez plus votre tête dans le sable des choses célestes. Portez-la fièrement, une tête terrestre et qui parle du sens de la terre", il ne nous conseille pas de nous détourner du sacré, mais de le voir là où il est : dans la matière et dans la vie et non dans le mépris de celles-ci. Toute son œuvre en est l'illustration.

- Dans la préface du Grand Suicide, vous affirmez : « Je sais que je suis le seul à pouvoir écrire ce livre ». Sur quoi repose cette intime conviction ?

- Pour écrire ce livre il fallait une expérience paysanne que j'ai eue jusqu'à l'âge de six ans chez mes grands-parents, puis deux mois par an pendant les vacances scolaires. Il fallait aussi une expérience citadine prolétarienne que j'ai acquise à St-Etienne. Il fallait une cervelle capable de se poser des questions et d'y chercher des réponses, d'où mon évolution du communisme au socialisme libertaire, puis à l'anarchisme individualiste et à Nietzsche, et à l'entreprise aristocratisante de la SS. Il y fallait aussi une forme d'intelligence capable de comprendre profondément la pensée de Nietzsche, encore plus subtile que puissante. Octogénaire, je découvre encore sans cesse le besoin de mises au point sur Nietzsche chez tous ceux qui, faute de l'avoir suffisamment compris, le tronquent pour le récupérer. Mon combat contre tous ceux que j'appelle dans "Le message du Verseau" les Nietzscheens partiels n'est pas terminé et aura besoin d'être continué après moi. Il y fallait aussi une expérience de militant polyvalente, capable de discerner les complexes d'ambitions, d'arnaques, de naïvetés et d'engagements purs qui existent dans toutes les causes. Pour moi, destin = devoir = œuvre.

- Dès le début de l'ouvrage, deux lieux différents accueillent l'histoire. Pourquoi avoir choisi Erlenbrunn en Bavière et Saint-Étienne dans la Loire ?

- J'ai choisi Saint-Etienne parce que j'y ai vécu près de vingt ans, mon expérience prolétarienne et mes premières expériences politiques. Erlenbrunn est une banale bourgade bavaroise et ce qui s'y passe selon le livre aurait pu se passer dans des centaines de bourgades du même type. La production industrielle a toujours été beaucoup plus décentralisée en Allemagne. Ceci dit, la Bavière est aussi la province allemande que je connais le mieux et où je compte de nombreuses attaches amicales et même familiales.

- Vous faites dire à un de vos personnages Konrad Birkenbach : « Dans la SS nous voulons remonter le courant: recréer une noblesse authentique intimement liée au peuple... nous ne demandons pas à ceux qui viennent à nous qui ils sont, mais ce qu'ils

sont ». Cette attitude, l'avez-vous rencontrée à d'autres circonstances de votre vie ?

- Oui, chez les anarchistes individualistes. Dans ce milieu, on accueille tout nouveau venu avec amabilité, mais on attend pour le juger de savoir qui il est réellement, ce que révèlent son comportement et ses actes. La maxime "Nous ne te demandons pas qui tu es, mais ce que tu es" dans la SS faisait que quel que soit son rang social, sa fortune, sa naissance, chacun avait à faire preuve des mêmes capacités, de la même énergie pour franchir les échelons de la hiérarchie. Par contre, les communistes considérant que l'homme n'est qu'un produit de son milieu, niant tout facteur héréditaire, ont des jugements flous et contradictoires, parfois des indulgences scandaleuses, surtout dans le domaine du vol et de la prostitution.

- Émile est remarquable, entre autre, pour son extraordinaire mémoire. Quand on vous connaît un peu, on sait que cette capacité vous caractérise également. Le passage à Saint-Étienne est-il autobiographique ?

- Oui, le passage sur Saint-Étienne est presque totalement autobiographique, sauf quelques trous volontaires dus à mon souci de ne pas causer de malaises à des personnes de ma famille encore vivantes.

- La guerre d'Espagne est un moment important de votre ouvrage. Avez-vous réellement approché ce pays en 1937 ? Auriez-vous été prêt à vous battre pour le Frente Popular, proche des communistes contre lesquels vous lutterez quelques années plus tard ?

- Erreur dans la question : le Frente Popular n'était pas proche des communistes, ces derniers l'ont combattu aussi violemment que perfidement. L'URSS vendait du pétrole au rabais à Franco, ce qui a même provoqué une grève des dockers à Anvers. Un train de munition, acheté et payé par le gouvernement de l'Espagne républicaine à la France du Front Populaire est resté deux mois en souffrance à St Jean de Luz et n'a été livré qu'après la prise d'Hendaye par les franquistes à ces mêmes franquistes ! De 1936 à 1939 j'ai agi de concert avec les exilés italiens et espagnols et tous les antifascistes. Je me suis engagé dans les brigades internationales et j'ai été intercepté à Perpignan par mon ami Gaetano, tout comme je le raconte dans le livre. Pourquoi l'hostilité des commu-

nistes aux antifranquistes espagnols ? Les éléments forts de la résistance à Franco étaient la CNT (Confédération Nationale du Travail), survie de la première internationale fondée par Bakounine (anarchiste), la FAI (Fédération anarchiste ibérique), animée par Durutti et Ascaso, et le POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), trotskiste. Or, tout comme chez les catholiques, le premier ennemi est l'hérétique. Les passionarias (car il y en eut deux : l'Espagnole Dolorès Ibarruri et la Juive Rebecca Silmbraun) discouraient beaucoup mais ne mirent pas le nez au front où combattaient des milliers de femmes et de jeunes filles. Les communistes firent assassiner le combattant Camilio Berneri, professeur de philosophie à la Faculté de Rome et que Mussolini avait toujours respecté (comme également l'anarchiste Enrico Malatesta, descendant des Malatesta de la Renaissance).

- La géographie de l'Algérie ne paraît pas avoir de secrets pour vous, quels furent vos rapports avec ce pays ?

- Je connais bien l'Algérie parce que j'y ai parcouru au moins 20.000 km. Aimant la nature, les grands horizons et la liberté, je m'y suis trouvé très bien. J'y ai séjourné comme coopérant en 1963, 64 et 65. J'y ai noué de bonnes relations avec des Berbères, Kabyles notamment. J'y ai rencontré aussi des dizaines d'agents allemands, déserteurs de la Légion ou agents de la RDA, travaillant ensemble sans complexes.

- Klaus, parti en Afrique du Nord, pressent sa mort plusieurs années avant sa venue. Émile rêve de façon anticipée de ses blessures. Pour vous la prescience existe sans aucun doute ?

- Je ne crois pas à la prescience à la manière d'une foi en quelque chose. J'y crois d'expérience. Mais toute expérience spirituelle est intransmissible. Aussi je me garderai bien d'en faire un dogme. D'ailleurs elle n'existe pas chez tout le monde et elle est indépendante de la volonté chez ceux chez qui elle se manifeste. Elle est plus fréquente chez les gens simples, proches de la nature, que chez les gens dont l'intelligence a été cultivée, comme si le développement de la rationalité extravertissait l'homme et étouffait la relation avec l'inconscient. En tout cas, les Romanichels en sont convaincus.

- Gizèle, la femme de Klaus est institutrice, Émile est professeur. Doit-on déduire de ces métiers, qu'une foi dans l'instruction vous

anime ?

- Le métier d'enseignant n'a de valeur que dans la mesure où il répond aux aspirations de ceux qui reçoivent l'enseignement, aspirations qui ne coïncident pas forcément avec les nécessités sociales. Contrairement à une idée très répandue, les enseignants sont souvent peu cultivés. Ils ont sacrifié leurs curiosités spontanées à la chasse aux peaux d'ânes. Ils se sont trop spécialisés. Ils ont coupé les ponts avec leur inconscient et se sont laissés trop rationaliser. Mais le métier d'enseignant a été souvent un refuge pour ceux qui ne voulaient pas avoir à mener la lutte pour la vie selon les lois du panier de crabes capitaliste.

Laissant pas mal de loisirs, il a pu aussi tenter des autodidactes n'ayant que peu de diplômes : baccalauréat et licences. Je pense qu'une instruction méritant le nom de culture doit être acquise tout au long de la vie et ne jamais s'enliser dans l'abstrait, l'idéologie, ni jamais se couper du peuple, dans la mesure où il y en a un.

- Ne croyez-vous pas qu'avec le triomphe actuel du matérialisme, le paganisme étant mort, la meilleure réponse ne serait-elle pas d'en revenir à un catholicisme médiéval, c'est-à-dire fortement teinté de paganisme ?

- Il est faux de croire que le paganisme est mort. Il est l'une des deux religions officiellement reconnues en Islande. Il est l'unique religion en Mongolie. Il existe aussi en Russie et il est susceptible de renaissance car il a de fortes racines dans l'âme slave. Il a de nouveaux et authentiques bourgeons dans les pays germaniques et celtiques. Il revit chez de nombreux Européens ralliés aux traditions d'Amérique. La deep ecology est implicitement païenne et chez beaucoup même explicitement. Dans la littérature contemporaine il s'exprime fortement chez Lawrence, Giono, Steinbeck ("Au dieu inconnu"). Et n'oublions pas ce puissant vent de résurrection païenne que constitue l'œuvre de Nietzsche. Il ne s'est pas contenté de ressusciter pour nous la Grèce antique et ses deux divinités primordiales (dans le domaine social) Apollon et Dionysos. Il a aussi réveillé le plus profondément la veine germanique en dénonçant le Christianisme comme un blasphème contre la vie, donc contre le divin immanent. Or dans la Germanie antique la joie était pieuse et la tristesse blasphématoire (et par là porteuse de malheur). Le peuple ne se prêterait pas davantage à une résurrection du Christianisme paganisé qu'à celle du paganisme. C'est une démarche impossible parce que la contra-

diction est devenue trop connue et criante. Ce serait une fatale maladresse qui fortifierait des Églises moribondes ennemies depuis toujours de notre race et de notre âme, retardant les échéances inévitables, maintenant et aggravant la confusion dans les esprits. En un mot comme en cent, ce serait combattre un effet avec sa propre cause. La voie non seulement libératrice, mais tout aussi créatrice, c'est Nietzsche, à condition de bien le connaître et de ne pas le limiter à un culte de l'énergie et de la créativité. Regardons-y de près et ne perdons jamais de vue que Nietzsche n'a de leçons d'amour du prochain et de compassion à recevoir ni du Bouddha, ni du Galiléen. Sa compassion est seulement plus subtile, plus intelligente, plus maîtrisée.

- Quel était en gros le projet de la SS ?

- Le projet SS était aussi simple qu'ambitieux : grouper des humains à nette dominante aryenne (sans oublier les femmes) pour remonter la pente de la décadence et des métissages malheureux. Réveiller la conscience de nos spécificités instinctives et culturelles. Améliorer la race de génération en génération afin d'offrir à la nature la possibilité de la mutation surhumaine. Pour cela, il était officiellement prévu qu'à chaque génération les critères d'admission seraient plus sévères.

- Quel est le premier ouvrage de Nietzsche que vous ayez absorbé ?

- *Ainsi parlait Zarathoustra*. À mon avis, il contient tout. Le reste n'est que variations sur un thème.

- Ne croyez-vous pas que l'attente du Surhomme nietzschéen est à mettre dans le même sac que l'attente du retour du Messie chez les chrétiens ? N'est-ce pas la même démarche intellectuelle ?

- Rien de commun ! L'attente du retour du Messie est une hypothèse, une paresse, une démission. Elle ne repose sur aucune loi physique ou biologique. La mutation surhumaine ne fait que continuer tout le panorama de l'évolution tel que nous le révèlent la biologie et la paléontologie. En outre elle sollicite notre adhésion active. Nous devons nous dépasser dans l'enfant et aussi lui préparer "la terre, l'animal et la plante". Un SS-Leitheft exposait une belle photo de la campagne allemande avec cette phrase : "L'aspect de nos campagnes est le reflet de notre mission divine : servir l'ordre dans la nature". Pour des raisons économiques,

nous jardinons. Mais notre souci de favoriser tout ce qui est de bonne venue et d'éliminer tout ce qui est faible doit être universel.

- Nietzsche, dans « La volonté de puissance » parle de transmutation totale des valeurs. Que veut-il dire par là ?

- Le Christianisme a mis toutes les valeurs cul par-dessus tête: il a démonisé la vitalité, la beauté, l'audace et la liberté. Il a dénigré la nature, culpabilisé le sexe et la femme. Il a agi comme une effroyable sélection à rebours, comme une épidémie d'hypocrisie. La transmutation des valeurs consiste seulement à les remettre à l'endroit, à magnifier la vie, à lui rendre tous ses droits, y compris celui du combat nécessaire.

- Certains auteurs comme Maurice Bardèche ont affirmé que la seconde guerre mondiale était une guerre de religion. Qu'en pensez-vous ?

- Assurément la seconde guerre mondiale fut principalement une guerre de religion, bien que d'autres facteurs aient joué. Le national-socialisme, en dépit de toutes ses obscurités, immaturités et contradictions, contenait un fort courant païen et nietzschéen. La naissance de mouvements comme "Témoignage chrétien" en France montre que l'enjeu était bien perçu par certains chrétiens. En Allemagne, la création de "l'Église confessante" par des théologiens luthériens révèle une tendance parallèle. Le Pape Pie XII redoutait principalement le communisme et tempérait pour cela l'antihitlérisme du clergé catholique. Mais il n'en était pas moins d'accord avec son prédécesseur Pie XI et son encyclique "Mit brennender Sorge" ("avec un brûlant souci"), laquelle dénonçait les aspects antichrétiens du national-socialisme. Et, "last but not least", les Juifs ont toujours été conscients de l'aide et des protections que leur assurait le Christianisme. Ils ont fort bien compris qu'en se détachant de la Bible les Allemands portaient la hache à la racine de leur puissance.

- Sachant que nous sommes peu nombreux à mener le combat identitaire, pourquoi ne pas faire un petit bout de chemin avec les chrétiens ?

- Un vieux proverbe allemand prévient: "Quand on mange de la main de Rome on en crève". Attention: nous ne menons pas le même combat identitaire que les chrétiens. Leur identité c'est le christianisme, peu

importe que le chrétien soit blanc, jaune ou noir, peu importe qu'il soit sain ou taré. Une domination de l'Islam, si elle aboutissait, ne serait pas pire pour nous que le Christianisme. Elle rouvrirait même la porte à la renaissance de vertus plus viriles. Nietzsche ne s'est pas trompé en écrivant : "Le Christianisme est une religion sémitique d'esclaves. L'Islam est une religion sémitique de maîtres". C'est par son aspect racial et par la circoncision que l'Islam serait un supplément de sémitisation, donc de désastre, non par sa doctrine. Notre présence aux côtés des Chrétiens pseudo-identitaristes ne profiterait qu'à ses derniers. Lorsque des gens libres s'allient à des fanatiques infaillibles, chrétiens ou communistes, ils sont toujours les dindons de la farce. Le Front National a été écrasé dans son premier essor par des agents chrétiens qui ont refusé des centaines de milliers de candidatures pour ne pas perdre la haute main sur le parti. Je l'ai appris dans les locaux mêmes du FN.

- Vous sentez-vous toujours lié par le serment que vous avez prêté lorsque vous êtes entré à la SS où la guerre étant terminée, vous en sentez-vous délié ?

- Le serment prêté par les recrues SS était un serment à Hitler comme chef des armées. Il va de soi qu'un tel serment n'a plus de valeur une fois la guerre finie, que cette fin soit défaite ou victoire. Mais, conscient de l'ampleur des enjeux de cette guerre, ayant été l'un des rares à les avoir mesurés dès mon engagement, je ne me sens nullement le droit de me retirer du jeu. Ce serait pour moi une lâcheté, une capitulation et le plus insupportable des désespoirs. Je me sens non seulement le droit, mais aussi le devoir de critiquer les erreurs commises qui ont permis la destruction de tout ce que nous voulions sauver, mais ceci non pour excuser notre défaite, au contraire pour continuer le combat. On m'accuse trop légèrement de pessimisme. Je suis le plus jusqu'au boutiste des penseurs de l'après-guerre en prêchant le combat jusque dans l'ère post-apocalyptique, après l'autodestruction du dernier homme.

- À quelle forme de société rêvez-vous ?

- Je m'interdis de rêver. Je raisonne à partir des données de la situation contemporaine et suppute les moyens de survivre aux destructions en cours. Une société méritant ce nom ne peut être que culturelle, c'est-à-dire reposer sur une communauté d'instincts, c'est-à-dire de race ou au moins de races compatibles. Je tiens à réaffirmer ici que la révo-

lution de 1989 n'a pas été qu'une destruction. Elle a liquidé une noblesse décadente et déshonorée par l'absolutisme de source chrétienne, donc juive. À condition d'en limiter la portée à notre race, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen est bel et bien la résurrection de l'Europe antique.

- On a l'impression, à vous lire, que la société à rebâtir serait une société paysanne. N'est-ce pas utopique ?

- Une société paysanne ? Ce serait trop beau. Pour remettre en marche une ferme abandonnée, il faut pouvoir vivre trois ans au moins sans récolter ! La désertion des campagnes est un désastre irréversible qui nous place en situation de dépendance alimentaire. Qui pourra être le pourvoyeur et combien de temps ? Le plus probable est que des survivants (s'il y en a !) devront traverser une phase de cueillette, de chasse et de pêche. Tant pis pour ceux qui ne sauront pas s'en tirer. La phase agricole viendra plus tard, peut-être...

- On dit que c'est Saint Loup qui vous a demandé d'écrire le Grand suicide. Rumeur ou réalité ?

- Réalité dont je me rappelle exactement les circonstances. Saint-Loup avait été très impressionné par "Le message du Verseau" (1977). Il m'a alors demandé d'écrire une sorte de Bible aryenne. Je lui ai répondu : "Elle existe déjà : le Zarathoustra de Nietzsche". Je décidai d'en faire une traduction commentée. En janvier 1984 je me retrouvai chez lui et lui en fis cadeau. Au printemps de la même année, je me retrouvai chez lui, cette fois dans sa maison de campagne où il m'avait ménagé une interview avec un journaliste suisse. Après le repas du soir, lui-même et le journaliste me posèrent une foule de questions. Le lendemain il me dit : "Tout ce que tu exposes est très intéressant, fondamental même, mais la philosophie, ça passe mal dans le peuple. Tu devrais écrire un roman dans lequel ton message serait mis en situations".

Raison pour laquelle j'ai écrit "Le grand suicide".

(Je ne parviens pas à me souvenir du nom du journaliste suisse, ni s'il fait écho à cette rencontre et comment. Peut-être Janine Augier, la veuve de Marc, s'en souviendrait-elle.)

- Lorsque vous vous recueillez autour d'un feu de solstice, quelles images, quels rêves, quels souvenirs vous traversent l'âme et l'es-

prit ?

- Le feu concret vaut toutes les images de l'esprit. C'est un fait bien connu en psychologie et que chacun peut vérifier sur lui-même, que les deux spectacles dont on ne se lasse pas sont le feu et le déferlement des vagues : l'archétype mâle dur et l'archétype féminin doux.

Quels rêves ? Une foule de représentations qui ont en commun de se référer à notre lointain passé. Le plus vif de mes souvenirs d'enfance ranimé est celui de la bûche de Noël dans la cheminée de mes grands-parents qui n'était pas là pour le décor, mais pour chauffer et cuire.

Au solstice d'été, j'aimais particulièrement lorsque "les promis" sautaient ensemble par-dessus le brasier, officialisant ainsi leur qualité de fiancés. Maintenant j'y ressens intensément l'hommage au soleil et je ne peux m'empêcher de penser au tragique épisode des Externsteine en 772, lorsque Charlemagne attaqua par surprise les Saxons en fête et désarmés, félonie et blasphème dont les Saxons n'auraient cru aucun être humain capable.

- Quel est le combat le plus urgent à mener pour le moment ?

- C'est assurément le combat identitaire qui exige une définition précise de nos spécificités. J'ai apporté les éléments nécessaires dans mes livres, notamment dans "L'âme européenne, réponses à B.H. Lévy". Notre conscience de peuples de la forêt et de la mer est aussi primordiale.

Là aussi voir mes livres et surtout les chapitres sur le conditionnement géographique des psychismes et des cultures. Je suis malheureusement le seul à avoir précisé la notion d'identité aryenne.

- Dans quels cadres, sous quelles formes ?

- Il n'y a pas de recette miracle. Toute action est bonne pourvu qu'elle n'use pas plus de force qu'elle n'en crée. Avant tout je privilégie la parole. Elle est gratuite, "elle s'envole", ce qui nous rend moins vulnérables face à l'inquisition. Les formes du combat ne peuvent être évoquées qu'entre militants. Là aussi pas de recette miracle. Nécessité de beaucoup de réflexion. Certains livres donnent de bonnes indications malgré des passages utopistes et maladroits.

- L'histoire des hommes n'étant jamais écrite d'avance puisque ce sont eux qui la font, pourquoi cette certitude démoralisante et démobilisatrice de dire que le monde est condamné par la triple impasse de l'engorgement économique, de la démographie galopante et de l'usure de la biosphère ?

- Parce que telle est la réalité. Et cette réalité ce ne sont ni Sicco Mansholt, ni le Commandant Cousteau, ni moi-même qui l'ont faite, mais ceux qui ont refusé tous les avertissements, qui ont refusé même le langage des faits les plus criants comme le réchauffement de l'atmosphère, la déchirure de la couche d'ozone, les nappes de plastiques flottants de 5.000 km² entre l'Afrique et l'Amérique du Sud, les zones de pollution où les enfants perdent leurs cheveux et deviennent fous, les déforestations catastrophiques, la destruction du bassin de la mer d'Aral, le nouvel analphabétisme, etc... Je tire une sonnette d'alarme et montre la seule voie praticable, vu qu'il n'y a absolument rien à attendre des responsables. Il y a certes des dizaines de milliers de gens démoralisés et déstabilisés, mais mes avertissements n'y sont pour rien car seul un nombre infime d'entre eux a lu mes livres et articles. Ils sont découragés par leurs propres constats et réflexion, beaucoup aussi par les effondrements politiques et trahisons contre lesquels j'avais en vain mis en garde.

- Comment êtes-vous devenu païen ? L'étiez-vous avant d'entrer à la SS ?

- Tout être humain normal est païen d'instinct et sans le savoir. Quand un enfant s'arrête pour admirer une fleur ou un insecte, il accomplit un acte religieux. Je n'ai pas fait exception, d'autant moins que ma prime enfance campagnarde m'avait doté d'une forte sensibilité envers la nature, particulièrement la lune.

Lors de ma phase marxiste et libertaire, je me suis cru athée, bien que je ne me sois jamais départi d'une vive sensibilité envers la nature. Mais en lisant Nietzsche je suis vite devenu consciemment païen. Bien que ne connaissant pas le mot d'écologie, j'associais l'écologie à mon paganisme et je vouais à la civilisation industrielle une haine instinctive qui ne s'est jamais démentie. Dès l'âge de 16 ans j'étais horrifié par les débuts de la surpopulation et encore plus par ses perspectives. Discutant avec un conseiller municipal communiste de Saint-Étienne, je remarquai que le parti négligeait trop Malthus. Il rit et me répondit : "La question ne se posera que dans un ou deux millénaires". Et je lui répondis : "Et moi je te

parie qu'elle se posera avant la fin du siècle".

Païen avant d'entrer dans la SS ? Assurément. Et je le suis resté, à la différence de bien des hauts gradés qui se sont laissés enterrer chrétiennement. J'ai d'ailleurs été déçu des positions insuffisamment claires de la SS et plus encore du mouvement hitlérien dans ce domaine. Il est évident que les dirigeants n'ont pas maîtrisé le problème. Ils auraient dû rompre avec le Christianisme ecclésiastique tout en promouvant ce que j'appelle dans mes livres "le Christianisme élitiste et héroïque". Ils auraient eu ainsi quelque chose pour faire contrepoids à "l'Église confessante" des opposants luthériens. Oser la critique pour aller plus loin, c'est ma manière d'être fidèle.

- Quels sont les sentiments, les valeurs qui vous ont amené à banir le christianisme à jamais ?

- J'ai toujours haï d'instinct le Christianisme. Le costume des prêtres, leur langage m'était odieux. Dans mon enfance il y avait encore des superstitions sans doute d'origine païenne : "Les croix portent malheur - Rencontrer un curé porte malheur". Il y avait même des gens qui changeaient de trottoir pour éviter une telle rencontre. Les commandements chrétiens m'ont toujours révolté et semblé absurdes. On ne peut pas aimer Dieu pour la simple raison qu'on ne peut pas se le représenter. On n'aime pas sur commande. On aime ou on déteste par affinités et répulsions instinctives ; tout le reste est hypocrisie, minable comédie et je ne m'en suis pas laissé raconter. Je me suis toujours senti le droit d'aimer qui je voulais et d'éviter qui je voulais, et même le droit de haïr et de combattre ceux qui prétendaient me commander. J'ai de suite ressenti un vif enthousiasme pour Nietzsche pour la simple raison que je m'y suis reconnu. C'est pourquoi une foule de ses phrases se sont gravées sans le moindre effort dans ma mémoire : "Le Christianisme périra parce qu'il parle contre notre goût - Un juge, même clément, n'est jamais un objet d'amour. Le fondateur du Christianisme n'a pas senti assez finement sur ce point : il était trop juif, etc..." Bien sûr j'avais suivi avant l'influence de Renan, de Voltaire et de bien d'autres. Mais rien de comparable avec l'influence de Nietzsche, ou plutôt la découverte et la justification de ma propre pensée à travers lui. Il représente à lui seul plus des trois quarts de ma pensée et de mon destin.

- Quels hommes, quels auteurs vous ont montré la voie ?

- Le premier auteur qui m'a fait percevoir les turpitudes de notre monde à masque chrétien a été La Fontaine dont on étudiait les fables : "Le loup et l'agneau - Les animaux malades de la peste - L'huître et les plaideurs - Le chat, la belette et le petit lapin - Le vieillard, les voleurs et l'âne - Le rat qui s'est retiré du monde etc..." Puis vinrent Voltaire et le "Discours sur la pluralité des mondes" de Fontenelle qui m'a fait réfléchir au niveau religieux et entrevoir que religion et Christianisme n'étaient pas forcément identiques. Je n'ai jamais été enthousiaste de Corneille et Racine, mais beaucoup plus de Molière. J'ai aimé Ronsard, du Bellay, mais peu apprécié le naturisme de Rousseau. Je ne le jugeais pas comme utopique mais le ressentais comme mou. En règle générale, les romantiques ne m'ont pas enthousiasmé, sauf Vigny. J'ai aimé les Parnassiens, notamment Leconte de Lisle.

J'ai découvert Karl Marx à travers un remarquable condensé édité par le parti communiste. Vu ma connaissance directe de la condition prolétarienne, mon ralliement a été immédiat et militant.

J'ai aussi apprécié Renan et sa "Vie de Jésus". J'ai déjà exposé l'influence décisive de Nietzsche non seulement sur ma pensée mais aussi sur ma vie.

Je n'ai découvert Gobineau qu'après guerre. Même chose pour Emerson et Carlyle que j'ai ressentis comme des semi-nietzschéens. Par contre, "La sorcière" de Jules Michelet m'a appris beaucoup de choses et fortifié mon antichristianisme. Par des anarchistes enthousiastes de Khrishnamurti j'ai été incité à aborder l'hindouisme et le bouddhisme. Sentiment d'étrangeté insurmontable malgré la perception de vérités parfois abyssales. Dans la foulée j'ai alors étudié l'Évangile et commencé à y trier l'ivraie du bon grain. Houston Stewart Chamberlain m'a conforté dans cette démarche bien que je sois resté fort loin de le suivre dans son Christianisme. En Algérie j'ai étudié le Coran et aussi un bon ouvrage de présentation : "Pour comprendre l'Islam" de Fritjof Schuon. Voilà à peu près mon histoire culturelle.

- Vous vous dites libertaire. Ce courant s'est longtemps confondu avec l'extrême gauche et le courant anarchiste. Être libertaire n'est-ce pas plutôt se situer dans le seul courant rejetant totalement la pensée unique, c'est-à-dire l'extrême droite ?

- Il faudrait en finir avec ces termes fallacieux de droite et de gauche. La nouvelle droite, plutôt que l'extrême, rejette la pensée unique. Certains de ses éléments font bon ménage avec les anarchistes individualistes (je

ne suis pas le seul).

Il y a pourtant dans cette nouvelle droite des théoriciens qui admettent la raison d'État. Comment concilier cela avec la liberté ? Nous rejetons non seulement la raison d'État qui justifie l'emprisonnement à vie de Rudolf Hess, mais nous voulons autant que possible substituer la culture à l'État (le droit coutumier au droit écrit).

- Quels conseils donneriez-vous à un jeune aujourd'hui ?

- Fortifier son corps, acquérir de l'expérience de survie dans la nature, se prémunir contre le chaos, la famine, les agressions de ventres creux. Fortifier aussi son âme en accédant à une vision de la vie libérée des limites du temps des religions du désert, et retrouver l'ampleur de vision des Asiatiques, Hindous et Chinois notamment. Je lui donnerais enfin le conseil d'oser vivre envers et contre tout, donc d'oser fonder une famille et d'avoir des enfants. Ceci implique d'acquérir les moyens de se faire une place vivable dans le monde actuel, combat qui n'est pas gagné d'avance. Je répète depuis trente ans que l'effondrement incontrôlable est imminent à l'échelle du temps historique, mais à l'échelle du temps de la vie humaine, ce peut être dix fois le temps de mourir de faim. Il faut donc à la fois penser grand et être réaliste.

- Quels auteurs, quels ouvrages ?

- Les ouvrages de Guillaume Faye, "La colonisation de l'Europe" en priorité. Ensuite les miens, "Les catacombes de la libre pensée" en priorité. Si le jeune a la veine métaphysique, qu'il se plonge dans Nietzsche. Mais ce conseil est plutôt à la fin de parcours dans la recherche. Chacun doit choisir son chemin en se basant sur ses interrogations et curiosités majeures car "le chemin n'existe pas".

- Qu'avez-vous retenu ou appris de votre long passage chez les anarchistes ?

- J'ai appris une foule de vérités premières. D'abord la nécessité de la plus extrême méfiance envers les humains. J'y ai appris aussi la modestie dans le comportement, l'idée que même un homme de faible intelligence et de faible culture pouvait m'apporter de nouveautés. J'y ai trouvé la conscience du caractère trompeur des mots : attention dans toute discussion ! Bien s'efforcer de comprendre ce que l'interlocuteur

veut dire et qui n'est pas forcément ce que nous croyons à la première analyse.

J'ai trouvé la droiture, la solidarité sans phrases, le courage et la discrétion dans l'action.

- Pour vous le moteur de l'histoire a-t-il été davantage la lutte des classes ou la lutte des races ?

- Les deux luttes existent et se mêlent le plus souvent. La proportion d'Africains dans les classes prolétariennes était plus élevée que dans la bourgeoisie. Par contre, la proportion de Juifs était plus élevée dans la bourgeoisie, les fonctionnaires, le corps médical, les cadres.

La survie d'une société a deux exigences: l'existence d'une élite suffisamment nombreuse; le fait que cette élite ne soit pas coupée du peuple. Ce second point faisait partie de la sagesse politique de la SS. Hormis eux, je ne vois dans notre siècle que les médecins aux pieds nus de la Chine maoïste pour répondre à ce critère.

- Comment peut-on affirmer d'un côté que la jeunesse a besoin de guides politiques, philosophiques (Nietzsche) et d'un autre affirmer que penser en référence à quelqu'un ou une doctrine est un travers des Européens qui ne sont plus capables de penser par eux-mêmes ?

- Les vrais guides éveillent nos perceptions de certaines vérités. Ils ne nous les assènent pas comme des dogmes. Le Bouddha a dit: "Reniez-moi, reniez tous les maîtres; mais restez votre propre demeure et votre propre lumière". Nietzsche-Zarathoustra nous met en garde contre lui-même et nous incite à nous trouver. Il répond à ceux qui lui demandent le chemin: "Le chemin? Ceci est mon chemin. Trouvez le vôtre, car le chemin n'existe pas". "Il est au monde un seul chemin que nul ne peut suivre, hormis toi-même. Suis volontairement ce chemin que les autres suivent aveuglément". La pensée par référence n'est pas un travers des seuls Européens, mais de tous les faibles. Méfions-nous de tous les maîtres et même de nous-mêmes et de notre propre expérience. Chaque pas exige notre réflexion car d'une part on ne peut poser deux fois le pied dans le même fleuve" (Héraclite) et "l'expérience est comme une lanterne accrochée derrière une voiture: elle n'éclaire que le chemin parcouru" (Confucius). Nous pouvons nous enrichir considérablement de la pensée des autres sans tomber dans le travers de l'acceptation auto-

matique, sans pensée par référence sans jamais abdiquer notre propre jugement. Malgré toute mon admiration pour Nietzsche, je ne partage pas ses jugements sur Bismarck, je n'aime pas Bizet, je ne partage pas son aversion finale envers Wagner, bien que je déplore la rechute de celui-ci dans le Christianisme. C'est cela la liberté ?

- Avez-vous appartenu déjà à un parti politique autre que la Fédération Anarchiste ?

- Non, absolument à aucun, bien que j'aie appris après guerre avoir été inscrit au PPF de Doriot sans y avoir jamais adhéré. Un bluff bien politique. Doriot prétendait à des millions d'adhérents, sans doute de ma sorte !

- Avez-vous été franc-maçon ?

- Au printemps 1969 j'ai été sollicité d'entrer en maçonnerie, exactement comme je le raconte dans "Le grand suicide". J'étais très sceptique. Des amis ont insisté, m'exposant qu'"à l'origine la boutique était à nous, mais à reconquérir". J'ai constaté qu'effectivement la Maçonnerie était d'origine compagnonnique et nullement juive, que son enjuivement ne datait que des premiers siècles du millénaire et d'une seconde phase au début du XVIIIe siècle lorsque Anderson promulgua ses constitutions et convainquit les Compagnons de brûler leurs chartes. Le niveau de banalité, de misère culturelle que j'y ai trouvé m'a fait me retirer 5 ans plus tard après avoir constaté l'impossibilité d'assainir la confrérie et d'en espérer quoi que ce soit pour remonter la pente de la décadence.

Le Grand Orient a acquis une certaine puissance en absorbant les Synarchistes en 1945 après l'exécution des ministres de Vichy Pierre Pucheu et Yves Bouthilliers.

Actuellement la Franc-Maçonnerie est en crise tout comme les Églises. Elle est supplantée dans son rôle du début du siècle par le Bilderberg et autres clubs semblables. Ne faisons pas son jeu en lui prêtant une puissance qu'elle n'a plus et qui va s'effritant. Disons aussi que les obédiences françaises ne sont pas reconnues par la Maçonnerie universelle, laquelle est inféodée à la Grande Loge d'Angleterre. Seule la GLNF Bineau fait exception et ses effectifs sont minces. Il y a aussi quelques Loges sauvages qui véhiculent divers rites presque oubliés. Ces Loges ne nous sont ni hostiles, ni favorables. Ce sont de petits groupes sans influence ni avenir qui se font plaisir entre eux.

- Maurras qui, toute sa vie, a été non pas un païen mais un agnostique, disait qu'à la fin de sa vie, il « sentait quelque chose venir ». Ne sentez-vous toujours rien venir ?

- Il est normal, peut-être même inévitable, qu'un athée éprouve des doutes à l'approche de la mort. Tous les athées sont fragiles face à la religion de leur ambiance sociale. Je l'ai constaté des dizaines de fois chez les communistes. Mais je n'ai jamais été athée. D'abord vaguement déiste, j'ai découvert la veine païenne avec Nietzsche et cette veine n'a cessé de se préciser et de se conforter au cours de ma vie. Je me sens octogénaire plus solidement que jamais païen et rassuré par mes perspectives païennes sur les cycles indispensables de la vie et de la mort, de ce que nous appelons la mort, mais qui n'est qu'une autre face du réel. Je ne crois pas, je sens la vérité de la célèbre phrase d'Émilie Bronte "It is no room for the death". (Il n'y a pas de place pour la mort). Jamais je n'ai ressenti aussi solidement que maintenant le caractère pathologique des religions prétendues révélées que je tiens pour responsables de l'athéisme et de la déculturation modernes.

- Quelle religion demain ? Nous faut-il par ailleurs accomplir des rites païens dont nous ne connaissons pas grand-chose ou bien faut-il réinventer une religion ?

- Je ne crois guère aux restitutions. La marche d'approche vers une nouvelle spiritualité, sans laquelle toute religion actuelle ou antique n'est que grimace, nous est offerte par les conquêtes de pointe de la science. Les solstices sont une bonne chose, à condition de prendre la peine de comprendre la mécanique des satellites. On ne peut pas inventer une religion. Elle ne peut que naître à partir d'émotions collectives. Les happenings des Hippies montrent une voie qui n'est pas forcément la nôtre, bien qu'elle ressemble fort à la "descente de la Hamingja" de notre antiquité. Mais elle a le mérite d'être authentique.